

THÉATRE DE SOCIÉTÉ,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

Liberius, si
Dixero quid, si fortè jocosius : hoc mihi juris,
Cum veniâ dabis.

Horat. Sat. IV. Lib. I.

TOME II.



A LA HAYE,

Et se trouve A PARIS,

Chez P. FR. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXVII.



L'ESPÉRANCE.

PROLOGUE,

EN VAUDEVILLES

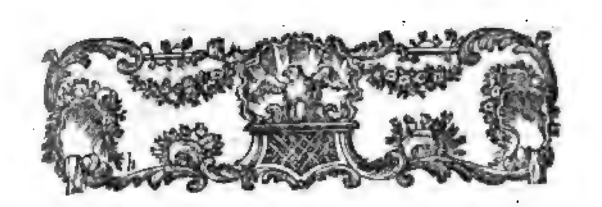
ET EN PROSE.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

L'ESPÉRANCE,
la CRAINTE,
La PARADE.
LÉANDRE.
Le DIEU de la Gaîté,

La Scène est dans les avenues du Temple de l'Espérance, que l'on voit dans le fond.



L'ESPÉRANCE.

PROLOGUE,

EN VAUDEVILLES ET EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

La CRAINTE, *seule ; & peu après*, la PARADE, *& le beau* LEANDRE.

La CRAINTE, *seule.*

Air : *Des Folies d'Espagne.*

OUI, je suis la Déesse de la crainte ;
Je sens, & j'inspire aux hommes la peur ;
Et, dans mes maux, hélas ! loin d'être plainte,
Chacun se moque, & rit de mon malheur.

Quel sort cruel que le mien ! condamnée à errer sans cesse dans les avenues du temple de l'Espérance, & à détourner ceux qui veulent

voir cette Déesse ; je ne l'ai jamais entrevue ; & je ne puis m'imaginer encore qu'elle existe.

La PARADE, *au beau Léandre en traversant ensemble le fond du Théâtre.*

Suivez-moi, c'est ici le chemin.

La CRAINTE, *frissonnant.*

Air : *Dans le fleuve d'oubli, biribi, je veux boire.*

EST-CE un rien qui m'étonne ?
N'entends-je pas un bruit
Qui me suit ?
Ah ! tout mon corps frissonne !
La frayeur a surpris
Mes esprits ;
A présent une humeur sombre
S'empare de mon cœur ;
Et, j'ai peur,
De mon ombre, de mon ombre.

La PARADE, *au beau Léandre, qui traverse encore le Théâtre avec elle.*

Je vous dis que nous le trouverons à la fin.

La CRAINTE, *avec tremblement.*

Air : *Des Fraizes.*

MAIS j'entends quelque rumeur ;
Quelqu'un vient, ce me semble, ...
Ah ! je sens tant de frayeur,
Qu'un Enfant me feroit peur. ...
Je tremble, je tremble, je tremble.

Cherchons quelqu'endroit sûr, pour obſerver de loin ce que c'eſt.

Elle ſe retire & grimpe ſur un arbre.

SCENE II.

La PARADE, le beau LEANDRE (*).

La PARADE.

MAIS, Monſieur le beau Léandre, pourquoi vous obſtinez-vous t'a croire qu'jen n'ſçaurois vous conduire za l'Eſpérance, donc?

Le beau LÉANDRE.

Tenez, Madame la Parade, vous avez beau dire; vous ne pourrez pas réuſſir davantage; votre (**) gendre eſt uſé.

La PARADE.

Air : *Vous avez raiſon, la Plante.*

Vous avez raiſon, la Plante;

(*) Pour conſerver au *beau Léandre*, & ſur-tout à *la Parade*, le ton & le ſtyle qu'ils doivent avoir, l'on a été obligé de leur laiſſer leur orthographe, & quelques groſſes gaités, qui puſſent les caractériſer.

(**) En ſtyle de parade, l'on dit, très-élégamment & très-plaiſamment, *Gendre*, au lieu de *Genre*; & cela doit faire étouffer de rire les gens qui ont un certain goût. Que l'on ſe garde bien, au reſte, de prendre ceci pour une ironie.

Et, moi, j'ai raiſon auſſi ;
Dans ceci ;
Car pour combler notre attente ;
Tenez, liſez-vous d'ici :
Le Temple de l'Eſpérance.

LÉANDRE, *épelant.*

R, a, n... Rance...
Le voici.

Eh bien ! allons, conduiſez-moi donc à l'Eſpérance, ſi vous pouvez.

SCENE III.

La CRAINTE, la PARADE, LEANDRE.

LA CRAINTE, *les arrêtant.*

ARRÊTEZ, pauvres Dupes que vous êtes ; où courez-vous ?

LA PARADE.

Nous allons nous raſſurer cheux la Déeſſe de l'Eſpérance.

LÉANDRE.

Oui, nous voulons t'entrer dans l'Eſpérance, ſi elle ſe prête à ça.

LA CRAINTE.

Donnez-vous bien de garde de la voir.

La PARADE & LÉANDRE, *ensemble.*

Eh! pour queue raison, Madame?

La CRAINTE.

C'est que l'Espérance vous trompera; c'est une donneuse de Galbanum.

La PARADE.

Eh! qu'êtes-vous, vous, qui nous détournez d'aller zà l'Espérance?

LÉANDRE.

Oui, Madame, qu'êtes-vous?

La CRAINTE.

Air: *Margot, sur la brune.*

Je suis fille unique
De la terreur panique;
Et je communique
Aux hommes mes frissons;
Je ne présente
Que l'épouvante,
Et je n'enfante
Que les soupçons.

La PARADE & LÉANDRE, *ensemble.*

A ces traits nous vous connoissons.

Fin de l'Air: *des Voyelles anciennes.*

Madame, vous êtes la crain, ain, ain, ainte.

La CRAINTE.

A l'avouer je suis contrain, ain, ain, ainte.

La Parade.

En ce cas là, c'n'eſt pas vous que nous devons conſulter pour voir l'Eſpérance.

Léandre.

Pardi, non, c'n'eſt pas vous qui nous mettrez dedans. . . dedans ſon temple.

La Crainte.

Mais, croyez-vous bonnement que vous la verrez ?

Air : *Martin, Moine de Miſe.*

Ah ! oui dà, l'Eſpérance,
A des Batteleurs,
Permettra ſa préſence ?
Allez, plats farceurs ;
Il n'eſt point pour vous d'eſpérance !
Craignez les railleurs.

Pouvez-vous vous flatter qu'un genre auſſi rebutant que celui de la Parade, puiſſe amuſer encore des Spectateurs qui ont un ton excellent, qui ont déjà vu de ces miſéres-là ; &, qui en ſont à la nauſée.

La Parade.

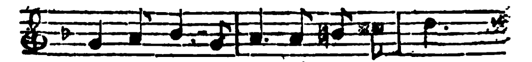
Ne l'écoutons pas ; entrons dans le Tempe.

Léandre.

Mais cependant il eſt vraiſemblable. . .

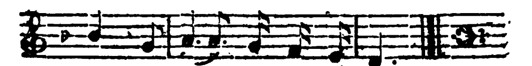
La Crainte.





La Parade, *à Léandre.*





Allons, retirez-vous, vilaine, que nous frapions ta la porte du Tempe.

La Crainte, *les arrêtant.* (*)

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

Chez les Déesses l'on s'y prend
D'une façon plus délicate ;
A leur porte mon Enfant,

(*) L'on a pris ce couplet-ci, tout brandi, d'un Opéra-comique de Messieurs Le Sage, & Fuzelier, intitulé *l'Espérance* aussi ; & qui est au VII Volume du Théâtre de la Foire. C'est un vol manifeste, dont on s'accuse. Mais

L'on ne frappe point, l'on gratte :
L'on ne frappe point,
L'on ne frappe point,
L'on ne frappe point, l'on gratte.

LÉANDRE.

Même air.

AH ! tu veux donc rester ici,
Tu vas en avoir, vieille Rosse.

La PARADE.

Oui, c'est le dos que voici
Qu'on ne gratte pas, qu'on rosse.
Qu'on ne gratte pas,
Qu'on ne gratte pas,
Qu'on ne gratte pas, qu'on rosse.

Ils donnent des coups de bâton à la Crainte & la mettent en fuite.

La PARADE.

Air : *Lampons, lampons ; Camarades, lampons.*

FRÈRE, nous avons bien fait, *bis.*
De la chasser tout-à-fait, *bis.*

---

le dialogue ne permettant pas de dire autre chose, que ce qui est dans ce couplet, l'on a cru pouvoir se permettre en conscience de le voler ; attendu que l'on auroit fait ce couplet là le premier, s'il n'eût pas été fait auparavant. L'on se refusera difficilement à cette raison là, que l'on trouvera aussi solide qu'elle l'est.

Oui, cette sotte Déesse
N'inspire que la foiblesse ;

Ensemble.

Heurtons, frappons,
Chez l'Espérance entrons.

LÉANDRE.

Oh, oh ! sa porte s'ouvre d'elle-même.

SCENE IV.

La PARADE, LEANDRE.

L'ESPERANCE *habillée de verd, & une anchre à la main.*

LÉANDRE.

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

MAIS quelle Déesse paroît ?

La PARADE.

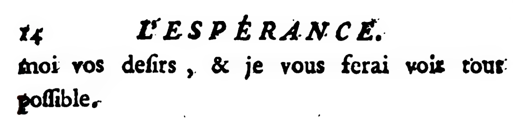
Eh ! sûrement c'est l'Espérance.
A son anchre on la reconnoît,
Oui, c'est elle qui s'avance ;

LÉANDRE.

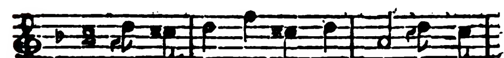
Ma foi si ce l'est, ma foi si ce l'est,
C'est une belle espérance.

L'ESPÉRANCE.

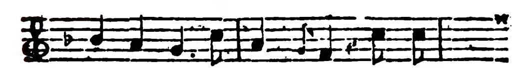
Oui, mes Enfans, je suis l'Espérance. Dites-



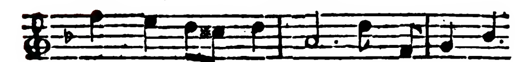
moi vos desirs, & je vous ferai voir tout possible.



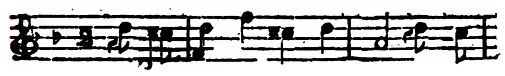
A l'enfant, dans son ber-ceau; Au pri-



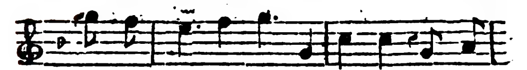
sonnier dans sa ca-ge, Au vieil-



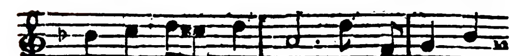
lard, près du tombeau, je sais montrer



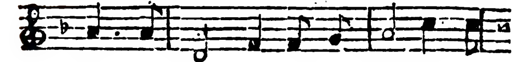
tout en beau. Aux prudes, d'un certain âge,



Je promets l'appren-tis-sa-ge de l'A-



mour d'un Jou-venceau, Je sais montrer

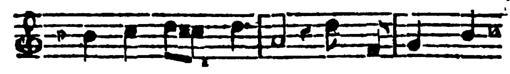


tout en beau; Je cache au Guerrier nou-

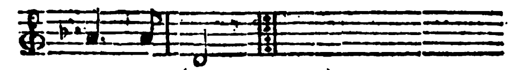


veau, De la mort l'affreuse i-mage;

Et même du ma-ri-a-ge J'a-dou-

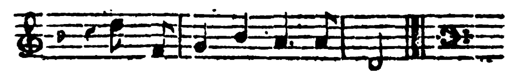


cis jusqu'au tableau. Je sais montrer



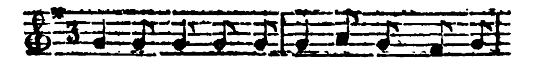
tout en beau.

La PARADE & LÉANDRE, *ensemble.*

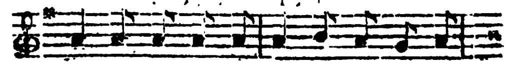


El-le montre tout en beau.

L'ESPÉRANCE.



Les biens présens n'ont pas D'aussi grands ap-

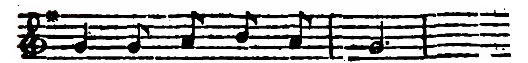


pas, L'on ne les sent pas. Mortels i-ci



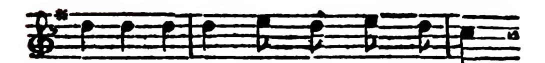


bas, Ne faites de cas Que des biens fu-



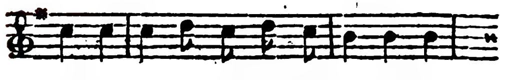
turs, Je vous les rends sûrs.

La Parade.

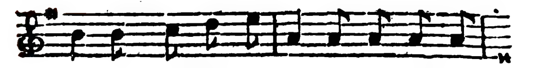


Quel front ſérein ! Des cœurs il bannit

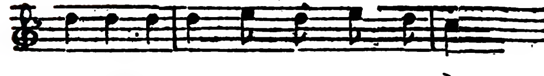
Léandre.



le chagrin. Son aſpect ſeul nous réjou-

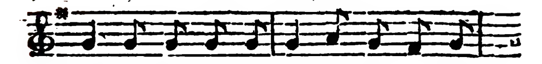


it ; Dès qu'on l'apperçoit, De tout on jou-

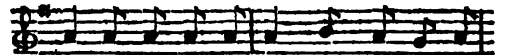


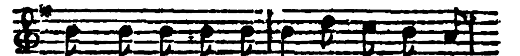
it.

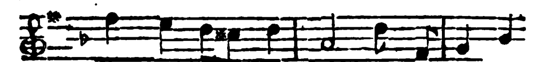
L'Espérance.



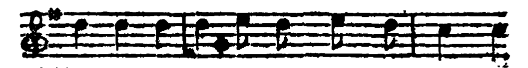
Un plaiſir qu'on attend Touche bien au-

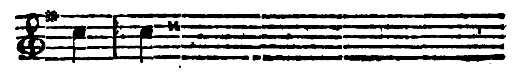




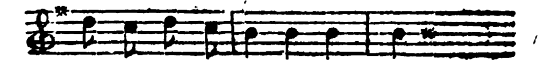


La PARADE.

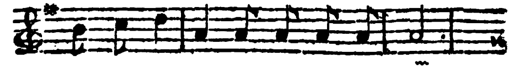




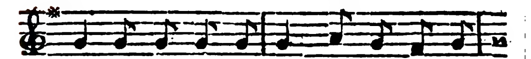
LÉANDRE.



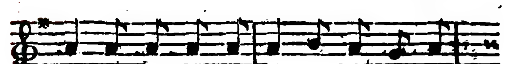
La PARADE & LÉANDRE, *ensemble.*



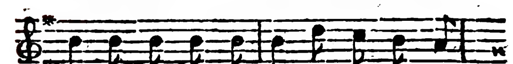
L'ESPÉRANCE.



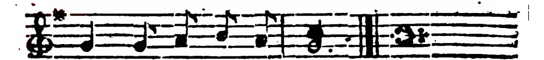
Vos vœux ſont triomphans ; Allez, mes en-



fans, Je reſte céans. Vos jeux bien-ſé-



ants, Auront en tout tems Des ſuccès conſ-



tants, Vous plairez long-tems.

LÉANDRE.

Nos jeux bien ſéants, Déeſſe ! vous ne nous connoiſſez donc pas ?

La PARADE.

C'eſt donc une Eronie ?

L'ESPÉRANCE.

Point du tout, Madame la Parade. Ne ſentez-vous pas que la bienſéance des Parades eſt de manquer de décence ? Allez, mes amis, les équivoques un peu claires, & préſentées par les côtés agréables, ſont de l'eſſence de votre ſpec-

rade ; &, ce qui le fera réussir. Voyez si je vous connois.

LÉANDRE.

Quoi ! Déesse, vous pensez que nos licences licencieuses, plairont encore ?

L'ESPÉRANCE.

Plus que jamais.

La PARADE.

Je le crois, moi. (*Se retournant vers les Spectateurs.*) Ignia qu'ça qui ravigotte ces Messieurs & ces Dames.

LÉANDRE.

Air : *Margot, sur la brune.*

COMME elle cajole !
Comme elle nous enjolle !
Comme elle cajole !

La PARADE.

Eh bien, écoutons-là.

LÉANDRE.

Quelle est courtoise !
Quelle est matoise !
Comme elle amboise !
Quel bien c'est-là,
Si ces Messieurs croyent cela !

L'ESPÉRANCE.

Mais, ne me croyez pas moi seule ; consultez là-dessus le Dieu de la Gaîté qui s'avance.

SCENE V & *derniere.*

Le DIEU DE LA GAIETÉ, L'ESPERANCE, la PARADE, & le beau LEANDRE.

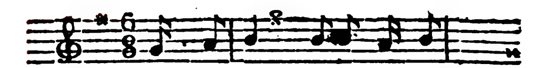
LÉANDRE.

AH, ah! c'eſt-là le Dieu de la Gaîté!

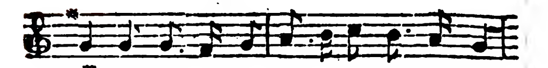
La PARADE.

Gnia qu'faire dell'dire, car je m'ſuis ſentie toute joyeuſe en le voyant tant ſeulement.

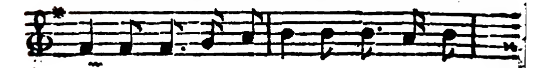
Le DIEU de la Gaîté.



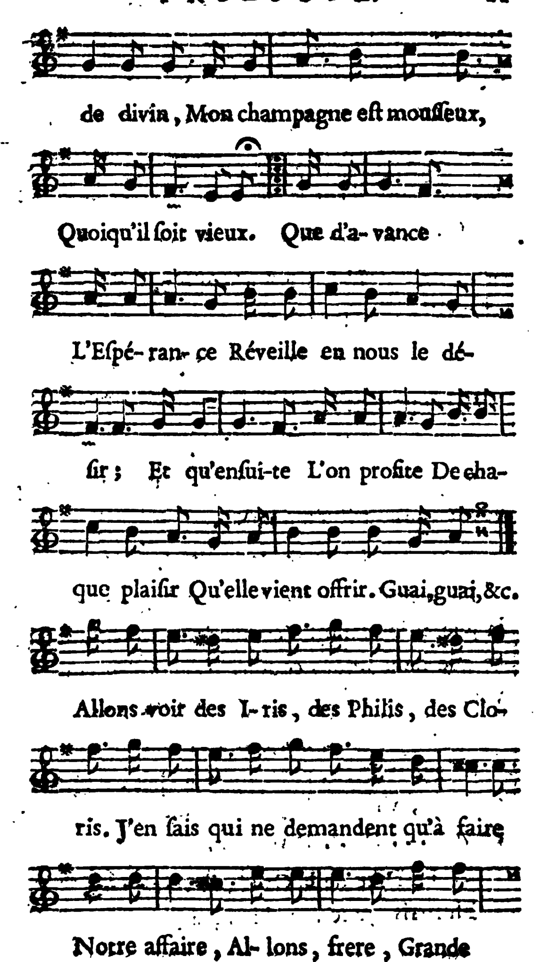
GUAI, guai, guai! diſons d'aima-

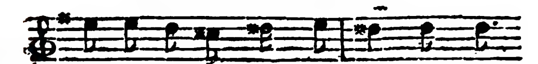


bles chanſons, Amis, rions, danſons & nous



a- mu-ſons. Aimez-vous le vin? J'en ai


de divin, Mon champagne est mousseux,
Quoiqu'il soit vieux. Que d'a- vance
L'Espé- ran- ce Réveille en nous le dé-
sir; Et qu'ensui-te L'on profite De cha-
que plaisir Qu'elle vient offrir. Guai, guai, &c.
Allons voir des I- ris, des Philis, des Clo-
ris. J'en sais qui ne demandent qu'à faire
Notre affaire, Al- lons, frere, Grande



chere & beau feu, Et jou-ons gros jeu.



Guai, guai, &c.

L'ESPÉRANCE.

Quelle gaîté !

La PARADE.

Queu pere de joie !

LÉANDRE.

Sarpedié ce Dieu-là eſt un bon humain ! voyez comme il s'humaniſe.

Le DIEU de la Gaîté.

Eh morbleu, trêve de compliments ; & vive la joie & le plaiſir ! Voyons donc, mes Enfans, ce que nous ferons ce ſoir. D'abord je compte vous donner à ſouper, & nous rirons...

LÉANDRE.

Seigneur Dieu, paravant le ſouper, ſi ça vous amuſoit, v'la Madame la Parade, qui s'offre de vous... là... de vous...

Le DIEU de la Gaîté, *interrompant.*

Eh mais je le veux bien, moi.

La PARADE.

Oui, j'offre de vous mettre. . . de vous mettre eune Parade.

LÉANDRE.

Mais paravant d'en risquer eune, je voudrois être sûr qu'elle ne déplaira pas, & voici mes raisons de trembler, qu'un Poëte targique de mes amis, m'a tourné zet bistourné t'en vers Alexandrins, à cette fin de rendre ces raisons-là pus frappantes.

La PARADE.

Eh bien, oui, oui, va, va dis tes vers; je te répondrai en prose; ou je disloquerai des vers en impromptu, qui vaudront bien ceux qu'ils t'ont fait zaprendre par cœur.

LÉANDRE.

Ça n'est pas si aisé qu'ça est facile. J'en fais juge la Déesse, & le Dieu de la Gaîté. (*Se retournant vers l'Espérance.*) Que Madame me permette de mettre mon chapeau; (*il met son chapeau, pour déclamer avec plus de dignité, & déclame d'un ton empoulé.*)

» Quel est votre dessein, &, par quel goût malade,
» Faites-vous en ce jour revivre la Parade?
» Les morts, après trente ans, sortent-ils du tombeau?

La PARADE, *déclamant aussi.*

Depuis que les François ne donnent rien de beau,
Qu'il faut absolument pleurer aux Comédies ;
Et qu'il faut ou bâiller, ou rire, aux Tragédies ;
Je viens sur leurs débris établir mes trétaux,
Et, par mes jeux plaisans, amuser ces Badauts.

(Elle montre les Spectateurs.)

LÉANDRE.

Eux ! ... du bon ton, ... de l'air, ... reconnoissant l'empire,
Ils vous voudront du mal de les avoir fait rire.
Ils se divertiront, & s'en repentiront ;
S'amuseront, riront, & s'en indigneront.
Des Chevaliers françois tel est le caractere. . .
Mais enfin quel projet à l'Auteur téméraire,
Qui, ramassant, partout, des propos de rebut,
Prétend être joué ? Parlez, quel est son but ?

La PARADE.

D'aller par la Parade au temple de mémoire,
Et par-là de voler à la gloire.

LÉANDRE, *interrompant.*

A la Foire.

La PARADE.

A la gloire.

LÉANDRE.

A la Foire.

La PARADE.

Allons, tais-toi, mâchoire

Le Dieu de la Gaîté, *les arrêtant.*

Arrêtez, beau Léandre, la Parade n'a pas tant de tort. Car enfin si l'on rend bien la nature, que ce soit dans une farce, que ce soit à la Foire, ou sur le Théâtre françois, qu'importe? n'y a-t-il pas toujours à cela un petit mérite donc?

Air : *C'est au pays de Cocagne.*

Oui, dans une Piece de la Foire,
Si l'on peint bien les humains,
Ce chemin peut conduire à la gloire;
L'on y va par tous chemins.
Anacréon, par des chansons à boire,
Faites sans soin,
Ne tient-il point un assez bon coin
Dans le temple de mémoire?

L'ESPÉRANCE.

Le Dieu de la Gaîté a raison, & je promets tout à ses efforts, moi.

La Parade, *sautant de joie.*

L'Espérance me promet tout; & ce Dieu charmant me donne gain de cause. Nous joûrons la Parade, & nous réussirons. Pas vrai, Déesse?

L'ESPÉRANCE.

Vous aurez un succès éclatant.

Le Dieu de la Gaîté.

Sûrement. Ventre saint Gris, (c'est le juron du bon Henri Quatre, qui n'aimoit que moi, & les femmes,) en toutes choses n'en croyez jamais que l'Espérance.

Air : Catalinette.

Par l'Espérance,
Regardez combien
L'on a de bien!
Elle dispense
De posséder rien.
Dès qu'elle opere,
L'on ne peut rien voir,
Jamais en noir.
Tant qu'on espére,
L'on croit tout avoir.

Léandre.

Eh oui, nous croirons avoir amuzé; & nous aurons ennuyé. V'là ce qui arrivera.

L'Espérance.

Eh non, vous dis-je, vous réussirez pleinement, je vous le promets : oui, oui, je vous jure. . .

Air : Le joli, belle Meunière, le joli Moulin.

Qu'en comptant sur l'assistance
Et sur la bonté
De ce Dieu, dont la présence

Donne la gaîté,
Vous tournerez l'Espérance
En réalité.

La Parade.

Que le Dieu de la Gaîté reste donc avec nous.

Le Dieu de la Gaîté.

Moi, ma petite Reine, je veux faire plus; je veux être des vôtres, je veux jouer dans vos Pieces, avec quelques restrictions pourtant.

La Parade.

Je vous prends au mot, & vous reçois sans début. Il est bien facé pour inspirer la joie.

Léandre.

Pas moins, Déesse, ne nous abandonnez pas.

Le Dieu de la Gaîté.

Eh mais, Benais, est-ce que l'Espérance a jamais abandonné personne?

L'Espérance.

En est-il un seul exemple?

Léandre.

Mais comment faites-vous pour être ainsi en même tems par-tout?

L'ESPÉRANCE.

Oh dame !



LÉANDRE, *se panadant*.

C'est fort singulier !

La PARADE.

C'est fort particulier !

Le DIEU de la Gaîté.



Ce-la ne peut point s'al-li- er :



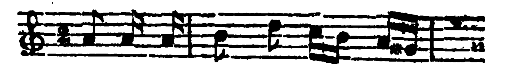
C'eſt ſingu-lier, Et fort par-ti-cu- lier.

La Parade.

Mais, mon doux Seigneur, encore un mot: Nous allons donc gliſſer à ces Seigneurs & à ces Demoiſelles, des libertés gallicanes; v'là qu'eſt ben; mais vous ſçavez que notre ſieque eſt devenu chaſte à faire grincer les dents, dans les diſcours ſeulement; faura-t-il que je retranche queute choſe, des choſes, que. . . .

Le Dieu de la Gaîté, *l'interrompant.*

Bon, bon, ma pauvre Parade, va toujours ton train gaîment, & moque toi de cela.



Ne te conduis point par au-



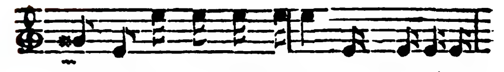
trui; Si ce ſiecle pédant ſe



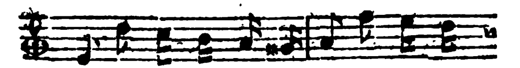




dra; Mais dans les mœurs plus d'inno-



cence; Plus on en dira, Moins l'on en fe-





LA PARADE.

Plus on en dira, moins l'on en fera; ça n'accommodera pas les femmes, ça.

L'ESPÉRANCE.

Belle réflexion! — Encore, si elle alloit au fait.

Le DIEU de la Gaîté.

J'y viens, moi. Ah ça, mes enfans, il y a un tempérament à prendre dans tout ceci. Laissons reposer Madame la Parade, & jouons un Opéra-comique. Je suis instruit que vous venez d'en recevoir un à votre Théâtre; il est intitulé *Joconde*; &, je sçais même qu'il est traité d'un ton assez élevé, & que. . .

LA PARADE, *l'interrompant.*

Oui, ça est nobe, & trop nobe; je n'aime pas ça, moi; mais par complaisance pour le Dieu de la Gaîté, . . .

LEANDRE.

Oüi, nous pourrons vous ennuyer, par complaisance, . . .

Le Dieu de la Gaîté.

Vous n'ennuîrez point. Je connois les couplets de ce Joconde ; ils sont gaillards. Mais, auparavant que d'aller nous habiller, il faut chanter ceux que j'ai faits moi-même, en l'honneur & gloire de la Déesse de l'Espérance.

L'Espérance.

Volontiers !

Le Dieu de la Gaîté.

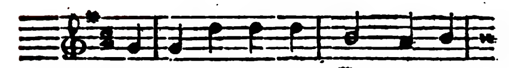
C'est un Vaudeville.

L'Espérance.

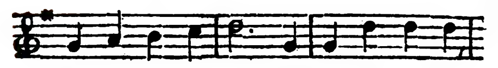
Et c'est à moi à commencer.

VAUDEVILLE.

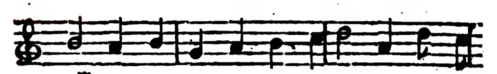
L'Espérance.



Mes promesses sont promptes, Les

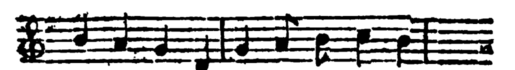


effets en sont sûrs ; Je donne des à

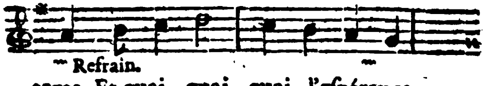


comptes Sur les plaisirs futurs ; Je fais jou-



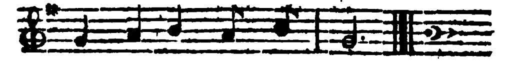


ir d'a- van- ce; Je rapproche les



Refrain.

tems. Et guai, guai, guai, l'eſpérance



Rend tous les cœurs con- tens.

LÉANDRE.

UNE Coquette ſage,
Lui doit tous ſes talens;
Sans que ſon cœur s'engage,
Elle a quatre galants:
Et de la préférence
Les flatte en même-tems.
Et guai, guai, &c.

LA PARADE.

C'EST par ſon influence
Qu'une fille ſe croit
Etre femme d'avance,
Du Galant qu'elle voit:
Souvent en conſéquence
Elle employe le tems.
Et guai, guai, &c.

L'ESPÉRANCE.

A deux Epoux, qu'engage
L'himen, & non l'Amour,
Je promets le veuvage
A chacun, tour-à-tour;
Et, de la survivance
Les flatte, en même-tems.
Et guai, guai, &c.

Le DIEU de la Gaîté.

LUCRECE fut la seule
Qui brava son pouvoir;
A la mort, la Bégueule,
Courut par désespoir;
Par-là, le Sexe en France
Jamais ne périra.
Et guai, guai, l'Espérance
Le ragaillardira.

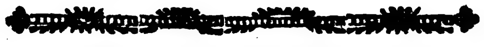
FIN.

JOCONDE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN DEUX ACTES,

EN VAUDEVILLES & EN PROSE.



NOMS DES PERSONNAGES.

ASTOLFE, Roi de Lombardie. } Voyageants, tous deux, incognito, en France.
JOCONDE, Seigneur de sa Cour, }

Madame DUTOUR, Concierge d'une Maison située à Saint Cloud, & mere de Thérèse.

THÉRESE, Fille de Madame Dutour, & amoureuse de Blaise.

BLAISE, Jardinier de la Maison, & amoureux de Thérèse.

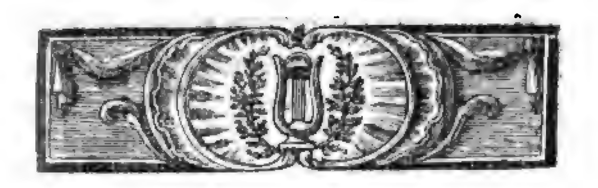
Une Servante.

La Scène est dans le Jardin de la Maison, dont Madame Dutour est la Concierge.

Tout est de mode en France : celle des Pieces en Vaudevilles *s'est soutenue pendant plus de* 40 *ans. Depuis près de* 14 *ans*, les Pieces à Ariettes *ont la vogue. Vivront-elles aussi longtems que celles qu'elles ont tuées ? L'inconstance du François, dans ses plaisirs, paroît rendre cette question facile à décider.*

Quoi qu'il en soit, comme le Vaudeville est aujourd'hui totalement tombé, il étoit venu dans l'idée de refondre en Prose, Joconde & le Rossignol, *pour se conformer au goût d'à présent, & n'avoir pas l'air antique ; mais, c'est une besogne aisée, que ceux qui voudront jouer ces Pieces dans leur Société, pourront faire, aussibien & mieux même qu'on auroit pu l'exécuter.*

Vu le dégoût que la musique moderne a jetté sur les airs des anciens Vaudevilles, Joconde & le Rossignol gagneroient actuellement, peut-être, à être mis en Prose. C'est un simple avis que l'on donne à ceux qui voudroient en tenter l'essai. Leur succès seroit encore plus sûr dans ce moment-ci, si quelque Musicien aidé d'un Parodiste adroit, en faisoit des Pieces à Ariettes.



JOCONDE,

OPÉRA-COMIQUE;

EN DEUX ACTES;

EN VAUDEVILLES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BLAISE *seul, un Rateau à la main, arrive en travaillant.*

COMMENT, Blaise ! avec tout l'esprit que t'as, (car j'en ons pus que tout le village ensemble,) quoi ! t'as de la jalousie ? Mais aussi, pour queue raison ces deux jeunes Seigneurs avont-ils loué, & habitont-ils depis huit jours ste maison ici, à S. Cloud ? Ce n'est palsanguenne pas pour les biëaux yeux de Madame Du-

tour, qui en eſt la Conciarge, ni pour les mians qui en ſis le Jardinier. Ce Monſieu Aſtolfe, & ce Monſieu Joconde en voulient sûrement à Thérèſe, la fille à Madame Dutour, dont je ſis amoureux, & que je voulons apouſer. Ces doutances-là pourriant bian être la vérité, oui?

Air : *Je ris des bonnes ames*, noté dans le Roſſignol.

Oui, morgué, ſur Thérèſe,
J'ons raiſon d'avoir des ſoupçons jaloux;
Ign'a queute fichaiſe,
Gnia queute choſe la-d'ſſous.

Ces Seigneurs, qu'elle admire,
Pourroient bien la ſéduire,
Par leux airs, leux biau dire;
Par l'or de leux habits;
Par leux rubis;
Oh! pour moi, queu martire!
Oh! queu ſenſible affront!

Ces gens lui plairont,
L'amuſeront,
La ſéduiront,
La tromperont,
M'l'enleveront,
M'la croqueront,
M'la ſouffleront.
Oui, morgué, &c.

SCENE II.

Madame DUTOUR, BLAISE.

Madame Dutour, *d'un air grondeur.*

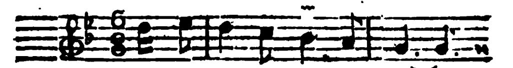
EH! qu'est-ce que c'est qu'ça, Blaise? est-ce que j'vous trouvarons toujours à rian faire?

BLAISE.

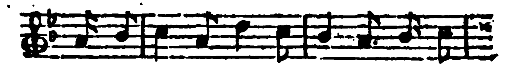
A rian faire, Madame Dutour?

Madame DUTOUR.

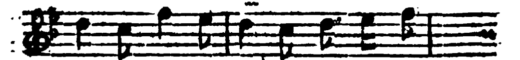
Sans doute, te v'la là les bras croisés. Oh! je voulons moi, qu'on travaille toujours.



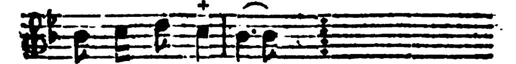
OTEZ-moi tous ces cail-loux;



Ra-tis-sez-moi ces al-lé-es, All' n'sont



point as-sez sa-blé-es; Ces branches



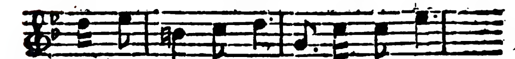
sont mal tail-lé-es.



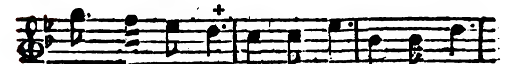
BLAISE.



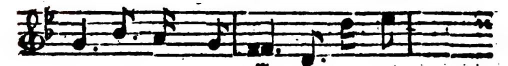
Je n'avons pas les bras mous, Mais je



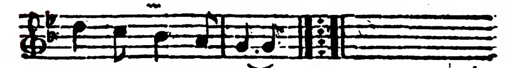
met- tons queuque pause A notre ou-



vrage, & pour cause; Madame, Mada-



me, je me re- po- se: Le tra-



vail est dur cheux vous.

Madame DUTOUR, *continuant de le gronder.*

Tu ne fais pas la moiquié de ce qu'ignia à faire. Tu sçais que ces Seigneurs se pormenioint toujours ici, & ça n'est pas propre.

BLAISE.

Eh oui, morgué, tâchez de leux plaire! ils vous donniont une bonne réputation dans le village.


Si vous ſa-viais pour ces gens-là,
I-ci, comme on vous accom-mo-de,
Si vous ſaviais comme déjà ſur votre
condui-te l'on brode, Peut-on cheux
ſoi, ſouffrir cela ? Fil-les d'Opé-
ra, dit-on, & Catins à la mode,
On vous traite, de-ci, de-çà, De fem-
me commode, & d'*Et cæte-ra.*

Et morguenne, c'eſt qu'il eſt bian vrai auſſi que leux appartement ne déſemplit point de criatures.

Madame DUTOUR.

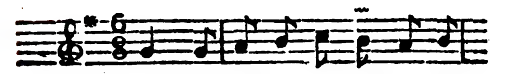
Oh mais, je comptons bian leux dire, ce ſoir, très-vartement, que je n'entendons plus qu'il entre des ſemelles chez eux, ou qu'ils délogiont, & d'un. Mais toi, à cauſe de ça, faut-il que tu ſois un faigniant, & un landore, heim?

BLAISE.

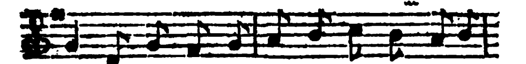
Air: *Tout le monde m'abandonne.*

Vous n'êtes jamais contente;
Et ça, ſans ſçavoir pour quoi;
J'arroſe, je greffe, j'hante;
Et gnia point d'homme, je croi,
Qui vous plante, plante, plante,
Plante un âbre, mieux que moi.

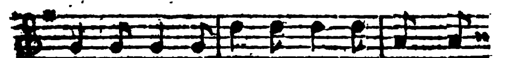
Et pis, tenez, Madame Dutour, je vous l'ons déja dit pus d'une fois: j'irions d'un bian plus grand courage, ſi je travaillions pour notre compte.



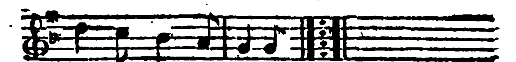
BAILLEZ-MOI Thereſe en mari-



a-ge, Oh! je tar-vaille, tar-vail-le-rons

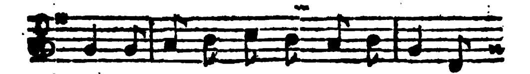


tant; Chacun de nous sera con-tent, Je



tarvaille, tarvaille tarvail-le-rons tant.

Madame Dutour.

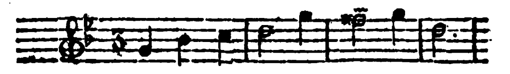


Non, ne m'en parle pas da-van-ta-ge,



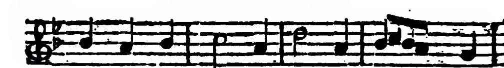
Non, tu n'as pas as-sez de comptant.

Monsieur Thibaut le Procureur Fiscal en a, ly; il a pus de dix-huit cent livres de beau bian au soleil. Si t'en avois autant, je te donnerions la parferance; mais pisque ça n'est pas, Thérèse épousera Thibaut.

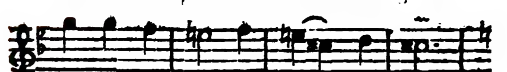


Je crois qu'il l'aime un peu déjà;

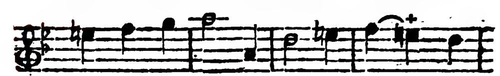




Ce ſoir pour ell' chez l'y l'on dan- - - ſe,



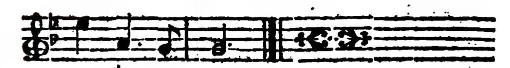
J'eſpérons qu'il l'a- - pou - - ſe - ra;



C'eſt un coup de la por- vi- den- - ce,



Il la verra . . . . l'amour croîtra . . . .



Et ça s'fe- - ra.

BLAISE.

Jarni, j'enrage.

Une SERVANTE.

Monſieu Thibaut le Procûreur Fiſcal vous demande, Madame.

Madame DUTOUR.

Eh vîte, eh vîte, allons le trouver.

Elle ſort.



SCENE III.

BLAISE, *seul.*

CE n'est pardi pas Monsieu Thibaut qui me baille le pus de tintoin, il ne sauroit gueres épouser Thérèse; ce qui me chifonne, ce sont ces Satans de suborneux. Morgué, courons au pus pressé.

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

FAUT empêcher d'abord ici,
Par queuque bon trait de prudence,
Qu'ces d'nicheux de marle-ci,
Qui sont plus fins qu'on ne pense,
Ne volent son I,
Ne volent son I,
Ne volent son Innocence.



Mais les v'la qui viennent envers ici; acoûtons les avec la patience d'un chat; voyons ce qu'ils avont dans l'ame, ces chians-là.

Il se cache.

SCENE IV.

ASTOLFE, JOCONDE.

ASTOLFE.

Air : *Du Cordon bleu.*

[Il eſt noté dans le Roſſignol, avec ces paroles :]

Il ne tardera pas à venir.

L'AMOUR nous a bien dédommagés ;
Nous ſommes fort bien traités des Dames ;
Joconde, enfin, nous voilà vengés
Des tours que nous ont joués nos femmes ;
Que chacun de nous, ſans aucun regret,
Pardonne à la ſienne ;
Je paſſe à la mienne
D'avoir pris ce petit Nain, ſi laid ;
Toi, paſſe à la tienne,
Son petit Valet.

JOCONDE.

Oh ! à cet égard, j'ai obéi d'avance, à votre Majeſté.

ASTOLFE.

Ah ! Majeſté ! Joconde !

JOCONDE.

Pendant nos voyages vous avez voulu que

je vous appellasse Astolfe, ou mon ami ; mais à la veille de notre départ, je....

ASTOLFE, *l'interrompant.*

Je, ... je, ... je veux que cela dure toujours.

JOCONDE.

Mais, Sire, ...

ASTOLFE, *l'interrompant encore plus vivement.*

Air : *Quand Moïse fit défense.*

SIRE, ... eh, de grace Joconde,
Ce titre, ... épargne-le moi.
Je veux que l'ami réponde
A l'ami, jamais au Roi.
Ce nom ; saint & respectable ;
Le nom d'ami véritable,
A trop rarement été
Fait pour une Majesté.

JOCONDE, *affectueusement.*

Eh bien ! mon ami, mon plus cher ami, retournons donc pardonner à nos épouses infideles. Ce qui doit nous consoler, c'est qu'elles ne sont pas les seules, puisque ce Livre blanc, que nous avions pris pour y inscrire toutes nos conquêtes, est à présent tout-à-fait rempli.

Il fait voir le Livre à Astolfe.

Air : *Tournez la tête, tout est dit.*

DES Grisettes, & des Bourgeoises,

Pluſieurs femmes du premier rang,
Femmes de Robe, & Villageoiſes, . . .

ASTOLFE, *l'interrompant.*

Quoi ! ne reſte-t-il plus de blanc ?

JOCONDE.

On peut y mettre encore une avanture ;
Mais il faudra qu'on écrive bien fin ;
La choſe eſt sûre,
Tout eſt plein.

ASTOLFE.

Tout eſt plein ?

JOCONDE.

Oui, plein. Oh, ma foi, depuis que nous ſommes en France, le Livre a été grand train ; mais ſur-tout à Paris, & à Verſailles, il a été comme la foudre.

ASTOFLE.

Eh bien, Joconde, puiſqu'il ne reſte qu'une pauvre petite place, il faut encore conquérir à nous deux, cette petite Thérèſe, & puis partons.



SCENE

SCENE V.

ASTOLFE, JOCONDE, THERESE, BLAISE, *se retirant après son à part.*

ASTOLFE.

Air : *Pour la Baronne.*

VOICI Thérèse,
Il faut convenir de nos faits.

JOCONDE.

Ne souffrons pas qu'elle biaise.

BLAISE, *à part.*

Acoûtons-les mieux que jamais.
Voici Thérèse.

ASTOLFE.

Approchez charmante Thérèse.

THÉRESE, *d'un air naïf.*

Oh mais, Messieurs, ne m'arrêtez pas aussi long-tems que vous avez de couteume.

ASTOLFE.

Mais, regarde donc, mon ami, quels yeux, quelles graces, quelle beauté ! Oh oui, de toutes les femmes de l'univers,

Air : *Non, vous ne m'aimez pas !*

THÉRESE est la plus belle.

THÉRESE.

Cela ne se peut pas.

JOCONDE.

Non, rien n'est plus beau qu'elle,
L'on n'a point plus d'appas.

THÉRESE.

Ces jolis mots, j'les aime,
Oui, j'aime à les ouir,
Quand vous mentiriez même,
Ça fait toujours plaisir.

ASTOLFE.

Air : *Blaise, en revenant des champs.*

MAIS, mon cher,
Il faut penser,
Et se presser,
Et s'empresser,
De la bien récompenser
De la peine qu'elle
Prend d'être si belle.

JOCONDE.

Oh ! cela est trop juste.

THÉRESE.

Oh ! ça ne nous coutions pas un grand travail.

ASTOLFE.

Il faut, ma belle enfant, nous faire le plaisir d'accepter ce diamant, au nom de mon ami, & au mien.

THÉRESE, *dans la plus grande joie.*

Bon ! . . . queue générosité ! . . . Dame, Messieurs, . . . ne me tentez pas ; . . . j'en ons grande envie, au moins.

ASTOLFE.

Air : *Mettez-vous bien cela là, jeune Fillette.*

ACCEPTEZ cette bague-ci.

THÉRESE.

Je ne sçais si je sommeille.

JOCONDE.

J'imagine qu'elle vous doit
Aller au doigt
A merveille.

ASTOLFE.

Mettrez-vous bien cela
Là,
Jeune Fillette ?

THÉRESE.

Oui. J'ons l'œil ébloui,
Oui !

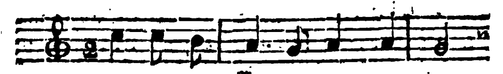
JOCONDE.

L'affaire est faite.

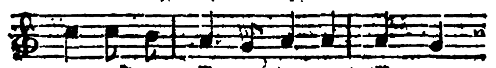
THÉRESE, *à part.*

Mon ami Blaise va me trouver bian belle avec ce joyau-là !

JOCONDE.

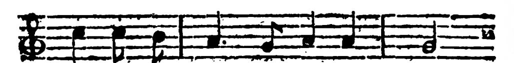


CETTE ba - gue n'eſt rien en - cor ;

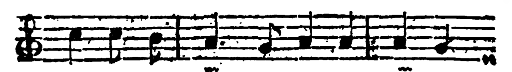


A- mi, fai-ſons - lui ſa - for - tu - ne ;

Montrant une bourſe pleine de louis.



Voyez - vous ces cent lou - is - d'or ?

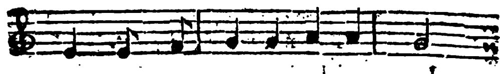


Ils ſont à vous, ma belle Brune,

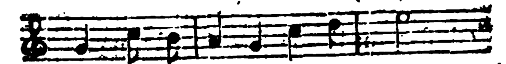
THÉRESE.

Ne vous moquais-vous pas de nous ?

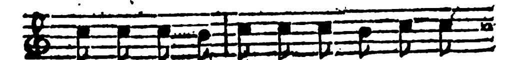
JOCONDE,



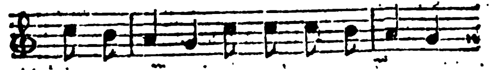
Non, nous vous les don-ne-rons tous ;



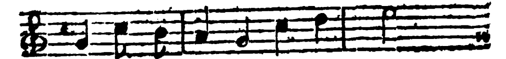
Ces cent lou-is ſe-ront à vous,



Si vous voulez, ſi vous voulez, ſi vous

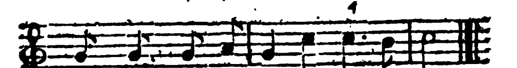


voulez prendre Le ſoin de vous rendre,



Ce ſoir, ſous ces arbres touf- fus.

THÉRESE, *d'un air ingénu.*



Meſſieurs, ce- la n'eſt pas de re-fus.

Quelle eſt l'heure de votre commodité?

ASTOLFE, *à Joconde.*

Eh mais, ſur les neuf heures & demie, n'eſt-ce pas ?

JOCONDE, *à Aſtolfe.*

Oui, ſur les neuf heures & demie, au clair de la lune.

THÉRESE, *à part.*

Oh ſtargent-là me fera épouſer mon ami Blaiſe. (*haut.*) Ah ça, Meſſieurs, c'eſt donc là-bas, au petit labyrinthe ; que je voyons d'ici ?

JOCONDE.

Volontiers. Appellez-vous ça le petit labyrinthe ?

THÉRESE.

Air : *Turlurette, turlurette ; ma tanturlurette ;*

MAIS dites-moi donc encor,
J'aurons ces cent louis d'or ?
Ah ça, ma fortune eſt faite ?

ASTOLFE.

Oui, Brunette.

JOCONDE.

Oui, Poulette.

Tous les trois enſemble.

{ Ma / Ta } fortune eſt faite.

THÉRESE, *à part.*

Blaiſe, tout ça ſera pour toi. (*haut.*) Ah ça donc, à ce ſoir neuf heures & demie. Ne nous manquons pas, au moins.

JOCONDE.

Eh quoi ! nous quitter déja ?

ASTOLFE.

Quoi! vous en aller sitôt?

THÉRESE.

Oh! je ne me sons déja que trop amusée; ma mere m'attend, faut que je m'en aille.

Air: *Des Fraizes.*

DAME, il me fauroit souffrir
Ses plaintes importenes;
Je vous quittons pour courir
Au Potager y cueillir
Des preunes, des preunes, des preunes.

Sans adieu au moins, Messieurs.

ASTOLFE.

Sans doute vraiment, c'est sans adieu.

JOCONDE.

Eh vraiment oui, sans adieu.

Thérèse se retire.

Pendant cette Scène, ainsi que dans la précédente, & celle qui suit, Blaise écoute & paroît de tems en tems, comme un Jardinier qui travaille, & avec différens outils, comme bèche, ciseaux, &c.

SCENE VI.

ASTOLFE, JOCONDE, BLAISE *caché*.

BLAISE, *à part*.

ACOUTONS encor voir le dergnier parti qu'ils prenront.

ASTOLFE, *souriant*.

Quelle simplicité ! quelle innocence ! c'est un trésor que cela.

JOCONDE, *d'un air tranquille*.

Oui, elle paroît assez innocente.

ASTOLFE, *vivement*.

Comment assez ? mais il n'y a rien de si neuf que cet enfant-là.

JOCONDE, *d'un air assez froid*.

Air : *Du haut en bas*.

Je le croirai ;
N'allons pas d'abord à l'extrême ;
Je le croirai ;
Mais c'est lorsque je le verrai.

ASTOLFE, *avec chaleur*.

Quoi, cela te semble un problême ?

JOCONDE, *toujours avec flegme*.

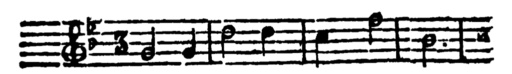
Quand j'en serai sûr par moi-même,
Je le croirai.

ASTOLFE, *d'un ton vif & badin*.

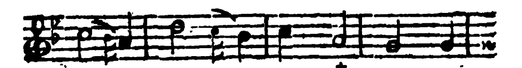
En vérité, c'est être bien mécréant !

JOCONDE, *avec feu.*

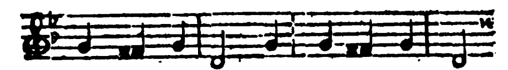
En vérité, c'est être bien incorrigible! Comment! après le nombre inoui de filles que nous avons eues pendant nos voyages, & qui nous paroissoient si simples, si simples!... quand il ne s'en est pas rencontrée une seule qui nous ait donné la plus légere idée de nouveauté?...



Ce se-roit un grand bonheur,

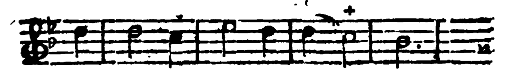


I - ci de trou - ver un cœur Qui



n'eût point aimé, Qu'on n'eût point charmé.

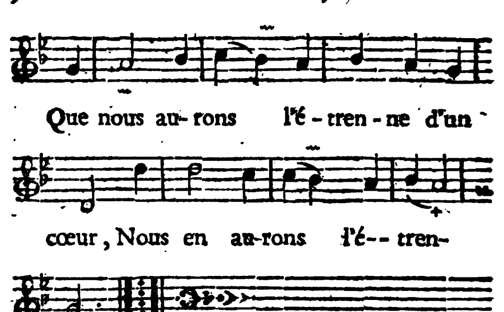
ASTOLFE, *très-vivement.*



Oui, c'est un phé- no - me - - - ne,



Mais cette fois, Je crois d'honneur



Oui, j'y mettrois ma tête.

JOCONDE.

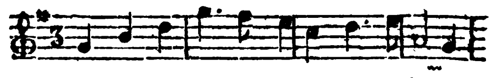
Non pas moi; mais tenez, je vais vous fournir un moyen de me confondre.

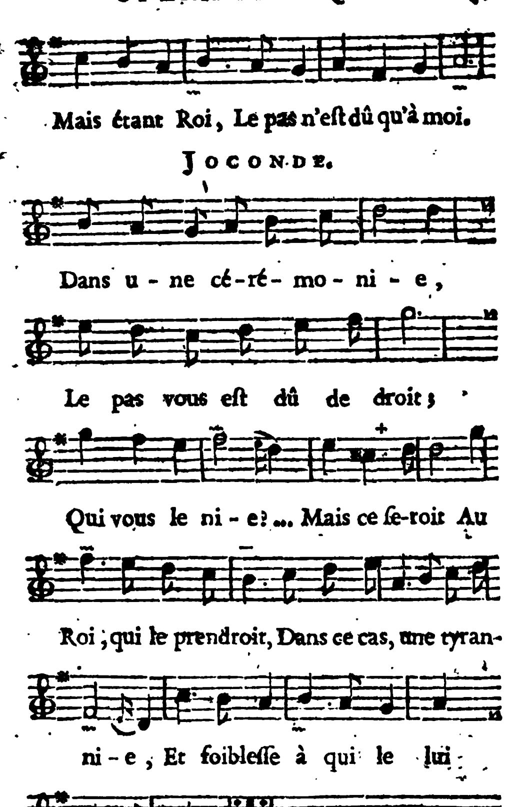
Air : *Du Menuet d'Isis.*

Pour guérir mon incrédulité,
Voulez-vous céder la primauté?
Voulez-vous permettre qu'à Thérèse,
Au rendez-vous, je parle le premier?

ASTOLFE, *en riant.*

Oh dans ce cas-là, ne t'en déplaise,
Un Roi ne doit point parler le dernier.





Oh ! tenez ; suivant notre marché, en ma-

tiere de galanterie, nous devons (vous me l'avez promis,) jouer toujours à billes égales.

ASTOLFE.

Égales, tant que tu voudras.... mais dans cette avanture-ci, il faut bien nécessairement qu'il y en ait un de nous deux qui lui parle d'amour le premier; & il me semble que c'est à moi....

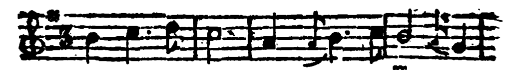
JOCONDE, *l'interrompant.*

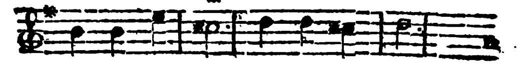
Pourquoi donc à vous, s'il vous plaît?.... ce seroit à moi plutôt. (*En riant.*) Les Rois ne font-ils pas toujours faire l'essai pour eux?.... Cependant je veux bien ne pas insister sur la solidité de cette raison; je veux bien n'avoir aucun droit pour prétendre la préférence,.... mais tirons-la au sort.

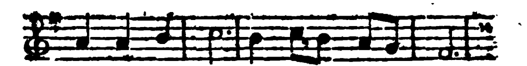
ASTOLFE, *riant.*

Au sort? ah, ah, ah, ah,.... Eh mais, oui dà, tirer cela au sort? c'est assez plaisant.

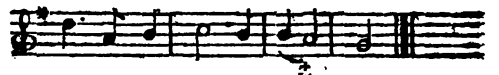
JOCONDE.



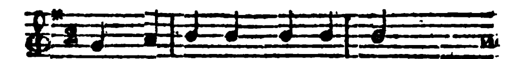




Et qu'à coup sûr nous nous bat - tons



De la chape à l'E - vê - - que.



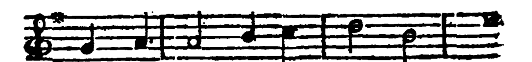
Quoi qu'il en soit, pair ou non?

ASTOLFE, *riant.*



Il est bon; Va, je dis pair.

JOCONDE. ASTOLFE, *se renfrognant.*

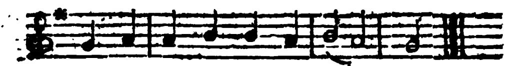


Il est non. Non, il est bien.

JOCONDE.



ri- di- cu - le! Le sort veut, le sort veut



ASTOLFE, *d'un air sérieux & hautain.*

Ah ! je me flatte que vous n'abuserez pas de cette mauvaise plaisanterie.

JOCONDE, *d'un air ferme.*

Je n'abuserai de rien, mais j'userai de tout.

ASTOLFE, *d'un air demi-fâché.*

Ce trait-là n'est pas de Joconde.

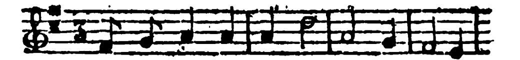
Air : *Buvons à nous quatre.*

FAUT-IL qu'il m'oblige
A m'expliquer mieux ?
Il doit lire dans mes yeux,
Et que je l'exige,
Et que je le veux.

JOCONDE, *d'un air respectueux & piqué.*

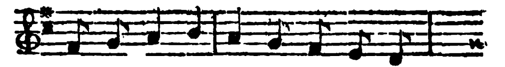
En ce cas-là, Seigneur, puisque vous renversez l'égalité convenue entre nous, je vous appelle *Sire* ; & je demande ma retraite *à Votre Majesté.*

ASTOLFE, *rêvant un instant.*

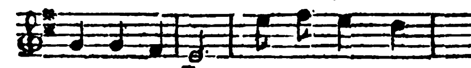


VIENS, embrasse-moi, mon cher Joconde,

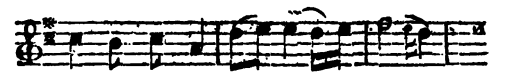
Il l'embrasse.



Il n'est rien au monde que j'estime

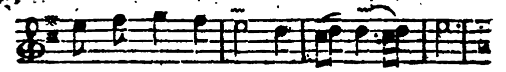


autant que toi, Pas- se-moi D'a-

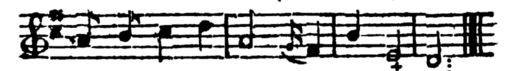


voir fait le Roi; Fais-moi gra- ce....

JOCONDE, *l'interrompant d'un air tendre.*



Entre amis, tout passe, Ah! pas-sez- moi



Ma trop grande audace a vec mon Roi.

Affectueusement.

Et même actuellement que je puis, sans me

dégrader à vos yeux, vous faire ce sacrifice; c'est de tout mon cœur, si vous voulez....

ASTOLFE, *interrompant.*

Non, Joconde; je ne le veux pas.

Air: *Sainte Comode*; noté dans le Rossignol.

Le Mariage n'est fait que, &c.

NON, j'y renonce
Je n'en aurai jamais;
Le Ciel m'annonce
Qu'envain j'y prétendrais;
Hélas! je présumais,
En tenir un là;
Mais pour toi le sort prononce;
Je n'en aurai jamais,
Non, j'y renonce.

Allons, allons ensemble reconnoître le petit labyrinthe.

JOCONDE.

Volontiers, allons.

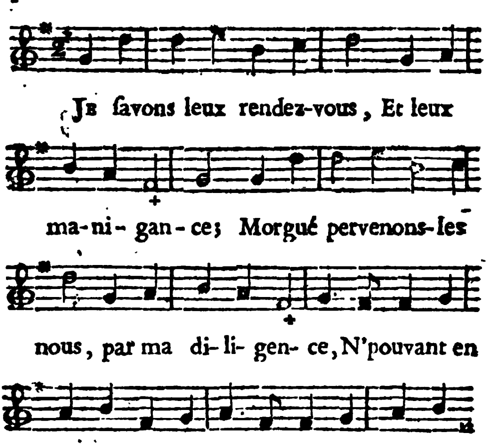
Ils s'en vont.



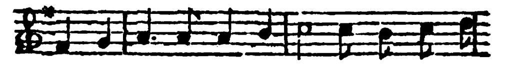
SCENE VII.

BLAISE, *seul.*

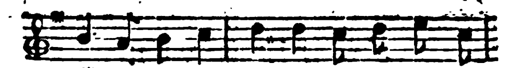
AH! les v'la partis à la fin. Parguenne les gens de qualitai sont de grands Libartins! Que ferons-je? Je ne sons pas eun infâme à aller épouser Thérèse, après une pareille effraction. Eh! mordi, gagnons les devants sur eux; & profitons de leux avanture.



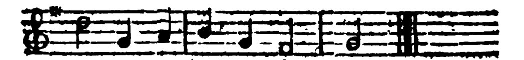
honneur l'apouser, Il faut au moins m'en



a-muser, en pernant la, la, re, la, la.



la, en pernant la la, re la, la, la,



la, En pernant l'a- van - ce.

Je n'ons point d'escrupule à nous faire de ça ; pisq'e Thérèse nous trompe la premiere. All' n'est pas si gniaise que je l'pensois, la petite rusée ! alle a baillé son consentement en plein à ces Seigneurs... La v'la qui s'en viant nous mentir sur tout çà. Voyons-la venir.

SCENE VIII.

THERESE, BLAISE.

THÉRESE.

Air : *De la Fustemberg*, noté dans le Rossignol.

La Moutarde au nez me monte.

AH ! Blaise, je vians te dire...

Tu vas être content...

Attend un instant...

Un moment que je respire...

J'ons tant de joye...

Oh tant! . . . Oh tant! . . .
Tian, tout ça c'eſt pis qu'un ſonge,
Et je m'y pards, lorſque j'y ſonge.
Ce ſera par moi
Qu't'auras de quoi
Nous marier. . . .

BLAISE.

Par toi!
Quel eſt cette Enigme-ci?
J'n'entens pas c'ci,
Feignons ici. *à part.*

THÉRESE.

Qu'as-tu? voici que ta mine s'allonge,
Quand j'ons réuſſi,
Quoi! c'eſt ainſi
Qu'j'en ons le grand merci?

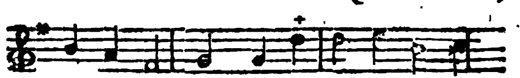
BLAISE.

Et non, je te ſis bian obligé; mais tout du moins que je ſçachions de quoi. (*à part.*) Faiſons-la jaſer.

THÉRESE.

Eh bian! Acoûte donc. Ah ça, tu ſçais bian ces Seigneurs qui logiont ici. . . . Ign'en a un d'eux qui m'a dit d'abord, en me baillant une pierrerie.


ALLONS, donné-moi ta main fil-
let- te ; ça que je te met- te Cet- te
bague- là, Pis je l'avons pris, Et pis
j'ons mise, Pis vint l'autre après ça Qui par-
la ; Et qui m'disit : ta forteume est
fai-te, Ma brunet-te, Ma pou-lette, Et
pis ti- ra u- ne bourse pleine Que je
gagnerons sans pei-ne, En causant



avec eux, une heure ou deux.

Et ignia cent louis dedans ; & qu'ils m'avont promis dea. Et ça seulement, pour que je les amusions tous deux de notre conversation, ce soir, dans le petit labyrinthe. Ça est-il généreux, ça ?

BLAISE.

Air : *Comme v'la qu'est fait.*

Vous êtes l'Innocence même,
Je voyons bien ça, mon Enfant ;
Mais morgué si Thérèse m'aime,
All' n'prenra rian, Blaise l'y défend.

THÉRESE.

Eh mais, Blaise, tu n'es pas sage,
Comment nous épouser sans ça ?
Sans s'targent point de mariage ;
Pour qui, moi, prens-je s'targent-là ?
Pour qui fais-j'ça ?
Pour qui fais-j'ça ?

N'est-ce pas pour toi, donc ?

BLAISE, *avec colere.*

Pour moi, morgué ! pour moi !

Sans plus longue demeure,
Blaiſe; & pourquoi
Faut-il attendre une heure?

BLAISE.

Thérèſe, il n'eſt pas tems,
Attends, attends!

THÉRESE.

Non, j'n'attendrons pas pus long-tems.



Je veux moi, que tu me l'apprennes dans l'inſtant.

BLAISE.

Jarnigoi, quand je t'dis que ça ne ſe peu pas; il ne faut pas qu'on nous détourne; & dame, ça eſt long au moins.

Air: *De néceſſité, néceſſitante.*

FAUT un bout de tems pour l'apprenre,
Ici l'on peut venir nous ſurprenre;
Mais ce ſoir au petit Labyrinthe,
J't'enſeign'rons ce ſecret-là ſans crainte.



THÉRESE.

Eh bian, trouves-t'y donc à huit heures & demie frapantes, & n'y manques pas, Blaiſe.

BLAISE.

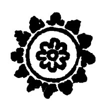
BLAISE.

Va, va, je n'ons garde. (*à part en s'en allant.*) Dans ce rendez-vous, je l'amegnerons peut-être à nous apouser.

THÉRESE, *en s'en allant.*

Si le secret de Blaise n'est pas suffisant, je serons toujours à tems de prenre l'argent de ces Seigneurs pour apouser Blaise.

Fin du premier Acte.



THÉRESE.

Il n'sçait ce qu'il dit ;
Ni c'qu'on l'y a dit.

Attens donc. Je voulons te dire que Thibault ne sçauroit plus à présent être ton mari. Faut qu'il apouse la grosse Jacqueleine, ou qu'il soit pendu. Ça est forcé, vois-tu.

THÉRESE.

Eh ! pourquoi l'y force-t-on, pourquoi ça ?

BLAISE.

Air : *Un Abbé dans un coin, sur du foin.*

DAME ! pourquoi cela ?
Tian le v'la...
(Mais comprenras-tu ça ?)
C'est qu'un jour ce bon drille
S'en fut, à pas de loup,
Charcher, à cette fille,
Un enfant sous un chou.

THÉRESE.

Eh ! ça force à épouser une fille ça ?

Air : *Vous m'entendez bien !*

Va donc vîte m'en charcher un ;
Le devroit-on dire à queuqu'un
Qui m'aime à la folie ?...

BLAISE.

Là, là !
Dame, ça fait partie
De mon secret dea.



THÉRESE.

Ah, ouiche ! ton secret ! ton secret ! il n'est peut-être pas si sûr que stilà.

BLAISE.

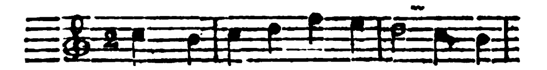
Si fait. Diable ! Le mien ne manque jamais.

THÉRESE.

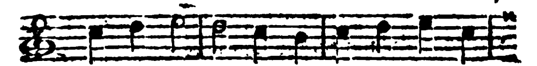
Fauroit le voir, pour le croire. De qui l'as-tu appris ?

BLAISE.

De qui je l'ons appris ? Oh ! je l'sçavons de main de maître.



C'EST de ma Tante Margot, de Mar-

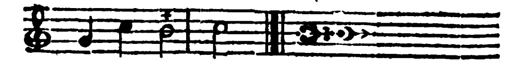


got, ma Tante, Je te l'appranrons tan-



tôt; Mais, bian en plein, en ti- re - la - ri.





THÉRÈSE.

Eh bian donc, quand il ne fera plus goutte, trouve-toi au détour de la petite ruelle, pour que je n'aille pas seule au petit Labyrinthe; car la nuit j'ons peur des esprits.

BLAISE.

Oui, Thérèse. J'y serons seuls, & je te dirai tout ça, tout à notre aise.

Blaise s'en va.

SCENE III.

THERESE, *seule.*

OH oui, je serons seuls. Ces Seigneurs ne vianront qu'une bonne heure après ; parsonne ne nous dérangera.

Air : *A tout Mortel la tête tourne ;*
noté dans le Rossignol,
Le Rossignol se fait entendre, tendre.

BLAISE, sans que l'on nous détourne ;

Tourne, tourne,
M'aprenra son secret biantôt ;
V'la le Soleil qui s'en retourne,
Tourne, tourne,
Et voilà le jour qui se clôt.
Plus j'y songeons, plus la tête me tourne,
Tourne, tourne,
D'apprendre au plutôt,
Comment, & par où ce secret-là tourne,
Tourne, tourne,
A nous épouser si-tôt.

Voici ma mere ; tâchons de la faire aller coucher, avant que d'aller à notre secret.

SCENE IV.

Madame DUTOUR, THERESE.

Madame DUTOUR.

COMMENT ! Thérèse, que fais-tu là ? Tu n'es pas encore à danser cheux le Procureux Fiscal ?

Air : *Toque, mon Tambourin, toque.*

MAIS queulle indolence !
Quoi ! rian ne t'émeut ?

Pense, ma fille, pense
Qu'on danse moins qu'on veut;
Ça posé, faut qu'on danse,
Danse quand on le peut.

THERESE, *d'un air pensif, & rêveur.*

Eh bian, je danserons, ma mere.

Madame DUTOUR, *d'un ton imposant.*

Et quand ce sera à vous à danser, petite fille, prenez toujours Monsieu Thibaut, entendez-vous?

THERESE, *d'un ton d'humeur.*

Mousieu Thibaud! Il est bian laid, ma mere!

Madame DUTOUR.

Mais v'là ce qui n'est point, par exempe; & cela est si vrai que:

Air: *Elle a son innocence, qui surpasse celai*

J'ONS le dessein, Thérese,
D'en faire votre époux.

THERESE.

J'aimerions bian mieux Blaise;
L'autre a l'air en dessous,
Il a la mine pâle,
Il louche par les yeux;

Blaise est bian plus biau mâle,
Je l'aimerions bian mieux.



Madame Dutour.

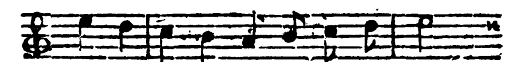
Oui ; mais Thibaut, ça est si riche !..... Je n'ons pas le loisir de te parler de tout ça à st'heure. Va t'en danser.

Therese.

J'y allons, maman.

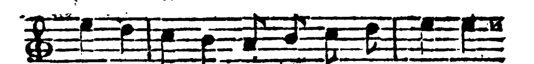


Mais vous, rapport à votre migraine,

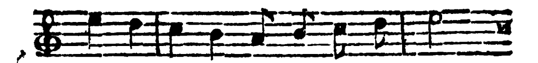


Vous ne sauriez vous coucher trop tôt.

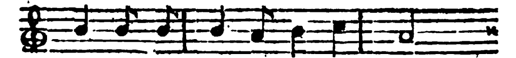
Madame Dutour.



Mon mal empê-che que je n'vous mene,



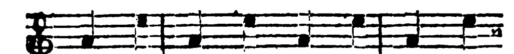
Moi-même, au Bal de Monsieu Thibaut,



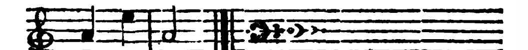
Songez à danser comme il faut,



Allez, ma fil - le, faire un saut, deux



sauts, trois sauts, quat'sauts, cinq sauts, six



sauts, sept sauts.

Moi, je n'en vais faire qu'un d'ici à mon lit.

THERESE.

J'y vais donc sur le champ, ma mere, pisque vous m'y envoyez. (*à part.*) Allons à la petite ruelle.

Thérese s'en va.



SCENE V.

Madame DUTOUR, *seule.*

QU'ALLE est heureuse d'être encore dans l'âge de danser !

Air : *Le joli jeu d'amour n'a pas besoin du jour.*

Il est bian dur, pourtant,
Il est bian attristant
D'avoir passé le tems, où l'on danse !
Que ces biaux jours-là
Passont vîte ! à peine on a
Le tems d'en goûter la
Jouissance.
Il est bian dur pourtant,
Il est bian attristant
D'avoir passé le tems, où l'on danse !

Mais voici ces Seigneurs ; il conviant que je leux fassions une vespérie sur leux Demoiselles.

SCENE VI.

ASTOLFE, JOCONDE, Madame DUTOUR.

ASTOLFE, *bas à Joconde.*

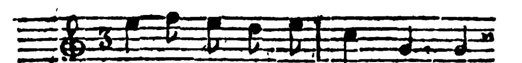
TACHE de nous défaire de cette mere. Comme c'est à toi à entamer la conversation, je vais me promener un heure.

Il sort.

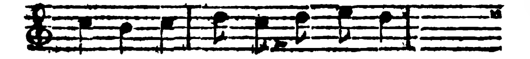
SCENE VII.

JOCONDE, Madame DUTOUR.

JOCONDE.

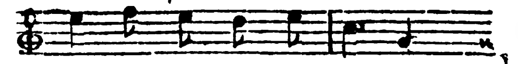


AH, ça, ma bonne me-re, Ren-



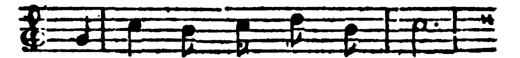
trez, & laissez-moi seul i-ci!

Madame DUTOUR.



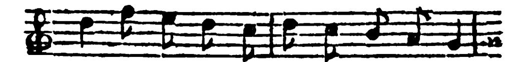
Monsieur, j'ons u-ne af-fai-re ...

JOCONDE, *l'interrompant.*



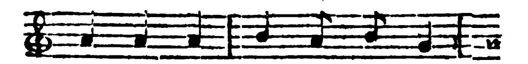
J'ai, ma Reine, af-fai-re auſ-ſi;

Madame DUTOUR.

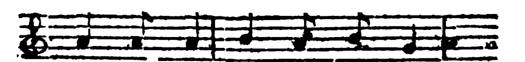


Oh! j'allons vous la dire en racourci...

JOCONDE, *l'interrompant.*

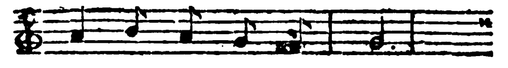


Mais quel tour-ment eſt ce-ci?

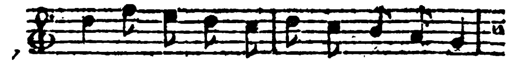


Je veux reſ-ter ſeul i-ci.

Madame DUTOUR.

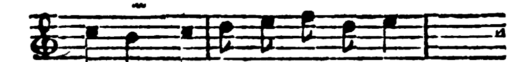


Non, te-nez la voi-ci,

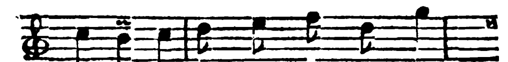


C'eſt que, voyez-vous bian, mon bon Monſieur,

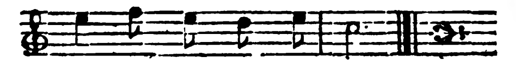
L



Vo-tre train de vi' ſans pu-deur,



De vous & de c'tau-tre Seigneur,



Pard ma mai-ſon d'hon-neur.

JOCONDE.

Comment !

Madame DUTOUR.

Toujours des femmes d'une mauvaiſe conduite à vos trouſſes ! Ça décrédite une maiſon, ſentez-vous ?

JOCONDE.

Quoi, mon enfant, tu veux que nous fermions not' porte à toutes les femmes, & . . .

Madame DUTOUR, *l'interrompant.*

Oh non ; je ne ſons pas ridicule.

Air : *V'là c'que c'eſt qu' d'aller au bois.*

VOIR une femm' par-ci par-là,
Oh ! paſſe pour ça,

Oh ! passe pour ça !
Mais, ne vous flattez pas, déja,
Que je m'accommode
D'être une commode,
L'on ne m'aménera point là !
Oh fort peu d'ça,
Oh fort peu d'ça !

Comment donc ! ils me montriont déja au doigt dans le village.

JOCONDE, *avec humeur & d'un air d'impatience.*

A la bonne heure; allons vous ne verrez plus de femmes chez vous. Vous en allez-vous ?

Madame DUTOUR.

Vous me promettez donc qu'il ne vianra plus de Demoiselles la nuit ?

JOCONDE *vivement.*

Eh, oui, oui.

Madame DUTOUR.

Qu'il n'arrivera pus de Dames de Paris ?

JOCONDE, *impatiemment.*

Eh, non, non.

Madame DUTOUR.

Plus de Duchesses de Versailles ?

JOCONDE, *avec colere.*

Eh ! non, non, non, cent fois non. (*à part.*) Cette damnée femme-là me fera manquer mon rendez-vous !

Madame DUTOUR.

Je sentons bian que j'ons tort de vous détourner ; mais pensez un peu ce que ça fait sur une jeunesse comme Thérèse, qui voit ça.

Air : *Pour faire l'amour la nuit & le jour.*

Mon enfant s'roit pardu ;
Dame, l'exempe opere ;
Que deviant la vartu
De fille, qui voit faire
L'amour,
La nuit & le jour ?

JOCONDE, *tapant du pied de fureur.*

Eh non, morbleu ; je vous jure que nous ne recevrons point de femmes. Me laisserez-vous ?

Madame DUTOUR.

Ah ! l'honnête homme ! Parmettez que je vous embrassions.

Pendant qu'elle embrasse Joconde, Blaise & Thérese montent ensemble au petit labyrinthe, qui est au fond du Théâtre

& qui sera disposé de maniere que ces deux Amants soient vus des Spectateurs; & qu'ils ne paroissent pas pouvoir l'être pleinement des Acteurs.

BLAISE, *à Thérese.*

Vîte, vîte, coulons-nous vîte au petit labyrinthe.

Madame DUTOUR.

Adieu, mon bon Seigneur. Je vais à présent dormir bian tranquille.

SCENE VIII.

JOCONDE, *seul.*

AH! m'en voilà quitte à la fin! & ma foi (*Regardant sa montre, & la faisant sonner.*) à l'heure tout juste ... ne faisons pas attendre Thérese.

Air : *La beauté, la rareté, la curiosité.*

PLUS je suis enchanté
De rencontrer en elle,
La beauté ;
Plus je serois flatté
De trouver dans la Belle,
La rareté ;

Mais je n'ai point compté
D'y voir ce que j'appelle,
La curiosité.

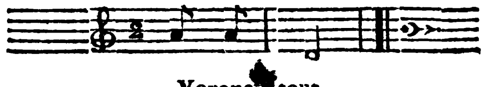
(Quand il est proche du labyrinthe.)

Air : *Ma Comere, quand je danse.*

AH Ciel ! quelle est ma surprise,
Elle a quelqu'un avec soi ;
Oui vraiment, la place est prise ;
Quelqu'un lui parle avant moi.
J'entens, je croi,
La voix du Roi,
Je l'apperçoi,
Je le voi,
C'est le Roi :
Ne faisons pas la folie
De m'en fâcher ; non, ma foi.

(Revenant au bord du Théâtre.)

Ah ! le fripon de Roi (il me fait amuser par la mere, pendant qu'il va trouver la fille. C'est la le tour d'un de ses Pages, une vraie espiéglerie.

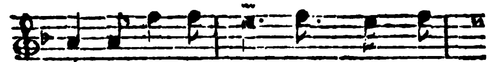


Voyons tout.

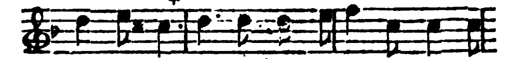
(Il retourne au fond du Théâtre.)

Peste leur con-ver-sa-ti-on Ne

me paroît pas froide, leur discours

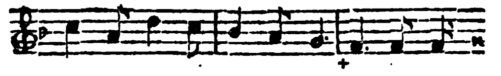


est plein d'ac-ti-on... Le si-lence

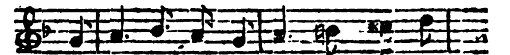


y suc-ce-de, Mais le bon est qu'il n'aura

(*Revenant au bord du Théâtre.*)



pas trouvé dans cette I-do-le le plus



préci-eux des appas ; C'est ce qui



me con-so-le.

Le coquin y sera attrapé à ma place ; il le mérite bien ; j'en serai comblé.

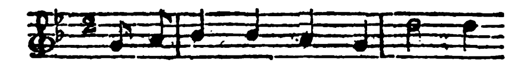
(Retournant au fond du Théâtre.)

Qu'entens-je ! elle se défend ? . . . Cela vaut de l'or. . . . Cela est divin ! . . . Je n'entens plus rien ; allons faire un tour . . . Je ne renonce pas moi, à dire mon mot aussi, quand la conversation sera tombée entr'eux.

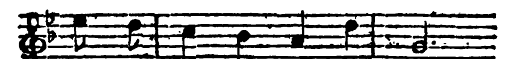
Il se retire.

SCENE IX.

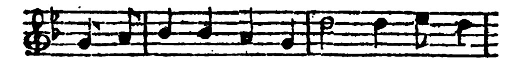
ASTOLFE, *seul, & allant d'abord au labyrinthe.*



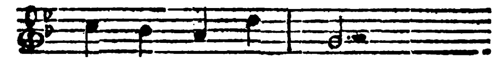
ENCORE! comment! en - co- re,



Depuis deux heu - res j'at - tens,*

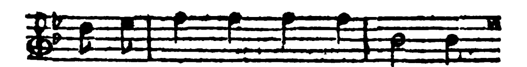


Eh quoi, Joconde pé- ro- re, Et jase

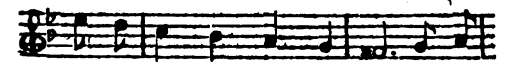


en - cor ? je l'en - tens.

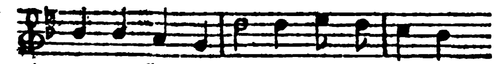
(S'avançant en riant au bord du Théâtre.)



Le Ciel nous garde, & les nô-tres,



D'être avec ces grands parleurs, Laissent-



ils parler les autres, Ces fu-nes-tes



O-ra-teurs?

(Retournant au fond du Théâtre.)

Il tient encore la parole ... Il l'a même bien haute ... Cela ne finit point... Qu'y faire ? .. Il n'y a qu'à plaisanter sur tout cela dans le fond.

(Revenant sur le bord du Théâtre.)

Air: *Ah bon Dieu ! que de jolies filles l'on rencontre ici.*

Prenons gaîment la chose,
Rions de cela ;
Son éloquente prose,
Bientôt tarira ;

Ensuite, c'est moi qui cause ;
Et qui causera.

D'un air plus sérieux.

Il auroit pu cependant avoir quelques égards en retour de ceux que j'ai eus pour lui ; mais voilà comme sont nos courtisans ; ayons des bontés pour eux, ils en abusent.

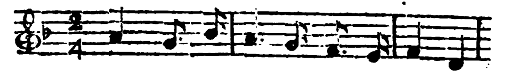
Il se retire.

SCENE X.

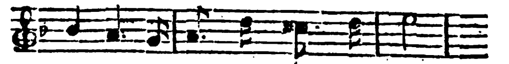
JOCONDE, *au fond du Théâtre ; & entendant qu'il y a encore quelqu'un avec Thérese, d'un air d'humeur.*

ENCORE ! .... Oh celui-là est vif ; encore !

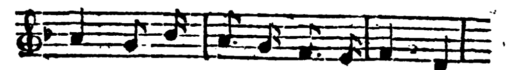
(S'avançant au bord.)



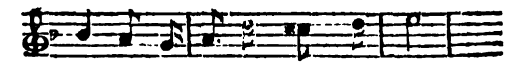
ALLONS, demandons ma re-trai-te,



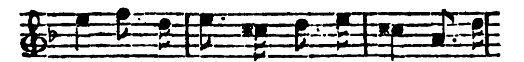
Le Prince enfin me pousse à bout ;



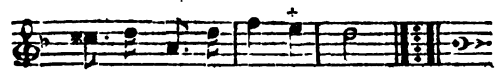
Oui d'une é-gà-li-té complet-te,



Un Roi peut donner l'avant - goût.



Mais la rend-il jamais par - fai - te ? Les



Rois sont toujours Rois en tout.

d'un ton piqué.

Non ; c'est qu'il n'est pas content d'être le premier, contre toutes regles de l'équité, il veut encore être le seul...

Air : *Loth voyant sa ville en feu, d'un haut lieu.*

MAIS dans le fond je suis fou ...
Et par où
Dois-je me fâcher beaucoup ?
Laissons-lui faire le brave ;
Je suis fou,
Je suis fou,
De prendre l'affaire au grave.

(*Se promenant, & allant alternativement au fond & sur le bord du Théâtre.*)

C'eſt une friponnerie de jeune homme. Il me ſuffit d'avoir ſoutenu dignement tantôt mon caractere vis-à-vis de lui. Plaiſantons du reſte... Le voici, feignons de ne pas l'appercevoir.

SCENE XI.

JOCONDE, ASTOLFE.

JOCONDE, *d'un ton de perſifflage, & ne faiſant pas ſemblant de l'appercevoir.*

Air : *O réguingué, ô lon lan la.*

PARLANT long-tems, la nuit à l'air,
Le Roi pourroit bien s'enrouer....
(*Aſtolfe lui frappe ſur l'épaule.*)
Mais, quoi, c'eſt lui !

ASTOLFE.

C'eſt moi, mon cher ;
(*D'un ton ironique.*)
Ne t'ai-je pas trop fait attendre ?

JOCONDE.

Vous plaiſantez ? c'eſt bien l'entendre.



ASTOLFE, *étonné.*

Je plaiſante, moi ?

Air :

Air : *Jean, ce sont vos rats.*

AH ! finis, de grace,
Je suis fort pressé
De remplir la place
Que tu m'as laissé ;
Mais avant de joindre la belle ;
Je veux sçavoir, tu me diras,
Tu m'éclairciras,
Dis-moi, Thérese l'avoit-elle ?

JOCONDE.

Mais voyez quels rats!

ASTOLFE.

Comment, ne l'avoit-elle pas?

JOCONDE.

Air : *C'est chez vous qu'on voit couler le nectar le plus doux.*

C'EST de vous,
Qu'on peut apprendre un mystere si doux.

ASTOLFE,

C'est de vous,
Et je n'en suis point jaloux.

JOCONDE.

De moi ? de moi, dites-vous ?
Et ! comment le saurions-nous !

Quoi, n'étiez-vous pas, Seigneur, avant nous
Au rendez-vous ?

ENSEMBLE.

C'est de vous,
Qu'on peut apprendre un mystere si doux ;
C'est de vous,
Et je n'en suis point jaloux.

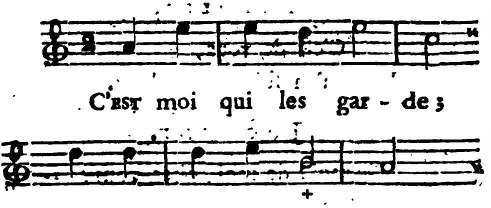
ASTOLFE, *avec impatience.*

Moi ! j'ai été au rendez-vous avant toi, moi ?

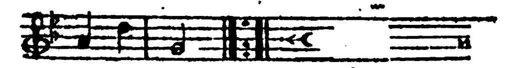
Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

A ma parole, ami, je suis fidele ;
Moi, j'ai vu la Belle ?
Moi, qui, comme un sot,
Croque ici le marmot ;
Tandis qu'ici j'attens de tes nouvelles,
Et que tu m'appelles ;
Tandis qu'en Héros,
Je garde les manteaux.

JOCONDE.

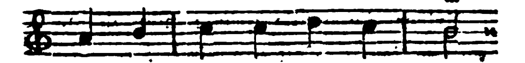


ASTOLFE.



C'est toi, qui les gar - de, toi?

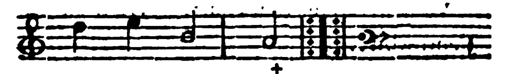
JOCONDE.



C'est moi qui les gar- de, moi.

ENSEMBLE.

Ce soin me re - gar - de; C'est moi



qui les gar - de.

ASTOLFE, *très-vivement.*

Oh! morbleu, il est trop impatientant aussi...

JOCONDE, *d'un air riant.*

Oh! vous avez de l'humeur! Eh de quoi donc? de ce que Thérese ne s'est pas trouvée un prodige? ... Eh, mais...

Air: *Le Cabaret est mon réduit.*

THÉRESE a fait ce qu'elle a dû,
Avez-vous à vous plaindre d'elle?

Elle a donné ce qu'elle a pu ;
La chose est bien naturelle ;
Vous n'avez point eu,
Vous n'avez point eu,
Ce que n'avoit point la Belle.

Exiger d'une fille qu'elle nous donne ce qu'elle n'a pas, c'est être injuste !

ASTOLFE, *d'un air très-sérieux.*

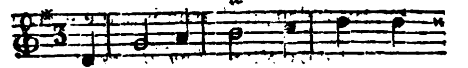
Ami, finissons ce badinage. Je n'ai point été au rendez-vous, je vous le jure, sur mon honneur.

JOCONDE, *aussi d'un air très-sérieux.*

Vous m'arrêtez tout court. (*rêvant un peu.*) J'entrevois....

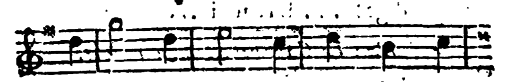
ASTOLFE.

Quoi; quoi donc!

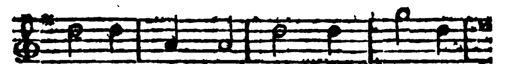


QUEL soup-çon peut te naî-tre ?

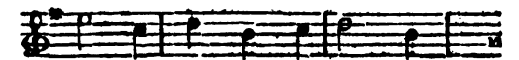
JOCONDE.



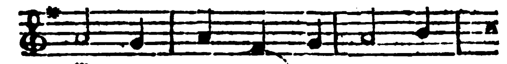
Ah! le coup se- roit traî - tre! Mais



il n'eſt pas douteux ; C'eſt qu'il pour-



roit bien ê- tre Que nous ſe-



rions, mon maî-tre, Des du-pes



tous les deux.

Car d'honneur, je n'ai point été non plus au rendez-vous, moi.

ASTOLFE, *approchant du labyrinthe.*

Eh mais, mais, Thérèſe y eſt encore avec quelqu'un même.

JOCONDE.

Eh! c'eſt Blaiſe, autant que le jour qui commence à poindre, me permet de l'appercevoir.

(*Blaiſe & Thérèſe deſcendent.*)

ASTOLFE.

Air : *Je ris des bonnes ames*, noté dans le Roſſignol.

Oui, dans le crépuſcule,
Je vois Blaiſe achever ſes complimens.

JOCONDE, *en riant.*

Avalons la pilule.

ASTOLFE, *d'un air piqué.*

Je sens les mouvemens
D'un dépit ridicule,
Que je me dissimule.

JOCONDE, *toujours en riant.*

Quand j'étois incrédule,
Avois-je, eh bien, si grand tort de douter ?

SCENE XII.

THERESE, BLAISE, ASTOLFE, JOCONDE.

BLAISE, *achevant l'air.*

TIAN : c'est un vain scurpule,
Que je voulons t'ôter.

THÉRESE, *achevant l'air.*

Veux-tu t'arrêter ?
Comment tenter
De m'affronter!
Non, sans m'prêter
A t'écouter,
Faut me hâter

De te quitter.

Continuant sur l'Air : *Dérouillons.*

Non Blaise,
Je ne veux pas qu'on me baise;
Je ne veux pas qu'on me baise
La main.
De ton secret, est-c'là le fin ?
Moi, Blaise ?
Je ne veux pas qu'on me baise;
Ça n'est pas sage, c'est vilain;
Je ne veux pas qu'on me baise
La main.

Je n'te parmettrons pas la moindre libarté, d'abord, & pour qu'ça n'arrive pas, je t'plantrons-là... Ah ! vous voilà, Messieurs ?

ASTOLFE, *en riant.*

Eh oui, oui; & vous aussi.

JOCONDE, *riant aussi.*

Oui, oui; & Blaise aussi.

THÉRESE.

Air : *Mami' Babichon.*

VOIRMENT oui,
C'est lui,
C'est Blaise aujourd'hui
Qui m'prend pour une bête;
Il viant m'proposer,

Pour m'épouser,
D'user
D'un secret malhonnête.

Je n'ons pas d'esprit, mais j'ons de la vartu. J'aimons mieux gagner votre argent que d'avoir son vilain secret.

BLAISE, *en fureur.*

Comment, gagner leux argent !

THÉRESE.

Air : *Aye, aye, Jeannette !*

AH ça, tu nous laisseras
Ici jaser à notre aise;
Quand est-ce que tu t'en vas ?
T'es de trop, sens-tu ça, Blaise ?

BLAISE, *criant comme un diable.*

Aye, aye, aye,
Aye, aye, aye, Thérese,
Thérese, aye, aye, aye.



ASTOLFE.

Maraut, ne veux-tu pas tant crier !

JOCONDE.

Veux-tu te taire, coquin ?

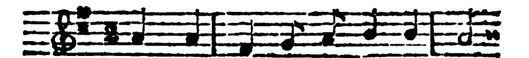
BLAISE, *criant plus fort.*

Aye, aye, aye, Thérese,
Thérese, aye, aye, aye.

SCENE XIII & *derniere.*

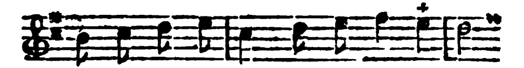
Madame DUTOUR, ASTOLFE, JOCONDE, THERESE, BLAISE.

Madame DUTOUR.



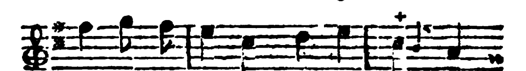
Queu bruit! queu ta-pa-ge de chian!

(*Tous les Acteurs*)



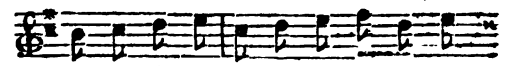
Qu'arrive-t'il donc ? Madame, rian, rian

ASTOLFE. JOCONDE.



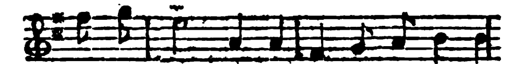
C'est que Thérese,.. C'est que Blaise...

BLAISE.

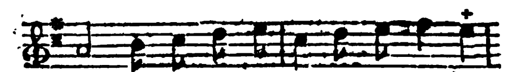


Que Blai-se fait bian de rompe ici vot'

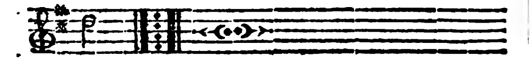
THÉRESE.



entrequian. Vous voyez bian Que ce n'est Madame Dutour.



rian. Non, mais je vois bian Que j'n'y conçois



rian.

Ici tous les Acteurs, excepté Thérese, parlent à la fois.

BLAISE.

Madame, c'est que ces Seigneurs voulions ôter à Thérese...

Madame DUTOUR.

Trédame, Blaise, que faisoient-ils donc à Thérese ?

ASTOLFE, & JOCONDE.

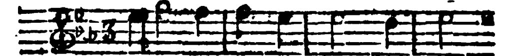
Madame, c'est que nous avons trouvé ici Thérese...

ASTOLFE.

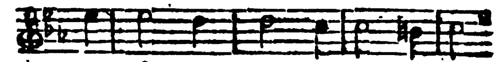
Mais de grace, ne parlons pas tous ensemble.

Madame DUTOUR.

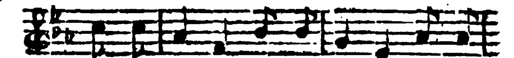
Eh mais, ça eſt vrai; car,



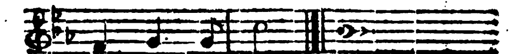
UN bruit, tel que ce-lui qu'on fait,



Doit vous em-pê-cher en ef-fet;



De nous mettre, nous bien mettre, De nous



bien mettre au fait.

TOUS LES ACTEURS.

Oh! il n'y a rien de plus ſûr.




lui qu'on fait, Doit vous empêcher
Un bruit tel que ce-
en ef-fet De nous mettre, nous bien
lui qu'on fait Doit nous en-
Un bruit tel
mettre, De nous bien mettre au fait.
pê - cher en ef - fet
que ce - - - lui qu'on fait

Un bruit tel que

De nous mettre, nous bien mettre,

Doit vous em- - pê-

ce - lui qu'on fait, Doit vous

de nous bien mettre au fait. Un bruit

cher en ef- fet, de nous mettre,

em- - pê- - cher en ef-

tel que ce - lui qu'on

nous bien mettre, De nous bien mettre au



ASTOLFE.

Eh mais, parbleu, taisez-vous donc. Tien, ma bonne Dutour, voici le fait : ta fille nous a tentés.

Madame DUTOUR.

Ça est indigne !

THÉRESE.

Ça est drôle !

JOCONDE.

Oui, cela est plaisant.

BLAISE.

Non, cela est impartinent.

ASTOLFE.

Oui ; mais écoutez donc ; si sa beauté nous l'a fait attaquer, sa vertu nous désarme.

Air : *Tout consiste dans la maniere & dans le goût.*

OUI, lorsque sa beauté nous touche ;
Que nous admirons sa candeur ;
Aurions-nous l'ame assez farouche,
Pour vouloir causer son malheur ?
Non, quelque desir qui me presse,
Non, je veux
Lui faire voir que la sagesse
Rend heureux.

Oui, mon aimable enfant, je voulois te donner cent louis pour te séduire ; en voici deux cens, que je te donne pour te marier à Blaise.

Madame DUTOUR.

Quoi ! . . . Eh mais. . . . Je sons ébaubie. . . . Oh je perférons Blaise à Thibaut.

THÉRESE, *courant embrasser le Roi.*

Oh ! mon digne Seigneur, parmettez que je vous embrassions.

Madame DUTOUR.

Et moi, & moi donc ?

(*Elle le dépoudre.*)

BLAISE.

Et moi, & moi donc ? testigoi.

JOCONDE.

Doucement, mes enfans, doucement. À ces manieres grandes & nobles, reconnoissez en sa personne, Astolfe, Roi de Lombardie.

BLAISE.

Faut bian que ce soit un Roi ou un Fermier général, pour jetter ainsi tout par les fenêtres par geunerosité.

ASTOLFE.

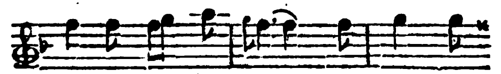
En voilà assez; mariez-vous, soyez heureux & nous Joconde, retournons demain avec nos femmes, bien convaincus qu'elles sont les mêmes dans tous les pays.

VAUDEVILLE.

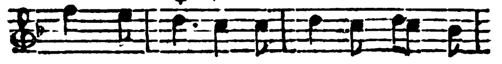
JOCONDE.



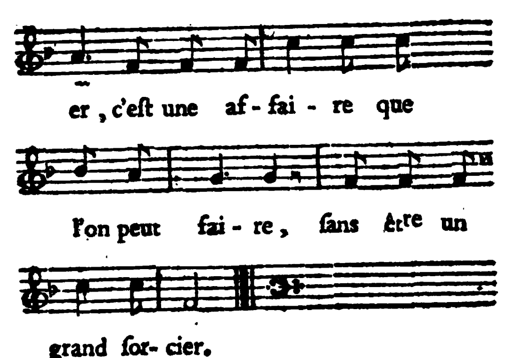
DANS ce siecle où les Dames, Ne



se font point pri- er, A voir tou-



tes les femmes A-fin de va-ri-



ASTOLFE.

VOYANT trahir ma flamme;
Moi-même, ayant ſurpris,
Avec ma digne femme,
Le Nain qu'elle avoit pris,
J'ai dans la France
Pris ma vengeance
Sur nombre de Maris.

Madame DUTOUR.

L'AMOUR en ſentinelle,
Guette l'inſtant d'entrer
Au cœur d'une pucelle,
Qu'il fait rire & pleurer.
Ce petit traître
Se pique d'être
Plus malin qu'un ſorcier.

JOCONDE.

CHEZ nos Nymphes gentilles
Aller négocier ;
Avoir toutes les filles,
Quand on est financier :
C'est une affaire
Que l'on peut faire,
Sans être un grand sorcier.

THÉRESE.

J'VONS savoir de toi, Blaise,
Ton secret sans l'payer ;
Ça m'fera-t'il bien aise ?
Ça va-til m'égayer ?
Est-ce une affaire,
Qu'on puisse faire,
Sans être un grand sorcier ?

BLAISE.

D'MAIN j't'avons sans remise,
Tout à notre gogo ;
D'main je vons à l'Eglise
Nous marier tout d'go,
La bonne affaire,
Qui m'reste à faire,
Après le *conjungo*.

FIN.

NICAISE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES

ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

Madame JÉRÔME, *Marchande Drapiere.*

SUZANNE, *fille de Madame Jérôme, mariée le jour même avec M. Bartholin.*

Monsieur BARTHOLIN, *Conseiller de la Cour des Aides.*

NICAISE, *premier Garçon de Boutique de Madame Jérôme.*

Quatre GARÇONS de la Nôce.

TROUPE DE VIOLONS.

La Scène est dans la Maison & le Jardin de Madame Jérôme à Saint Cloud.

Les Lecteurs qui veulent que l'on annoblisse tout, n'aimeront pas le style de cette Comédie, de laquelle tous les Personnages, pris dans l'état *le plus Bourgeois*, doivent nécessairement parler le langage de cet état. L'on n'a pas dû, d'ailleurs, s'éloigner de la naïveté du style du divin *la Fontaine*, dont on a tiré le fond de cette petite Piece de Société. Mais, quelque peine que l'on ait prise pour se rapprocher du style de cet Auteur unique, l'on n'en a aucune à avouer que l'on en est bien loin. Sa maniere d'écrire, pleine de simplicité, de finesse & de graces, sera toujours le désespoir de ceux qui s'efforceront, inutilement, de vouloir imiter cet Auteur inimitable.



NICAISE,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES,
ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Maison de Campagne de Madame Jérôme,

SCENE PREMIERE.

NICAISE, *seul.*

EH bien? pauvre Nicaise! ç'en est donc fait? voilà ta Maîtresse mariée à un autre; tu viens d'en être témoin. — Je suis sorti de l'Eglise le premier; il n'est pas encore dix heures; toute la Nôce va bientôt arriver. — Cela est

drôle pourtant ! Parce que je ne suis que Garçon-Marchand, & que je n'ai pas de bien, Mademoiselle Jérôme, qui n'est que la fille d'un Marchand de Drap, comme moi, épouse Monsieur Bartholin, le plus riche Conseiller de la Cour des Aides, quoiqu'elle ait de l'amour pour moi ! ainsi va le monde. — Oh mais, il seroit bien plaisant, si ce qu'elle m'a promis.... Pardi, combien de fois m'a-t-elle dit : Mon cher Nicaise, je vous donne ma parole, qu'à qui que ce soit qu'on me marie, quand ce seroit même à un Président, vous aurez sur lui la préférence, en cas de ce qui regarde l'amour, soit la veille, soit le jour de mon mariage. — Elle ne m'a sonné mot hier... C'étoit la veille... Il faut voir aujourd'hui, si elle m'accordera cette gracieuseté qu'elle m'a promise... en propres termes, mêmement... & plus de vingt fois dea... & encore avant-hier, oui... Ah ! du moins, cette préférence, qu'elle appelle... me consoleroit de ne l'avoir pas épousée... & son mari, Monsieur le Conseiller, n'en auroit que le vent.

SCENE II.

NICAISE, Madame JEROME, Monsieur BARTHOLIN, SUZANNE. Toute la NOCE, les VIOLONS à la tête.

La Nôce ne fait que traverser le Théâtre, les seuls Acteurs restent sur la Scène.

SUZANNE, *à Nicaise,*

AH, où étiez-vous donc, Monsieur Nicaise? Je ne vous ai point vû à l'Eglise, & tout Saint-Cloud y étoit cependant.

Elle lui glisse un billet dans la main.

NICAISE.

Oh! j'y étois aussi, Madame. *A part.* Dieu me pardonne, je crois que voilà le billet pour le rendez-vous.

Ici, toute la Nôce défile, & quand les Mariés sont prêts à sortir, les Garçons de la Nôce ferment, à double tour, les deux portes; restent en dehors, en faisant des éclats de rire, & renferment le Marié avec la Mariée.

SCENE III.

SUZANNE, BARTHOLIN, les quatre GARÇONS de la Nôce, *en dehors, deux à chacune des deux portes, qu'ils ferment à double tour.*

Premier GARÇON de la Nôce, *riant & criant à tue-tête.*

AH, ah, ah, ah, ah! en prison! en prison!... Ah, ah, ah! l'on vous arrête tous deux! *De par le Roi* (*).

Second GARÇON, de la Nôce, *aussi en dehors, criant de même.*

Non, non! vous êtes prisonniers tous deux! *de par l'Amour. Riant.* Ah, ah, ah, ah, ah!

Troisieme GARÇON *à l'autre porte.*

Ah, ah, ah, ah, ah! Monsieur le Marié vous ne direz plus qu'il n'y a point de belle prison! ah, ah, ah!

Quatrieme GARÇON, *de ce même côté.*

Au revoir, Monsieur le Marié, ah, ah, ah,

(*) *De par le Roi!.... De par l'Amour!* L'on sent que ces excellentes plaisanteries sont du ton de deux Clercs de Procureur, qui sont du nombre des Garçons de la Nôce.

Adieu,

Adieu, Madame la Mariée! ah, ah, ah, ah, ah! Adieu, adieu!

BARTHOLIN, *allant à l'une des portes, où il dit, à part.*

Ils ont réellement fermé les portes. — Parbleu! Meſſieurs les Garçons de la Nôce me jouent-là un tour, qui ne me déplaît point du tout. *Il va à l'autre porte.*

SUZANNE, *à part, & d'un air inquiet.*

Il me déplaît très-fort, à moi. J'aime Nicaiſe; mon amour veut lui tenir parole; j'y ſuis déterminée; ... mais, comment faire, à préſent?

BARTHOLIN, *revenant de l'autre porte, & à part, en riant.*

Tout eſt barricadé. Eh bien! voilà, par exemple, une plaiſanterie d'un très-bon goût; ... une plaiſanterie d'un genre excellent! — Mais, voyons encore ſi nous ſommes bien exactement enfermés. *Il va d'une porte à l'autre, pour s'aſſurer ſi elles ſont bien fermées; & il regarde par les trous des ſerrures, s'il n'eſt perſonne en dehors.*

SUZANNE, *à part, en ſoupirant.*

Ah! nous le ſommes bien ſûrement! cela

n'eſt que trop certain! — Comment nous tirer de-là!... Il faut jouer vis-à-vis de mon mari, le rôle d'une innocente;... le rôle d'une Agnès;... ſur un rien, lui chercher querelle;... je n'ai que cet expédient pour me débarraſſer de lui, dans ce moment. *L'Actrice doit partir de ce peu de mots pour ſon jeu, dans le reſte de cette Scène. Elle doit jouer le perſonnage d'une fille qui n'eſt point inſtruite, & qui eſt même un peu niaiſe; & de tems en tems, faire entendre par des coups d'œil pleins de fineſſe, que tout cela n'eſt qu'un jeu joué, avec lequel elle ſurprend la crédulité de ſon mari.*

BARTHOLIN, *revenant d'un air ſatiſfait, & avec vivacité.*

Enfin, ma très-belle!.... ma très-aimable femme, me voilà donc votre priſonnier! — *Tendrement:* Le voilà donc enfin arrivé ce jour tant deſiré; ce jour de bonheur;... où je puis faire éclater tout l'amour...

SUZANNE, *s'éloignant & l'interrompant en baiſſant les yeux, & jouant l'embarras.*

Monſieur!.... certainement, Monſieur,...., j'ai bien de la reconnoiſſance... de vos bons ſentimens, qui me paroiſſent... je ſuis bien

embarrassée ... d'y répondre ... voyez-vous.... & je voudrois ....

BARTHOLIN, *vivement.*

Ah ! petit-à-petit, je sçaurai dissiper cet embarras ! asseyons-nous-là, de grace, pour causer ; asseyons-nous... *Il veut la faire asseoir sur un sopha qui est à la premiere coulisse.*

SUZANNE, *d'un air inquiet & d'un ton affirmatif.*

Non, Monsieur, non... Monsieur. Je veux rester debout, s'il vous plaît.

BARTHOLIN, *très-vivement.*

Eh mais, pourquoi ?... pourquoi voulez-vous vous tenir debout ? étant assise, mon amour pourroit vous faire entendre & vous expliquer plus tranquillement...

SUZANNE, *d'un air agité.*

Je voudrois ne rien entendre, Monsieur ; mais,.... je voudrois bien sortir d'ici ;.... voilà ce que je voudrois.... *Elle fait quelques pas pour s'en aller.*

BARTHOLIN, *la suivant.*

Eh ! comment sortir ? *en riant :* nous sommes enfermés, Dieu merci. — *La serrant légérement & tendrement dans ses bras.* Ah ! ma chere

Suzanne... ma chere Suzanne !... soyez sensible à l'amour tendre & délicat que vous m'avez inspiré ! & que....

SUZANNE, *se débarrassant de ses bras, avec une colère qu'elle affecte.*

Finissez, Monsieur !... Oh finissez !... a-t-on jamais rien vû de pareil ?... Vous prenez-là des libertés !... Où avez-vous appris à vivre, Monsieur ?.... Fait-on de ces impolitesses-là à quelqu'un comme il faut ?

BARTHOLIN, *reprenant vivement.*

Mais je n'ai rien fait là, qui puisse vous fâcher.... songez-donc, qu'actuellement, vous êtes ma femme !... Vous êtes bien actuellement ma femme ; & rien ne doit....

SUZANNE, *l'interrompant & feignant toujours de la colère.*

Eh bien ! votre femme, Monsieur, je la suis. J'en demeure d'accord... Mais sous ce prétexte-là, vous convient-il d'avoir, tout d'un coup, de ces petits airs familiers avec une Demoiselle ?... de me serrer entre vos bras, comme vous venez de faire ? cela convient-il donc ? me prenez-vous donc pour votre jouet ?

BARTHOLIN, *d'un air tendre & vif.*

Ah ça ! daignez m'écouter un moment : ma

chere amie, tranquillisez-vous ! ah ça, écoutez-moi un instant, ma chere amie !

SUZANNE, *d'un air piqué, & d'un ton d'humeur.*

Ma chere amie !... Ma chere amie !... Eh mais, Monsieur, à peine nous connoissons-nous !.... Qu'est-ce que c'est que ce petit ton là ?... *Ma chere amie !...* Mais je crois que bientôt vous me tutayeriez, si je vous laissois faire.

BARTHOLIN, *avec feu.*

Mais permettez-moi de vous dire que vous avez le plus grand tort du monde de vous choquer d'une expression aussi tendre ; & surtout lorsqu'elle sort de la bouche d'un mari ;... & d'un mari qui vous adore.

SUZANNE, *continuant toujours de feindre la simplicité.*

Vous m'adorez, vous ?... Vous, Monsieur ?... ah ! pardine ! c'est bien mentir que cela ! (puisqu'il faut vous le dire crûment.) L'on a d'autres façons, & des façons plus convenables avec les Demoiselles que l'on aime.

BARTHOLIN, *impétueusement.*

Ah ! je vous aime à la fureur, divine Suzanne ! & je consens à prendre toutes les façons que vous m'ordonnerez, pour réussir à vous

plaire. Mais, du moins, commençons par faire la paix. D'abord, je suis bien éloigné assurément d'avoir eu la plus légere intention de vous choquer ; & si ce malheur m'est arrivé, je me jette à vos genoux pour vous en demander pardon. *Il s'y jette & se releve tout de suite.* Accordez-le-moi généreusement : & pour le sceller, abandonnez-moi votre belle main, cette main charmante que je.... *Il veut lui prendre la main.*

SUZANNE, *mettant ses mains derriere son dos.*

Ma main, dea !... ma main !... non pas, Monsieur, s'il vous plaît... Eh bien ! ne voilà-t-il pas encore vos façons libres ? Ne voilà-t-il pas que vous recommencez encore ? Je veux sortir d'ici. *Elle court à une porte.*

BARTHOLIN, *allant à elle.*

Mais vous sçavez bien que cela est impossible, & vous m'affligez cruellement, en paroissant vous déplaire ici avec moi.

SUZANNE, *très-vivement, & en colère presque.*

Oh ! dame ! c'est que je ne suis point accoutumée à me trouver ainsi seule avec un Monsieur.

BARTHOLIN.

Mais pensez-donc que ce Monsieur-là est votre mari, & un mari qui veut vous rendre heureuse, dont le cœur n'a...

SUZANNE, *très-agitée.*

Ah ! quel tourment ! quel supplice ! Mais qu'est-ce que tout cela signifie ?... Mais que voulez-vous ?... Que demandez-vous ?... Que voulez-vous ?...

BARTHOLIN, *ne pouvant s'empêcher de rire.*

Ce que je veux, ma chere femme ?... Ce que je veux ?... Cette question ingénue me fait rire malgré moi. Mais écoutez-moi. *Il lui dérobe un baiser sur la main.* Et que ce tendre baiser...

SUZANNE, *retirant sa main brusquement, & jouant la grande colère.*

Oh ! pour le coup ! cela est trop impertinent, aussi !... me baiser la main !... il faut être bien hardi !... *Elle court à l'une des portes, qu'elle tire à elle avec force, pour tâcher de la forcer, & elle crie à travers la serrure :* Ma mere !... ma chere mere !... ma mere !...

BARTHOLIN, *courant après elle.*

Quelle enfance!... Mais quelle enfance! quoi! vous ne voulez rien entendre?

SUZANNE, *courant à l'autre porte, & observant le même jeu de Théâtre.*

Non, non, rien, Monsieur! rien! rien. Maman Jérôme!... Maman!... Maman Jérôme!...

BARTHOLIN, *avec un peu d'impatience, & l'amenant malgré elle jusques sur le sopha, où il la fait asseoir, & où il la retient.*

Oh! cela devient trop impatientant, aussi! au nom de ce que vous avez de plus cher, belle Suzanne, restez ici assise un moment, & m'écoutez.

SUZANNE, *redoublant ses cris.*

Non, non, non, non Monsieur. --- Ma chere mere!... *voyant arriver sa mere, qui ouvre une porte.* Ah! ma chere mere! Que je suis heureuse de vous voir arriver!



SCENE IV.

Madame JÉROME, SUZANNE, Monsieur BARTHOLIN.

Madame JÉROME, *en riant.*

EH, ma chere enfant! qu'est-ce que c'est que tout ce tapage-là, donc?

SUZANNE, *vivement.*

Ah! maman, vous me voyez d'une colère...

Mad. JÉRÔME, *l'interrompant en souriant.*

Eh, que s'est-il donc passé, ma fille?

SUZANNE.

Ce qui s'est passé?

BARTHOLIN, *d'un ton dolent.*

Hélas! rien, Madame.

SUZANNE, *reprenant vivement.*

Rien, Monsieur! il y a, ma chere mere, que je suis très-piquée contre Monsieur. Il m'a manqué.

Madame JÉRÔME.

Déja, mon gendre! est-il possible?

SUZANNE.

Eh mais, sans doute; n'est-ce pas manquer

à une femme que de lui prendre les mains... de les baiser... & avec des violences... oh, si vous aviez vu cela, maman... Allez, Monsieur, il faut être bien mal élevé;... avoir eu bien peu d'éducation....

Madame JÉRÔME, *l'interrompant.*

Mais écoute-donc; c'est ton mari, une fois...

BARTHOLIN.

Elle ignore ce que c'est qu'un mari, Madame, *parlant à l'oreille de Madame Jérôme:* dans le fond, cela a bien son côté flatteur.

SUZANNE, *jouant la simplicité.*

Eh quoi, un mari! est-il permis à un mari de n'être pas sage avec sa femme, donc? lui est-il permis de faire des choses contre la bienséance, & de lui manquer de respect?

Madame JÉRÔME, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah! cela est trop plaisant; ah, ah, ah, ah! cela est trop comique!

BARTHOLIN, *à Madame Jérôme.*

Oui. Mais il ne faut pas que cela dure, pourtant.

SUZANNE.

Oh! vous ne ririez pas, maman, si vous sçaviez les libertés que Monsieur a prises avec moi.

Vous avez cru me donner à un honnête-homme, il s'en faut bien.... je suis outrée.

BARTHOLIN.

Vous voyez que cela est tout-à-fait sérieux, Madame, c'est à vous à accommoder tout cela.

Madame JÉRÔME, *en riant.*

Laissez-moi faire, sa rancune ne durera pas.

SUZANNE.

Elle ne durera pas ? Oh ! elle durera plus d'un jour.

BARTHOLIN, *avec vivacité.*

Plus d'un jour ! vous entendez.

Madame JÉRÔME.

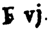
Laissez-moi seule avec elle. *Le tirant à part.* Tenez, vous voyez bien qu'elle ne sçait rien de rien... Elle a autant d'ignorance que de pudeur.... mais c'est que vous êtes trop pressé aussi....

BARTHOLIN.

Trop pressé ! trop pressé ! Cela est bientôt dit : mais il faudroit être en ma place.

Madame JÉRÔME.

Ecoutez, écoutez.... *Ils se parlent bas avec action.*



SUZANNE, *à part, pendant qu'ils se parlent.*

Oui, Nicaise; l'Amour va bientôt te couronner. Il ne s'agit plus que de trouver un moyen de me dérober, une heure seulement, aux regards de mon mari & de tout le monde.

Madame JÉRÔME, *achevant tout haut.*

Et revenez dans un moment.

BARTHOLIN, *haut, mais à l'écart à Madame Jérôme.*

Oh, sur le champ. Mais, maman, vous sentez ma situation; vous la sentez. C'est une femme charmante; sa colère innocente m'a diverti; mais il ne faut pas que cela soit long. Diable! vous voyez ma position. Eclaircissez-la, au nom de Dieu, éclaircissez-la. *Il sort.*

SCENE V.

Madame JÉROME, SUZANNE.

Madame JÉROME, *d'un air sérieux & capable.*

OH! ça, ma fille vous voilà mariée, & vous ignorez comment l'on doit vivre avec un mari.

SUZANNE, *jouant toujours la simplicité.*

Pardonnez-moi, ma mere.

Madame JÉRÔME.

Comment ?

SUZANNE.

Je dois vivre avec mon mari, comme je vivois avec vous, maman.

Madame JÉRÔME.

Comme avec moi ! tu n'y es pas, mon enfant ; il y a une grande différence, & que ton mari te fera bien sentir.

SUZANNE, *ouvrant de grands yeux étonnés.*

Eh ! qu'est-ce que c'est donc ?

Madame JÉRÔME, *un peu embarrassée.*

C'est... c'est... Eh mais, c'est qu'il est ton mari ; & que je ne suis que ta mere... *A part.* En vérité, je ne sçais comment lui expliquer tout cela décemment.

SUZANNE, *paroissant rêver à ce qu'on lui dit.*

Il est mon mari ?... Ce que vous me dites-là, ma mere, ne m'apprend rien.

Madame JÉRÔME, *plus embarrassée encore.*

Eh mais, cela ne t'apprend rien,.... cela ne

encore obligée, en conſcience, à ſouffrir, s'il le faut... & s'il l'exige... à ſouffrir ce qui paroîtra vous répugner le plus.

SUZANNE, *d'un air enfantin.*

Ah ça, tenez, maman, ce ſeroit ſur ce détail-là, par exemple, qu'il me faudroit des lumieres... & me dire clairement...

Madame JÉRÔME, *embarraſſée plus que jamais.*

Eh mais, oui,... oui... oui, cela eſt vrai.. Allons, je vois bien, ma fille, que puiſque je ne puis t'expliquer tout cela honnêtement, il faut que j'aie recours à ce petit livre que j'avois mis exprès dans ma poche, au cas que tu me pouſſaſſes ſi fort de queſtions que je n'y puſſe pas répondre ſans bleſſer la décence. *Elle lui donne ce livre.*

SUZANNE.

De quoi ce livre-là traite-t-il?

Madame JÉRÔME.

C'eſt une petite inſtruction, pour mettre au fait des filles qui paſſent à l'état du mariage avec toute l'innocence qu'on doit avoir; & qui décrit très-bien les uſages & les petites cérémonies du mariage... Il y a même de très-belles Eſtampes en taille-douce.

SUZANNE, *mettant le livre tout de suite dans sa poche.*

C'eſt bon, maman; je lirai cela demain.

Madame JÉRÔME, *reprenant vivement.*

Comment demain! il faut que tu ailles lire cela tout-à-l'heure; tu n'en auras peut-être plus beſoin demain. *Reprenant l'air grave:* allez, Mademoiſelle, allez vous enfermer une heure toute ſeule. Prenez bien garde que l'on ne vous ſurprenne liſant ce livre-là au moins; enfermez-vous bien toute ſeule. Il n'eſt pas néceſſaire même que votre mari ſache que vous le liſez; ainſi je l'arrêterai ici, votre mari, pendant ce tems-là.

SUZANNE, *avec vivacité.*

Que vous êtes bonne, ma mere, de me donner de ſi bons expédients! Ah, quelle bonne maman! *achevant à part,* de ſe charger d'amuſer mon mari, pendant que je vais trouver mon amant! *Elle ſort en diſant cela.*



SCENE VI.

Madame JÉROME, *seule*

QUELLE innocence! quelle simplicité! j'imaginois bien qu'elle étoit neuve; mais je n'aurois jamais pensé que cela allât jusques-là. Comment est-il possible qu'avec tout l'esprit qu'a cette fille-là, elle ait conservé cette pureté de moeurs! Ah! je me dois un peu cela.... Dame, je l'ai élevée.... Voilà le fruit de la bonne éducation, & des bons exemples que je lui ai donnés. Elle m'a vu faire, elle n'a eu qu'à suivre.

SCENE VII.

Monsieur BARTHOLIN, Mad. JÉROME.

BARTHOLIN, *d'un air empressé.*

EH bien, maman, ma paix est-elle faite?

Madame JÉRÔME.

Tout ira à merveille, mon gendre: je compte que ce soir vous la trouverez de la plus grande docilité, & entiérement résignée.

BARTHOLIN.

En ce cas-là, je m'en vais donc la trouver. Où est-elle ?

Madame JÉRÔME.

Là, là, là, là ; tout doucement ; vous êtes bien pressé, à ce qu'il me paroît !

BARTHOLIN.

Eh ! mais, pas mal, maman, pas mal. Ah ça, dites-moi donc où elle est ?

Madame JÉRÔME.

Je vais vous le dire ; mais à une condition, Monsieur.

BARTHOLIN.

A quelle condition ?

Madame JÉRÔME.

A condition que vous ne me quitterez point ; & que vous n'irez point la détourner de ce qu'elle fait actuellement.

BARTHOLIN.

Eh ! que fait-elle donc ?

Madame JÉRÔME.

Elle fait chose qui vous applanira bien des difficultés, tantôt.

BARTHOLIN.

Mais, que fait-elle ?

Madame JÉRÔME.

Allez, vous vous trouverez bien de ce qu'elle fait.

BARTHOLIN.

Je n'en doute pas; mais que fait-elle encore?

Madame JÉRÔME.

Elle eſt en retraite, mon ami; & c'eſt moi qui l'y ai envoyée.

BARTHOLIN.

Où donc? où donc?

Madame JÉRÔME.

En retraite dans ſa chambre, je vous dis; & je ne veux pas que vous l'y troubliez.

BARTHOLIN.

Pourquoi donc? au contraire, j'y monte.

Madame JÉRÔME, *d'un ton impoſant.*

Oh! non pas, s'il vous plaît, Monſieur; je viens d'avoir avec elle une converſation ſur ce que vous ſavez; laiſſez-lui faire ſes réflexions ſur ce que je lui ai dit. Je ne veux pas que vous me quittiez.

BARTHOLIN, *d'un air chagrin.*

Oh! pour le coup, maman, cela eſt trop cruel auſſi.

Madame JÉRÔME, *très-vivement.*

Oh! pour le coup, mon gendre, vous me faites trembler.

BARTHOLIN.

Comment?

Madame JÉRÔME.

Comment, Monſieur, vous ne pouvez pas attendre une heure, qu'elle deſcende?

BARTHOLIN, *d'un ton fâché.*

Une heure! une heure! mais, Madame, ſçavez-vous ce que c'eſt qu'une heure?

Madame JÉRÔME.

En vérité, Monſieur, cette vivacité extrême me fait frémir?

BARTHOLIN.

Eh! pourquoi frémir?

Madame JÉRÔME.

Pourquoi? c'eſt que je m'étois flattée, Monſieur, que vous étiez capable d'avoir des ménagemens pour ma fille!...

BARTHOLIN.

Eh mais, Madame, juſqu'à préſent...

Mad. JÉRÔME, *d'un air doux & preſſant.*

Eh bien, mon gendre, promettez-moi donc

d'avoir des égards pour cet enfant; pour cette pauvre petite.

BARTHOLIN.

Eh, mon Dieu, oui.

Madame JÉRÔME, *toujours avec douceur & d'un ton d'amitié.*

Tenez, mon bon ami, la voilà bien votre femme, à présent! personne ne peut plus y prétendre; elle est à vous seule; vous avez tout le tems; ce qui ne se dit pas en un jour, se dit en quatre, mon cher Bartholin.

BARTHOLIN.

D'accord, d'accord.

Madame JÉRÔME.

Mais, moi, croiriez-vous bien que feu Monsieur Jérôme, mon mari, fut plus de sept jours à le devenir?

BARTHOLIN, *avec un étonnement marqué.*

Est-il possible!

Madame JÉROME.

Rien n'est plus vrai. Aussi lui ai-je toujours sçu un gré infini de cette complaisance-là, au pauvre défunt.

BARTHOLIN.

Oui, c'eſt une attention. Eh bien, laiſſez-moi donc, de grace, aller, que je commence de même, d'avoir des petites attentions ménagées, dont vous....

Madame JÉRÔME, *l'arrêtant en l'interrompant, d'un ton très-animé & très-déciſif.*

Non, non, Monſieur, non. Ne voulez-vous pas aller gâter tout ce que j'ai fait? Sçavez-vous bien que j'ai eu mille peines à la faire revenir ſur votre compte? Allez-vous la fâcher de nouveau? Eh! laiſſez-moi lui parler encore, quand elle aura médité ſur tout ce que je viens de lui apprendre.

BARTHOLIN, *paroiſſant ſe faire le plus grand effort.*

Eh bien donc, je me rends. Mais ſi vous ſaviez ce qu'il m'en coûte; ſi vous me connoiſſiez un peu, vous....

Madame JÉRÔME, *l'interrompant avec gaieté & douceur.*

Allons, allons ne me dites point de folies, mon gendre. Donnez-moi la main; il n'eſt pas midi; nous ne dînerons qu'à trois heures; allons voir ſi la Salle à manger, celle du bal, ſi

tout eſt arrangé. Je ne vous quitte pas de toute la matinée, & juſqu'à ce que nous nous mettions à table; je ne vous perds pas de vue, je veux répondre de vous. *Ils ſortent enſemble.*

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE II.

Le Théâtre change, & représente un petit bosquet; au milieu, une petite porte verte, à côté de laquelle est un petit banc de pierre, sur lequel Nicaise est assis. — Entre deux coulisses, une grille de fer qui paroît fermée.

SCENE PREMIERE.

NICAISE, *seul, une lettre à la main, assis sur le petit banc de pisrre.*

AU PETIT BOSQUET FERMÉ; voilà tout son billet. Cela n'est pas long, cela. — Ma Maîtresse étoit bien sûre que je l'entendrois à demi-mot; elle sçait bien que j'ai de l'esprit. Il est vrai, qu'avant-hier, elle m'expliqua tout cela vingt fois, comme elle auroit fait à une bête; mais c'est que dans ces occasions-là, on ne sçauroit être trop clair. — Elle va venir.... elle viendra, oh! elle viendra sûrement; elle a cela dans l'idée, autant que moi... Oh elle m'aime!... je ne suis pas niais; je me suis bien apperçu qu'elle m'aimoit, quand ell[illegible] l'a eu dit. Mais qu'est-ce que j'entends?

SCENE II.

SUZANNE, NICAISE.

SUZANNE, *entrant par la petite porte verte.*

Me voilà arrivée sans avoir été vue de personne. — Mettons le crochet. *Elle met le crochet, & va à la grille.* Bon! la grille est fermée. *Avec transport.* Ah! Nicaise, c'est donc vous!

NICAISE.

Oui, me voilà. Je ne me suis pas fait attendre dea!... mais contez-moi donc comment vous avez pu vous échapper de votre mari & de votre mere? cela est drôle çà?

SUZANNE, *souriant.*

Oh, cela est trop plaisant! C'est ma mere qui garde à vue mon mari, pour ainsi dire, de peur qu'il ne nous surprenne... Oh! si j'avois le tems je vous conterois...

NICAISE.

Bon, bon! contez toujours, nous avons du tems de reste.

SUZANNE.

Non, mon cher Nicaise, non ; [illegible]

quelques momens, que je vous consacre ; & je les veux employer entiérement à vous assurer du plus vif & du plus tendre amour.

NICAISE.

Ah ! que vous êtes bonne, ma chere amie ! mais vous êtes bien belle aussi. Dame ! vous voilà bien brave ! Quelle riche, quelle magnifique, quelle superbe étoffe ! quoiqu'elle ne soit qu'en soie.

SUZANNE.

Oui, oui, Nicaise, à la bonne heure ; mais parlons de notre amour ; je risque tout pour vous en convaincre, &...

NICAISE.

Oh, oh ! je vous aime bien fort aussi, moi ; mais, mais, tournez-vous donc que je vous voie... C'est bien, c'est bien ; les fleurs en sont bien rapportées. Oh ! vous avez une excellente Couturiere, aussi !

SUZANNE, *impatiemment.*

Eh ? mon cher Nicaise de quoi vous occupez-vous ? eh ! laissons cela. Vous ignorez, mon cher ami, jusqu'où va ma tendresse pour vous ; je n'aurois jamais voulu d'autre mari que vous ; mais cela étoit impossible ; vous en êtes convenu vous-même ; & c'est vous qui avez

été le premier à me conseiller d'épouser Monsieur Bartholin.

NICAISE.

Oui, cela est vrai, cela est vrai. Et je ne sçais si c'est vous, ou moi, qui ai dit... Oui, je m'en souviens, c'est moi-même qui ai dit sur lui, ce bon mot : *Qu'il étoit homme à passer la chose au gros sas... homme à passer la chose au gros sas!*... Cela est plaisant cela!... cela est bien trouvé!

SUZANNE, *avec impatience.*

Eh! Nicaise! il ne s'agit point de tout ce verbiage-là. Qu'il vous suffise que ce mariage-là n'empêchera pas que je ne vous donne de mon amour les preuves les plus délicates, & que...

NICAISE.

Ah! je ne me sens pas de joie! tenez... Mademoiselle, en vérité... si mon amour... mais c'est que je ne vous ai jamais vu si charmante... je vous demande pardon... mais vous avez-là des boucles de diamans admirables!... est-ce tout fin cela?... Non, c'est... c'est qu'aujourd'hui, tout, tout vous rend plus belle.

SUZANNE, *d'un air de pitié.*

Eh! mon ami, laissons-là les complimens,

eh cessez de me louer, & moi & mes pierreries! Quoi! dans des instans si doux, quand l'amour que j'ai pour vous, me fait étouffer la voix de la raison & de l'honneur qui crie au fond de mon cœur; comment! c'est-là tout ce que vous avez à me dire? *Tendrement.* Quoi! c'est-là tout ce que vous avez à me dire?

NICAISE.

Oh! non pas. J'ai à vous dire que vous êtes divine, ma chere Demoiselle. *Il lui baise la main maussadement quatre fois.*

SUZANNE.

Eh, Nicaise!

NICAISE.

Que vous êtes adorable, ma belle Demoiselle. *Quatre autres baisers sur la main.*

SUZANNE.

Eh, Nicaise!

NICAISE.

Que vous êtes aussi bonne que belle, ma charmante Demoiselle. *Quatre autres baisers sur la main.*

SUZANNE.

Eh, Nicaise!

NICAISE.

Que vous êtes.... *Il veut encore lui baiser la main.*

SUZANNE, *la retirant avec dépit.*

Eh, Nicaise ! baiserez-vous toujours ma main ?

NICAISE, *d'un air consterné.*

Seriez-vous fâchée, Mademoiselle, de la liberté que j'ose prendre de baiser votre main ?

SUZANNE, *le rassurant.*

Eh non, je ne suis point fâchée ; mais il y a un quart-d'heure, (& un quart-d'heure est cher !) je ne suis pas fâchée, je vous aime, Nicaise, & je ne viens ici que pour vous le témoigner.

NICAISE, *baisant encore la main.*

Ah ! cette main que vous me rendez me rassure un petit brin ! Je vous aime, &...

SUZANNE, *vivement.*

Ah ! mon bonheur dépend d'en être persuadée ; & que vos sentimens m'en donnent la plus tendre conviction.

NICAISE, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! quel plaisir !... Je vais donc... juste

Ciel !... *levant le nez en l'air.* Mais, quel diable ! il bruine à cette heure ! ne nous voilà pas mal !

SUZANNE, *avec impatience.*

Eh, cette bruine-là n'est rien. Eh ! qu'est-ce que cela fait ?

NICAISE.

Oh tenez, cela seroit un meurtre. Je vais chercher un tapis ; je sçais dans notre magasin, où il y en a un qui porte deux aunes & demie quarrées.

SUZANNE, *l'arrêtant avec colère.*

Eh mais, êtes-vous fou ? un tapis !...

NICAISE.

Non, c'est que ce seroit dommage, avec l'humidité qu'il fait déja ici ; ce siége-là est tout mouillé, vos beaux habits seroient gâtés.

SUZANNE, *en colère.*

Eh, Nicaise ! allez-vous consumer un tems mille fois plus précieux que tous les habits du monde ?

NICAISE.

Eh non, voyez-vous : il n'y a pas loin, j'ai de bonnes jambes, moi, & je serai de retour dans la minute.

SUZANNE, *le retenant.*

Mais, où allez-vous ? arrêtez : je sens bien qu'il ne me sied guères de jouer le rôle que je joue-là ; mais c'est l'amour... un amour impétueux, que j'ai vainement tâché de combattre....

NICAISE, *l'interrompant.*

Oh ! laissez-moi aller, laissez-moi aller. Ne sentez-vous pas que cela abîmeroit votre robe ? C'est une étoffe à cinquante-cinq livres l'aune, au moins.

SUZANNE, *avec la plus grande impatience.*

Eh, Nicaise ! elle est payée par mon mari ; mais restez donc, restez donc. *Elle veut l'arrêter encore.* N'avons-nous pas déja assez perdu de tems ?

NICAISE, *en s'en allant.*

Oh ! ce seroit dommage ! je suis de retour dans un clin d'œil. Vous allez voir un gaillard qui court bien. *Et tout en courant.* Allez, allez ! vous allez voir un gaillard qui court bien.



SCENE III.

SUZANNE, *seule*.

JE reste pétrifiée ! ah, quel imbécile ! quel imbécile !... & je l'aimerois !... Mais quel coup de lumière ! je sens que dans ce moment, sa sotise me guérit de mon amour. Le bandeau que j'avois sur les yeux est tombé. Quoi ! Nicaise, j'ai pu t'aimer !... il est vrai que tu es bien fait, & que tu as une belle figure... Hélas ! pour une femme que l'amour prend par l'ame, il en prend mille par les yeux. — Allons, j'ai un mari galant homme, attachons-nous-y ; tâchons de l'aimer.... aimons-le ; & de peur même que ma flamme mal éteinte, ne vienne à se rallumer, (ce que je ne crois pas du tout pourtant ;) allons de ce pas donner à mon Epoux les témoïgnages les plus marqués de ce même amour, qu'un égarement dont je rougis actuellement, m'avoit fait destiner à Nicaise.

SCENE IV.

SUZANNE, NICAISE, *revenant tout essouflé, avec un tapis & un parapluie.*

SUZANNE, *riant, & de l'air du mépris.*

AH, vous voilà, Monsieur ? adieu donc.

NIÇAISE, *tout essouflé l'arrêtant.*

Eh! où allez-vous donc... notre Maîtresse?... Tenez, tenez, voyez mon industrie.

SUZANNE, *se moquant de lui.*

Ah ça, je m'en vais vous laisser le tems de reprendre haleine.

NICAISE, *souflant toujours.*

Oh dame ! c'est que j'ai bien couru... Mais aussi j'ai bien réussi.

SUZANNE, *d'un ton railleur.*

Comment, réussi !

NICAISE, *souflant encore un peu.*

Oui, oui, je vous le répète : voyez mon industrie de m'être muni encore d'un parapluie, outre mon tapis.

SUZANNE.

Quelle préſence d'eſprit ! il n'y a que vous pour cela.

NICAISE.

Oh, voilà comme je ſuis... Mais ne perdons point de tems ; aſſeyez-vous-là, ma belle... *Il étend le tapis ſur le banc de gazon.* Aſſeyez-vous-là.

SUZANNE, *continuant de le plaiſanter.*

Prenez donc garde, Nicaiſe, vous mouillez ce tapis.

NICAISE.

Oh ! ne badinons plus ; aſſeyez-vous-là. *Il étend le parapluie & lui préſente.* Et vous tiendrez cela pendant ce tems-là.

SUZANNE, *le repouſſant avec le dernier mépris.*

En vérité, Monſieur Nicaiſe, je ſuis fâchée de toutes les peines que vous avez priſes.

NICAISE.

Pourquoi donc, ce n'eſt rien que cela.

SUZANNE, *avec un rire ironique.*

C'eſt que, je ne ſçais, il me ſemble que je ne vous aime plus.

NICAISE.

Quel conte! cela ne se peut pas.

SUZANNE, *avec un persifflage froid.*

Pardonnez-moi; je crois que je suis une petite volage, qui ne sens plus du tout le prix de votre mérite, en amour seulement.

NICAISE.

Eh mais, mais...

SUZANNE, *continuant.*

Car vous avez celui de vous connoître bien en étoffes.

NICAISE.

Comment donc?

SUZANNE, *continuant toujours.*

Et je conseillerai à ma mere de vous laisser à la tête de son commerce. Vous êtes bon ménager; & je lui dirai que j'ai par devers moi des preuves de votre économie.

NICAISE.

Et quoi! raillez-vous?

SUZANNE.

Mais comme on n'a pas tous les talens....

NICAISE.

Eh bien?



SUZANNE.

Vous ignorez, Monsieur Nicaise, ce que vaut l'occasion.

NICAISE.

Comment?

SUZANNE, *de l'air du plus profond dédain.*

Allez, mon petit Monsieur, allez l'apprendre. *Elle veut s'en aller.*

NICAISE, *l'arrêtant.*

Mais, écoutez donc de petites raisons qui vous...

SUZANNE.

Oh! je n'écoute rien. Ouvrons cette grille. *Elle va ouvrir la grille.* Tout le monde peut à présent passer par-là. *Elle veut encore s'en aller.*

NICAISE.

Eh! de grace, ma chere Demoiselle...

SUZANNE, *montrant sa montre.*

L'heure du rendez-vous est passée, & ne reviendra pas. *Lui faisant une révérence.* Monsieur de Nicaise, je suis votre très-humble servante.

NICAISE.

Eh mais, mais, un mot, un mot.

SUZANNE.

Oh, je n'ai plus le tems; il faut, que tout-à-l'heure, j'aille causer avec mon mari de choses, mais de cent choses que je vous aurois dites, si mon malheur eût permis que vous eussiez voulu les entendre. *Elle s'en va par la petite porte par laquelle elle est entrée.*

SCENE V.

NICAISE, *seul.*

EH mais, est-ce que je suis une bête, donc? Comment! quand on fait tout pour le mieux, qu'on va chercher un tapis, un parapluie, qu'on court pour cela comme un cheval, on vous traite, après ça, comme un imbécile? jarni, que les filles sont capricieuses! il auroit fallu pour contenter celle-ci, lui laisser gâter ses hardes..... Tout cela étoit bien pressé! Eh vîte, eh vîte.... il sembloit que la foire fût sur le pont... cela ne sauroit attendre!... & puis quand j'ai le génie d'accorder la chèvre avec les choux, & que je reviens avec tout ce qui est nécessaire, on s'impatiente, & enfin l'on me plante-là? ma foi, qu'elle s'accommode! tant pis pour elle, elle y perd autant que moi, & peut-être...

SCENE VI.

NICAISE, les quatre GARÇONS de la Nôce.

Premier GARÇON.

N'AVEZ-vous point vu la Mariée, Monsieur Nicaise ?

Second GARÇON.

Nous la cherchons, ne l'avez-vous point rencontrée ?

NICAISE, *d'un air d'humeur.*

Non ; non, Messieurs.

Troisieme GARÇON.

Du ton, dont vous nous répondez, je parierois que vous savez où elle est.

Quatrieme GARÇON.

Qu'en avez-vous fait, le beau Garçon, là, en conscience ?

NICAISE, *d'un ton brusque.*

Je n'en sçais rien, moi ; me l'a-t-on donnée à garder ?

Premier GARÇON.

Ah ! vous êtes un petit coquin bien dange-

reux! vous êtes sûrement de concert avec quelqu'un, pour cacher la Mariée à son Mari.

Second GARÇON.

Bon! la cacher? c'est un drôle qui l'a peut-être détournée pour lui-même.

Troisieme GARÇON.

Cela pourroit bien être, au moins, Nicaise est entreprenant avec les femmes.

Quatrieme GARÇON.

Il n'en manque point.

Premier GARÇON.

Ce n'est pas un nigaud.

Second GARÇON.

Ce n'est pas un sot.

Troisieme GARÇON.

C'est un gaillard à prendre l'occasion aux cheveux.

NICAISE, *en colère.*

Finirez-vous? dame! Messieurs, finirez-vous? quand je vous dis que je n'ai point vu la Mariée; laissez-moi tranquille; me prenez-vous pour votre jouet?

Quatrieme GARÇON.

Mais, à qui portez-vous ce parapluie-là?

Premier GARÇON.

Que faites-vous de ce tapis-là?

Second GARÇON.

Mais, dites-donc.

Troisieme GARÇON.

Mais, réponds-donc, benais.

NICAISE.

Vous le voulez sçavoir, Messieurs?

TOUS QUATRE, *ensemble.*

Oui, oui, oui, oui.

NICAISE.

Et moi, je ne veux pas vous le dire.

TOUS QUATRE, *ensemble.*

Tu ne veux pas nous le dire?

NICAISE.

Non, parbleu, non; fussiez-vous cent encore.

TOUS QUATRE, *ensemble après s'être parlé à l'oreille.*

Eh bien? tu ne veux pas le dire, donc?

NICAISE, *d'un air obstiné.*

Non, non, non; cent fois non.

TOUS QUATRE, *l'enveloppent dans le tapis, & l'emportent.*

Nous allons voir, si tu ne le dira

SCENE VII.

Monsieur BARTHOLIN, Mad. JÉROME.

Madame JÉROME.

EH! qu'est-ce qu'ils font donc à Nicaise?

BARTHOLIN.

Quelque niche, apparemment. *D'un air vif.* Ah, Madame! vous voyez un homme transporté! mais transporté!

Madame JÉRÔME.

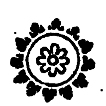
Vous êtes donc mon Gendre?... embrassez-moi, mon ami: *Ils s'embrassent.*

BARTHOLIN, *d'un air transporté, & l'embrassant encore.*

Ah! ma chere belle-mere! que je suis content! oh! que je suis content!

Madame JÉRÔME.

Je le croirois bien. Mais, voici ma fille.



SCENE VIII.

SUZANNE, Madame JÉROME, Monsieur BARTHOLIN.

Madame JÉROME, *à sa fille courant l'embrasser.*

AH ! ma fille ! ma fille ! permettez-moi d'avoir l'honneur & le plaisir d'embrasser Madame Bartholin ; oui, Madame...

SUZANNE, *souriant & l'interrompant.*

Vous m'appellez Madame, Maman ! Oh ! pour ça vous êtes bien malicieuse, Maman.

BARTHOLIN, *baisant la main de sa femme avec transport.*

Pardon, ma chere amie ! l'excès du bonheur vient de me rendre indiscret.

SUZANNE, *tendrement à son Mari.*

Ah ! mon cher ami, tout vous est pardonné. — Mais, qu'entends-je ? *On entend crier Nicaise derriere le Théâtre.*



SCENE IXe. & DERNIERE.

Madame JÉROME, Monsieur BARTHOLIN, SUZANNE, NICAISE, *poursuivie par les quatre* GARÇONS de la Nôce.

NICAISE, *dans le plus grand désordre, sa perruque absolument dépoudrée; & son habit noir, plein de poudre.*

PARDI, Messieurs, voilà des badineries qui ne se font pas.

BARTHOLIN.

Que lui a-t-on fait ?

Madame JÉRÔME.

Quelle niche ?

SUZANNE.

Quel tour lui a-t-on joué ?

Premier GARÇON.

Nous venons de le berner si peu que rien; & il se fâche encore !

SUZANNE, *riant.*

Ah, mon pauvre Nicaise ! comme ils vous ont gâté votre bel habit noir !

BARTHOLIN.

Mais à quel propos le berner donc ?

Second GARÇON.

Nous l'avons trouvé ici avec un parapluie, & un tapis....

Troisieme GARÇON.

Nous lui avons demandé poliment ce qu'il en vouloit faire.

Quatrieme GARÇON.

Il a refusé de nous le dire ; & nous l'avons berné dans ce tapis mistérieux.

Madame JÉRÔME.

Mais quand on ne sçait pas ce qu'il vouloit faire de ce tapis, il est tout naturel que l'on s'en moque ; mon cher Nicaise, dites-nous donc...

NICAISE, *d'un air outré.*

Parbleu, si je vous le disois, vous vous en moqueriez bien davantage ; j'aimerois mieux être pendu que de le dire.

BARTHOLIN, *d'un air empezé.*

Je serois pourtant d'une extrême curiosité...

Les quatre GARÇONS, *riant tous quatre ensemble.*

Ah, ah, ah, ah, ah ! il a été bien berné, pour ne l'avoir pas dit. Ah, ah, ah !

NICAISE, *en fureur.*

Moquez-vous bien, vous ne vous en moque-

rez pas long-tems; je ſuis ſi outré de tout ce qui m'eſt arrivé ici, que de ma vie on ne m'y verra remettre le pied. *Il ſort.*

Madame JÉRÔME.

Il faut... Ecoutez-donc, Nicaiſe.

SUZANNE.

Bon, bon! laiſſez-le aller, Maman; ne voilà-t-il pas une furieuſe perte!

Madame JÉROME.

Oh pour cela, non. C'eſt un aſſez ſot enfant. Allons mes amis. que cela ne nous empêche pas de nous amuſer; danſons & chantons, avant qu'on ſerve le dîner; nous ne nous mettrons pas à table d'une bonne heure d'ici, encore.

Un GARÇON de la Nôce.

Eh bien, Madame, ſi vous voulez chanter, voici un Vaudeville nouveau qu'on vient de me donner. Je m'en vais chanter le premier couplet pour vous indiquer l'air.

Air. *C'eſt l'ouvrage d'un moment.*

IL eſt un moment, quand on aime,
Que doit d'abord ſaiſir l'Amant;
Il vient, & paſſe promptement;
Mais il ne revient pas de même;
Amants, bruſquez ce moment.

Après ce premier couplet, la Chanſon paſſe à Suzanne, qui chante le ſecond; & elle paſſe ainſi ſucceſſivement de main en main, à ceux qui chantent.

SUZANNE.

Lorſque le tems que l'amour donne,
N'eſt pas employé prudemment;
Ce Dieu pardonne rarement.
Amants, l'heure du Berger ſonne;
Mais ne ſonne qu'un moment.

Madame JÉRÔME.

Un Époux, en homme modeſte,
Doit aller ſon train doucement;
Ce n'eſt point le train de l'Amant;
L'Himen a des moments de reſte;
Et l'Amour n'a qu'un moment.

BARTHOLIN.

Toujours les ſens dans la jeuneſſe,
Accompagnent le ſentiment;
Soyez sûrs qu'en les enflammant
De politeſſe en politeſſe,
L'on amène le moment.

Un GARÇON de la Nôce.

Il ne ſuffit point de connoître,
Il faut profiter du moment;

Mais ſouvent le timide Amant
Qui l'apperçoit & le fait naître,
Laiſſe paſſer le moment.

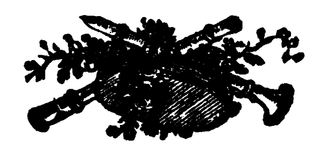
Un autre GARÇON.

Ton excuſe n'eſt point de miſe,
Tendre & trop délicat Amant;
Quelquefois c'eſt le ſentiment;
Mais le plus ſouvent c'eſt ſotiſe,
Qui fait manquer le moment.

Un autre GARÇON.

Quand un vain reſpect nous arrête,
Avouez-le, Sexe charmant,
C'eſt bien moins l'amour, que l'Amant
Qui retarde votre défaite;
C'eſt qu'on manque le moment.

Fin du ſecond & dernier Acte.



LA VEUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

ACTEURS.

Madame DURVAL, veuve d'un Armateur de Saint-Malo.

Le Chevalier DU LAURET, Capitaine de Cavalerie.

Monſieur LICANDRE, oncle du Chevalier.

Le COMMANDEUR, ami commun de la Veuve & du Chevalier.

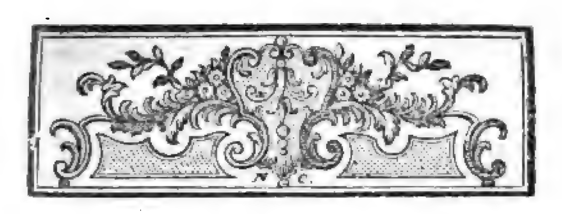
La Marquiſe de LEUTRY, femme de la plus grande qualité.

Mademoiſelle AGATHE, femme de Chambre de la Veuve.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans le Salon de Madame Durval.

Voici un ſujet de Comédie, tiré encore du Roman des Illuſtres Françoiſes, qui m'a fourni le ſujet de Dupuis & des Ronais. Il eſt pris du caractere d'une Veuve & de ſon aventure, racontée dans l'hiſtoire de M. Dupuis & de Madame de Londé. Tome 3, Edit. de Paris, en 4 vol. 1725. *Cette piece a été repréſentée, ſans ſuccès, à Paris en Décembre* 1771 : *elle a réuſſi à Bordeaux, jouée par la Demoiſelle Emilie, Actrice de ce Théâtre ; elle eſt encore actuellement une des pieces que l'on y reprend le plus ſouvent. La réuſſite de cette Comédie dépend entierement de l'extrême ſenſibilité de la Comédienne, chargée du rôle de la Veuve.*



LA VEUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR. Mlle. AGATHE.

LE COMMANDEUR.

EH BIEN? Mademoiselle Agathe: vous avez dit à Madame Durval, que je suis ici; puis-je entrer?

Mademoiselle AGATHE.

Monsieur le Commandeur, Madame va passer dans le Salon; elle vous prie d'attendre un moment. — Elle acheve un petit compte avec un de ses Fermiers.

Le COMMANDEUR.

Elle compte avec ses Fermiers, elle-même;

quelle femme! — Veuve, belle, n'ayant tout au plus que vingt-six à vingt sept ans, prodigieusement riche, c'est elle-même qui conduit toutes ses affaires: elle se passe d'Intendant, & cela ne paroît pas l'occuper; il lui reste encore un tems considérable à donner à toutes les connoissances de pur agrément; & même à des connoissances assez abstraites; car l'on n'est pas plus instruite qu'elle l'est, l'on n'a pas plus d'esprit qu'elle en a. — En vérité! je suis toujours en admiration, vis-à-vis de cette femme-là, moi.

Mademoiselle AGATHE.

Oui, Monsieur, elle a bien de l'esprit, Madame. Elle a bien de bonnes qualités, si vous voulez; mais, elle est bien particuliere, Madame.

Le COMMANDEUR.

Que voulez-vous dire, particuliere?

Mademoiselle AGATHE.

Eh mais! particuliere, Monsieur,... c'est de n'être pas comme une autre. Belle & jeune comme elle est, elle passe son tems à lire, à écrire toute une journée. Elle fuit le monde; elle est sauvage, elle ne veut voir que ses amis. — Elle est cachée, Madame. — Tenez, Mon-

ſieur le Commandeur, ſon grand défaut eſt d'avoir été élevée en Angleterre juſqu'à dix-huit ans. — Vous autres grands eſprits, vous aimez les Anglois ; & moi, je ne ſçaurois les ſouffrir. Ils ſont fiers ces gens-là; ils croiroient s'abaiſſer, s'ils faiſoient leurs amis de ceux qui les ſervent.

Le COMMANDEUR.

Quoi ! votre Maîtreſſe ! vous prétendriez être ſon amie ?

Mademoiſelle AGATHE.

Eh pourquoi donc pas? elle ne ſeroit pas la premiere Dame à Paris qui fît ſa meilleure amie de ſa Femme-de-Chambre; & j'ai plus de droits qu'une autre à ſon amitié.

Le COMMANDEUR.

Des droits ? — Eh ! pourriez-vous me dire quels ſont ces droits ?

Mademoiſelle AGATHE.

Premierement, parce que je ſuis une honnête fille, moi ; & que ma Maîtreſſe peut compter ſur ma diſcrétion. Et...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Un moment donc. Il me ſemble que Madame Durval vous traite, on ne peut pas

mieux ; comme en général elle traite tout ſon Domeſtique.

Mademoiſelle AGATHE.

Vraiment, je ne nie point qu'elle ſoit bonne Maîtreſſe ; mais, eſt-ce là de l'amitié ? — Elle n'a point de confiance, Madame ; & il n'y a que la confiance d'une Maîtreſſe, qui fait qu'elle nous aime, & qu'elle ſonge à notre petite fortune.

Le COMMANDEUR.

Je ne vois pas quelle eſpece de confiance vous prétendriez exiger d'elle ? Quant à votre fortune, jamais elle n'a abandonné un Domeſtique dont elle ait été contente ; elle a récompenſé, avec la plus grande nobleſſe, tous ceux de ſon défunt mari ; continuez à la bien ſervir, & je ſerai ſa caution...

Mademoiſelle AGATHE, *l'interrompant.*

Et puis, Monſieur, j'ai des ſcrupules, moi. — Et quand je n'en aurois pas, je ſuis une fille ſûre, je vous le répète, une honnête fille, à qui l'on peut ſe fier ; — & il eſt encore à naître que Madame m'ait dit...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! que voulez-vous qu'elle vous diſe ?

Mademoiselle AGATHE, *d'un air malin.*

Eh pardi ! ce que je vois presque.

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! que voyez-vous, Mademoiselle ?

Mademoiselle AGATHE.

Allez, allez, Monsieur ; vous le sçavez aussi bien que moi. — Ce Capitaine de Cavalerie, ce Chevalier du Lauret...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh bien ? le Chevalier du Lauret...

Mademoiselle AGATHE.

Eh bien ! c'est vous qui l'avez amené à Madame, un an après la mort de Monsieur. Depuis ce tems-là est-ce qu'il bouge d'ici ? Ce beau Chevalier-là n'a que la cape & l'épée ; il est bien heureux d'avoir trouvé une bonne maison, comme celle de Madame ; aussi n'en désempare-t-il pas. — Il y est déja venu ce matin, avant que Madame fût éveillée... Et moi, à qui il n'a jamais fait présent d'un bout de ruban, seulement, je vous l'ai renvoyé. — Tenez, Monsieur le Commandeur, j'ai des remords de voir tout cela. — Et puis, qu'est-ce que j'y gagne, moi ?

Le COMMANDEUR.

Le Chevalier eſt toujours ici ? Eh! qu'y a-t-il-là d'extraordinaire, Mademoiſelle ? Il eſt, ainſi que moi, l'ami intime de Madame Durval. Que devez-vous donc penſer de moi, qui ai, non-ſeulement, l'honneur de la voir auſſi ſouvent que lui, mais, qui, de plus, loge ici, chez elle, dans ſa maiſon ?

Mademoiſelle AGATHE.

Bon, bon ? cela eſt bien différent ; vous êtes un homme fait, vous, Monſieur ; (permettez-moi de vous le dire ;) vous avez vos quarante-cinq ans paſſés ; le Chevalier n'en a pas trente. — Et puis, quand vous êtes abſent, vous, cela ne chagrine pas Madame ; mais pour peu qu'elle ſoit deux jours ſans le voir, lui, Madame eſt plus triſte... plus rêveuſe ..... elle eſt d'un ſombre...

Le COMMANDEUR.

Voilà de belles remarques ! & qui concluent beaucoup !

Mademoiſelle AGATHE.

Eh, Monſieur ! il y a cent autres choſes encore... Croyez-vous que je me faſſe des ſcrupules de rien ? Par exemple, les ſoirs, n'eſt-ce pas toujours lui qui ſort le dernier ?

Le COMMANDEUR, *vivement.*

Mais, vous êtes affreuſe, Agathe ! Eh mais ! vous êtes affreuſe ! Si je diſois cela à votre Maîtreſſe, elle ne vous garderoit pas une heure.

Mademoiſelle AGATHE.

Ma foi, je ne m'en ſoucierois gueres ; car, puiſqu'il faut vous le dire, je ſuis arrêtée chez Madame la Comteſſe Dorimene ; ma conſcience ne me permet pas de la ſervir plus longtems, pour le profit que j'y fais ; & je m'en vais lui demander mon congé.

Le COMMANDEUR.

Quoi ! vous entrez chez Dorimene ? chez une femme perdue d'airs & de ridicules ; & qui plus eſt, de qui la conduite...

Mademoiſelle AGATHE.

Bon, bon ! Monſieur, il ne faut pas croire tout ce que l'on dit ; tout du moins, Madame la Comteſſe Dorimene a déja fait la fortune à deux de ſes Femmes-de-Chambre. Elle a marié la derniere à un bon Employé des Fermes.

Le COMMANDEUR.

Oh ! je conçois à préſent tout l'excès de votre délicateſſe, & que l'intérêt n'a aucune part dans

vos démarches. — Laissez-moi, Mademoiselle. Vous êtes odieuse.

SCENE II.

LE COMMANDEUR, *seul.*

VOILA comme sont les Valets. Sûrement, j'avertirois Madame Durval des propos que tient d'elle sa Femme-de-Chambre; cette âme, basse & méchante;... si tout ceci n'alloit pas finir par épouser le Chevalier. — Eh! ma foi, cela me détermine à lui parler de son mariage. C'est elle. Il faut que je lui dise ce que j'en sçais; & que je la presse de ne le point différer.

SCENE III.

Madame DURVAL, LE COMMANDEUR.

Madame DURVAL.

JE vous demande pardon, mon cher Commandeur, de vous avoir fait attendre. Je voulois renvoyer un pauvre homme, qui n'a point de tems à perdre; & j'ai cru que vous trouveriez bon....

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Y penſez-vous, Madame ? qu'eſt-ce que c'eſt que toutes ces excuſes-là ? Eſt-ce donc avec un ami ?...

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

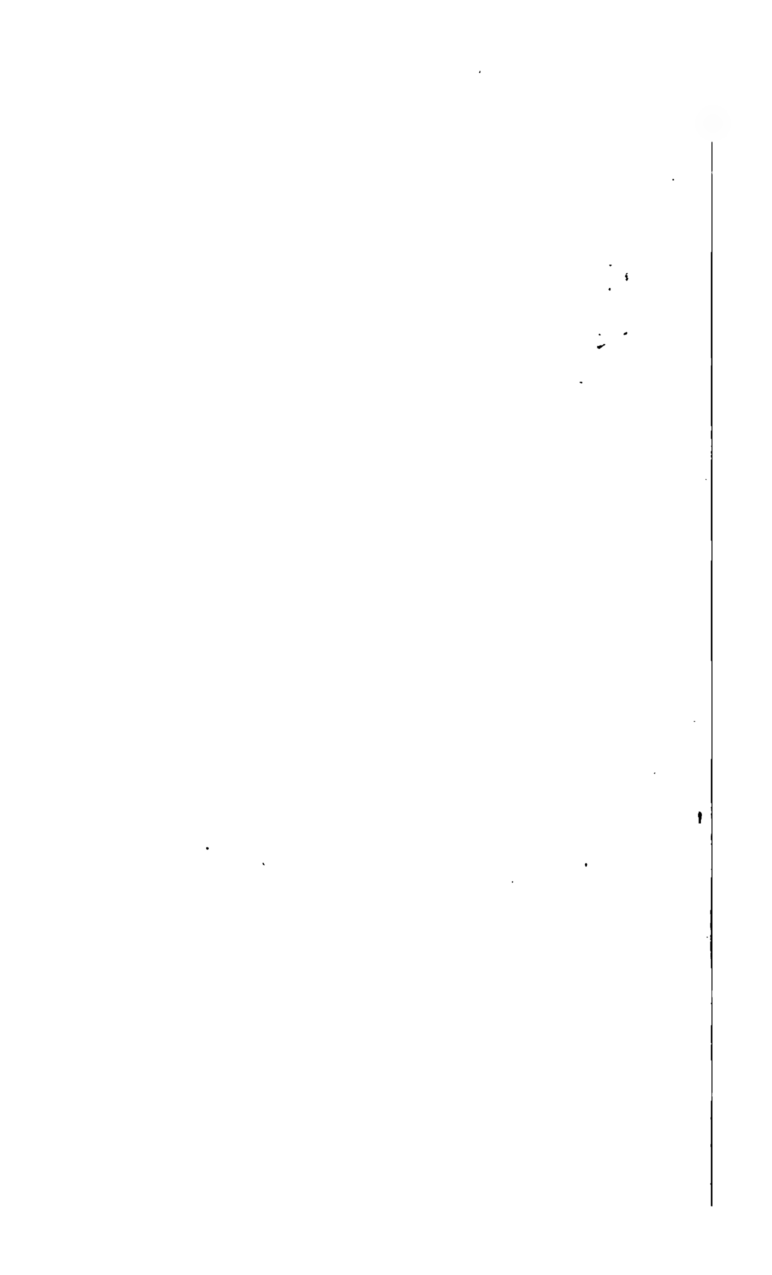
Vous avez raiſon. Quand on a le bonheur de s'être fait une ſociété sûre, comme la mienne, on peut tout riſquer. — Je ſuis charmée de vous revoir. J'ai cru que vous ne reviendriez point tous de la campagne.

Le COMMANDEUR.

Nous n'y avons pourtant paſſé que quatre jours, comme nous vous l'avions dit. Nous nous y ſommes amuſés aſſez ; nous y avions des femmes charmantes : & d'ailleurs, Monſieur Licandre, l'oncle du Chevalier, eſt un vieillard adorable. — Il nous a fait les honneurs de ſa Terre, avec une nobleſſe ſurprenante. Vous aimerez à la folie ce bon-homme-là, quand vous le connoîtrez davantage.

Madame DURVAL.

Je le crois. Le Chevalier m'en a toujours parlé dans des termes qui m'ont pénétrée d'eſtime & de reſpect pour lui.



THÉATRE
DE
SOCIÉTÉ,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

Liberius, si
Dixero quid, si fortè jocosius : hoc mihi juris,
Cum veniâ dabis.

Horat. Sat. IV. Lib. I.

TOME II.



A LA HAYE,

Et se trouve A PARIS,

Chez P. FR. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXVII.

L'ESPÉRANCE.

PROLOGUE,

EN VAUDEVILLES

ET EN PROSE.

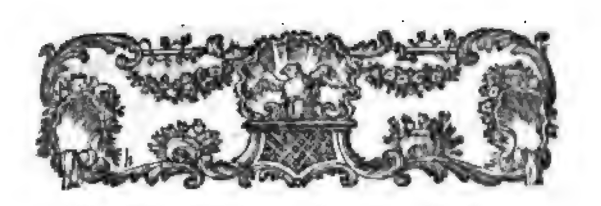


PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

L'ESPÉRANCE,
la CRAINTE,
La PARADE.
LÉANDRE.
Le DIEU de la Gaîté,

La Scène est dans les avenues du Temple de l'Espérance, que l'on voit dans le fond.



L'ESPÉRANCE.

PROLOGUE,

EN VAUDEVILLES ET EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

La CRAINTE, *seule; & peu après*, la PARADE, *& le beau* LEANDRE.

La CRAINTE, *seule.*

Air : *Des Folies d'Espagne.*

OUI, je suis la Déesse de la crainte ;
Je sens, & j'inspire aux hommes la peur ;
Et, dans mes maux, hélas ! loin d'être plainte,
Chacun se moque, & rit de mon malheur.

Quel sort cruel que le mien ! condamnée à errer sans cesse dans les avenues du temple de l'Espérance, & à détourner ceux qui veulent

voir cette Déesse ; je ne l'ai jamais entrevue ; & je ne puis m'imaginer encore qu'elle existe.

La Parade, *au beau Léandre en traversant ensemble le fond du Théâtre.*

Suivez-moi, c'est ici le chemin.

La Crainte, *frissonnant.*

Air : *Dans le fleuve d'oubli, biribi, je veux boire.*

Est-ce un rien qui m'étonne ?
N'entends-je pas un bruit
Qui me suit ?
Ah ! tout mon corps frissonne !
La frayeur a surpris
Mes esprits ;
A présent une humeur sombre
S'empare de mon cœur ;
Et, j'ai peur,
De mon ombre, de mon ombre.

La Parade, *au beau Léandre, qui traverse encore le Théâtre avec elle.*

Je vous dis que nous le trouverons à la fin.

La Crainte, *avec tremblement.*

Air : *Des Fraizes.*

Mais j'entends quelque rumeur ;
Quelqu'un vient, ce me semble, ...
Ah ! je sens tant de frayeur,
Qu'un Enfant me feroit peur. ...
Je tremble, je tremble, je tremble.

Cherchons quelqu'endroit sûr, pour obſerver de loin ce que c'eſt.

Elle ſe retire & grimpe ſur un arbre.

SCENE II.

La PARADE, le beau LEANDRE (*).

La PARADE.

MAIS, Monſieur le beau Léandre, pourquoi vous obſtinez-vous t'a croire qu'jen n'ſçaurois vous conduire za l'Eſpérance, donc?

Le beau LÉANDRE.

Tenez, Madame la Parade, vous avez beau dire; vous ne pourrez pas réuſſir davantage; votre (**) gendre eſt uſé.

La PARADE.

Air: *Vous avez raiſon, la Plante.*

Vous avez raiſon, la Plante;

(*) Pour conſerver au *beau Léandre*, & ſur-tout à *la Parade*, le ton & le ſtyle qu'ils doivent avoir, l'on a été obligé de leur laiſſer leur orthographe, & quelques groſſes gaités, qui puſſent les caractériſer.

(**) En ſtyle de parade, l'on dit, très-élégamment & très-plaiſamment, *Gendre*, au lieu de *Genre*; & cela doit faire étouffer de rire les gens qui ont un certain goût. Que l'on ſe garde bien, au reſte, de prendre ceci pour une ironie.

Et, moi, j'ai raiſon auſſi;
Dans ceci;
Car pour combler notre attente;
Tenez, liſez-vous d'ici :
Le Temple de l'Eſpérance.

LÉANDRE, *épelant.*

R, a, n... Rance....
Le voici.

Eh bien! allons, conduiſez-moi donc à l'Eſpérance, ſi vous pouvez.

SCENE III.

La CRAINTE, la PARADE, LEANDRE.

La CRAINTE, *les arrêtant.*

ARRÊTEZ, pauvres Dupes que vous êtes; où courez-vous?

La PARADE.

Nous allons nous raſſurer cheux la Déeſſe de l'Eſpérance.

LÉANDRE.

Oui, nous voulons t'entrer dans l'Eſpérance, ſi elle ſe prête à ça.

La CRAINTE.

Donnez-vous bien de garde de la voir.

La Parade & Léandre, *ensemble.*

Eh ! pour queue raison, Madame ?

La Crainte.

C'est que l'Espérance vous trompera ; c'est une donneuse de Galbanum.

La Parade.

Eh ! qu'êtes-vous, vous, qui nous détournez d'aller zà l'Espérance ?

Léandre.

Oui, Madame, qu'êtes-vous ?

La Crainte.

Air : *Margot, sur la brune.*

Je suis fille unique
De la terreur panique ;
Et je communique
Aux hommes mes frissons ;
Je ne présente
Que l'épouvante,
Et je n'enfante
Que les soupçons.

La Parade & Léandre, *ensemble.*

A ces traits nous vous connoissons.

Fin de l'Air : *des Voyelles anciennes.*

Madame, vous êtes la crain, ain, ain, ainte.

La Crainte.

A l'avouer je suis contrain, ain, ain, ainte.

LA PARADE.

En ce cas là, c'n'est pas vous que nous devons consulter pour voir l'Espérance.

LÉANDRE.

Pardi, non, c'n'est pas vous qui nous mettrez dedans. . . dedans son temple.

LA CRAINTE.

Mais, croyez-vous bonnement que vous la verrez ?

Air : *Martin, Moine de Mise.*

AH ! oui dà, l'Espérance,
A des Batteleurs,
Permettra sa présence ?
Allez, plats farceurs ;
Il n'est point pour vous d'espérance !
Craignez les railleurs.

Pouvez-vous vous flatter qu'un genre aussi rebutant que celui de la Parade, puisse amuser encore des Spectateurs qui ont un ton excellent, qui ont déjà vu de ces misères-là ; &, qui en sont à la nausée.

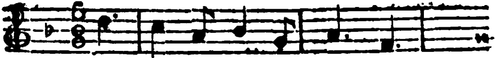
LA PARADE.

Ne l'écoutons pas ; entrons dans le Tempe.

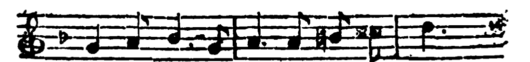
LÉANDRE.

Mais cependant il est vraisemblable. . .


La CRAINTE.



ELLE va vous chas-ser ; Hé-

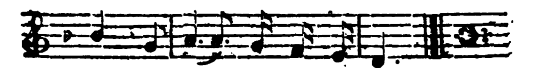


las ! pour vous je tremble, e, e, e.

LA PARADE, *à Léandre.*



FRERE, pour la ros- ser, veux-tu nous



joindre en-sem- ble, e, e, e ?

Allons, retirez-vous, vilaine, que nous frapions ta la porte du Tempe.

La CRAINTE, *les arrêtant.* (*)

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

CHEZ les Déesses l'on s'y prend
D'une façon plus délicate ;
A leur porte mon Enfant,

(*) L'on a pris ce couplet-ci, tout brandi, d'un Opéra-comique de Messieurs Le Sage, & Fuzelier, intitulé *l'Espérance* aussi ; & qui est au VII Volume du Théâtre de la Foire. C'est un vol manifeste, dont on s'accuse. Ma

L'on ne frappe point, l'on gratte :
L'on ne frappe point,
L'on ne frappe point,
L'on ne frappe point, l'on gratte.

LÉANDRE.

Même air.

Ah ! tu veux donc rester ici,
Tu vas en avoir, vieille Rosse.

LA PARADE.

Oui, c'est le dos que voici
Qu'on ne gratte pas, qu'on rosse.
Qu'on ne gratte pas,
Qu'on ne gratte pas,
Qu'on ne gratte pas, qu'on rosse.

Ils donnent des coups de bâton à la Crainte & la mettent en fuite.

LA PARADE.

Air : *Lampons, lampons ; Camarades, lampons.*

Frère, nous avons bien fait, *bis.*
De la chasser tout-à-fait, *bis.*

---

le dialogue ne permettant pas de dire autre chose, que ce qui est dans ce couplet, l'on a cru pouvoir se permettre en conscience de le voler ; attendu que l'on auroit fait ce couplet là le premier, s'il n'eût pas été fait auparavant. L'on se refusera difficilement à cette raison là, que l'on trouvera aussi solide qu'elle l'est.

Oui, cette sotte Déesse
N'inspire que la foiblesse ;

Ensemble.

Heurtons, frappons,
Chez l'Espérance entrons.

LÉANDRE.

Oh, oh ! sa porte s'ouvre d'elle-même.

SCENE IV.

La PARADE, LEANDRE.

L'ESPERANCE *habillée de verd, & une anchre à la main.*

LÉANDRE.

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

MAIS quelle Déesse paroît ?

La PARADE.

Eh ! sûrement c'est l'Espérance.
A son anchre on la reconnoît,
Oui, c'est elle qui s'avance ;

LÉANDRE.

Ma foi si ce l'est, ma foi si ce l'est,
C'est une belle espérance.

L'ESPÉRANCE.

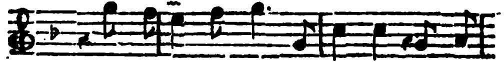
Oui, mes Enfans, je suis l'Espérance. Dites-

moi vos desirs, & je vous ferai voir tout possible.

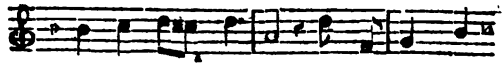




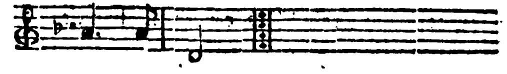
veau, De la mort l'affreuſe i-mage;



Et même du ma-ri-a-ge J'a-dou-

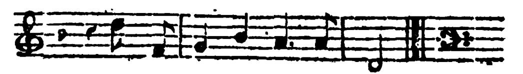


cis juſqu'au tableau. Je ſais montrer



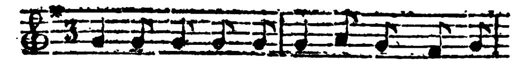
tout en beau.

La PARADE & LÉANDRE, *enſemble.*

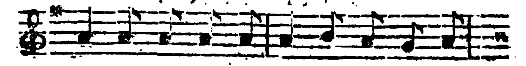


El-le montre tout en beau.

L'ESPÉRANCE.



Les biens préſens n'ont pas D'auſſi grands ap-



pas, L'on ne les ſent pas. Mortels i-ci



bas, Ne faites de cas Que des biens fu-

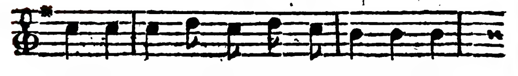
turs, Je vous les rends sûrs.

La Parade.

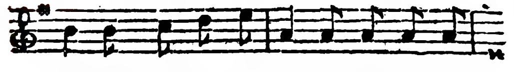
Quel front ſérein ! Des cœurs il bannit



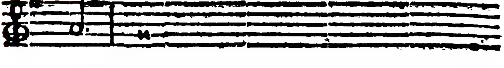
Léandre.



le chagrin. Son aſpect ſeul nous réjou-

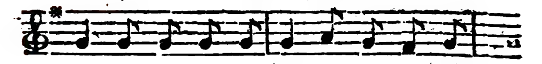


it ; Dès qu'on l'apperçoit, De tout on jou-

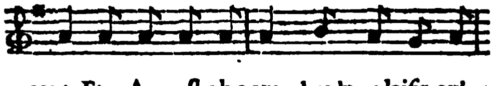


it.

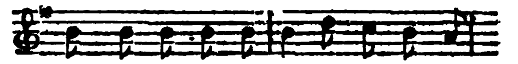
L'Espérance.



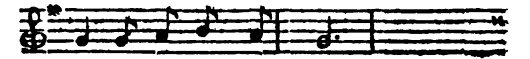
Un plaiſir qu'on attend Touche bien au-



rant, Et même est plus grand qu'un plaisir qu'on

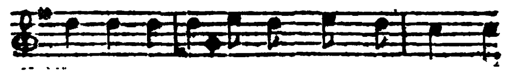


prend. L'espoir d'en avoir Va bien au de-

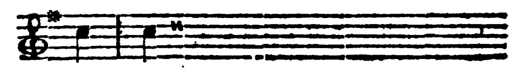


là, Du plaisir qu'on a.

La PARADE.

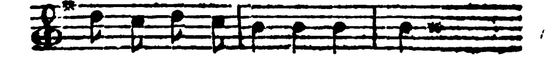


Quel air ouvert! Ah! l'on perd tout quand on



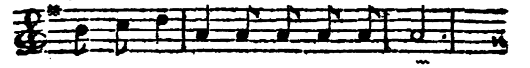
vous perd!

LÉANDRE.



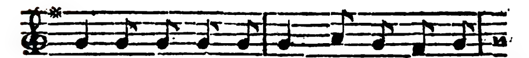
De grace, restez a- vec nous.

La PARADE & LÉANDRE, *ensemble.*

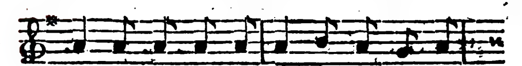


Dé-es-se, que ferions-nous, Sans vous.

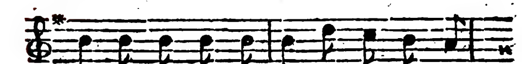
L'ESPÉRANCE.



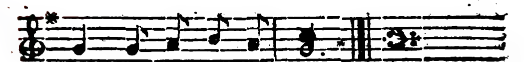
Vos vœux ſont triomphans ; Allez, mes en-



fans, Je reſte céans. Vos jeux bien-ſé-



ants, Auront en tout tems Des ſuccès conſ-



tants, Vous plairez long-tems.

LÉANDRE.

Nos jeux bien ſéants, Déeſſe ! vous ne nous connoiſſez donc pas ?

La PARADE.

C'eſt donc une Eronie ?

L'ESPÉRANCE.

Point du tout, Madame la Parade. Ne ſentez-vous pas que la bienſéance des Parades eſt de manquer de décence ? Allez, mes amis, les équivoques un peu claires, & préſentées par les côtés agréables, ſont de l'eſſence de votre ſpec-

racle ; & , ce qui le fera réussir. Voyez si je vous connois.

LÉANDRE.

Quoi ! Déesse, vous pensez que nos licences licencieuses, plairont encore ?

L'ESPÉRANCE.

Plus que jamais.

La PARADE.

Je le crois, moi. (*Se retournant vers les Spectateurs.*) Ignia qu'ça qui ravigotte ces Messieurs & ces Dames.

LÉANDRE.

Air : *Margot, sur la brune.*

COMME elle cajole !
Comme elle nous enjolle !
Comme elle cajole !

La PARADE.

Eh bien, écoutons-là.

LÉANDRE.

Quelle est courtoise !
Quelle est matoise !
Comme elle amboise !
Quel bien c'est-là,
Si ces Messieurs croyent cela !

L'ESPÉRANCE.

Mais, ne me croyez pas moi seule ; consultez là-dessus le Dieu de la Gaîté qui s'avance.

SCENE V & derniere.

Le DIEU DE LA GAIETÉ, L'ESPERANCE, la PARADE, & le beau LEANDRE.

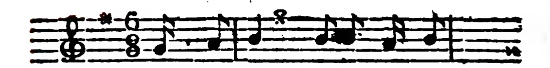
LÉANDRE.

AH, ah! c'eſt-là le Dieu de la Gaîté!

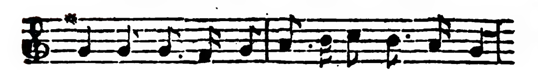
La PARADE.

Gnia qu'faire dell'dire, car je m'ſuis ſentie toute joyeuſe en le voyant tant ſeulement.

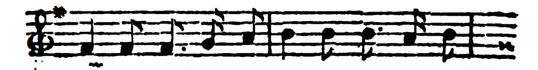
Le DIEU de la Gaîté.



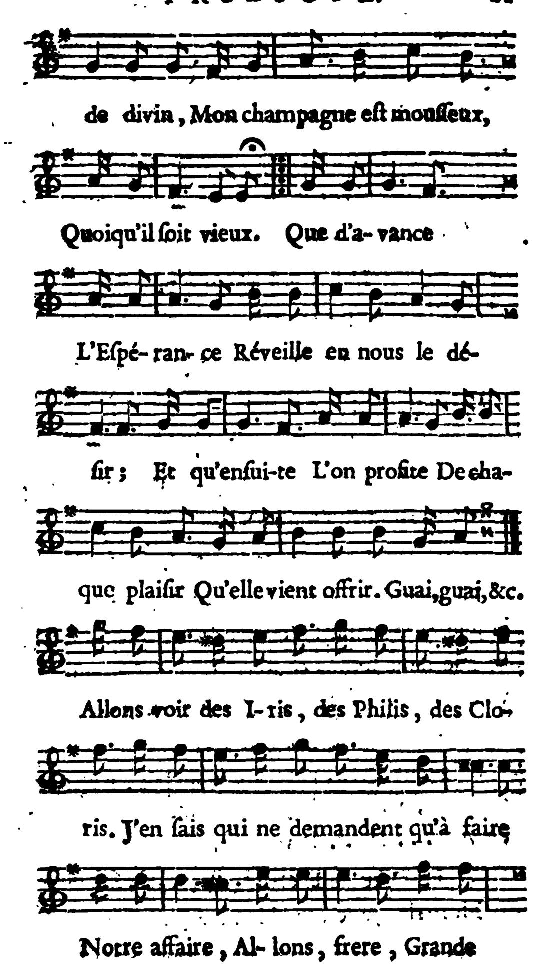
GUAI, guai, guai! diſons d'aima-

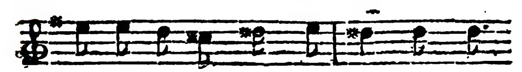


bles chanſons, Amis, rions, danſons & nous



a-mu-ſons. Aimez-vous le vin? J'en ai


de divin, Mon champagne est mousseux,
Quoiqu'il soit vieux. Que d'a- vance
L'Espé- ran- ce Réveille en nous le dé-
sir; Et qu'ensui-te L'on profite De cha-
que plaisir Qu'elle vient offrir. Guai, guai, &c.
Allons voir des I- ris, des Philis, des Clo-
ris. J'en sais qui ne demandent qu'à faire
Notre affaire, Al- lons, frere, Grande





L'ESPÉRANCE.

Quelle gaîté !

La PARADE.

Queu pere de joie !

LÉANDRE.

Sarpedié ce Dieu-là eſt un bon humain ! voyez comme il s'humaniſe.

Le DIEU de la Gaîté.

Eh morbleu, tréve de compliments ; & vive la joie & le plaiſir ! Voyons donc, mes Enfans, ce que nous ferons ce ſoir. D'abord je compte vous donner à ſouper, & nous rirons...

LÉANDRE.

Seigneur Dieu, paravant le ſouper, ſi ça vous amuſoit, v'la Madame la Parade, qui s'offre de vous... là... de vous...

Le DIEU de la Gaîté, *interrompant.*

Eh mais je le veux bien, moi.

La Parade.

Oui, j'offre de vous mettre. . . de vous mettre eune Parade.

Léandre.

Mais paravant d'en risquer eune, je voudrois être sûr qu'elle ne déplaira pas, & voiçi mes raisons de trembler, qu'un Poëte targique de mes amis, m'a tourné zet bistourné t'en vers Alexandrins, à cette fin de rendre ces raisons-là pus frappantes.

La Parade.

Eh bien, oui, oui, va, va dis tes vers; je te répondrai en prose; ou je disloquerai des vers en impromptu, qui vaudront bien ceux qu'ils t'ont fait zaprendre par cœur.

Léandre.

Ça n'est pas si aisé qu'ça est facile. J'en fais juge la Déesse, & le Dieu de la Gaîté. (*Se retournant vers l'Espérance.*) Que Madame me permette de mettre mon chapeau; (*il met son chapeau, pour déclamer avec plus de dignité, & déclame d'un ton empoulé.*)

» Quel est votre dessein, &, par quel goût malade,

» Faites-vous en ce jour revivre la Parade?

» Les morts, après trente ans, sortent-ils du tombeau?

La PARADE, *déclamant aussi.*

Depuis que les François ne donnent rien de beau;
Qu'il faut absolument pleurer aux Comédies;
Et qu'il faut ou bâiller, ou rire, aux Tragédies;
Je viens sur leurs débris établir mes trétaux,
Et, par mes jeux plaisans, amuser ces Badauts.

(Elle montre les Spectateurs.)

LÉANDRE.

Eux!... du bon ton, ... de l'air, ... reconnoissant l'empire,
Ils vous voudront du mal de les avoir fait rire.
Ils se divertiront, & s'en repentiront;
S'amuseront, riront, & s'en indigneront.
Des Chevaliers françois tel est le caractere...
Mais enfin quel projet à l'Auteur téméraire,
Qui, ramassant, partout, des propos de rebut,
Prétend être joué? Parlez, quel est son but?

La PARADE.

D'aller par la Parade au temple de mémoire,
Et par-là de voler à la gloire.

LÉANDRE, *interrompant.*

A la Foire.

La PARADE.

A la gloire.

LÉANDRE.

A la Foire.

La PARADE.

Allons, tais-toi, mâchoire

Le Dieu de la Gaîté, *les arrêtant.*

Arrêtez, beau Léandre, la Parade n'a pas tant de tort. Car enfin si l'on rend bien la nature, que ce soit dans une farce, que ce soit à la Foire, ou sur le Théâtre françois, qu'importe? n'y a-t-il pas toujours à cela un petit mérite donc?

Air : *C'est au pays de Cocagne.*

Oui, dans une Piece de la Foire,
Si l'on peint bien les humains,
Ce chemin peut conduire à la gloire;
L'on y va par tous chemins.
Anacréon, par des chansons à boire,
Faites sans soin,
Ne tient-il point un assez bon coin
Dans le temple de mémoire?

L'ESPÉRANCE.

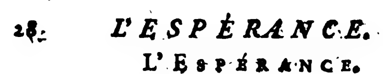
Le Dieu de la Gaîté a raison, & je promets tout à ses efforts, moi.

La Parade, *sautant de joie.*

L'Espérance me promet tout; & ce Dieu charmant me donne gain de cause. Nous joûrons la Parade, & nous réussirons. Pas vrai, Déesse?

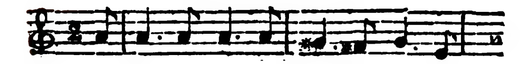
L'ESPÉRANCE.

Vous aurez un succès éclatant.

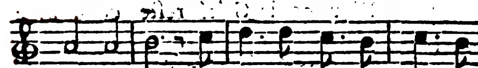


L'ESPÉRANCE.

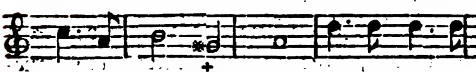
Oh dame !



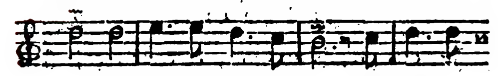
Je sais me re-pro-duire en cent lieux



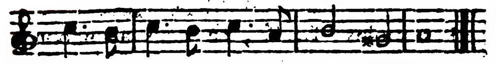
dif-férens, Pour répandre mes biens aux



petits comme aux grands, D'un bout de la



terre, jus-qu'à l'autre bout, Je sème



mes bienfaits, Et je re-gne par-tout

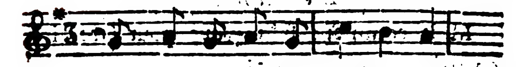
LÉANDRE, *se panadant.*

C'est fort singulier !

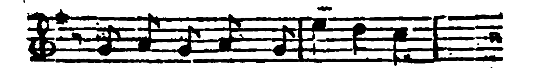
LA PARADE.

C'est fort particulier !

Le Dieu de la Gaîté.



MAIS, oui-da, mon beau Cavalier,



Ce-la ne peut point s'al-li-er :



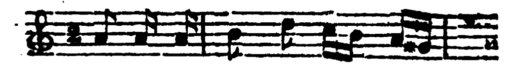
C'est singu-lier, Et fort par-ti-cu-lier.

La PARADE.

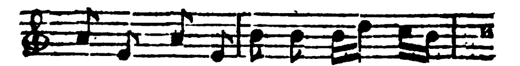
Mais, mon doux Seigneur, encore un mot : Nous allons donc glisser à ces Seigneurs & à ces Demoiselles, des libertés gallicanes ; v'là qu'est ben ; mais vous sçavez que notre sieque est devenu chaste à faire grincer les dents, dans les discours seulement ; faura-t-il que je retranche queuque chose, des choses, que. . . .

Le DIEU de la Gaîté, *l'interrompant.*

Bon, bon, ma pauvre Parade, va toujours ton train gaîment, & moque toi de cela.



NE te conduis point par au-



trui ; Si ce siecle pédant se



cho-que D'u- ne or-du-re ou d'une équi-

voque, N'importe, pourfuis; C'eſt tant pis pour

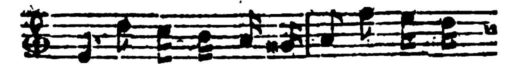
lui , S'il veut mettre aujourd'hui La ver-tu

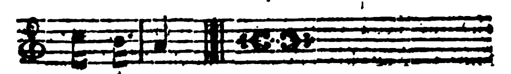
dans l'ennui, Qu'on e-xige moins de dé-

cence , Dans les propos que l'on tien-

dra; Mais dans les mœurs plus d'inno-

cence; Plus on en dira, Moins l'on en fe-





LA PARADE.

Plus on en dira, moins l'on en fera; ça n'accommodera pas les femmes, ça.

L'ESPÉRANCE.

Belle réflexion! — Encore, si elle alloit au fait.

Le DIEU de la Gaîté.

J'y viens, moi. Ah ça, mes enfans, il y a un tempérament à prendre dans tout ceci. Laissons reposer Madame la Parade, & jouons un Opéra-comique. Je suis instruit que vous venez d'en recevoir un à votre Théâtre; il est intitulé *Joconde*; &, je sçais même qu'il est traité d'un ton assez élevé, & que. . .

La PARADE, *l'interrompant.*

Oui, ça est nobe, & trop nobe; je n'aime pas ça, moi; mais par complaisance pour le Dieu de la Gaîté, . . .

LÉANDRE.

Oui, nous pourrons vous ennuyer, par complaisance, . . .

Le Dieu de la Gaîté.

Vous n'ennuîrez point. Je connois les couplets de ce Joconde ; ils sont gaillards. Mais, auparavant que d'aller nous habiller, il faut chanter ceux que j'ai faits moi-même, en l'honneur & gloire de la Déesse de l'Espérance.

L'Espérance.

Volontiers !

Le Dieu de la Gaîté.

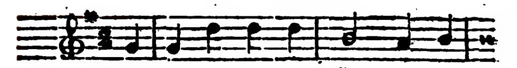
C'est un Vaudeville.

L'Espérance.

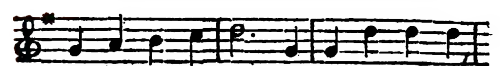
Et c'est à moi à commencer.

VAUDEVILLE.

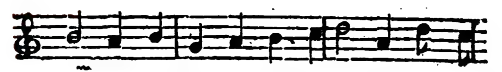
L'Espérance.



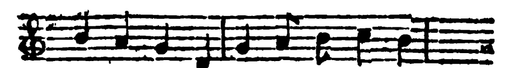
Mes promesses sont promptes, Les



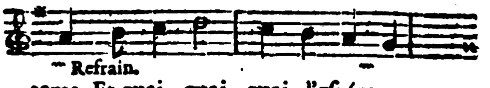
effets en sont sûrs ; Je donne des à



comptes Sur les plaisirs futurs ; Je fais jou-

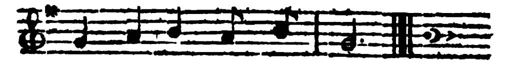


ir d'a- van- ce; Je rapproche les



Refrain.

tems. Et guai, guai, guai, l'eſpérance



Rend tous les cœurs con- tens.

LÉANDRE.

UNE Coquette ſage,
Lui doit tous ſes talens ;
Sans que ſon cœur s'engage,
Elle a quatre galants :
Et de la préférence
Les flatte en même-tems.
Et guai, guai, &c.

LA PARADE.

C'EST par ſon influence
Qu'une fille ſe croit
Etre femme d'avance,
Du Galant qu'elle voit :
Souvent en conſéquence
Elle employe le tems.
Et guai, guai, &c.

L'ESPÉRANCE.

A deux Epoux, qu'engage
L'himen, & non l'Amour,
Je promets le veuvage
A chacun, tour-à-tour;
Et, de la ſurvivance
Les flatte, en même-tems.
Et guai, guai, &c.

Le DIEU de la Gaîté.

LUCRECE fut la ſeule
Qui brava ſon pouvoir;
A la mort, la Bégueule,
Courut par déſeſpoir;
Par-là, le Sexe en France
Jamais ne périra.
Et guai, guai, l'Eſpérance
Le ragaillardira.

FIN.

JOCONDE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN DEUX ACTES,

EN VAUDEVILLES & EN PROSE.



NOMS DES PERSONNAGES.

ASTOLFE, Roi de Lombardie. } Voyageants, tous deux, incognito, en France.
JOCONDE, Seigneur de sa Cour,

Madame DUTOUR, Concierge d'une Maison située à Saint Cloud, & mere de Thérèse.

THÉRESE, Fille de Madame Dutour, & amoureuse de Blaise.

BLAISE, Jardinier de la Maison, & amoureux de Thérèse.

Une Servante.

La Scène est dans le Jardin de la Maison, dont Madame Dutour est la Concierge.

Tout est de mode en France : celle des Pieces en Vaudevilles *s'est soutenue pendant plus de* 40 *ans. Depuis près de* 14 *ans*, les Pieces à Ariettes *ont la vogue. Vivront-elles aussi longtems que celles qu'elles ont tuées ? L'inconstance du François, dans ses plaisirs, paroît rendre cette question facile à décider.*

Quoi qu'il en soit, comme le Vaudeville est aujourd'hui totalement tombé, il étoit venu dans l'idée de refondre en Prose, Joconde & le Rossignol, *pour se conformer au goût d'à présent, & n'avoir pas l'air antique ; mais, c'est une besogne aisée, que ceux qui voudront jouer ces Pieces dans leur Société, pourront faire, aussi-bien & mieux même qu'on auroit pu l'exécuter.*

Vu le dégoût que la musique moderne a jetté sur les airs des anciens Vaudevilles, Joconde & le Rossignol gagneroient actuellement, peut-être, à être mis en Prose. C'est un simple avis que l'on donne à ceux qui voudroient en tenter l'essai. Leur succès seroit encore plus sûr dans ce moment-ci, si quelque Musicien aidé d'un Parodiste adroit, en faisoit des Pieces à Ariettes.



JOCONDE,

OPÉRA-COMIQUE;

EN DEUX ACTES,

EN VAUDEVILLES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BLAISE *seul, un Rateau à la main, arrive en travaillant.*

COMMENT, Blaise! avec tout l'esprit que t'as, (car j'en ons pus que tout le village ensemble,) quoi! t'as de la jalousie? Mais aussi, pour queue raison ces deux jeunes Seigneurs avont-ils loué, & habitont-ils depis huit jours ste maison ici, à S. Cloud? Ce n'est palsanguenne pas pour les biêaux yeux de Madame Du-

tour, qui en est la Conciarge, ni pour les miants qui en sis le Jardinier. Ce Monsieu Astolfe, & ce Monsieu Joconde en voulient sûrement à Thérèse, la fille à Madame Dutour, dont je sis amoureux, & que je voulons apouser. Ces doutances-là pourriant bian être la vérité, oui?

Air : *Je ris des bonnes ames*, noté dans le Rossignol.

Oui, morgué, sur Thérèse,
J'ons raison d'avoir des soupçons jaloux ;
Ign'a queute fichaise,
Gnia queute chose la-d'ssous.

Ces Seigneurs, qu'elle admire,
Pourroient bien la séduire,
Par leux airs, leux biau dire ;
Par l'or de leux habits ;
Par leux rubis ;
Oh ! pour moi, queu martire !
Oh ! queu sensible affront !

Ces gens lui plairont,
L'amuseront,
La séduiront,
La tromperont,
M'l'enleveront,
M'la croqueront,
M'la souffleront.

Oui, morgué, &c.

SCENE II.

Madame DUTOUR, BLAISE.

Madame DUTOUR, *d'un air grondeur.*

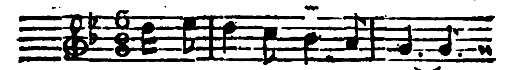
EH! qu'est-ce que c'est qu'ça, Blaise? est-ce que j'vous trouvarons toujours à rian faire?

BLAISE.

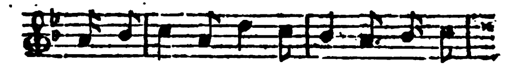
A rian faire, Madame Dutour?

Madame DUTOUR.

Sans doute, te v'la là les bras croisés. Oh! je voulons moi, qu'on travaille toujours.



Otez-moi tous ces cail-loux;



Ra-tis-sez-moi ces al-lé-es, All'n'sont



point as-sez sa-blé-es; Ces branches



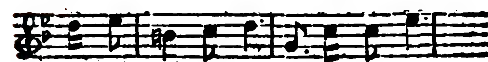
sont mal tail-lé-es.



BLAISE.



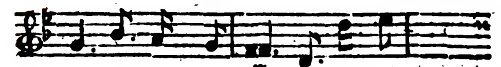
Je n'avons pas les bras mous, Mais je



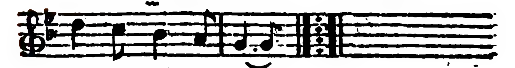
met- tons queuque pause A notre ou-



vrage, & pour cause; Madame, Mada-



me, je me re- po - se: Le tra-



vail est dur cheux vous.

Madame DUFOUR, *continuant de le gronder.*

Tu ne fais pas la moiquié de ce qu'ignia à faire. Tu sçais que ces Seigneurs se pormeniont toujours ici, & ça n'est pas propre.

BLAISE.

Eh oui, morgué, tâchez de leux plaire! ils vous donniont une bonne réputation dans le village.


Si vous sa-viais pour ces gens-là,
I-ci, comme on vous accom-mo-de,
Si vous saviais comme déjà sur votre
condui-te l'on brode, Peut-on cheux
soi, souffrir cela ? Fil-les d'Opé-
ra, dit-on, & Catins à la mode,
On vous traite, de-ci, de-çà, De fem-
me commode, & d'Et cæte-ra.

Et morguenne, c'eſt qu'il eſt bian vrai auſſi que leux appartement ne déſemplit point de criatures.

Madame DUTOUR.

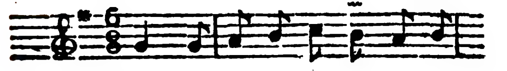
Oh mais, je comptons bian leux dire, ce ſoir, très-vartement, que je n'entendons plus qu'il entre des femelles chez eux, ou qu'ils délogiont, & d'un. Mais toi, à cauſe de ça, faut-il que tu ſois un faigniant, & un landore, heim ?

BLAISE.

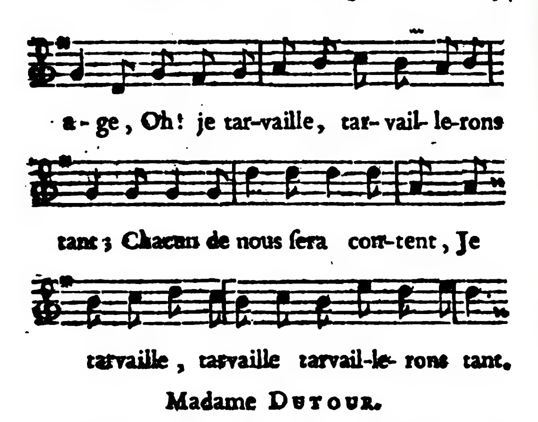
Air : *Tout le monde m'abandonne.*

Vous n'êtes jamais contente ;
Et ça, ſans ſçavoir pour quoi ;
J'arroſe, je greffe, j'hante ;
Et gnia point d'homme, je croi,
Qui vous plante, plante, plante,
Plante un âbre, mieux que moi.

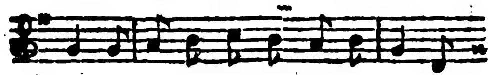
Et pis, tenez, Madame Dutour, je vous l'ons déja dit pus d'une fois : j'irions d'un bian plus grand courage, si je travaillions pour notre compte.



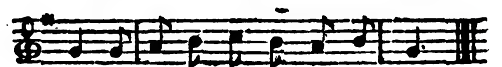
BAILLEZ-MOI Thereſe en mari-



Madame DUTOUR.

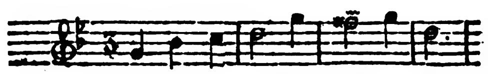


Non, ne m'en parle pas da-van-ta-ge,

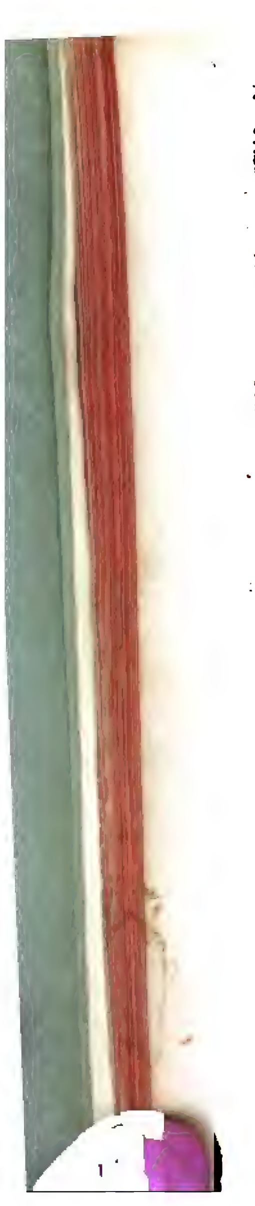


Non, tu n'as pas as- sez de comptant.

Monsieur Thibaut le Procureur Fiscal en a, ly; il a pus de dix-huit cent livres de beau bian au soleil. Si t'en avois autant, je te donnerions la parferance; mais pisque ça n'est pas, Thérèse épousera Thibaut.



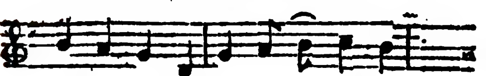
Je crois qu'il l'aime un peu déjà;



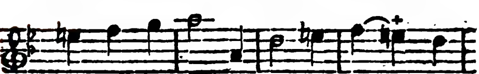




Ce ſoir pour ell' chez l'y l'on dan- - - ſe,



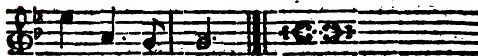
J.eſpérons qu'il l'a- - pou - - ſe - ra;



C'eſt un coup de la por- vi- den- - ce,



Il la verra . . . . l'amour croîtra . . . .



Et ça s'fe- - ra.

BLAISE.

Jarni, j'enrage.

Une SERVANTE.

Monſieu Thibaut le Procûreur Fiſcal vous demande, Madame.

Madame DUTOUR.

Eh vîte, eh vîte, allons le trouver.

Elle ſort.



SCENE III.

BLAISE, *seul.*

CE n'est pardi pas Monsieu Thibaut qui me baille le pus de tintoin, il ne sauroit gueres épouser Thérèse; ce qui me chifonne, ce sont ces Satans de suborneux. Morgué, courons au pus pressé.

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

FAUT empêcher d'abord ici,
Par queuque bon trait de prudence,
Qu'ces d'nicheux de marle-ci,
Qui sont plus fins qu'on ne pense,
Ne volent son I,
Ne volent son I,
Ne volent son Innocence.



Mais les v'la qui viennent envers ici ; acoûtons les avec la patience d'un chat ; voyons ce qu'ils avont dans l'ame, ces chiens-là.

Il se cache.



SCENE IV.

ASTOLFE, JOCONDE.

ASTOLFE.

Air : *Du Cordon bleu.*

[Il est noté dans le Rossignol, avec ces paroles :]

Il ne tardera pas à venir.

L'Amour nous a bien dédommagés ;
Nous sommes fort bien traités des Dames ;
Joconde, enfin, nous voilà vengés
Des tours que nous ont joués nos femmes ;
Que chacun de nous, sans aucun regret,
Pardonne à la sienne ;
Je passe à la mienne
D'avoir pris ce petit Nain, si laid ;
Toi, passe à la tienne,
Son petit Valet.

JOCONDE.

Oh ! à cet égard, j'ai obéi d'avance, à votre Majesté.

ASTOLFE.

Ah ! Majesté ! Joconde !

JOCONDE.

Pendant nos voyages vous avez voulu que

je vous appellasse Astolfe, ou mon ami; mais à la veille de notre départ, je....

ASTOLFE, *l'interrompant.*

Je, ... je, ... je veux que cela dure toujours.

JOCONDE.

Mais, Sire, ...

ASTOLFE, *l'interrompant encore plus vivement.*

Air: *Quand Moïse fit défense.*

SIRE, ... eh, de grace Joconde,
Ce titre, ... épargne-le moi.
Je veux que l'ami réponde
A l'ami, jamais au Roi.
Ce nom; saint & respectable;
Le nom d'ami véritable,
A trop rarement été
Fait pour une Majesté.

JOCONDE, *affectueusement.*

Eh bien! mon ami, mon plus cher ami, retournons donc pardonner à nos épouses infideles. Ce qui doit nous consoler, c'est qu'elles ne sont pas les seules, puisque ce Livre blanc, que nous avions pris pour y inscrire toutes nos conquêtes, est à présent tout-à-fait rempli.

Il fait voir le Livre à Astolfe.

Air: *Tournez la tête, tout est dit.*

Des Grisettes, & des Bourgeoises,



Plusieurs femmes du premier rang,
Femmes de Robe, & Villageoises, . . .

ASTOLFE, *l'interrompant.*

Quoi! ne reste-t-il plus de blanc?

JOCONDE.

On peut y mettre encore une avanture,
Mais il faudra qu'on écrive bien fin;
La chose est sûre,
Tout est plein.

ASTOLFE.

Tout est plein?

JOCONDE.

Oui, plein. Oh, ma foi, depuis que nous sommes en France, le Livre a été grand train; mais sur-tout à Paris, & à Versailles, il a été comme la foudre.

ASTOFLE.

Eh bien, Joconde, puisqu'il ne reste qu'une pauvre petite place, il faut encore conquérir à nous deux, cette petite Thérèse, & puis partons.



SCENE

SCENE V.

ASTOLFE, JOCONDE, THERESE, BLAISE, *se retirant après son à part.*

ASTOLFE.

Air : *Pour la Baronne.*

VOICI Thérèse,
Il faut convenir de nos faits.

JOCONDE.

Ne souffrons pas qu'elle biaise.

BLAISE, *à part.*

Acoûtons-les mieux que jamais.
Voici Thérèse.

ASTOLFE.

Approchez charmante Thérèse.

THÉRESE, *d'un air naïf.*

Oh mais, Messieurs, ne m'arrêtez pas aussi long-tems que vous avez de couteume.

ASTOLFE.

Mais, regarde donc, mon ami, quels yeux, quelles graces, quelle beauté! Oh oui, de toutes les femmes de l'univers,

Air : *Non, vous ne m'aimez pas!*

THÉRESE est la plus belle.

THÉRESE.

Cela ne ſe peut pas.

JOCONDE.

Non, rien n'eſt plus beau qu'elle,
L'on n'a point plus d'appas.

THÉRESE.

Ces jolis mots, j'les aime,
Oui, j'aime à les ouïr,
Quand vous mentiriez même,
Ça fait toujours plaiſir.

ASTOLFE.

Air : *Blaiſe, en revenant des champs.*

MAIS, mon cher,
Il faut penſer,
Et ſe preſſer,
Et s'empreſſer,
De la bien récompenſer
De la peine qu'elle
Prend d'être ſi belle.

JOCONDE.

Oh ! cela eſt trop juſte.

THÉRESE.

Oh ! ça ne nous coutions pas un grand travail.

ASTOLFE.

Il faut, ma belle enfant, nous faire le plaiſir d'accepter ce diamant, au nom de mon ami, & au mien.

THÉRESE, *dans la plus grande joie.*

Bon ! . . . queue générosité ! . . . Dame, Messieurs, . . . ne me tentez pas ; . . . j'en ons grande envie, au moins.

ASTOLFE.

Air : *Mettez-vous bien cela là, jeune Fillette.*

ACCEPTEZ cette bague-ci.

THÉRESE.

Je ne sçais si je sommeille.

JOCONDE.

J'imagine qu'elle vous doit
Aller au doigt
A merveille.

ASTOLFE.

Mettrez-vous bien cela
Là,
Jeune Fillette ?

THÉRESE.

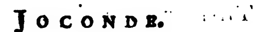
Oui. J'ons l'œil ébloui,
Oui !

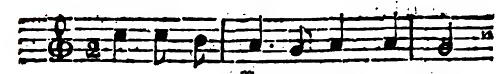
JOCONDE.

L'affaire est faite.

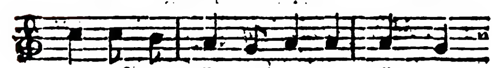
THÉRESE, *à part.*

Mon ami Blaise va me trouver bian belle avec ce joyau-là !





CETTE ba - gue n'eſt rien en - cor ;

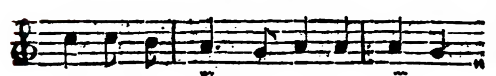


A- mi, fai-ſons - lui ſa - for - tu - ne ;

Montrant une bourſe pleine de louis.

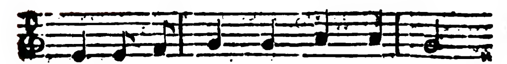


Voyez - vous ces cent lou- is - d'or ?



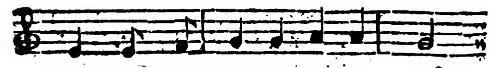
Ils ſont à vous, ma belle Brune,

THÉRESE.



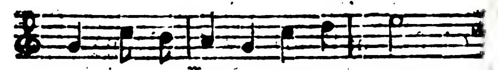
Ne vous moquais-vous pas de nous ?

JOCONDE,

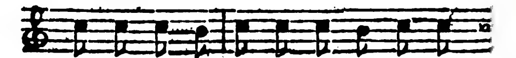


Non, nous vous les don-ne-rons tous ;

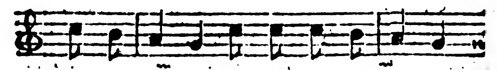




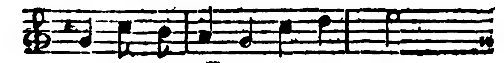
Ces cent lou-is ſe-ront à vous,



Si vous voulez, ſi vous voulez, ſi vous

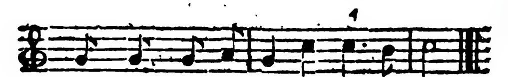


voulez prendre Le ſoin de vous rendre,



Ce ſoir, ſous ces arbres touf- fus.

THÉRESE, *d'un air ingènu.*



Meſſieurs, ce- la n'eſt pas de re-fus.

Quelle eſt l'heure de votre commodité?

ASTOLFE, *à Joconde.*

Eh mais, ſur les neuf heures & demie, n'eſt-ce pas?

JOCONDE, *à Aſtolfe.*

Oui, ſur les neuf heures & demie, au clair de la lune.

THÉRESE, *à part.*

Oh stargent-là me sera épouser mon ami Blaise. (*haut.*) Ah ça, Messieurs, c'est donc là-bas, au petit labyrinthe; que je voyons d'ici ?

JOCONDE.

Volontiers. Appellez-vous ça le petit labyrinthe ?

THÉRESE.

Air : *Turlurette, turlurette; ma tanturlurette;*

MAIS dites-moi donc encor,
J'aurons ces cent louis d'or ?
Ah ça, ma fortune est faite ?

ASTOLFE.

Oui, Brunette.

JOCONDE.

Oui, Poulette.

Tous les trois ensemble.

{ Ma / Ta } fortune est faite.

THÉRESE, *à part.*

Blaise, tout ça sera pour toi. (*haut.*) Ah ça donc, à ce soir neuf heures & demie. Ne nous manquons pas, au moins.

JOCONDE.

Eh quoi ! nous quitter déja ?

ASTOLPHE.

Quoi ! vous en aller sitôt ?

THÉRESE.

Oh ! je ne me sons déja que trop amusée ; ma mere m'attend, faut que je m'en aille.

Air : *Des Fraizes.*

DAME, il me fauroit souffrir
Ses plaintes importe nes ;
Je vous quittons pour courir
Au Potager y cueillir
Des preunes, des preunes, des preunes.



Sans adieu au moins, Messieurs.

ASTOLPHE.

Sans doute vraiment, c'est sans adieu.

JOCONDE.

Eh vraiment oui, sans adieu.

Thérèse se retire.

Pendant cette Scène, ainsi que dans la précédente, & celle qui suit, Blaise écoute & paroît de tems en tems, comme un Jardinier qui travaille, & avec différens outils, comme bèche, ciseaux, &c.



SCENE VI.

ASTOLFE, JOCONDE, BLAISE *caché.*

BLAISE, *à part.*

ACOUTONS encor voir le dergnier parti qu'ils prenront.

ASTOLFE, *souriant.*

Quelle simplicité ! quelle innocence ! c'est un trésor que cela.

JOCONDE, *d'un air tranquille.*

Oui, elle paroît assez innocente.

ASTOLFE, *vivement.*

Comment assez ? mais il n'y a rien de si neuf que cet enfant-là.

JOCONDE, *d'un air assez froid.*

Air : *Du haut en bas.*

Je le croirai ;
N'allons pas d'abord à l'extrême ;
Je le croirai ;
Mais c'est lorsque je le verrai.

ASTOLFE, *avec chaleur.*

Quoi, cela te semble un problême !

JOCONDE, *toujours avec flegme.*

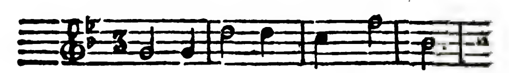
Quand j'en serai sûr par moi-même,
Je le croirai.

ASTOLFE, *d'un ton vif & badin.*

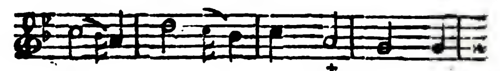
En vérité, c'est être bien mécréant !

JOCONDE, *avec feu.*

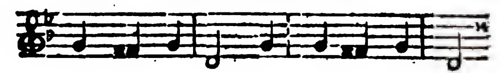
En vérité, c'est être bien incorrigible ! Comment ! après le nombre inoui de filles que nous avons eues pendant nos voyages, & qui nous paroissoient si simples, si simples !... quand il ne s'en est pas rencontrée une seule qui nous ait donné la plus légere idée de nouveauté ?...



CE se-roit un grand bonheur,

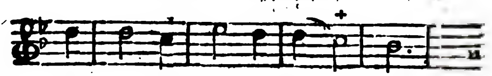


I-ci de trou-ver un cœur Qui



n'eût point aimé, Qu'on n'eût point charmé.

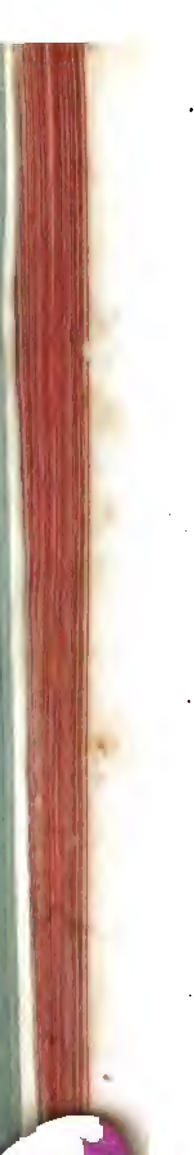
ASTOLFE, *très-vivement.*

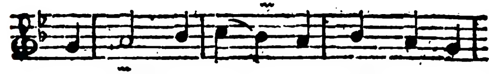


Oui, c'est un phé-no-me--- ne,

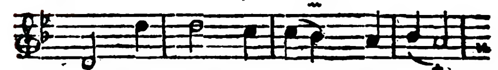


Mais cette fois, Je crois d'honneur

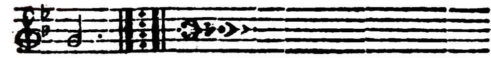




Que nous au- rons l'é - tren - ne d'un



cœur, Nous en au-rons l'é-- tren-



ne.

Oui, j'y mettrois ma tête.

JOCONDE.

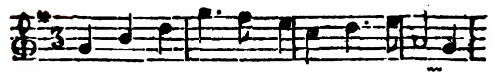
Non pas moi; mais tenez, je vais vous fournir un moyen de me confondre.

Air : *Du Menuet d'Isis.*

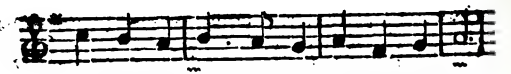
Pour guérir mon incrédulité,
Voulez-vous céder la primauté ?
Voulez-vous permettre qu'à Thérèse,
Au rendez-vous, je parle le premier ?

ASTOLFE, *en riant.*

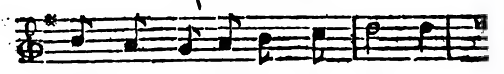
Oh dans ce cas-là, ne t'en déplaise,
Un Roi ne doit point parler le dernier.

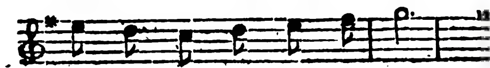


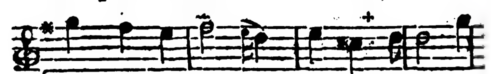
L'honneur du pas est pure fan- tai- si- e;

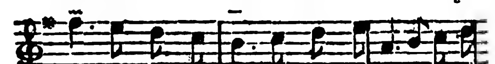


JOCONDE.

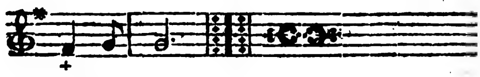












Oh! tenez; suivant notre marché, en ma-

tiere de galanterie, nous devons (vous me l'avez promis,) jouer toujours à billes égales.

ASTOLFE.

Égales, tant que tu voudras.... mais dans cette avanture-ci, il faut bien néceſſairement qu'il y en ait un de nous deux qui lui parle d'amour le premier; & il me ſemble que c'eſt à moi....

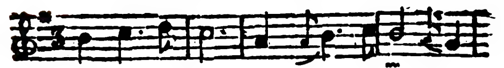
JOCONDE, *l'interrompant.*

Pourquoi donc à vous, s'il vous plaît?.... ce ſeroit à moi plutôt. (*En riant.*) Les Rois ne font-ils pas toujours faire l'eſſai pour eux?... Cependant je veux bien ne pas inſiſter ſur la ſolidité de cette raiſon; je veux bien n'avoir aucun droit pour prétendre la préférence,.... mais tirons-la au ſort.

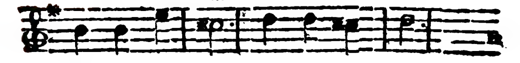
ASTOLFE, *riant.*

Au ſort? ah, ah, ah, ah,.... Eh mais, oui-dà, tirer cela au ſort? c'eſt aſſez plaiſant.

JOCONDE.

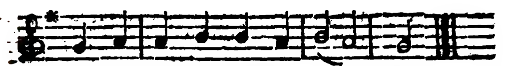


Le plus plaiſant de ce-la, C'eſt que



C'eſt en l'air que nous diſ-pu-tons,


Et qu'à coup sûr nous nous bat - tons
De la chape à l'E - vê - - que.
Quoi qu'il en ſoit, pair ou non?
ASTOLFE, *riant.*
Il eſt bon; Va, je dis pair.
JOCONDE. ASTOLFE, *ſe renfrognant.*
Il eſt non. Non, il eſt bien.
JOCONDE.
ri- di- cu - le! Le ſort veut, le ſort veut



ASTOLFE, *d'un air sérieux & hautain.*

Ah ! je me flatte que vous n'abuserez pas de cette mauvaise plaisanterie.

JOCONDE, *d'un air ferme.*

Je n'abuserai de rien, mais j'userai de tout.

ASTOLFE, *d'un air demi-fâché.*

Ce trait-là n'est pas de Joconde.

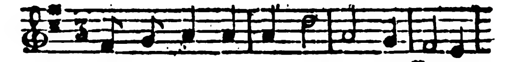
Air : *Buvons à nous quatre.*

FAUT-IL qu'il m'oblige
A m'expliquer mieux ?
Il doit lire dans mes yeux,
Et que je l'exige,
Et que je le veux.

JOCONDE, *d'un air respectueux & piqué.*

En ce cas-là, Seigneur, puisque vous renversez l'égalité convenue entre nous, je vous appelle *Sire* ; & je demande ma retraite *à Votre Majesté.*

Astolfe, *rêvant un instant.*

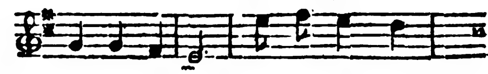


Viens, embrasse-moi, mon cher Joconde,

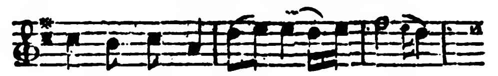
Il l'embrasse.



Il n'est rien au monde que j'estime

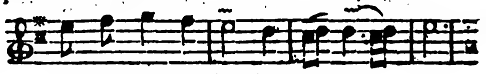


autant que toi, Pas- se-moi D'a-

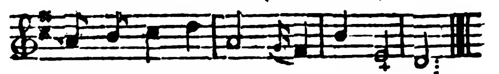


voir fait le Roi ; Fais-moi gra- ce ....

Joconde, *l'interrompant d'un air tendre.*



Entre amis, tout passe, Ah! pas-sez - moi



Ma trop grande audace a vec mon Roi.

Affectueusement.

Et même actuellement que je puis, sans me



dégrader à vos yeux, vous faire ce sacrifice; c'est de tout mon cœur, si vous voulez...

ASTOLFE, *interrompant.*

Non, Joconde; je ne le veux pas.

Air : *Sainte Comode*; noté dans le Rossignol.

Le Mariage n'est fait que, &c.

Non, j'y renonce
Je n'en aurai jamais;
Le Ciel m'annonce
Qu'envain j'y prétendrais;
Hélas! je présumais,
En tenir un là;
Mais pour toi le sort prononce;
Je n'en aurai jamais,
Non, j'y renonce.

Allons, allons ensemble reconnoître le petit labyrinthe.

JOCONDE.

Volontiers, allons.

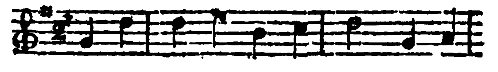
Ils s'en vont.



SCENE VII.

BLAISE, *seul.*

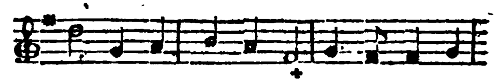
AH! les v'la partis à la fin. Parguenne les gens de qualitai sont de grands Libartins! Que ferons-je? Je ne sons pas eun infâme à aller épouser Thérèse, après une pareille effraction. Eh! mordi, gagnons les devants sur eux; & profitons de leux avanture.



JE savons leux rendez-vous, Et leux



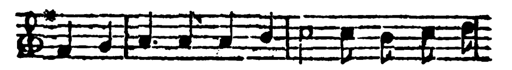
ma-ni- gan-ce; Morgué pervenons-les



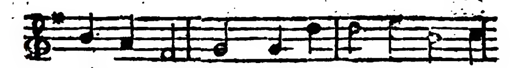
nous, par ma di-li- gen- ce, N'pouvant en

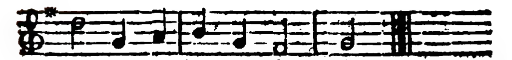


honneur l'apouser, Il faut au moins m'en-



a- muser, en pernant la, la, re, la, la,





Je n'ons point d'eſcrupule à nous faire de ça ; piſq'e Thérèſe nous trompe la premiere. All' n'eſt pas ſi gniaiſe q'e je l'penſois, la petite ruſée ! alle a baillé ſon conſentement en plein à ces Seigneurs... La v'la qui s'en viant nous mentir ſur tout çà. Voyons-la ve..ir.

SCENE VIII.

THERESE, BLAISE.

THÉRESE.

Air : *De la Fuſtemberg*, noté dans le Roſſignol.

La Moutarde au nez me monte.

AH ! Blaiſe, je vians te dire...
Tu vas être content...
Attend un inſtant...
Un moment que je reſpire...
J'ons tant de joye...

. . . Oh tant ! . . . Oh tant ! . . .
Tian, tout ça c'eſt pis qu'un ſonge,
Et je m'y pards, lorſque j'y ſonge.
Ce ſera par moi
Qu't'auras de quoi
Nous marier. . . .

BLAISE.

Par toi !
Quel eſt cette Enigme-ci?
J'n'entens pas c'ci ;
Feignons ici. *à part.*

THÉRESE.

Qu'as-tu ? voici que ta mine s'allonge,
Quand j'avons réuſſi,
Quoi ! c'eſt ainſi
Qu'j'en ons le grand merci ?

BLAISE.

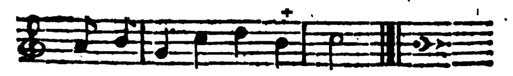
Et non, je te ſis bian obligé ; mais tout du moins que je ſçachions de quoi. (*à part*) Faiſons-la jaſer.

THÉRESE.

Eh bian ! Acoûte donc. Ah ça, tu ſçais bian ces Seigneurs qui logiont ici. . . . Ign'en a un d'eux qui m'a dit d'abord, en me baillant une pierrerie.


ALLONS, donné-moi ta main fil-
lét- te ; ça que je te met- te Cet- te
bague- là, Pis je l'avons prise, Et pis
j'ons mise, Pis vint l'autre après ça' Qui par-
la; Et qui m'disit : ta forteune est
fai-te, Ma brunet-te, Ma pou-lette, Et
pis ti- ra u- ne bourse pleine Que je
gagnerons sans pei-ne, En causant





avec eux, une heure ou deux.

Et ignia cent louis dedans ; & qu'ils m'avont promis dea. Et ça seulement, pour que je les amusions tous deux de notre conversation, ce soir, dans le petit labyrinthe. Ça est-il généreux, ça ?

BLAISE.

Air : *Comme v'la qu'est fait.*

Vous êtes l'Innocence même,
Je voyons bien ça, mon Enfant ;
Mais morgué si Thérèse m'aime,
All' n'prenra rian, Blaise l'y défend.

THÉRESE.

Eh mais, Blaise, tu n'es pas sage,
Comment nous épouser sans ça ?
Sans s'targent point de mariage ;
Pour qui, moi, prens-je s'targent-là ?
Pour qui fais-j'ça ?
Pour qui fais-j'ça ?

N'est-ce pas pour toi, donc ?

BLAISE, *avec colere.*

Pour moi, morgué ! pour moi !

THÉRESE.

Sans doute, pour toi.

Air : *Si le Roi m'avoit donné.*

J'ÉPOUSERIONS ton rival,
Sans tout' ces finesses ;
Car le Procureur Fiscal
A pus qu'toi d'richesses ;
C'est pour qu'tu sois mon époux,
Que je leux prens, voyez-vous,
L'sEspeces, & les bijoux,
Les bijoux, l'sEspeces.

BLAISE.

Encore un coup, ne faut leux rian prenre, Thérèse, j'ons un secret sûr pour t'épouser sans ça.

THÉRESE.

Eh, quêque c'est que ce secret ?

BLAISE.

Air : *Il est gentil, il est joli.*

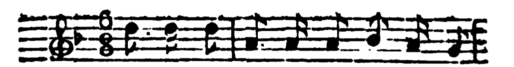
C'EST un secret
Qui force les familles
A marier les filles
Maugré qu'on en ait ;
C'est un secret
Dont jusqu'ici personne

N'usà sans effet ;
Il est parfait ;
Mais l'Amant seul le donne,
C'est un beau secret !

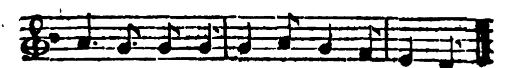
Et comme je sis ton amoureux, ignia que moi qui puisse te l'donner.

THÉRESE.

Eh pourquoi ne me l'as-tu pas baillé plutôt ?



Donne-le, donne-le, donne-le



moi, Donne-le moi donc au plus vi-te.

BLAISE.

Doucement, Thérèse. Ça ne se baille pas comme ça sur le champ, vois-tu : mais trouve-toi au petit labyrinthe eune heure avant stella que t'as donnée à ces Seigneurs, & je te le dirons en plein.

THÉRESE.

Air : L'éguille au cadran du Berger.

NON, dis-le moi,

Sans plus longue demeure,
Blaiſe ; & pourquoi
Faut-il attendre une heure ?

BLAISE.

Thérèſe, il n'eſt pas tems,
Attends, attends !

THÉRESE.

Non, j'n'attendrons pas pus long-tems.



Je veux moi, que tu me l'apprennes dans l'inſtant.

BLAISE.

Jarnigoi, quand je t'dis que ça ne ſe peu pas ; il ne faut pas qu'on nous détourne ; & dame, ça eſt long au moins.

Air : *De néceſſité, néceſſitante.*

FAUT un bout de tems pour l'apprenre,
Ici l'on peut venir nous ſurprenre ;
Mais ce ſoir au petit Labyrinthe,
J't'enſeign'rons ce ſecret-là ſans crainte.



THÉRESE.

Eh bian, trouves-t'y donc à huit heures & demie frapantes, & n'y manques pas, Blaiſe.

BLAISE.

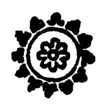
BLAISE.

Va, va, je n'ons garde. (*à part en s'en allant.*) Dans ce rendez-vous, je l'amegnerons peut-être à nous apouser.

THÉRESE, *en s'en allant.*

Si le secret de Blaise n'est pas suffisant, je serons toujours à tems de prenre l'argent de ces Seigneurs pour apouser Blaise.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BLAISE, *ſeul.*

OH ça, rêvons un tantet à ce que je venons d'apprenre ?... que Thibaut ne peut pus du tout apouſer Thérèſe ; j'allons l'y dire ;... Mais ça me rend-t-il plus riche ça, moi ? Madame Dutour m'en baillera-t-elle ſa fille davantage ?... Non morgué... profitons dans le rendez-vous, de la ſimplicité de Thérèſe. Igni aura que ça, *autem*, qui me ſarvira d'introduction à l'apouſer. — Au fait, mon intention eſt bonne :

Air : *Du Menuet d'Iſis.*

D'ABORD, ſi je voulons l'abuſer,
C'eſt qu'après je comptons l'apouſer ;
Je ſentons qu'il ſeroit bian plus ſage,
Vu l'innocence, & la vartu qu'alle a,
D'aller à ça par le mariage ;
Que d'aller au mariage, par ça.

Mais ça eſt impoſſible. Faut un éclat, faut queuque chifonnage, qui parforce la mere à m'offrir ſon enfant.

SCENE II.

THERESE, BLAISE.

THÉRESE.

TE v'la déja, Blaise ? c'est trop tot ; ignia encore pour une demie heure de jour.

BLAISE.

Oh je ne venons pas encore pour çà. J'acourons pour t'aprenre eune bonne nouvelle.

Air : *Vive notre vénérable Abbé !*

JE vians te dire que Piarre a dit
A Barbe, qui l'a dit
A Judith
Sur laquelle Colas a du crédit,
Et c'est ce darnier qui me l'a redit...

THÉRESE.

Mais voyez queu bavard maudit !
Dis vîte ce que l'on t'a dit.

BLAISE.

Eh dame ! l'on dit...
Si l'on m'étourdit,
Cela m'intardit
Sans contredit...
L'on dit, ... l'on dit...

THÉRESE.

Il n'ſçait ce qu'il dit ;
Ni c'qu'on l'y a dit.

Attens donc. Je voulons te dire que Thibault ne ſçauroit plus à préſent être ton mari. Faut qu'il apouſe la groſſe Jacqueleine, ou qu'il ſoit pendu. Ça eſt forcé, vois-tu.

THÉRESE.

Eh ! pourquoi l'y force-t-on, pourquoi ça ?

BLAISE.

Air : *Un Abbé dans un coin, ſur du foin.*

Dame ! pourquoi cela ?
Tian le v'la...
(Mais comprenras-tu ça ?)
C'eſt qu'un jour ce bon drille
S'en fut, à pas de loup,
Charcher, à cette fille,
Un enfant ſous un chou.

THÉRESE.

Eh ! ça force à épouſer une fille ça ?

Air : *Vous m'entendez bien !*

Va donc vîte m'en charcher un ;
Le devroit-on dire à quenqu'un
Qui m'aime à la folie ?...

BLAISE.

Là, là!
Dame, ça fait partie
De mon ſecret dea.



THÉRESE.

Ah, ouiche! ton ſecret! ton ſecret! il n'eſt peut-être pas ſi sûr que ſtilà.

BLAISE.

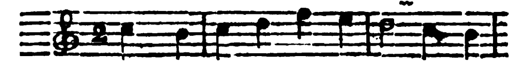
Si fait. Diable! Le mien ne manque jamais.

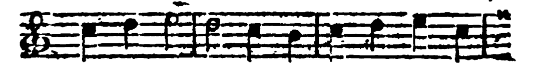
THÉRESE.

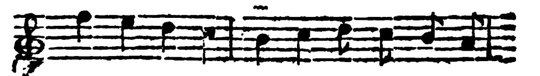
Fauroit le voir, pour le croire. De qui l'as-tu appris?

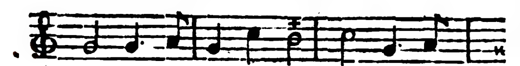
BLAISE.

De qui je l'ons appris? Oh! je l'ſçavons de main de maître.

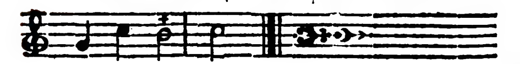








got ; T'en ſe- ras con- ten-te , Du ſe-



cret d'ma Tante.

THÉRÈSE.

Eh bian donc, quand il ne fera plus goutte, trouve-toi au détour de la petite ruelle, pour que je n'aille pas ſeule au petit Labyrinthe; car la nuit j'ons peur des eſprits.

BLAISE.

Oui, Thérèſe. J'y ſerons ſeuls, & je te dirai tout ça, tout à notre aiſe.

Blaiſe s'en va.

SCENE III.

THERESE, *ſeule.*

OH oui, je ſerons ſeuls. Ces Seigneurs ne vianront qu'une bonne heure après ; parſonne ne nous dérangera.

Air : *A tout Mortel la tête tourne ;*
noté dans le Roſſignol,
Le Roſſignol ſe fait entendre, tendre.

BLAISE, ſans que l'on nous détourne ;

Tourne, tourne,
M'aprenra son secret biantôt;
V'la le Soleil qui s'en retourne,
Tourne, tourne,
Et voilà le jour qui se clôt.
Plus j'y songeons, plus la tête me tourne,
Tourne, tourne,
D'apprendre au plutôt,
Comment, & par où ce secret-là tourne,
Tourne, tourne,
A nous épouser si-tôt.

Voici ma mere; tâchons de la faire aller coucher, avant que d'aller à notre secret.

SCENE IV.

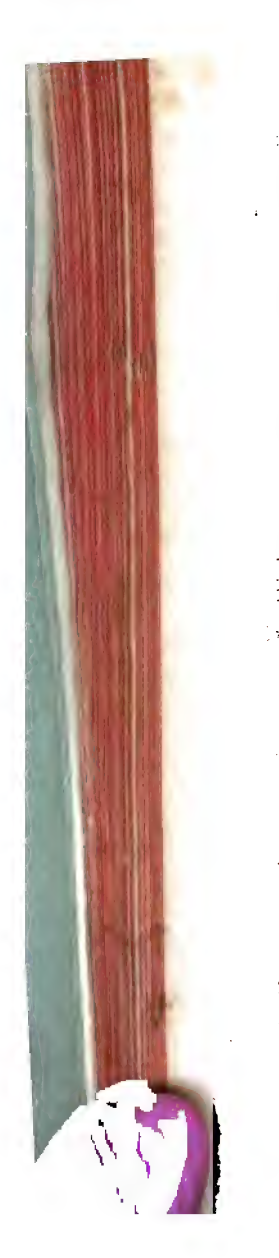
Madame DUTOUR, THERESE.

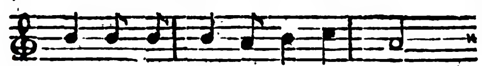
Madame DUTOUR.

COMMENT! Thérèse, que fais-tu là? Tu n'es pas encore à danser cheux le Procureux Fiscal?

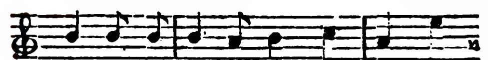
Air: *Toque, mon Tambourin, toque.*

MAIS queulle indolence!
Quoi! rian ne t'émeut?

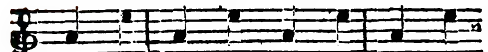




Songez à danſer comme il faut,



Al'ez, ma fil - le, faire un ſaut, deux



ſauts, trois ſauts, quat'ſauts, cinq ſauts, ſix



ſauts, ſept ſauts.

Moi, je n'en vais faire qu'un d'ici à mon lit.

THERESE.

J'y vais donc ſur le champ, ma mere, piſque vous m'y envoyez. (*à part.*) Allons à la petite ruelle.

Thérèſe s'en va.



SCENE V.

Madame DUTOUR, *seule.*

QU'ALLE est heureuse d'être encore dans l'âge de danser !

Air : *Le joli jeu d'amour n'a pas besoin du jour.*

Il est bian dur, pourtant,
Il est bian attristant
D'avoir passé le tems, où l'on danse !
Que ces biaux jours-là
Passont vîte ! à peine on a
Le tems d'en goûter la
Jouissance.
Il est bian dur pourtant,
Il est bian attristant
D'avoir passé le tems, où l'on danse !

Mais voici ces Seigneurs ; il conviant que je leux fassions une vespérie sur leux Demoiselles.

SCENE VI.

ASTOLFE, JOCONDE, Madame DUTOUR.

ASTOLFE, *bas à Joconde.*

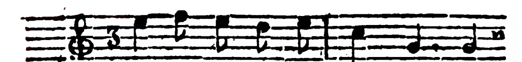
TACHE de nous défaire de cette mere. Comme c'est à toi à entamer la conversation, je vais me promener un heure.

Il sort.

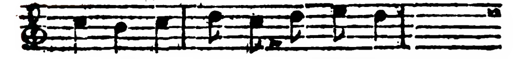
SCENE VII.

JOCONDE, Madame DUTOUR.

JOCONDE.



AH, ça, ma bonne me-re, Ren-



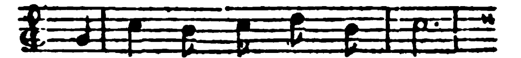
trez, & laissez-moi seul i-ci!

Madame DUTOUR.



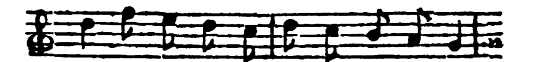
Monsieur, j'ons u-ne af-fai-re...

JOCONDE, *l'interrompant.*



J'ai, ma Reine, af-fai-re auf- fi;

Madame DUTOUR.

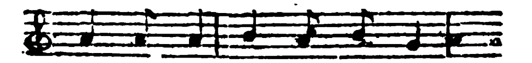


Oh! jallons vous la dire en racourci...

JOCONDE, *l'interrompant.*

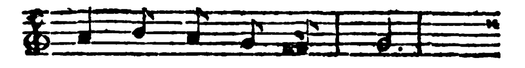


Mais quel tour-ment eft ce-ci?

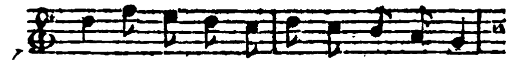


Je veux ref-ter feul i-ci.

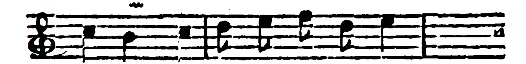
Madame DUTOUR.

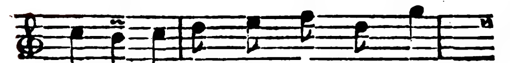


Non, te-nez la voi-ci,



C'eft que, voyez-vous bian, mon bon Monfieur,







JOCONDE.

Comment !

Madame DUTOUR.

Toujours des femmes d'une mauvaiſe conduite à vos trouſſes ! Ça décrédite une maiſon, ſentez-vous ?

JOCONDE.

Quoi, mon enfant, tu veux que nous fermions not' porte à toutes les femmes, &...

Madame DUTOUR, *l'interrompant.*

Oh non ; je ne ſons pas ridicule.

Air : *V'là c'que c'eſt qu' d'aller au bois.*

VOIR une fémm' par-ci par-là,
Oh ! paſſe pour ça,

Oh ! passe pour ça !
Mais, ne vous flattez pas, déja,
Que je m'accommode
D'être une commode,
L'on ne m'aménera point là !
Oh fort peu d'ça,
Oh fort peu d'ça !



Comment donc ! ils me montriont déja au doigt dans le village.

JOCONDE, *avec humeur & d'un air d'impatience.*

A la bonne heure ; allons vous ne verrez plus de femmes chez vous. Vous en allez-vous ?

Madame DUTOUR.

Vous me promettez donc qu'il ne vianra plus de Demoiselles la nuit ?

JOCONDE *vivement.*

Eh, oui, oui.

Madame DUTOUR.

Qu'il n'arrivera pus de Dames de Paris ?

JOCONDE, *impatiemment.*

Eh, non, non.

Madame DUTOUR.

Plus de Duchesses de Versailles ?

JOCONDE, *avec colere.*

Eh ? non, non, non, cent fois non. (*à part.*) Cette damnée femme-là me fera manquer mon rendez-vous !

Madame DUTOUR.

Je ſentons bian que j'ons tort de vous détourner ; mais penſez un peu ce que ça fait ſur une jeuneſſe comme Théréſe, qui voit ça.

Air : *Pour faire l'amour la nuit & le jour.*

Mon enfant s'roit pardu ;
Dame, l'exempe opere ;
Que deviant la vartu
De fille, qui voit faire
L'amour,
La nuit & le jour ?

JOCONDE, *tapant du pied de fureur.*

Eh non, morbleu ; je vous jure que nous ne recevrons point de femmes. Me laiſſerez-vous ?

Madame DUTOUR.

Ah ! l'honnête homme ! Parmettez que je vous embraſſions.

Pendant qu'elle embraſſe Joconde, Blaiſe & Théreſe montent enſemble au petit labyrinthe, qui eſt au fond du Théâtre

& qui sera disposé de maniere que ces deux Amants soient vus des Spectateurs; & qu'ils ne paroissent pas pouvoir l'être pleinement des Acteurs.

BLAISE, *à Thérese.*

Vîte, vîte, coulons-nous vîte au petit labyrinthe.

Madame DUTOUR.

Adieu, mon bon Seigneur. Je vais à présent dormir bian tranquille.

SCENE VIII.

JOCONDE, *seul.*

AH! m'en voilà quitte à la fin! & ma foi (*Regardant sa montre, & la faisant sonner.*) à l'heure tout juste ... ne faisons pas attendre Thérese.

Air: *La beauté, la rareté, la curiosité.*

PLUS je suis enchanté
De rencontrer en elle,
La beauté;
Plus je serois flatté
De trouver dans la Belle,
La rareté;

Mais je n'ai point compté
D'y voir ce que j'appelle,
La curiosité.

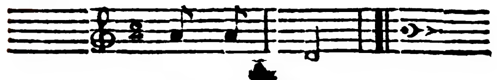
(Quand il est proche du labyrinthe.)

Air : *Ma Comere, quand je danse.*

Ah Ciel ! quelle est ma surprise,
Elle a quelqu'un avec soi ;
Oui vraiment, la place est prise ;
Quelqu'un lui parle avant moi.
J'entens, je croi,
La voix du Roi,
Je l'apperçoi,
Je le voi,
C'est le Roi:
Ne faisons pas la folie
De m'en fâcher ; non, ma foi.

(Revenant au bord du Théâtre.)

Ah ! le fripon de Roi (il me fait amuser par la mere, pendant qu'il va trouver la fille. C'est la le tour d'un de ses Pages, une vraie espiéglerie.



Voyons tout.

(Il retourne au fond du Théâtre.)



Le coquin y ſera attrapé à ma place; il le mérite bien; j'en ſerai comblé.

Ensuite, c'est moi qui cause ;
Et qui causera.

D'un air plus sérieux.

Il auroit pu cependant avoir quelques égards en retour de ceux que j'ai eus pour lui ; mais voilà comme sont nos courtisans ; ayons des bontés pour eux, ils en abusent.

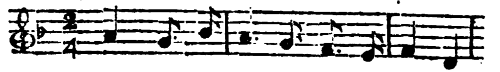
Il se retire.

SCENE X.

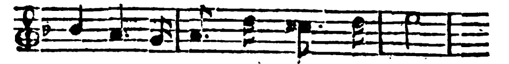
JOCONDE, *au fond du Théâtre ; & entendant qu'il y a encore quelqu'un avec Thérese, d'un air d'humeur.*

ENCORE ! .... Oh celui-là est vif ; encore !

(S'avançant au bord.)



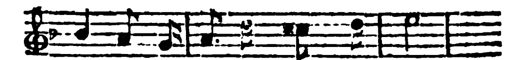
ALLONS, demandons ma re-trai-te,



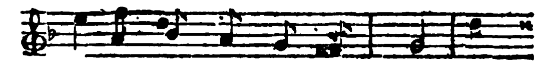
Le Prince enfin me pousse à bout ;



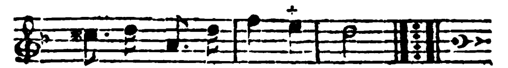
Oui d'une é-ga-li-té complet-te,



Un Roi peut donner l'avant - goût.



Mais la rend-il jamais par - fai - te ? Les



Rois sont toujours Rois en tout.

d'un ton piqué.

Non ; c'est qu'il n'est pas content d'être le premier, contre toutes regles de l'équité, il veut encore être le seul...

Air : *Loth voyant sa ville en feu, d'un haut lieu.*

MAIS dans le fond je suis fou...
Et par où
Dois-je me fâcher beaucoup ?
Laissons-lui faire le brave ;
Je suis fou,
Je suis fou,
De prendre l'affaire au grave.

(*Se promenant, & allant alternativement au fond & sur le bord du Théâtre.*)

C'eſt une friponnerie de jeune homme. Il me ſuffit d'avoir ſoutenu dignement tantôt mon caractere vis-à-vis de lui. Plaiſantons du reſte... Le voici, feignons de ne pas l'appercevoir.

SCENE XI.

JOCONDE, ASTOLFE.

JOCONDE, *d'un ton de perſifflage, & ne faiſant pas ſemblant de l'appercevoir.*

Air : *O réguingué, ô lon lan la.*

PARLANT long-tems, la nuit à l'air,
Le Roi pourroit bien s'enrouer....
(*Aſtolfe lui frappe ſur l'épaule.*)
Mais, quoi, c'eſt lui !

ASTOLFE.

C'eſt moi, mon cher ;
(*D'un ton ironique.*)
Ne t'ai-je pas trop fait attendre ?

JOCONDE.

Vous plaiſantez ? c'eſt bien l'entendre.



ASTOLFE, *étonné.*

Je plaiſante, moi ?

Air :

Air : *Jean, ce sont vos rats.*

AH ! finis, de grace,
Je suis fort pressé
De remplir la place
Que tu m'as laissé ;
Mais avant de joindre la belle ;
Je veux sçavoir, tu me diras,
Tu m'éclairciras,
Dis-moi, Thérese l'avoit-elle ?

JOCONDE.

Mais voyez quels rats!

ASTOLFE.

Comment, ne l'avoit-elle pas?

JOCONDE.

Air : *C'est chez vous qu'on voit couler le nectar le plus doux.*

C'EST de vous,
Qu'on peut apprendre un mystere si doux.

ASTOLFE,

C'est de vous,
Et je n'en suis point jaloux.

JOCONDE.

De moi ? de moi, dites-vous ?
Et ! comment le saurions-nous !

JOCONDE.

Quoi, n'étiez-vous pas, Seigneur, avant nous ;
Au rendez-vous ?

ENSEMBLE.

C'est de vous,
Qu'on peut apprendre un mystere si doux ;
C'est de vous,
Et je n'en suis point jaloux.

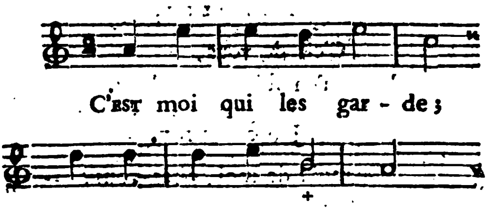
ASTOLFE, *avec impatience.*

Moi ! j'ai été au rendez-vous avant toi, moi ?

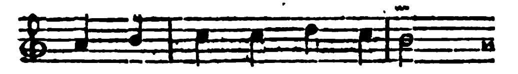
Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

A ma parole, ami, je suis fidele ;
Moi, j'ai vu la Belle ?
Moi, qui, comme un sot,
Croque ici le marmot ;
Tandis qu'ici j'attens de tes nouvelles,
Et que tu m'appelles ;
Tandis qu'en Héros,
Je garde les manteaux.

JOCONDE.

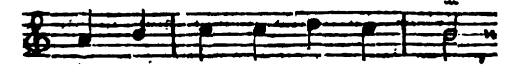


ASTOLFE.



C'est toi, qui les gar - de, toi?

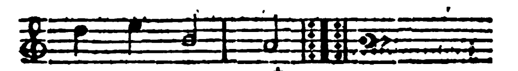
JOCONDE.



C'est moi qui les gar- de, moi.

ENSEMBLE.

Ce soin me re - gar- de; C'est moi



qui les gar - de.

ASTOLFE, *très-vivement.*

Oh! morbleu, il est trop impatientant aussi...

JOCONDE, *d'un air riant.*

Oh! vous avez de l'humeur! Eh, de quoi donc? de ce que Thérese ne s'est pas trouvée un prodige? ... Eh, mais...

Air: *Le Cabaret est mon réduit.*

THÉRESE a fait ce qu'elle a dû,
Avez-vous à vous plaindre d'elle?

JOCONDE, *en riant.*

Avalons la pilule.

ASTOLFE, *d'un air piqué.*

Je sens les mouvemens
D'un dépit ridicule,
Que je me dissimule.

JOCONDE, *toujours en riant.*

Quand j'étois incrédule,
Avois-je, eh bien, si grand tort de douter ?

SCENE XII.

THERESE, BLAISE, ASTOLFE, JOCONDE.

BLAISE, *achevant l'air.*

TIAN : c'est un vain squrpule,
Que je voulons t'ôter.

THÉRESE, *achevant l'air.*

Veux-tu t'arrêter ?
Comment tenter
De m'affronter!
Non, sans m'prêter
A t'écouter,
Faut me hâter

De te quitter.

Continuant sur l'Air : *Dérouillons.*

Non Blaise,
Je ne veux pas qu'on me baise ;
Je ne veux pas qu'on me baise
La main.
De ton secret, est-c'là le fin ?
Moi, Blaise ?
Je ne veux pas qu'on me baise ;
Ça n'est pas sage, c'est vilain ;
Je ne veux pas qu'on me baise
La main.

Je n'te parmettrons pas la moindre libarté, d'abord, & pour qu'ça n'arrive pas, je t'plantrons-là... Ah ! vous voilà, Messieurs ?

ASTOLPHE, *en riant.*

Eh oui, oui ; & vous aussi.

JOCONDE, *riant aussi.*

Oui, oui ; & Blaise aussi.

THÉRESE.

Air : *Mami' Babichon.*

VOIRMENT oui,
C'est lui,
C'est Blaise aujourd'hui
Qui m'prend pour une bête ;
Il viant m'proposer,

Pour m'épouser,
D'user
D'un secret malhonnête.

Je n'ons pas d'esprit, mais j'ons de la vartu. J'aimons mieux gagner votre argent que d'avoir son vilain secret.

BLAISE, *en fureur.*

Comment, gagner leux argent!

THÉRESE.

Air: *Aye, aye, Jeannette!*

AH ça, tu nous laisseras
Ici jaser à notre aise;
Quand est-ce que tu t'en vas?
T'es de trop, sens-tu ça, Blaise?

BLAISE, *criant comme un diable.*

Aye, aye, aye,
Aye, aye, aye, Thérese,
Thérese, aye, aye, aye.



ASTOLFE.

Maraut, ne veux-tu pas tant crier!

JOCONDE.

Veux-tu te taire, coquin?

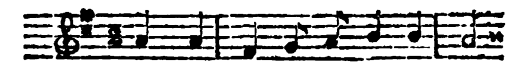
BLAISE, *criant plus fort.*

Aye, aye, aye, Thérese,
Thérese, aye, aye, aye.

SCENE XIII & *derniere.*

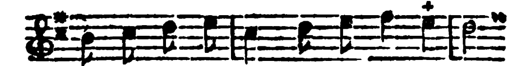
Madame DUTOUR, ASTOLFE, JOCONDE, THERESE, BLAISE.

Madame DUTOUR.



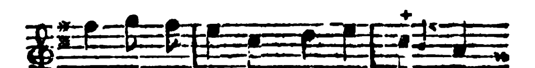
Queu bruit! queu ta-pa-ge de chian!

(*Tous les Acteurs*)



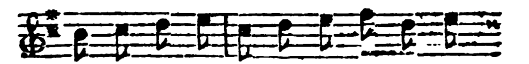
Qu'arrive-t'il donc? Madame, rian, rian

ASTOLFE. JOCONDE.



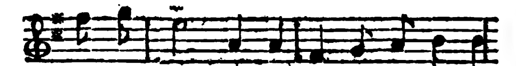
C'est que Thérese,.. C'est que Blaise...

BLAISE.

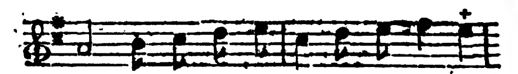


Que Blai - se fait bian de rompe ici yot'

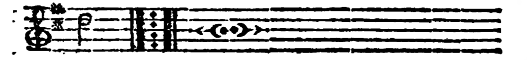
THÉRESE.



entrequian. Vous voyez bian Que ce n'est Madame Dutour.



rian. Non, mais je vois bian Que j'n'y conçois



rian.

Ici tous les Acteurs, excepté Thérese, parlent à la fois.

BLAISE.

Madame, c'est que ces Seigneurs voulions ôter à Thérese...

Madame DUTOUR.

Trédame, Blaise, que faisoient-ils donc à Thérese?

ASTOLFE, & JOCONDE.

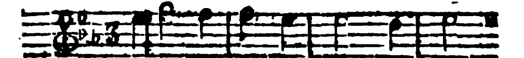
Madame, c'est que nous avons trouvé ici Thérese...

ASTOLFE.

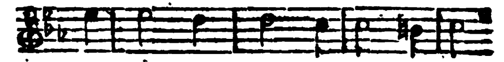
Mais de grace, ne parlons pas tous ensemble.

Madame DUTOUR.

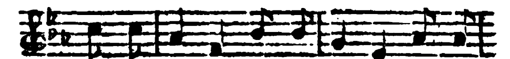
Eh mais, ça est vrai; car,



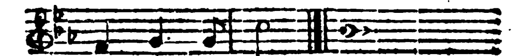
UN bruit, tel que ce-lui qu'on fait,



Doit vous em-pê-cher en ef-fet;



De nous mettre, nous bien mettre, De nous



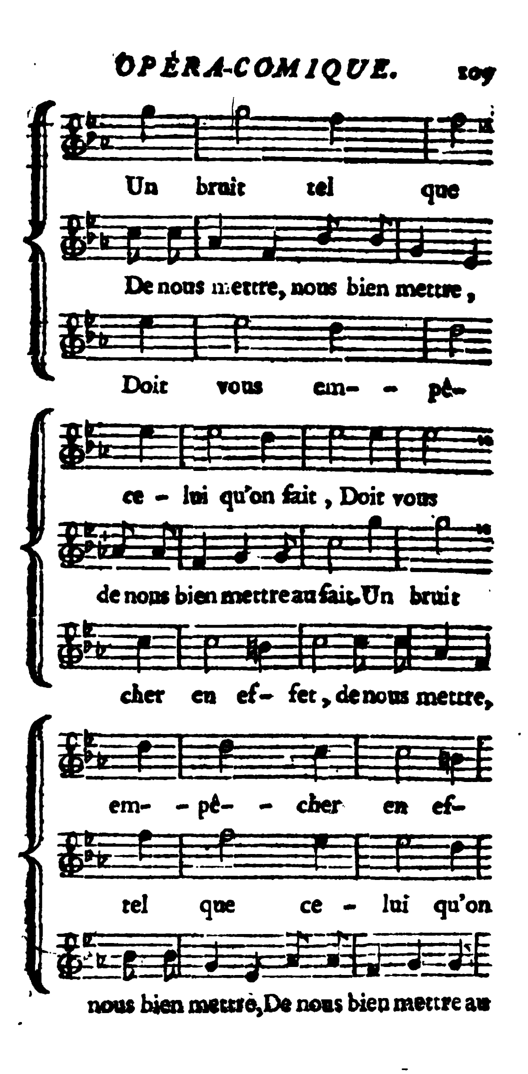
bien mettre au fait.

TOUS LES ACTEURS.

Oh! il n'y a rien de plus sûr.




lui qu'on fait , Doit vous empêcher
Un bruit tel que ce-
en ef-fet De nous mettre, nous bien
lui qu'on fait Doit nous em-
Un bruit tel
mettre, De nous bien mettre au fait.
pê - cher en ef - fet
que ce - - - lui qu'on fait


Un bruit tel que
De nous mettre, nous bien mettre,
Doit vous em- - pê-
ce - lui qu'on fait, Doit vous
de nous bien mettre au fait. Un bruit
cher en ef- fet, de nous mettre,
em- - pê- - cher en ef-
tel que ce - lui qu'on
nous bien mettre, De nous bien mettre au



ASTOLFE.

Eh mais, parbleu; taisez-vous donc. Tien, ma bonne Dutour, voici le fait: ta fille nous a tentés.

Madame DUTOUR.

Ça est indigne!

THÉRESE.

Ça est drôle!

JOCONDE.

Oui, cela est plaisant.

BLAISE.

Non, cela est impartinent.

ASTOLFE.

Oui; mais écoutez donc; si sa beauté nous l'a fait attaquer, sa vertu nous désarme.

Air : *Tout consiste dans la maniere & dans le goût.*

Oui, lorsque sa beauté nous touche ;
Que nous admirons sa candeur ;
Aurions-nous l'ame assez farouche,
Pour vouloir causer son malheur ?
Non, quelque desir qui me presse,
Non, je veux
Lui faire voir que la sagesse
Rend heureux.

Oui, mon aimable enfant, je voulois te donner cent louis pour te séduire ; en voici deux cens, que je te donne pour te marier à Blaise.

Madame Dutour.

Quoi ! . . . Eh mais. . . . Je sons ébaubie. . . . Oh je perférons Blaise à Thibaut.

Thérese, *courant embrasser le Roi.*

Oh ! mon digne Seigneur, parmettez que je vous embrassions.

Madame Dutour.

Et moi, & moi donc ?

(Elle le dépoudre.)

Blaise.

Et moi, & moi donc ? tatigoi.

JOCONDE.

Doucement, mes enfans, doucement. A ces manieres grandes & nobles, reconnoissez en sa personne, Astolfe, Roi de Lombardie.

BLAISE.

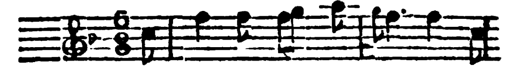
Faut bian que ce soit un Roi ou un Fermier général, pour jetter ainsi tout par les fenêtres par geunerosité.

ASTOLFE.

En voilà assez; mariez-vous, soyez heureux & nous Joconde, retournons demain avec nos femmes, bien convaincus qu'elles sont les mêmes dans tous les pays.

VAUDEVILLE.

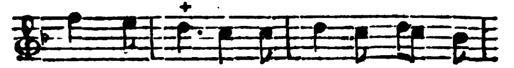
JOCONDE.



DANS ce siecle où les Dames, Ne



se font point pri- er, A voir tou-



tes les femmes A- fin de va- ri-





grand sor-cier.

ASTOLPHE.

VOYANT trahir ma flamme ;
Moi-même, ayant surpris,
Avec ma digne femme,
Le Nain qu'elle avoit pris,
J'ai dans la France
Pris ma vengeance
Sur nombre de Maris.

Madame DUTOUR.

L'AMOUR en sentinelle,
Guette l'instant d'entrer
Au cœur d'une pucelle,
Qu'il fait rire & pleurer.
Ce petit traître
Se pique d'être
Plus malin qu'un sorcier.

JOCONDE.

CHEZ nos Nymphes gentilles
Aller négocier ;
Avoir toutes les filles,
Quand on eſt financier :
C'eſt une affaire
Que l'on peut faire,
Sans être un grand ſorcier.

THÉRESE.

J'VONS ſavoir de toi, Blaiſe,
Ton ſecret ſans l'payer ;
Ça m'fera-t'il bien aiſe ?
Ça va-til m'égayer ?
Eſt-ce une affaire,
Qu'on puiſſe faire,
Sans être un grand ſorcier ?

BLAISE.

D'MAIN j't'avons ſans remiſe,
Tout à notre gogo ;
D'main je vons à l'Egliſe
Nous marier tout d'go,
La bonne affaire,
Qui m'reſte à faire,
Après le *conjungo*.

FIN.

NICAISE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES

ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

Madame JÉRÔME, *Marchande Drapiere.*

SUZANNE, *fille de Madame Jérôme, mariée le jour même avec M. Bartholin.*

Monsieur BARTHOLIN, *Conseiller de la Cour des Aides.*

NICAISE, *premier Garçon de Boutique de Madame Jérôme.*

Quatre GARÇONS de la Nôce.

TROUPE DE VIOLONS.

La Scène est dans la Maison & le Jardin de Madame Jérôme à Saint Cloud.

Les Lecteurs qui veulent que l'on annoblisse tout, n'aimeront pas le style de cette Comédie, de laquelle tous les Personnages, pris dans l'état *le plus Bourgeois*, doivent nécessairement parler le langage de cet état. L'on n'a pas dû, d'ailleurs, s'éloigner de la naïveté du style du divin *La Fontaine*, dont on a tiré le fond de cette petite Piece de Société. Mais, quelque peine que l'on ait prise pour se rapprocher du style de cet Auteur unique, l'on n'en a aucune à avouer que l'on en est bien loin. Sa maniere d'écrire, pleine de simplicité, de finesse & de graces, fera toujours le désespoir de ceux qui s'efforceront, inutilement, de vouloir imiter cet Auteur inimitable.



NICAISE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Maison de Campagne de Madame Jérôme.

SCENE PREMIERE.

NICAISE, *seul.*

EH bien? pauvre Nicaise! ç'en est donc fait? voilà ta Maîtresse mariée à un autre; tu viens d'en être témoin. — Je suis sorti de l'Eglise le premier; il n'est pas encore dix heures; toute la Nôce va bientôt arriver. — Cela est

drôle pourtant ! Parce que je ne ſuis que Garçon-Marchand, & que je n'ai pas de bien, Mademoiſelle Jérôme, qui n'eſt que la fille d'un Marchand de Drap, comme moi, épouſe Monſieur Bartholin, le plus riche Conſeiller de la Cour des Aides, quoiqu'elle ait de l'amour pour moi ! ainſi va le monde. — Oh mais, il ſeroit bien plaiſant, ſi ce qu'elle m'a promis.... Pardi, combien de fois m'a-t-elle dit : Mon cher Nicaiſe, je vous donne ma parole, qu'à qui que ce ſoit qu'on me marie, quand ce ſeroit même à un Préſident, vous aurez ſur lui la préférence, en cas de ce qui regarde l'amour, ſoit la veille, ſoit le jour de mon mariage.— Elle ne m'a ſonné mot hier... C'étoit la veille... Il faut voir aujourd'hui, ſi elle m'accordera cette gracieuſeté qu'elle m'a promiſe... en propres termes, mêmement... & plus de vingt fois dea... & encore avant-hier, oui... Ah ! du moins, cette préférence, qu'elle appelle... me conſoleroit de ne l'avoir pas épouſée... & ſon mari, Monſieur le Conſeiller, n'en auroit que le vent.



SCENE II.

NICAISE, Madame JEROME, Monsieur BARTHOLIN, SUZANNE. Toute la NOCE, les VIOLONS à la tête.

La Nôce ne fait que traverser le Théâtre, les seuls Acteurs restent sur la Scène.

SUZANNE, *à Nicaise,*

AH, où étiez-vous donc, Monsieur Nicaise? Je ne vous ai point vû à l'Eglise, & tout Saint-Cloud y étoit cependant.

Elle lui glisse un billet dans la main.

NICAISE.

Oh! j'y étois aussi, Madame. *A part.* Dieu me pardonne, je crois que voilà le billet pour le rendez-vous.

Ici, toute la Nôce défile, & quand les Mariés sont prêts à sortir, les Garçons de la Nôce ferment, à double tour, les deux portes; restent en dehors, en faisant des éclats de rire, & renferment le Marié avec la Mariée.

SCENE III.

SUZANNE, BARTHOLIN, les quatre GARÇONS de la Nôce, *en dehors, deux à chacune des deux portes, qu'ils ferment à double tour.*

Premier GARÇON de la Nôce, *riant & criant à tue-tête.*

AH, ah, ah, ah, ah! en prison! en prison!... Ah, ah, ah! l'on vous arrête tous deux! *De par le Roi* (*).

Second GARÇON, de la Nôce, *aussi en dehors, criant de même.*

Non, non! vous êtes prisonniers tous deux! *de par l'Amour. Riant.* Ah, ah, ah, ah, ah!

Troisieme GARÇON *à l'autre porte.*

Ah, ah, ah, ah, ah! Monsieur le Marié vous ne direz plus qu'il n'y a point de belle prison! ah, ah, ah!

Quatrieme GARÇON, *de ce même côté.*

Au revoir, Monsieur le Marié, ah, ah, ah,

(*) *De par le Roi!.... De par l'Amour!* L'on sent que ces excellentes plaisanteries sont du ton de deux Clercs de Procureur, qui sont du nombre des Garçons de la Nôce.

Adieu,

Adieu, Madame la Mariée! ah, ah, ah, ah, ah! Adieu, adieu!

BARTHOLIN, *allant à l'une des portes, où il dit, à part.*

Ils ont réellement fermé les portes. — Parbleu! Messieurs les Garçons de la Nôce me jouent-là un tour, qui ne me déplaît point du tout. *Il va à l'autre porte.*

SUZANNE, *à part, & d'un air inquiet.*

Il me déplaît très-fort, à moi. J'aime Nicaise; mon amour veut lui tenir parole; j'y suis déterminée; ... mais, comment faire, à présent?

BARTHOLIN, *revenant de l'autre porte, & à part, en riant.*

Tout est barricadé. Eh bien! voilà, par exemple, une plaisanterie d'un très-bon goût; ... une plaisanterie d'un genre excellent! — Mais, voyons encore si nous sommes bien exactement enfermés. *Il va d'une porte à l'autre, pour s'assurer si elles sont bien fermées; & il regarde par les trous des serrures, s'il n'est personne en dehors.*

SUZANNE, *à part, en soupirant.*

Ah! nous le sommes bien sûrement! cela

n'est que trop certain! — Comment nous tirer de-là!... Il faut jouer vis-à-vis de mon mari, le rôle d'une innocente;... le rôle d'une Agnès;... sur un rien, lui chercher querelle;... je n'ai que cet expédient pour me débarrasser de lui, dans ce moment. *L'Actrice doit partir de ce peu de mots pour son jeu, dans le reste de cette Scène. Elle doit jouer le personnage d'une fille qui n'est point instruite, & qui est même un peu niaise; & de tems en tems, faire entendre par des coups d'œil pleins de finesse, que tout cela n'est qu'un jeu joué, avec lequel elle surprend la crédulité de son mari.*

BARTHOLIN, *revenant d'un air satisfait, & avec vivacité.*

Enfin, ma très-belle!.... ma très-aimable femme, me voilà donc votre prisonnier! — *Tendrement:* Le voilà donc enfin arrivé ce jour tant desiré; ce jour de bonheur;... où je puis faire éclater tout l'amour...

SUZANNE, *s'éloignant & l'interrompant en baissant les yeux, & jouant l'embarras.*

Monsieur!.... certainement, Monsieur,.... j'ai bien de la reconnoissance... de vos bons sentimens, qui me paroissent... je suis bien

embarrassée ... d'y répondre... voyez-vous.... & je voudrois ....

BARTHOLIN, *vivement.*

Ah! petit-à-petit, je sçaurai dissiper cet embarras! asseyons-nous-là, de grace, pour causer; asseyons-nous... *Il veut la faire asseoir sur un sopha qui est à la premiere coulisse.*

SUZANNE, *d'un air inquiet & d'un ton affirmatif.*

Non, Monsieur, non... Monsieur. Je veux rester debout, s'il vous plaît.

BARTHOLIN, *très-vivement.*

Eh mais, pourquoi?... pourquoi voulez-vous vous tenir debout? étant assise, mon amour pourroit vous faire entendre & vous expliquer plus tranquillement...

SUZANNE, *d'un air agité.*

Je voudrois ne rien entendre, Monsieur; mais, ... je voudrois bien sortir d'ici; .... voilà ce que je voudrois.... *Elle fait quelques pas pour s'en aller.*

BARTHOLIN, *la suivant.*

Eh! comment sortir? *en riant:* nous sommes enfermés, Dieu merci. — *La serrant légérement & tendrement dans ses bras.* Ah! ma chere

Suzanne... ma chere Suzanne!... soyez sensible à l'amour tendre & délicat que vous m'avez inspiré! & que....

SUZANNE, *se débarrassant de ses bras, avec une colère qu'elle affecte.*

Finissez, Monsieur!... Oh finissez!... a-t-on jamais rien vû de pareil?... Vous prenez-là des libertés!... Où avez-vous appris à vivre, Monsieur?.... Fait-on de ces impolitesses-là à quelqu'un comme il faut?

BARTHOLIN, *reprenant vivement.*

Mais je n'ai rien fait là, qui puisse vous fâcher.... songez-donc, qu'actuellement, vous êtes ma femme!... Vous êtes bien actuellement ma femme; & rien ne doit....

SUZANNE, *l'interrompant & feignant toujours de la colère.*

Eh bien! votre femme, Monsieur, je la suis. J'en demeure d'accord... Mais sous ce prétexte-là, vous convient-il d'avoir, tout d'un coup, de ces petits airs familiers avec une Demoiselle?... de me serrer entre vos bras, comme vous venez de faire? cela convient-il donc? me prenez-vous donc pour votre jouet?

BARTHOLIN, *d'un air tendre & vif.*

Ah ça! daignez m'écouter un moment: ma

chere amie, tranquillisez-vous ! ah ça, écoutez-moi un instant, ma chere amie !

SUZANNE, *d'un air piqué, & d'un ton d'humeur.*

Ma chere amie !... Ma chere amie !... Eh mais, Monsieur, à peine nous connoissons-nous !.... Qu'est-ce que c'est que ce petit ton là ?... *Ma chere amie !...* Mais je crois que bientôt vous me tutayeriez, si je vous laissois faire.

BARTHOLIN, *avec feu.*

Mais permettez-moi de vous dire que vous avez le plus grand tort du monde de vous choquer d'une expression aussi tendre ; & surtout lorsqu'elle sort de la bouche d'un mari ;... & d'un mari qui vous adore.

SUZANNE, *continuant toujours de feindre la simplicité.*

Vous m'adorez, vous ?... Vous, Monsieur ?... ah ! pardine ! c'est bien mentir que cela ! (puisqu'il faut vous le dire crûment.) L'on a d'autres façons, & des façons plus convenables avec les Demoiselles que l'on aime.

BARTHOLIN, *impétueusement.*

Ah ! je vous aime à la fureur, divine Suzanne ! & je consens à prendre toutes les façons que vous m'ordonnerez, pour réussir à vous

plaire. Mais, du moins, commençons par faire la paix. D'abord, je suis bien éloigné assurément d'avoir eu la plus légere intention de vous choquer ; & si ce malheur m'est arrivé, je me jette à vos genoux pour vous en demander pardon. *Il s'y jette & se releve tout de suite.* Accordez-le-moi généreusement : & pour le sceller, abandonnez-moi votre belle main, cette main charmante que je.... *Il veut lui prendre la main.*

SUZANNE, *mettant ses mains derriere son dos.*

Ma main, dea!... ma main!... non pas, Monsieur, s'il vous plaît... Eh bien! ne voilà-t-il pas encore vos façons libres? Ne voilà-t-il pas que vous recommencez encore? Je veux sortir d'ici. *Elle court à une porte.*

BARTHOLIN, *allant à elle.*

Mais vous sçavez bien que cela est impossible, & vous m'affligez cruellement, en paroissant vous déplaire ici avec moi.

SUZANNE, *très-vivement, & en colère presque.*

Oh! dame! c'est que je ne suis point accoutumée à me trouver ainsi seule avec un Monsieur.

BARTHOLIN.

Mais pensez-donc que ce Monsieur-là est votre mari, & un mari qui veut vous rendre heureuse, dont le cœur n'a...

SUZANNE, *très-agitée.*

Ah ! quel tourment ! quel supplice ! Mais qu'est-ce que tout cela signifie ?... Mais que voulez-vous ?... Que demandez-vous ?... Que voulez-vous ?...

BARTHOLIN, *ne pouvant s'empêcher de rire.*

Ce que je veux, ma chere femme ?... Ce que je veux ?... Cette question ingénue me fait rire malgré moi. Mais écoutez-moi. *Il lui dérobe un baiser sur la main.* Et que ce tendre baiser...

SUZANNE, *retirant sa main brusquement, & jouant la grande colère.*

Oh ! pour le coup ! cela est trop impertinent, aussi !... me baiser la main !... il faut être bien hardi !... *Elle court à l'une des portes, qu'elle tire à elle avec force, pour tâcher de la forcer, & elle crie à travers la serrure :* Ma mere !... ma chere mere !... ma mere !...

BARTHOLIN, *courant après elle.*

Quelle enfance!... Mais quelle enfance! quoi! vous ne voulez rien entendre?

SUZANNE, *courant à l'autre porte, & observant le même jeu de Théâtre.*

Non, non, rien, Monsieur! rien! rien. Maman Jérôme!... Maman!... Maman Jérôme!...

BARTHOLIN, *avec un peu d'impatience, & l'amenant malgré elle jusques sur le sopha, où il la fait asseoir, & où il la retient.*

Oh! cela devient trop impatientant, aussi! au nom de ce que vous avez de plus cher, belle Suzanne, restez ici assise un moment, & m'écoutez.

SUZANNE, *redoublant ses cris.*

Non, non, non, non Monsieur. --- Ma chere mere!... *voyant arriver sa mere, qui ouvre une porte.* Ah! ma chere mere! Que je suis heureuse de vous voir arriver!



SCENE IV.

Madame JÉROME, SUZANNE, Monsieur BARTHOLIN.

Madame JÉROME, *en riant.*

EH, ma chere enfant! qu'est-ce que c'est que tout ce tapage-là, donc?

SUZANNE, *vivement.*

Ah! maman, vous me voyez d'une colère...

Mad. JÉRÔME, *l'interrompant en souriant.*

Eh, que s'est-il donc passé, ma fille?

SUZANNE.

Ce qui s'est passé?

BARTHOLIN, *d'un ton dolent.*

Hélas! rien, Madame.

SUZANNE, *reprenant vivement.*

Rien, Monsieur! il y a, ma chere mere, que je suis très-piquée contre Monsieur. Il m'a manqué.

Madame JÉRÔME.

Déja, mon gendre! est-il possible?

SUZANNE.

Eh mais, sans doute; n'est-ce pas manquer

à une femme que de lui prendre les mains... de les baiser... & avec des violences... oh, si vous aviez vu cela, maman... Allez, Monsieur, il faut être bien mal élevé ;... avoir eu bien peu d'éducation....

Madame JÉRÔME, *l'interrompant.*

Mais écoute-donc ; c'est ton mari, une fois...

BARTHOLIN.

Elle ignore ce que c'est qu'un mari, Madame, *parlant à l'oreille de Madame Jérôme* : dans le fond, cela a bien son côté flatteur.

SUZANNE, *jouant la simplicité.*

Eh quoi, un mari ! est-il permis à un mari de n'être pas sage avec sa femme, donc ? lui est-il permis de faire des choses contre la bienséance, & de lui manquer de respect ?

Madame JÉRÔME, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah ! cela est trop plaisant ; ah, ah, ah, ah ! cela est trop comique !

BARTHOLIN, *à Madame Jérôme.*

Oui. Mais il ne faut pas que cela dure, pourtant.

SUZANNE.

Oh ! vous ne ririez p s, maman, si vous sçaviez les libertés que Monsieur a prises avec moi.

Vous avez cru me donner à un honnête-homme, il s'en faut bien.... je suis outrée.

BARTHOLIN.

Vous voyez que cela est tout-à-fait sérieux, Madame, c'est à vous à accommoder tout cela.

Madame JÉRÔME, *en riant.*

Laissez-moi faire, sa rancune ne durera pas.

SUZANNE.

Elle ne durera pas ? Oh ! elle durera plus d'un jour.

BARTHOLIN, *avec vivacité.*

Plus d'un jour ! vous entendez.

Madame JÉRÔME.

Laissez-moi seule avec elle. *Le tirant à part.* Tenez, vous voyez bien qu'elle ne sçait rien de rien... Elle a autant d'ignorance que de pudeur.... mais c'est que vous êtes trop pressé aussi.....

BARTHOLIN.

Trop pressé ! trop pressé ! Cela est bientôt dit : mais il faudroit être en ma place.

Madame JÉRÔME.

Ecoutez, écoutez..... *Ils se parlent bas avec action.*

SUZANNE, *à part, pendant qu'ils se parlent.*

Oui, Nicaiſe; l'Amour va bientôt te couronner. Il ne s'agit plus que de trouver un moyen de me dérober, une heure ſeulement, aux regards de mon mari & de tout le monde.

Madame JÉRÔME, *achevant tout haut.*

Et revenez dans un moment.

BARTHOLIN, *haut, mais à l'écart à Madame Jérôme.*

Oh, ſur le champ. Mais, maman, vous ſentez ma ſituation; vous la ſentez. C'eſt une femme charmante; ſa colère innocente m'a diverti; mais il ne faut pas que cela ſoit long. Diable! vous voyez ma poſition. Eclairciſſez-la, au nom de Dieu, éclairciſſez-la. *Il ſort.*

SCENE V.

Madame JÉROME, SUZANNE.

Madame JÉROME, *d'un air ſérieux & capable.*

OH! ça, ma fille vous voilà mariée, & vous ignorez comment l'on doit vivre avec un mari.

SUZANNE, *jouant toujours la ſimplicité.*

Pardonnez-moi, ma mere.

Madame JÉRÔME.

Comment ?

SUZANNE.

Je dois vivre avec mon mari, comme je vivois avec vous, maman.

Madame JÉRÔME.

Comme avec moi ! tu n'y es pas, mon enfant ; il y a une grande différence, & que ton mari te fera bien ſentir.

SUZANNE, *ouvrant de grands yeux étonnés.*

Eh ! qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

Madame JÉRÔME, *un peu embarraſſée.*

C'eſt... c'eſt... Eh mais, c'eſt qu'il eſt ton mari ; & que je ne ſuis que ta mere... *A part.* En vérité, je ne ſçais comment lui expliquer tout cela décemment.

SUZANNE, *paroiſſant rêver à ce qu'on lui dit.*

Il eſt mon mari ?... Ce que vous me dites-là, ma mere, ne m'apprend rien.

Madame JÉRÔME, *plus embarraſſée encore.*

Eh mais, cela ne t'apprend rien,.... cela ne

t'apprend rien ! *à part.* Quelle diantre de commission ! Comment lui tourner cela ! *haut.* Ah ! tiens, ma fille, voici une chose qui va nous mener tout naturellement à des éclaircissemens.

SUZANNE, *avec une gaieté naïve.*

Oh ! tant mieux, maman !

Madame JÉRÔME, *prenant un ton de mere.*

C'est que tantôt vous avez eu tort, Mademoiselle, de vous fâcher des caresses de Monsieur Bartholin....

SUZANNE, *d'un air étonné.*

Comment tort, Madame ! quand un homme veut vous embrasser, qu'il a l'impertinence de vous prendre, malgré vous, les mains, & qu'il....

Madame JÉRÔME, *de l'air le plus grave.*

Oui, oui, vous avez eu tort, Mademoiselle ; Monsieur Bartholin est votre mari ; tout lui est permis. Ce qui seroit indécent à souffrir d'un autre, est un droit dans lui ; & vous n'avez rien à lui refuser, mon enfant ; mais rien, je dis rien.

SUZANNE, *avec l'air du plus grand étonnement.*

Tout de bon, ma chere mère !

Madame JÉRÔME.

Sans doute, ma fille. Et, tenez : ce soir, Monsieur le Curé de Saint Cloud viendra bénir votre lit nuptial; nous vous y coucherons tous deux ensuite; votre mari & vous, s'entend....

SUZANNE, *l'interrompant.*

Eh bien? maman, eh bien?

Madame JÉRÔME.

Eh bien, eh bien, ma fille; il faut obéir en tout à votre mari; mais absolument en tout.

SUZANNE, *toujours avec le plus grand étonnement.*

Comment, en tout, ma chere mere?

Madame JÉRÔME, *d'un air capable & d'un ton très-impératif.*

Oui, en tout, ma chere enfant; ce seroit une faute, & un très-grande faute, que de faire le contraire.

SUZANNE, *d'un air stupéfait.*

Une très-grande faute!

Madame JÉRÔME, *avec un sérieux terrible.*

Oui, très-grande; & vous devez non-seulement vous soumettre, Mademoiselle, à ce qu'il exigera de votre complaisance; mais vous êtes

encore obligée, en conſcience, à ſouffrir, s'il le faut... & s'il l'exige... à ſouffrir ce qui paroîtra vous répugner le plus.

SUZANNE, *d'un air enfantin.*

Ah ça, tenez, maman, ce ſeroit ſur ce détail-là, par exemple, qu'il me faudroit des lumieres... & me dire clairement...

Madame JÉRÔME, *embarraſſée plus que jamais.*

Eh mais, oui,... oui... oui, cela eſt vrai.. Allons, je vois bien, ma fille, que puiſque je ne puis t'expliquer tout cela honnêtement, il faut que j'aie recours à ce petit livre que j'avois mis exprès dans ma poche, au cas que tu me pouſſaſſes ſi fort de queſtions que je n'y puſſe pas répondre ſans bleſſer la décence. *Elle lui donne ce livre.*

SUZANNE.

De quoi ce livre-là traite-t-il?

Madame JÉRÔME.

C'eſt une petite inſtruction, pour mettre au fait des filles qui paſſent à l'état du mariage avec toute l'innocence qu'on doit avoir; & qui décrit très-bien les uſages & les petites cérémonies du mariage... Il y a même de très-belles Eſtampes en taille-douce.

SUZANNE, *mettant le livre tout de suite dans sa poche.*

C'est bon, maman; je lirai cela demain.

Madame JÉRÔME, *reprenant vivement.*

Comment demain! il faut que tu ailles lire cela tout-à-l'heure; tu n'en auras peut-être plus besoin demain. *Reprenant l'air grave:* allez, Mademoiselle, allez vous enfermer une heure toute seule. Prenez bien garde que l'on ne vous surprenne lisant ce livre-là au moins; enfermez-vous bien toute seule. Il n'est pas nécessaire même que votre mari sache que vous le lisez; ainsi je l'arrêterai ici, votre mari, pendant ce tems-là.

SUZANNE, *avec vivacité.*

Que vous êtes bonne, ma mere, de me donner de si bons expédients! Ah, quelle bonne maman! *achevant à part*, de se charger d'amuser mon mari, pendant que je vais trouver mon amant! *Elle sort en disant cela.*



SCENE VI.

Madame JÉROME, *seule*

QUELLE innocence ! quelle simplicité ! j'imaginois bien qu'elle étoit neuve ; mais je n'aurois jamais pensé que cela allât jusques-là. Comment est-il possible qu'avec tout l'esprit qu'a cette fille-là, elle ait conservé cette pureté de mœurs ! Ah ! je me dois un peu cela.... Dame, je l'ai élevée... Voilà le fruit de la bonne éducation, & des bons exemples que je lui ai donnés. Elle m'a vu faire, elle n'a eu qu'à suivre.

SCENE VII.

Monsieur BARTHOLIN, Mad. JÉROME.

BARTHOLIN, *d'un air empressé.*

EH bien, maman, ma paix est-elle faite ?

Madame JÉRÔME.

Tout ira à merveille, mon gendre : je compte que ce soir vous la trouverez de la plus grande docilité, & entiérement résignée.

BARTHOLIN.

En ce cas-là, je m'en vais donc la trouver. Où est-elle ?

Madame JÉRÔME.

Là, là, là, là ; tout doucement ; vous êtes bien pressé, à ce qu'il me paroît !

BARTHOLIN.

Eh ! mais, pas mal, maman, pas mal. Ah çà, dites-moi donc où elle est ?

Madame JÉRÔME.

Je vais vous le dire ; mais à une condition, Monsieur.

BARTHOLIN.

A quelle condition ?

Madame JÉRÔME.

A condition que vous ne me quitterez point ; & que vous n'irez point la détourner de ce qu'elle fait actuellement.

BARTHOLIN.

Eh ! que fait-elle donc ?

Madame JÉRÔME.

Elle fait chose qui vous applanira bien des difficultés, tantôt.

BARTHOLIN.

Mais, que fait-elle ?

Madame JÉRÔME.

Allez, vous vous trouverez bien de ce qu'elle fait.

BARTHOLIN.

Je n'en doute pas; mais que fait-elle encore?

Madame JÉRÔME.

Elle est en retraite, mon ami; & c'est moi qui l'y ai envoyée.

BARTHOLIN.

Où donc? où donc?

Madame JÉRÔME.

En retraite dans sa chambre, je vous dis; & je ne veux pas que vous l'y troubliez.

BARTHOLIN.

Pourquoi donc? au contraire, j'y monte.

Madame JÉRÔME, *d'un ton imposant.*

Oh! non pas, s'il vous plaît, Monsieur; je viens d'avoir avec elle une conversation sur ce que vous savez; laissez-lui faire ses réflexions sur ce que je lui ai dit. Je ne veux pas que vous me quittiez.

BARTHOLIN, *d'un air chagrin.*

Oh! pour le coup, maman, cela est trop cruel aussi.

Madame JÉRÔME, *très-vivement.*

Oh ! pour le coup, mon gendre, vous me faites trembler.

BARTHOLIN.

Comment ?

Madame JÉRÔME.

Comment, Monsieur, vous ne pouvez pas attendre une heure, qu'elle descende ?

BARTHOLIN, *d'un ton fâché.*

Une heure ! une heure ! mais, Madame, sçavez-vous ce que c'est qu'une heure ?

Madame JÉRÔME.

En vérité, Monsieur, cette vivacité extrême me fait frémir ?

BARTHOLIN.

Eh ! pourquoi frémir ?

Madame JÉRÔME.

Pourquoi ? c'est que je m'étois flattée, Monsieur, que vous êtiez capable d'avoir des ménagemens pour ma fille !...

BARTHOLIN.

Eh mais, Madame, jusqu'à présent...

Mad. JÉRÔME, *d'un air doux & pressant.*

Eh bien, mon gendre, promettez-moi donc

d'avoir des égards pour cet enfant ; pour cette pauvre petite.

BARTHOLIN.

Eh, mon Dieu, oui.

Madame JÉRÔME, *toujours avec douceur & d'un ton d'amitié.*

Tenez, mon bon ami, la voilà bien votre femme, à présent ! personne ne peut plus y prétendre ; elle est à vous seule ; vous avez tout le tems ; ce qui ne se dit pas en un jour, se dit en quatre, mon cher Bartholin.

BARTHOLIN.

D'accord, d'accord.

Madame JÉRÔME.

Mais, moi, croiriez-vous bien que feu Monsieur Jérôme, mon mari, fut plus de sept jours à le devenir ?

BARTHOLIN, *avec un étonnement marqué.*

Est-il possible !

Madame JÉROME.

Rien n'est plus vrai. Aussi lui ai-je toujours sçu un gré infini de cette complaisance-là, au pauvre défunt.

BARTHOLIN.

Oui, c'est une attention. Eh bien, laissez-moi donc, de grace, aller, que je commence de même, d'avoir des petites attentions ménagées, dont vous....

Madame JÉRÔME, *l'arrêtant en l'interrompant, d'un ton très-animé & très-décisif.*

Non, non, Monsieur, non. Ne voulez-vous pas aller gâter tout ce que j'ai fait? Sçavez-vous bien que j'ai eu mille peines à la faire revenir sur votre compte? Allez-vous la fâcher de nouveau? Eh! laissez-moi lui parler encore, quand elle aura médité sur tout ce que je viens de lui apprendre.

BARTHOLIN, *paroissant se faire le plus grand effort.*

Eh bien donc, je me rends. Mais si vous saviez ce qu'il m'en coûte; si vous me connoissiez un peu, vous....

Madame JÉRÔME, *l'interrompant avec gaieté & douceur.*

Allons, allons ne me dites point de folies, mon gendre. Donnez-moi la main; il n'est pas midi; nous ne dînerons qu'à trois heures; allons voir si la Salle à manger, celle du bal, si

tout eſt arrangé. Je ne vous quitte pas de toute la matinée, & juſqu'à ce que nous nous mettions à table ; je ne vous perds pas de vue, je veux répondre de vous. *Ils ſortent enſemble.*

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre change, & repréſente un petit boſquet ; au milieu, une petite porte verte, à côté de laquelle eſt un petit banc de pierre, ſur lequel Nicaiſe eſt aſſis. — Entre deux couliſſes, une grille de fer qui paroît fermée.

SCENE PREMIERE.

NICAISE, *ſeul, une lettre à la main, aſſie ſur le petit banc de pisrre.*

AU PETIT BOSQUET FERMÉ ; voilà tout ſon billet. Cela n'eſt pas long, cela. — Ma Maîtreſſe étoit bien sûre que je l'entendrois à demi-mot ; elle ſçait bien que j'ai de l'eſprit. Il eſt vrai, qu'avant-hier, elle m'expliqua tout cela vingt fois, comme elle auroit fait à une bête ; mais c'eſt que dans ces occaſions-là, on ne ſçauroit être trop clair. — Elle va venir.... elle viendra, oh ! elle viendra sûrement ; elle a cela dans l'idée, autant que moi... Oh elle m'aime !... je ne ſuis pas niais ; je me ſuis bien apperçu qu'elle m'aimoit, quand ell[illegible] l'a eu dit. Mais qu'eſt-ce que j'entends ?

SCENE II.

SUZANNE, NICAISE.

SUZANNE, *entrant par la petite porte verte.*

ME voilà arrivée sans avoir été vue de personne. — Mettons le crochet. *Elle met le crochet, & va à la grille.* Bon! la grille est fermée. *Avec transport.* Ah! Nicaise, c'est donc vous!

NICAISE.

Oui, me voilà. Je ne me suis pas fait attendre dea!... mais contez-moi donc comment vous avez pu vous échapper de votre mari & de votre mere? cela est drôle çà?

SUZANNE, *souriant.*

Oh, cela est trop plaisant! C'est ma mere qui garde à vue mon mari, pour ainsi dire, de peur qu'il ne nous surprenne... Oh! si j'avois le tems je vous conterois...

NICAISE.

Bon, bon! contez toujours, nous avons du tems de reste.

SUZANNE.

Non, mon cher Nicaise, non; je [illegible]

quelques momens, que je vous consacre ; & je les veux employer entiérement à vous assurer du plus vif & du plus tendre amour.

NICAISE.

Ah ! que vous êtes bonne, ma chere amie ! mais vous êtes bien belle aussi. Dame ! vous voilà bien brave ! Quelle riche, quelle magnifique, quelle superbe étoffe ! quoiqu'elle ne soit qu'en soie.

SUZANNE.

Oui, oui, Nicaise, à la bonne heure ; mais parlons de notre amour ; je risque tout pour vous en convaincre, &...

NICAISE.

Oh, oh ! je vous aime bien fort aussi, moi ; mais, mais, tournez-vous donc que je vous voie... C'est bien, c'est bien ; les fleurs en sont bien rapportées. Oh ! vous avez une excellente Couturiere, aussi !

SUZANNE, *impatiemment.*

Eh ? mon cher Nicaise de quoi vous occupez-vous ? eh ! laissons cela. Vous ignorez, mon cher ami, jusqu'où va ma tendresse pour vous ; je n'aurois jamais voulu d'autre mari que vous ; mais cela étoit impossible ; vous en êtes convenu vous-même ; & c'est vous qui avez

été le premier à me conseiller d'épouser Monsieur Bartholin.

NICAISE.

Oui, cela est vrai, cela est vrai. Et je ne sçais si c'est vous, ou moi, qui ai dit... Oui, je m'en souviens, c'est moi-même qui ai dit sur lui, ce bon mot : *Qu'il étoit homme à passer la chose au gros sas... homme à passer la chose au gros sas !...* Cela est plaisant cela !... cela est bien trouvé!

SUZANNE, *avec impatience.*

Eh ! Nicaise ! il ne s'agit point de tout ce verbiage-là. Qu'il vous suffise que ce mariage-là n'empêchera pas que je ne vous donne de mon amour les preuves les plus délicates, & que...

NICAISE.

Ah ! je ne me sens pas de joie ! tenez... Mademoiselle, en vérité... si mon amour... mais c'est que je ne vous ai jamais vu si charmante... je vous demande pardon... mais vous avez-là des boucles de diamans admirables !... est-ce tout fin cela ?... Non, c'est... c'est qu'aujourd'hui, tout, tout vous rend plus belle.

SUZANNE, *d'un air de pitié.*

Eh ! mon ami, laissons-là les complimens.

eh cessez de me louer, & moi & mes pierreries! Quoi! dans des instans si doux, quand l'amour que j'ai pour vous, me fait étouffer la voix de la raison & de l'honneur qui crie au fond de mon cœur; comment! c'est-là tout ce que vous avez à me dire? *Tendrement.* Quoi! c'est-là tout ce que vous avez à me dire?

NICAISE.

Oh! non pas. J'ai à vous dire que vous êtes divine, ma chere Demoiselle. *Il lui baise la main maussadement quatre fois.*

SUZANNE.

Eh, Nicaise!

NICAISE.

Que vous êtes adorable, ma belle Demoiselle. *Quatre autres baisers sur la main.*

SUZANNE.

Eh, Nicaise!

NICAISE.

Que vous êtes aussi bonne que belle, ma charmante Demoiselle. *Quatre autres baisers sur la main.*

SUZANNE.

Eh, Nicaise!

NICAISE.

Que vous êtes.... *Il veut encore lui baiser la main.*

SUZANNE, *la retirant avec dépit.*

Eh, Nicaise! baiserez-vous toujours ma main?

NICAISE, *d'un air consterné.*

Seriez-vous fâchée, Mademoiselle, de la liberté que j'ose prendre de baiser votre main?

SUZANNE, *le rassurant.*

Eh non, je ne suis point fâchée; mais il y a un quart-d'heure, (& un quart-d'heure est cher!) je ne suis pas fâchée, je vous aime, Nicaise, & je ne viens ici que pour vous le témoigner.

NICAISE, *baisant encore la main.*

Ah! cette main que vous me rendez me rassure un petit brin! Je vous aime, &c...

SUZANNE, *vivement.*

Ah! mon bonheur dépend d'en être persuadée; & que vos sentimens m'en donnent la plus tendre conviction.

NICAISE, *se jettant à ses genoux.*

Ah! quel plaisir!... Je vais donc... juste

Ciel!... *levant le nez en l'air.* Mais, quel diable! il bruine à cette heure! ne nous voilà pas mal!

SUZANNE, *avec impatience.*

Eh, cette bruine-là n'est rien. Eh! qu'est-ce que cela fait?

NICAISE.

Oh tenez, cela feroit un meurtre. Je vais chercher un tapis; je sçais dans notre magasin, où il y en a un qui porte deux aunes & demie quarrées.

SUZANNE, *l'arrêtant avec colère.*

Eh mais, êtes-vous fou? un tapis!...

NICAISE.

Non, c'est que ce feroit dommage, avec l'humidité qu'il fait déja ici; ce siége-là est tout mouillé, vos beaux habits seroient gâtés.

SUZANNE, *en colère.*

Eh, Nicaise! allez-vous consumer un tems mille fois plus précieux que tous les habits du monde?

NICAISE.

Eh non, voyez-vous: il n'y a pas loin, j'ai de bonnes jambes, moi, & je serai de retour dans la minute.

SUZANNE, *le retenant.*

Mais, où allez-vous ? arrêtez : je ſens bien qu'il ne me ſied guères de jouer le rôle que je joue-là ; mais c'eſt l'amour... un amour impérieux, que j'ai vainement tâché de combattre....

NICAISE, *l'interrompant.*

Oh ! laiſſez-moi aller, laiſſez-moi aller. Ne ſentez-vous pas que cela abîmeroit votre robe ? C'eſt une étoffe à cinquante-cinq livres l'aune, au moins.

SUZANNE, *avec la plus grande impatience.*

Eh, Nicaiſe ! elle eſt payée par mon mari ; mais reſtez donc, reſtez donc. *Elle veut l'arrêter encore.* N'avons-nous pas déja aſſez perdu de tems ?

NICAISE, *en s'en allant.*

Oh ! ce ſeroit dommage ! je ſuis de retour dans un clin d'œil. Vous allez voir un gaillard qui court bien. *Et tout en courant.* Allez, allez ! vous allez voir un gaillard qui court bien.



SCENE III.

SUZANNE, *seule.*

Je reste pétrifiée ! ah, quel imbécile ! quel imbécile !... & je l'aimerois !... Mais quel coup de lumière ! je sens que dans ce moment, sa sotise me guérit de mon amour. Le bandeau que j'avois sur les yeux est tombé. Quoi ! Nicaise, j'ai pu t'aimer !... il est vrai que tu es bien fait, & que tu as une belle figure... Hélas ! pour une femme que l'amour prend par l'ame, il en prend mille par les yeux. — Allons, j'ai un mari galant homme, attachons-nous-y ; tâchons de l'aimer.... aimons-le ; & de peur même que ma flamme mal éteinte, ne vienne à se rallumer, (ce que je ne crois pas du tout pourtant ;) allons de ce pas donner à mon Epoux les témoignages les plus marqués de ce même amour, qu'un égarement dont je rougis actuellement, m'avoit fait destiner à Nicaise.



SCENE IV.

SUZANNE, NICAISE, *revenant tout essouflé, avec un tapis & un parapluie.*

SUZANNE, *riant, & de l'air du mépris.*

AH, vous voilà, Monsieur? adieu donc.

NIÇAISE, *tout essouflé l'arrêtant.*

Eh! où allez-vous donc... notre Maîtresse?... Tenez, tenez, voyez mon industrie.

SUZANNE, *se moquant de lui.*

Ah ça, je m'en vais vous laisser le tems de reprendre haleine.

NICAISE, *souflant toujours.*

Oh dame! c'est que j'ai bien couru... Mais aussi j'ai bien réussi.

SUZANNE, *d'un ton railleur.*

Comment, réussi!

NICAISE, *souflant encore un peu.*

Oui, oui, je vous le répète: voyez mon industrie de m'être muni encore d'un parapluie, outre mon tapis.

SUZANNE.

Quelle présence d'esprit ! il n'y a que vous pour cela.

NICAISE.

Oh, voilà comme je suis... Mais ne perdons point de tems ; asseyez-vous-là, ma belle... *Il étend le tapis sur le banc de gazon.* Asseyez-vous-là.

SUZANNE, *continuant de le plaisanter.*

Prenez donc garde, Nicaise, vous mouillez ce tapis.

NICAISE.

Oh ! ne badinons plus ; asseyez-vous-là. *Il étend le parapluie & lui présente.* Et vous tiendrez cela pendant ce tems-là.

SUZANNE, *le repoussant avec le dernier mépris.*

En vérité, Monsieur Nicaise, je suis fâchée de toutes les peines que vous avez prises.

NICAISE.

Pourquoi donc, ce n'est rien que cela.

SUZANNE, *avec un rire ironique.*

C'est que, je ne sçais, il me semble que je ne vous aime plus.

NICAISE.

Quel conte! cela ne ſe peut pas.

SUZANNE, *avec un perſifflage froid.*

Pardonnez-moi; je crois que je ſuis une petite volage, qui ne ſens plus du tout le prix de votre mérite, en amour ſeulement.

NICAISE.

Eh mais, mais...

SUZANNE, *continuant.*

Car vous avez celui de vous connoître bien en étoffes.

NICAISE.

Comment donc?

SUZANNE, *continuant toujours.*

Et je conſeillerai à ma mere de vous laiſſer à la tête de ſon commerce. Vous êtes bon ménager; & je lui dirai que j'ai par devers moi des preuves de votre économie.

NICAISE.

Et quoi! raillez-vous?

SUZANNE.

Mais comme on n'a pas tous les talens...

NICAISE.

Eh bien?



SUZANNE.

Vous ignorez, Monsieur Nicaise, ce que vaut l'occasion.

NICAISE.

Comment?

SUZANNE, *de l'air du plus profond dédain.*

Allez, mon petit Monsieur, allez l'apprendre. *Elle veut s'en aller.*

NICAISE, *l'arrêtant.*

Mais, écoutez donc de petites raisons qui vous...

SUZANNE.

Oh! je n'écoute rien. Ouvrons cette grille. *Elle va ouvrir la grille.* Tout le monde peut à présent passer par-là. *Elle veut encore s'en aller.*

NICAISE.

Eh! de grace, ma chere Demoiselle...

SUZANNE, *montrant sa montre.*

L'heure du rendez-vous est passée, & ne reviendra pas. *Lui faisant une révérence.* Monsieur de Nicaise, je suis votre très-humble servante.

NICAISE.

Eh mais, mais, un mot, un mot.

SUZANNE.

Oh, je n'ai plus le tems ; il faut, que tout-à-l'heure, j'aille causer avec mon mari de choses, mais de cent choses que je vous aurois dites, si mon malheur eût permis que vous eussiez voulu les entendre. *Elle s'en va par la petite porte par laquelle elle est entrée.*

SCENE V.

NICAISE, *seul.*

EH mais, est-ce que je suis une bête, donc ? Comment ! quand on fait tout pour le mieux, qu'on va chercher un tapis, un parapluie, qu'on court pour cela comme un cheval, on vous traite, après ça, comme un imbécile ? jarni, que les filles sont capricieuses ! il auroit fallu pour contenter celle-ci, lui laisser gâter ses hardes..... Tout cela étoit bien pressé ! Eh vîte, eh vîte.... il sembloit que la foire fût sur le pont... cela ne sauroit attendre !... & puis quand j'ai le génie d'accorder la chèvre avec les choux, & que je reviens avec tout ce qui est nécessaire, on s'impatiente, & enfin l'on me plante-là ? ma foi, qu'elle s'accommode ! tant pis pour elle, elle y perd autant que moi, & peut-être...

SCENE VI.

NICAISE, les quatre GARÇONS de la Nôce.

Premier GARÇON.

N'Avez-vous point vu la Mariée, Monsieur Nicaise ?

Second GARÇON.

Nous la cherchons, ne l'avez-vous point rencontrée ?

NICAISE, *d'un air d'humeur.*

Non ; non, Messieurs.

Troisieme GARÇON.

Du ton, dont vous nous répondez, je parierois que vous savez où elle est.

Quatrieme GARÇON.

Qu'en avez-vous fait, le beau Garçon, là, en conscience ?

NICAISE, *d'un ton brusque.*

Je n'en sçais rien, moi ; me l'a-t-on donnée à garder ?

Premier GARÇON.

Ah ! vous êtes un petit coquin bien dange-

reux ! vous êtes sûrement de concert avec quelqu'un, pour cacher la Mariée à son Mari.

Second GARÇON.

Bon ! la cacher ? c'est un drôle qui l'a peut-être détournée pour lui-même.

Troisieme GARÇON.

Cela pourroit bien être, au moins, Nicaise est entreprenant avec les femmes.

Quatrieme GARÇON.

Il n'en manque point.

Premier GARÇON.

Ce n'est pas un nigaud.

Second GARÇON.

Ce n'est pas un sot.

Troisieme GARÇON.

C'est un gaillard à prendre l'occasion aux cheveux.

NICAISE, *en colère.*

Finirez-vous ? dame ! Messieurs, finirez-vous ? quand je vous dis que je n'ai point vu la Mariée ; laissez-moi tranquille ; me prenez-vous pour votre jouet ?

Quatrieme GARÇON.

Mais, à qui portez-vous ce parapluie-là ?

Premier GARÇON.

Que faites-vous de ce tapis-là?

Second GARÇON.

Mais, dites-donc.

Troisieme GARÇON.

Mais, réponds-donc, benais.

NICAISE.

Vous le voulez sçavoir, Messieurs?

TOUS QUATRE, *ensemble.*

Oui, oui, oui, oui.

NICAISE.

Et moi, je ne veux pas vous le dire.

TOUS QUATRE, *ensemble.*

Tu ne veux pas nous le dire?

NICAISE.

Non, parbleu, non; fussiez-vous cent encore.

TOUS QUATRE, *ensemble après s'être parlé à l'oreille.*

Eh bien? tu ne veux pas le dire, donc?

NICAISE, *d'un air obstiné.*

Non, non, non; cent fois non.

TOUS QUATRE, *l'enveloppent dans le tapis, & l'emportent.*

Nous allons voir, si tu ne le diras pas.

SCENE VII.

Monsieur BARTHOLIN, Mad. JÉROME.

Madame JÉROME.

EH! qu'est-ce qu'ils font donc à Nicaise?

BARTHOLIN.

Quelque niche, apparemment. *D'un air vif.* Ah, Madame! vous voyez un homme transporté! mais transporté!

Madame JÉRÔME.

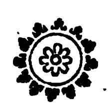
Vous êtes donc mon Gendre?... embrassez-moi, mon ami. *Ils s'embrassent.*

BARTHOLIN, *d'un air transporté, & l'embrassant encore.*

Ah! ma chere belle-mere! que je suis content! oh! que je suis content!

Madame JÉRÔME.

Je le croirois bien. Mais, voici ma fille.



SCENE VIII.

SUZANNE, Madame JÉROME, Monsieur BARTHOLIN.

Madame JÉROME, *à sa fille courant l'embrasser.*

AH! ma fille! ma fille! permettez-moi d'avoir l'honneur & le plaisir d'embrasser Madame Bartholin; oui, Madame...

SUZANNE, *souriant & l'interrompant.*

Vous m'appellez Madame, Maman! Oh! pour ça vous êtes bien malicieuse, Maman.

BARTHOLIN, *baisant la main de sa femme avec transport.*

Pardon, ma chere amie! l'excès du bonheur vient de me rendre indiscret.

SUZANNE, *tendrement à son Mari.*

Ah! mon cher ami, tout vous est pardonné. — Mais, qu'entends-je? *On entend crier Nicaise derriere le Théâtre.*



SCENE IXe. & DERNIERE.

Madame JÉROME, Monsieur BARTHOLIN, SUZANNE, NICAISE, *poursuivie par les quatre* GARÇONS de la Nôce.

NICAISE, *dans le plus grand désordre ; sa perruque absolument dépoudrée ; & son habit noir, plein de poudre.*

PARDI, Messieurs, voilà des badineries qui ne se font pas.

BARTHOLIN.

Que lui a-t-on fait ?

Madame JÉRÔME.

Quelle niche ?

SUZANNE.

Quel tour lui a-t-on joué ?

Premier GARÇON.

Nous venons de le berner si peu que rien ; & il se fâche encore !

SUZANNE, *riant.*

Ah, mon pauvre Nicaise ! comme ils vous ont gâté votre bel habit noir !

BARTHOLIN.

Mais à quel propos le berner donc ?

Second GARÇON.

Nous l'avons trouvé ici avec un parapluie, & un tapis....

Troisieme GARÇON.

Nous lui avons demandé poliment ce qu'il en vouloit faire.

Quatrieme GARÇON.

Il a refusé de nous le dire; & nous l'avons berné dans ce tapis mistérieux.

Madame JÉRÔME.

Mais quand on ne sçait pas ce qu'il vouloit faire de ce tapis, il est tout naturel que l'on s'en moque; mon cher Nicaise, dites-nous donc...

NICAISE, *d'un air outré.*

Parbleu, si je vous le disois, vous vous en moqueriez bien davantage; j'aimerois mieux être pendu que de le dire.

BARTHOLIN, *d'un air empezé.*

Je serois pourtant d'une extrême curiosité...

Les quatre GARÇONS, *riant tous quatre ensemble.*

Ah, ah, ah, ah, ah! il a été bien berné, pour ne l'avoir pas dit. Ah, ah, ah!

NICAISE, *en fureur.*

Moquez-vous bien, vous ne vous en moque-

rez pas long-tems; je suis si outré de tout ce qui m'est arrivé ici, que de ma vie on ne m'y verra remettre le pied. *Il sort.*

Madame JÉRÔME.

Il faut... Ecoutez-donc, Nicaise.

SUZANNE.

Bon, bon! laissez-le aller, Maman; ne voilà-t-il pas une furieuse perte!

Madame JÉROME.

Oh pour cela, non. C'est un assez sot enfant. Allons mes amis. que cela ne nous empêche pas de nous amuser; dansons & chantons, avant qu'on serve le dîner; nous ne nous mettrons pas à table d'une bonne heure d'ici, encore.

Un GARÇON de la Nôce.

Eh bien, Madame, si vous voulez chanter, voici un Vaudeville nouveau qu'on vient de me donner. Je m'en vais chanter le premier couplet pour vous indiquer l'air.

Air. *C'est l'ouvrage d'un moment.*

IL est un moment, quand on aime,
Que doit d'abord saisir l'Amant;
Il vient, & passe promptement;
Mais il ne revient pas de même;
Amants, brusquez ce moment.

Après ce premier couplet, la Chanson passe à Suzanne, qui chante le second; & elle passe ainsi successivement de main en main, à ceux qui chantent.

SUZANNE.

Lorsque le tems que l'amour donne,
N'est pas employé prudemment;
Ce Dieu pardonne rarement.
Amants, l'heure du Berger sonne;
Mais ne sonne qu'un moment.

Madame JÉRÔME.

Un Époux, en homme modeste,
Doit aller son train doucement;
Ce n'est point le train de l'Amant;
L'Himen a des moments de reste;
Et l'Amour n'a qu'un moment.

BARTHOLIN.

Toujours les sens dans la jeunesse,
Accompagnent le sentiment;
Soyez sûrs qu'en les enflammant
De politesse en politesse,
L'on amène le moment.

Un GARÇON de la Nôce.

Il ne suffit point de connoître,
Il faut profiter du moment;

Mais ſouvent le timide Amant
Qui l'apperçoit & le fait naître,
Laiſſe paſſer le moment.

Un autre GARÇON.

Ton excuſe n'eſt point de miſe,
Tendre & trop délicat Amant;
Quelquefois c'eſt le ſentiment;
Mais le plus ſouvent c'eſt ſotiſe,
Qui fait manquer le moment.

Un autre GARÇON.

Quand un vain reſpect nous arrête,
Avouez-le, Sexe charmant,
C'eſt bien moins l'amour, que l'Amant
Qui retarde votre défaite;
C'eſt qu'on manque le moment.

Fin du ſecond & dernier Acte.



LA VEUV

LA VEUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

ACTEURS.

Madame DURVAL, veuve d'un Armateur de Saint-Malo.

Le Chevalier DU LAURET, Capitaine de Cavalerie.

Monſieur LICANDRE, oncle du Chevalier.

Le COMMANDEUR, ami commun de la Veuve & du Chevalier.

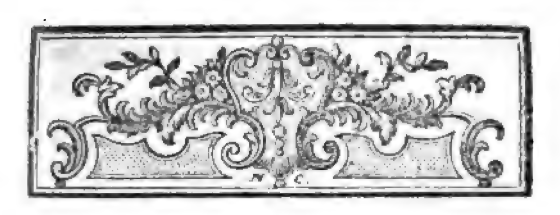
La Marquiſe de LEUTRY, femme de la plus grande qualité.

Mademoiſelle AGATHE, femme de Chambre de la Veuve.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans le Salon de Madame Durval.

Voici un ſujet de Comédie, tiré encore du Roman des Illuſtres Françoiſes, qui m'a fourni le ſujet de Dupuis & des Ronais. Il eſt pris du caractere d'une Veuve & de ſon aventure, racontée dans l'hiſtoire de M. Dupuis & de Madame de Londé. Tome 3, Edit. de Paris, en 4 vol. 1725. *Cette piece a été repréſentée, ſans ſuccès, à Paris en Décembre* 1771 : *elle a réuſſi à Bordeaux, jouée par la Demoiſelle Emilie, Actrice de ce Théâtre ; elle eſt encore actuellement une des pieces que l'on y reprend le plus ſouvent. La réuſſite de cette Comédie dépend entierement de l'extrême ſenſibilité de la Comédienne, chargée du rôle de la Veuve.*



LA VEUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR. Mlle. AGATHE.

LE COMMANDEUR.

EH BIEN? Mademoiselle Agathe: vous avez dit à Madame Durval, que je suis ici; puis-je entrer?

Mademoiselle AGATHE.

Monsieur le Commandeur, Madame va passer dans le Salon; elle vous prie d'attendre un moment. — Elle acheve un petit compte avec un de ses Fermiers.

Le COMMANDEUR.

Elle compte avec ses Fermiers, elle-même;

quelle femme! — Veuve, belle, n'ayant tout au plus que vingt-ſix à vingt-ſept ans, prodigieuſement riche, c'eſt elle-même qui conduit toutes ſes affaires: elle ſe paſſe d'Intendant, & cela ne paroît pas l'occuper; il lui reſte encore un tems conſidérable à donner à toutes les connoiſſances de pur agrément; & même à des connoiſſances aſſez abſtraites; car l'on n'eſt pas plus inſtruite qu'elle l'eſt, l'on n'a pas plus d'eſprit qu'elle en a. — En vérité! je ſuis toujours en admiration, vis-à-vis de cette femme-là, moi.

Mademoiſelle AGATHE.

Oui, Monſieur, elle a bien de l'eſprit, Madame. Elle a bien de bonnes qualités, ſi vous voulez; mais, elle eſt bien particuliere, Madame.

Le COMMANDEUR.

Que voulez-vous dire, particuliere?

Mademoiſelle AGATHE.

Eh mais! particuliere, Monſieur, ... c'eſt de n'être pas comme une autre. Belle & jeune comme elle eſt, elle paſſe ſon tems à lire, à écrire toute une journée. Elle fuit le monde; elle eſt ſauvage, elle ne veut voir que ſes amis. — Elle eſt cachée, Madame. — Tenez, Mon-

sieur le Commandeur, son grand défaut est d'avoir été élevée en Angleterre jusqu'à dix-huit ans. — Vous autres grands esprits, vous aimez les Anglois ; & moi, je ne sçaurois les souffrir. Ils sont fiers ces gens-là; ils croiroient s'abaisser, s'ils faisoient leurs amis de ceux qui les servent.

Le COMMANDEUR.

Quoi! votre Maîtresse! vous prétendriez être son amie?

Mademoiselle AGATHE.

Eh pourquoi donc pas? elle ne seroit pas la premiere Dame à Paris qui fît sa meilleure amie de sa Femme-de-Chambre; & j'ai plus de droits qu'une autre à son amitié.

Le COMMANDEUR.

Des droits? — Eh! pourriez-vous me dire quels sont ces droits?

Mademoiselle AGATHE.

Premierement, parce que je suis une honnête fille, moi; & que ma Maîtresse peut compter sur ma discrétion. Et...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Un moment donc. Il me semble que Madame Durval vous traite, on ne peut pas

mieux ; comme en général elle traite tout ſon Domeſtique.

Mademoiſelle AGATHE.

Vraiment, je ne nie point qu'elle ſoit bonne Maîtreſſe ; mais, eſt-ce là de l'amitié ? — Elle n'a point de confiance, Madame ; & il n'y a que la confiance d'une Maîtreſſe, qui fait qu'elle nous aime, & qu'elle ſonge à notre petite fortune.

Le COMMANDEUR.

Je ne vois pas quelle eſpece de confiance vous prétendriez exiger d'elle ? Quant à votre fortune, jamais elle n'a abandonné un Domeſtique dont elle ait été contente ; elle a récompenſé, avec la plus grande nobleſſe, tous ceux de ſon défunt mari ; continuez à la bien ſervir, & je ſerai ſa caution...

Mademoiſelle AGATHE, *l'interrompant.*

Et puis, Monſieur, j'ai des ſcrupules, moi. — Et quand je n'en aurois pas, je ſuis une fille sûre, je vous le répète, une honnête fille, à qui l'on peut ſe fier ; — & il eſt encore à naître que Madame m'ait dit...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! que voulez-vous qu'elle vous diſe ?

Mademoiselle AGATHE, *d'un air malin.*

Eh pardi ! ce que je vois presque.

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! que voyez-vous, Mademoiselle ?

Mademoiselle AGATHE.

Allez, allez, Monsieur ; vous le sçavez aussi bien que moi. — Ce Capitaine de Cavalerie, ce Chevalier du Lauret...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh bien ? le Chevalier du Lauret...

Mademoiselle AGATHE.

Eh bien ! c'est vous qui l'avez amené à Madame, un an après la mort de Monsieur. Depuis ce tems-là est-ce qu'il bouge d'ici ? Ce beau Chevalier-là n'a que la cape & l'épée ; il est bien heureux d'avoir trouvé une bonne maison, comme celle de Madame ; aussi n'en désempare-t-il pas. — Il y est déja venu ce matin, avant que Madame fût éveillée... Et moi, à qui il n'a jamais fait présent d'un bout de ruban, seulement, je vous l'ai renvoyé. — Tenez, Monsieur le Commandeur, j'ai des remords de voir tout cela. — Et puis, qu'est-ce que j'y gagne, moi ?

Le COMMANDEUR.

Le Chevalier eſt toujours ici ? Eh! qu'y a-t-il-là d'extraordinaire, Mademoiſelle ? Il eſt, ainſi que moi, l'ami intime de Madame Durval. Que devez-vous donc penſer de moi, qui ai, non-ſeulement, l'honneur de la voir auſſi ſouvent que lui, mais, qui, de plus, loge ici, chez elle, dans ſa maiſon ?

Mademoiſelle AGATHE.

Bon, bon ? cela eſt bien différent ; vous êtes un homme fait, vous, Monſieur ; (permettez-moi de vous le dire ;) vous avez vos quarante-cinq ans paſſés ; le Chevalier n'en a pas trente. — Et puis, quand vous êtes abſent, vous, cela ne chagrine pas Madame ; mais pour peu qu'elle ſoit deux jours ſans le voir, lui, Madame eſt plus triſte... plus rêveuſe ..... elle eſt d'un ſombre...

Le COMMANDEUR.

Voilà de belles remarques ! & qui concluent beaucoup !

Mademoiſelle AGATHE.

Eh, Monſieur ! il y a cent autres choſes encore... Croyez-vous que je me faſſe des ſcrupules de rien ? Par exemple, les ſoirs, n'eſt-ce pas toujours lui qui ſort le dernier ?

Le COMMANDEUR, *vivement.*

Mais, vous êtes affreuſe, Agathe ! Eh mais ! vous êtes affreuſe ! Si je diſois cela à votre Maîtreſſe, elle ne vous garderoit pas une heure.

Mademoiſelle AGATHE.

Ma foi, je ne m'en ſoucierois gueres ; car, puiſqu'il faut vous le dire, je ſuis arrêtée chez Madame la Comteſſe Dorimene ; ma conſcience ne me permet pas de la ſervir plus long-tems, pour le profit que j'y fais ; & je m'en vais lui demander mon congé.

Le COMMANDEUR.

Quoi ! vous entrez chez Dorimene ? chez une femme perdue d'airs & de ridicules ; & qui plus eſt, de qui la conduite...

Mademoiſelle AGATHE.

Bon, bon ! Monſieur, il ne faut pas croire tout ce que l'on dit ; tout du moins, Madame la Comteſſe Dorimene a déja fait la fortune à deux de ſes Femmes-de-Chambre. Elle a marié la derniere à un bon Employé des Fermes.

Le COMMANDEUR.

Oh ! je conçois à préſent tout l'excès de votre délicateſſe, & que l'intérêt n'a aucune part dans

vos démarches. — Laissez-moi, Mademoiselle. Vous êtes odieuse.

SCENE II.

LE COMMANDEUR, *seul.*

VOILA comme sont les Valets. Sûrement, j'avertirois Madame Durval des propos que tient d'elle sa Femme-de-Chambre; cette âme, basse & méchante;... si tout ceci n'alloit pas finir par épouser le Chevalier. — Eh! ma foi, cela me détermine à lui parler de son mariage. C'est elle. Il faut que je lui dise ce que j'en sçais; & que je la presse de ne le point différer.

SCENE III.

Madame DURVAL, LE COMMANDEUR.

Madame DURVAL.

JE vous demande pardon, mon cher Commandeur, de vous avoir fait attendre. Je voulois renvoyer un pauvre homme, qui n'a point de tems à perdre; & j'ai cru que vous trouveriez bon....

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Y pensez-vous, Madame ? qu'est-ce c'est que toutes ces excuses-là ? Est-ce d avec un ami ?...

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Vous avez raison. Quand on a le bonheu s'être fait une société sûre, comme la mie on peut tout risquer. — Je suis charmé vous revoir. J'ai cru que vous ne revien point tous de la campagne.

Le COMMANDEUR.

Nous n'y avons pourtant passé que q jours, comme nous vous l'avions dit. N nous y sommes amusés assez ; nous y av des femmes charmantes : & d'ailleurs, M sieur Licandre, l'oncle du Chevalier, e vieillard adorable. — Il nous a fait les neurs de sa Terre, avec une noblesse su nante. Vous aimerez à la folie ce bon-hon là, quand vous le connoîtrez davantage.

Madame DURVAL.

Je le crois. Le Chevalier m'en a tou parlé dans des termes qui m'ont pénétré time & de respect pour lui.

Le Commandeur.

Il a dû vous dire qu'il jouissoit de la plus haute considération à Cadix, où il a fait sa fortune dans le commerce, qu'il a toujours traité dans le grand ; & je sçais, moi, qu'il avoit un crédit très-puissant auprès des Ministres d'Espagne, à qui il a été utile plus d'une fois. L'on m'a cité de lui, dix actions de la plus grande générosité, & il vient ici en faire une qui va les couronner toutes : il donne quinze cent mille livres au Chevalier pour le marier aujourd'hui.

Madame Durval, *d'un ton de voix alteré.*

Il veut marier le Chevalier ? à qui donc, Monsieur, à qui ?

Le Commandeur.

Ils ne m'ont pas mis de leur secret ; j'ai appris tout cela par une voye détournée ; mais je suis sûr du fait.

Madame Durval, *très-vivement.*

Mais vous sçavez sans doute à qui ? Dites-moi donc, à qui, Monsieur, à qui ?

Le Commandeur, *souriant.*

Oui, je le sçais, Madame. Mais quelle vivacité vous mettez à cela ?

Madame DURVAL, *ſe contraignant.*

Mais non; il eſt tout naturel que l'intérêt que l'on prend à un ami...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! oui, oui; l'amitié eſt une ſi belle choſe, qu'il ne faut pas vous faire languir plus long-tems. C'eſt à vous-même, Madame, que Monſieur Licandre a deſſein de marier le Chevalier, (*d'un air malin*) ſi vous l'agréez, pourtant.

Madame DURVAL.

A moi, Monſieur !

Le COMMANDEUR, *en badinant & riant.*

A vous-même, vous dis-je. Je crois être sûr qu'ils deſirent ce mariage; & je crois auſſi qu'il ne ſera pas difficile de vous y déterminer; qu'en dites-vous ?

Madame DURVAL.

Vous vous trompez, Commandeur.

Le COMMANDEUR.

Comment, Madame ?

Madame DURVAL.

Ecoutez-moi, mon cher Commandeur. — Vous m'allez trouver bien extraordinaire, bien bizarre, peut-être même d'une ſingula-

rité révoltante ;... mais, Monſieur, jamais rien ne pourra me déterminer à me remarier.

LE COMMANDEUR.

Tout de bon ! Et pourquoi cela ?

Madame DURVAL.

Oh ! voici pourquoi. — Vous avez connu feu mon mari. Vous ſçavez qu'on me fit épouſer Durval, un an après avoir quitté l'Angleterre ; il s'étoit emparé de l'eſprit de mes parens qui me ſacrifierent. Durval étoit Armateur à Saint-Malo ; je lui apportai en mariage trois millions de bien, dont il n'a diſſipé qu'une très-petite partie ; ayant commencé par manger le ſien, qui étoit aſſez conſidérable. Il quitta bientôt ſon commerce de mer & Saint-Malo, & nous vînmes nous établir à Paris. — Durval avoit de l'eſprit, de la figure ; une politeſſe qui plaiſoit, & en impoſoit aux autres, & qui n'étoit cruelle que pour moi. Il paroiſſoit me prévenir en tout ; & vous avez cru, comme tout le monde, que j'étois la femme de France la plus heureuſe... Eh bien ! Monſieur, il n'en étoit rien : jamais femme n'a été auſſi malheureuſe, avec ſon mari, que je l'ai été avec Durval.

Le COMMANDEUR, *avec un grand étonnement.*

Vous avez été malheureuse avec Durval!

Madame DURVAL.

Vous voilà bien étonné, Monsieur! Rien n'est plus vrai, pourtant... Vous avez vu vous-même comme Durval m'avoit aimée, m'avoit adorée... Eh bien! nous avons été mariés trois ans; à peine la premiere année étoit-elle passée, que ce grand amour fit place à l'indifférence la plus offensante; il me donna des rivales dont il exigeoit que je fusse l'esclave. Delà les procédés les plus durs, & les plus cruels... Vous frémiriez, Monsieur, si j'entrois dans des détails... Deux fois il m'en a pensé coûter la vie.

Le COMMANDEUR.

Comment! cela a été jusques-là?

Madame DURVAL.

Oui, Monsieur; ni ma jeunesse, ni mes égards, ni mon attention à cacher mes malheurs & ses désordres, ni mes larmes, rien de moi ne le touchoit plus; tout, de ma part, lui étoit devenu à charge, jusqu'à l'estime qu'il étoit forcé d'avoir pour moi.

Le COMMANDEUR.

Mais le Chevalier eſt trop galant homme, pour que vous puiſſiez craindre...

Madame DURVAL., *avec la vivacité la plus tendre.*

Eh! Commandeur, croyez-moi : je me ſuis dit, & plus fortement que vous ne pouvez me le dire, les raiſons qui ſont pour le Chevalier. — Perſonne ne ſçait mieux que moi, que c'eſt l'ame la plus belle... la plus noble... qu'il a cette probité éclairée & délicate, qu'il porte dans les moindres circonſtances de la vie. — Ajoutez à cela, qu'il m'aime. — Je dis encore plus : c'eſt que j'ai pour lui l'amitié la plus vive & la plus tendre, ... que vous qualifierez comme il vous plaira. Diſons mieux : je vous avoue même que c'eſt de l'amour ; car je ne ſuis point fauſſe. — Malgré cela, Monſieur, la vive impreſſion, & les traces profondes que m'ont laiſſé les peines cruelles que j'ai ſouffertes dans mon premier mariage, m'empêcheront toujours d'en contracter un ſecond. Je penſe d'après moi ; vous le ſçavez. Je ſuis décidée, & rien ne pourra me faire changer de réſolution.

Le COMMANDEUR.

Je le crains fort pour mon ami. Mais sur votre refus, si l'oncle du Chevalier vouloit le marier à une autre?

Madame DURVAL, *très-vivement, & du ton le plus tendre & le plus senti.*

C'est que je ne crains point; je suis sûre de l'attachement du Chevalier; je réponds de son cœur, comme du mien. — Il a une ame, cet homme-là.

Le COMMANDEUR.

D'accord. Mais, si l'oncle du Chevalier ne vouloit donner son bien à son neveu, qu'à condition qu'il se mariât à vous, Madame, ou à quelque autre; en refusant le Chevalier, vous ne pourriez pas le détourner d'épouser celle que l'on lui proposeroit. Dans ce cas-là; vous sentez, mieux que moi, quel coup-d'œil cela auroit dans le monde.

Madame DURVAL, *très-vivement, & avec la plus extrême sensibilité.*

Je ne l'en détournerois pas, Monsieur. Il sera libre d'agir comme il le voudra. Mais s'il étoit capable d'en épouser une autre, j'en

mourrois, je le ſens bien... mais cela eſt impoſſible ; je ſens encore mieux cela, Monſieur, je ſens encore mieux cela.

Le COMMANDEUR.

A la bonne heure. — Mais ſe peut-il que le Chevalier ne vous ait jamais propoſé de vous épouſer ?

Madame DURVAL.

Jamais. Je ſuis sûre pourtant qu'il en a toujours eu la plus grande envie ; mais il ne m'en a jamais ouvert la bouche. J'ai bien ſenti pourquoi : le Chevalier n'étoit pas riche ; je le ſuis immenſément ; il n'avoit alors que ſa compagnie de Cavalerie. Sa délicateſſe lui auroit fait preſque un crime de cette propoſition.

Le COMMANDEUR.

Oh ! penſant comme il fait, cela eſt sûr.

Madame DURVAL.

Oh ! très-sûr. Mais je vais vous avouer une choſe bien ſinguliere : c'eſt que j'ai penſé, dans une occaſion, lui faire la propoſition de l'épouſer, moi.

Le COMMANDEUR.

Et ! comment cela donc ?

Madame DURVAL.

Vous vous ſouvenez de ce Régiment qui

vint à vaquer il y a un an, & dont il auroit obtenu l'agrément, s'il eût eu de quoi le payer?

Le COMMANDEUR.

Je m'en souviens très-bien.

Madame DURVAL.

Je ne vous dirai point que je lui demandai comme une grace, de m'emprunter les quatre-vingt mille livres qu'il lui falloit pour cela.

Le COMMANDEUR.

Oui, je sçais qu'il les refusa, parce que vous risquiez de les perdre par sa mort; cela est tout simple.

Madame DURVAL, *avec la vivacité du plus tendre sentiment.*

Cela n'est pas tout simple, vis-à-vis des façons que j'y mis. J'y employai les instances, les prieres, les persécutions, enfin toutes les tournures, j'ose dire, les plus ingénieuses que l'amour puisse inspirer. L'idée de faire l'avancement & la fortune d'un homme que j'aime remplissoit mon ame du sentiment le plus délicieux.

Le COMMANDEUR.

Et vous ne pûtes pas venir à bout de le déterminer à accepter vos offres?

Madame DURVAL.

Non, Commandeur. Il résista à tout ; il me refusa inhumainement ; tenez, Monsieur, c'est-là la seule fois de ma vie, que j'ai eu véritablement à me plaindre de lui.

Le COMMANDEUR.

A vous plaindre !

Madame DURVAL, *avec chaleur.*

Oui, à me plaindre. Je vous avoue que je fus piquée au jeu ; & son opiniâtre générosité pensa me mener si loin, que je fus sur le point de lui offrir ma main, parce que j'imaginois que c'étoit-là ma derniere ressource, pour lui faire accepter l'argent qu'il lui falloit pour avoir ce Régiment-là.

Le COMMANDEUR.

Eh ! qui put faire évanouir des dispositions si heureuses pour le Chevalier ?

Madame DURVAL.

La résistance qu'il mit à accepter cet argent fit naître en lui & moi des discussions qui lui firent perdre un tems qui est toujours très-précieux en affaires ; la Cour disposa du Régiment ; je ne puis vous dire combien j'en fus affligée.

Le COMMANDEUR.

Je le crois : d'autant plus que dans ce tems-là, la fortune du Chevalier étoit très-médiocre. Le fils unique de son oncle vivoit encore.

Madame DURVAL, *avec une tendresse douce & animée.*

Aussi, Commandeur, vous avouerai-je une chose qui ne doit jamais nous passer : je pris dès ce moment des mesures pour assurer le sort du Chevalier, sans qu'il pût s'en douter ; je satisfis sur le champ mon cœur à cet égard. Aujourd'hui qu'il est riche par la mort du fils de Monsieur Licandre, son oncle ; c'est une raison de plus pour moi, pour ne le point épouser. Eh ! je ne me remarierai point, soyez-en sûr ; mon parti est bien pris. Et sur tout cela, Commandeur, je ne vous dis pas la moitié de mes raisons ; j'en ai encore de mille fois plus fortes, & qui tiennent toutes à l'amour extrême que j'ai pour le Chevalier.

Le COMMANDEUR.

Vous ne m'en dites que trop, Madame, & je sens bien que je combattrois en vain votre sentiment. —— Il n'y a au monde que l'amour qui puisse vous en faire revenir.

UN LAQUAIS, *apportant un billet.*

C'eſt de la part de Madame la Marquiſe de Leutry.

Madame DURVAL.

A-t-on dit que j'y étois ?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame; & ſon valet-de-chambre attend la réponſe.

Madame DURVAL, *renvoyant le laquais.*

Cela eſt bon, qu'il attende. — Commandeur, vous permettez... (*Après avoir lu.*) Je ne ſçais pas ce que me veut cette femme; elle ne ſçait pas, ſans doute, que, comme elle eſt de la plus grande qualité, c'eſt une raiſon pour moi, pour ne me point lier avec elle; car depuis le malheur que j'ai eu de la rencontrer dans quelques ſoupers, elle me pourſuit de ſes avances; elle a paſſé ici; je n'y étois pas. Je fus hier chez elle; je me croyois heureuſe de ne l'avoir point trouvée : point du tout; elle m'écrit, à préſent, pour me demander chez moi un rendez-vous dans une heure, (*de l'air de l'indéciſion,*) je ne puis gueres le lui refuſer pourtant, ſans impoliteſſe.

Le COMMANDEUR.

Oh! non; il ne faut jamais avoir tort avec ces gens-là.

Madame Durval.

Vous permettez donc que j'aille lui faire un mot de réponſe. — Vous ſoupez avec moi?

Le Commandeur.

Eh! mais, c'eſt qu'auparavant j'ai une affaire.

Madame Durval, *l'interrompant.*

Oh! liberté entiere, & revenez.

(Elle ſe retire.)

Le Commandeur.

Je ſerai bientôt de retour.

SCENE IV.

LE COMMANDEUR, *ſeul.*

Cette veuve-là ne ſe remariera jamais; je le vois bien. — Il eſt fâcheux, il eſt cruel, pourtant, qu'une femme auſſi eſtimable ait été amenée, par la conduite & les traitemens indignes de ſon défunt mari, à prendre une façon de penſer qui doit néceſſairement lui faire beaucoup de tort dans le monde. — Et malheureuſement il me paroît démontré que jamais le Chevalier ne pourra venir à bout de lui faire changer de ſentiment. Mais, c'eſt le Chevalier lui-même.

SCENE V.

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *avec la joie du transport.*

AH ! mon cher ami ! que je vous embrasse ! prenez part à ma joie. — Mais, où est donc Madame Durval ?

Le COMMANDEUR.

Elle va rentrer, elle est allée écrire un mot dans son cabinet.

Le CHEVALIER, *avec la derniere vivacité.*

Je l'attends, avec la derniere impatience, pour lui dire.... — ce dont je n'ai pu vous faire part à la campagne.... On avoit exigé de moi le secret : c'est que mon oncle me donne, dès à présent, la plus grande partie de ses biens...; ce n'est pas là ce qui me touche...; mais il consent que j'épouse Madame Durval ; il doit venir dans la journée conclure cette affaire avec elle. — Eh ! bien, mon ami, croyez-vous qu'il y ait quelqu'un sur terre plus heureux que moi ?

Le

Le COMMANDEUR.

Je ne veux pas empoiſonner ta joie, qui me paroît exceſſive....

Le CHEVALIER, *avec impétuoſité.*

Exceſſive! vous n'en voyez pas la moitié : j'ai toujours deſiré avec paſſion d'épouſer Madame Durval; je n'ai jamais ceſſé de me dire, de penſer, de ſentir que c'étoit une femme unique. —. Beauté, ſentiments, élevation dans l'ame; eſprit, raiſon, agréments, tout eſt dans cette femme-là; mais tout. — Jugez par-là, mon ami, combien je ſuis enchanté de me voir à la veille de m'attacher cette femme pour toute la vie...; je dis, pour toute la vie.

Le COMMANDEUR.

Tranſports d'amants que tout cela; va, mon enfant, c'eſt toujours une folie que de ſe marier. — Je penſe bien autrement que toi là-deſſus, moi; car, ce qui m'a engagé à me jetter dans l'Ordre de Malte, c'eſt que j'aimois trop les femmes; & en vérité, je n'ai fait mes vœux que pour ne point ſuccomber à la tentation d'en épouſer quelqu'une; & ce malheur-là me ſeroit arrivé cent fois.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, *seul.*

SEROIT-IL possible que Madame Durval refusât de m'épouser; qu'elle tînt même vis-à-vis de moi à ses anciennes préventions contre le mariage? — Non, non, je dois me rassurer; elle m'aime; c'est une passion véritable; ce n'est point un amour ordinaire, que celui qu'elle ressent pour moi. — Le Commandeur avoit pénétré ses sentiments & les miens, quelqu'attention que j'aie eue à les dérober aux yeux de tout le monde; quelque discrétion que j'y aie mise. Ah! cette raison seule suffiroit pour me déterminer à l'épouser, quand, d'ailleurs, je n'en aurois pas le desir le plus vif & le plus passionné. Mais c'est elle.



SCENE VII.

Madame DURVAL, LE CHEVALIER.

Madame DURVAL, *avec une tendresse vive.*

AH! Chevalier! c'est donc vous enfin! — Quel plaisir j'ai de vous revoir! — Mais êtes-vous comme moi? Mais avez-vous senti ce que c'est que d'être quatre jours éloignés l'un de l'autre?

Le CHEVALIER, *avec la derniere vivacité.*

Si je l'ai senti, Madame! si je l'ai senti! ah! je voudrois que les jours que je passe sans vous voir, fussent rayés de ma vie. Si je l'ai senti!

Madame DURVAL, *tendrement.*

Non, vous vous êtes amusé à la campagne: vous y aviez des femmes aimables.

Le CHEVALIER.

Des femmes! ah! vous ne me rendez gueres justice; & à vous, encore moins. Est-il une femme au monde que l'on puisse vous comparer? — Je n'aimerai jamais que vous. Eh! je n'ai jamais eu véritablement d'amour

que pour vous. Sans votre beauté, vos graces, & votre esprit... & encore plus, sans votre ame & vos vertus, j'eusse, sans doute, ignoré toute ma vie, ce sentiment qu'aucune autre que vous n'eût pu ni ne pourroit m'inspirer.

Madame Durval, *très-tendrement.*

Ah ! Chevalier ! vous n'imaginez pas dans quel ravissement me jette cette protestation passionnée, que je vois pleine de vérité & de sentiment ; & sur-tout dans cet instant où...

Le Chevalier, *l'interrompant.*

Eh ! c'est dans cet instant aussi, Madame, que l'amour dont vous m'honorez, m'est le plus nécessaire : c'est dans cet instant que je desirerois que cet amour pût prendre de nouvelles forces, pût accroître encore, & fût au point de vous fermer les yeux sur mes défauts.... *(D'un ton tremblant.)* Et sur les préjugés... que vous avez... contre le mariage.

Madame Durval.

Ah ! que me dites-vous là, Chevalier ?

Le Chevalier, *d'un air très-timide.*

Je dis, Madame... je crains... vous ne voudrez peut-être pas...

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Madame la Marquise de Leutry.

Le CHEVALIER, *à part.*

Je ne sçais si je dois être fâché ou bien-aise d'être interrompu dans ce moment. *(Haut.)* Madame... je suis dans une agitation... dans un trouble... Pendant que vous recevrez cette visite importune, je vais trouver mon oncle. Il doit vous parler, Madame..! il doit vous parler... & votre réponse, que je vais attendre chez lui, décidera du bonheur ou du malheur de ma vie.

(Il salue profondément, en sortant, la Marquise de Leutry, qui lui fait une révérence impertinente.)

SCENE VIII.

LA MARQUISE DE LEUTRY, Madame DURVAL.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

A La fin donc, l'on vous trouve, ma belle Dame! j'en suis comblée. Sçavez-vous qu'il y a huit jours que je vous cours, & que je me meurs de vous voir?

LA MARQUISE DE LEUTRY, *avec la plus grande légéreté.*

Dans vos principes !... Mais je ne crois point aux principes, moi. C'est l'usage qui décide de tout ; & je vous dis..., oui, je vous dis que vous ne serez jamais déplacée nulle part. Avec votre fortune & cette figure-là !... mais, c'est que je ne me lasse point de vous admirer... vous êtes belle... des yeux... un éclat... mais c'est un éclat... avec cela, de l'esprit... on ne sçauroit en avoir davantage... mais on va partout avec cela ; l'on va partout.

Madame DURVAL, *d'un ton le plus sérieux, & le plus poli.*

Je me tiendrai chez moi, Madame ; vos cajoleries ne me feront pas perdre la tête. Mais oserois-je vous demander de quoi il s'agit ? Après les louanges dont vous m'accablez, si je pouvois jamais imaginer que je pusse vous être bonne à quelque chose, vous me feriez croire que vous avez des vues sur moi.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *d'un air caressant.*

Eh ! mais, sans doute, j'ai des vues sur vous, belle Dame ; mais je n'en ai que parce que vous êtes ravissante, divine.

Madame DURVAL.

Épargnez-moi, de grace ; — si nous pouvions venir au fait.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Au fait, soit. Mais vous êtes trop modeste aussi. Je ne puis pourtant me *tenir* de vous dire que c'est votre mérite supérieur, votre beauté, votre esprit, qui ont fait tourner la tête à mon malheureux fils, le Marquis de Leutry.

Madame DURVAL.

Que dites-vous, Madame ?

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Je dis que mon fils vous a vue une fois, & qu'il vous aime à la folie, mais je vous dis à la folie. Avec cela, vos grands biens peuvent lui convenir ; cela ne gâte rien. — Il faut arranger ce mariage-là, absolument.

Madame DURVAL.

Je ne pense pas, Madame, que vous parliez sérieusement.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Pardonnez-moi, ma Reine, très-sérieusement. — Eh ! ne faisons-nous pas tous les jours de ces mariages-là, nous autres ?

Madame DURVAL, *en souriant.*

Oh! je sçais bien cela, Madame.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Croyez donc aussi que mon fils raffolle de vous; & cela est si vrai, que dès demain, si vous le voulez, il quittera la petite Rosette, & nous irons en avant. Il se chargera de vous faire agréer par sa famille; son oncle, pour l'engager à se marier, lui cede son Duché; ainsi, en l'épousant, vous voilà avec le tabouret, ma belle Dame; avec le tabouret... cela n'est pas désagréable!

Madame DURVAL, *d'un air simple & modeste.*

Avec le tabouret?... Je vous étonnerois peut-être bien, Madame, si je vous disois que je ne suis nullement tentée de cet honneur-là. — Mais sans entrer dans cette discussion, je vous dirai tout simplement, Madame, que je ne veux point me remarier. C'est une résolution que j'ai prise. Si j'en changeois, comme je n'ai point la vanité de devenir la femme d'un homme de la Cour, j'épouserois quelqu'un d'un état à peu près égal au mien. Mais jamais je ne me rendrois l'esclave d'un homme titré, qui ne m'épouseroit que pour me faire l'honneur de me ruiner, peut-être.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *avec un peu d'aigreur.*

Oh! je vois très-bien à présent, Madame, d'où vous vient toute cette belle philosophie-là: je vois qu'on m'a dit vrai: vous voulez épouser le Chevalier du Lauret que vous aimez?... Je ne voulois pas le croire.

Madame DURVAL.

Mais, Madame, prenez garde.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *d'une façon encore plus aigre & plus dédaigneuse.*

Tout de bon? vous épouseriez ce petit homme-là? — Eh mais! cela est singulier! Le Chevalier, ce n'est rien; il n'a ni rang ni fortune. — Il est joli,... j'avoue qu'il est joli: aussi n'étois-je point étonnée qu'on se prît de goût pour lui; mais... l'épouser!... je n'en reviens point... c'est un travers, permettez-moi...

Madame DURVAL, *d'un air imposant & noble.*

Arrêtez, Madame. — Tout est dit entre nous; je ne pense pas que mon refus vous autorise à me tenir des propos aussi déplacés & aussi offensants. — En tout cas, je vous avertis que je ne les souffrirois pas.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *d'un ton d'aigreur, poussé à l'excès.*

Vous m'avertissez, vous m'avertissez! — Eh mais! je vous suis très-obligée. Et moi, je vous avertis aussi, Madame Durval, que vous faites deux bonnes folies en un jour: l'une, de ne point épouser mon fils; & l'autre, d'épouser votre Monsieur le Chevalier. — Adieu, Madame Durval, adieu. — *(A part en s'en allant.)* Eh mais! où avoient-ils pris que cette Bourgeoise-là avoit tant d'esprit donc? *(Se retournant.)* Quoi! vous me reconduisez! rentrez, Madame, rentrez. Je n'ai que faire de tout cela, moi; je n'ai que faire de tout cela.

Madame DURVAL, *revenant sur ses pas.*

Effectivement, je suis bien bonne de lui faire encore des politesses.

SCENE IX.

LICANDRE, Madame DURVAL, *continuant.*

En vérité, les gens de qualité ont peine à se persuader que ceux qui n'en sont pas soient des

hommes comme eux. Mais j'apperçois l'oncle du Chevalier.

LICANDRE, *d'un air inquiet.*

Ah! Madame, excuſez l'impoliteſſe que je vais commettre; je ne fais que paſſer ici un moment pour vous rendre mes devoirs;... & à vous dire le vrai, je comptois y trouver mon neveu. — Je ne ſçais ſi un Exprès, qui me vient de Cadix, lui a parlé. On a indiqué chez moi, à cet homme, les endroits où il pourroit me trouver, moi, ou mon neveu. (*D'un air ſatisfait & joyeux.*) C'eſt ſûrement une heureuſe nouvelle; & peut-être même m'adreſſe-t-on, par cet Exprès, tous les fonds que je dois recevoir de Cadix, en bonnes lettres de change.

Madame DURVAL.

Monſieur le Chevalier eſt ſorti, il y a plus d'une heure, Monſieur.

LICANDRE.

Permettez-moi donc, Madame, de retourner ſur le champ chez moi, & pardonnez mon incivilité. Je reviendrai, & ſi vous le trouvez bon, j'amenerai le Notaire pour dreſſer les articles de votre mariage avec le Chevalier; cela ne ſera pas long: il y a long-

tems que vous devez être convenus de vos faits.

Madame DURVAL.

Mais, Monsieur, il n'y a qu'une petite difficulté...

LICANDRE.

Nous la leverons bien vîte ; entre honnêtes gens, il ne sçauroit y en avoir long-tems. — Tenez : en deux mots, voici comme j'arrange tout cela, moi. Cet Exprès va me remettre pour dix-huit cent mille livres de lettres de change ; j'en donne quinze cens à mon neveu, & je me réserve cent mille écus pour moi, qui, avec ma terre qui me rapporte douze mille francs, en douze sacs, me suffiront, & au-delà...

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Mais de grace, au sujet de ce mariage, apprenez donc mes dispositions...

LICANDRE, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous mes dispositions ? Je ne veux point que vous fassiez des dispositions en faveur de mon neveu. Il faut toujours que le bien retourne aux familles d'où il vient... & d'ailleurs, cela m'a toujours répugné, qu'une femme avantageât un homme... mais nous

discuterons tout cela ce soir; permettez-moi de vous quitter seulement pour une heure.

Madame DURVAL.

Mais auparavant, Monsieur, écoutez-moi un instant.

LICANDRE, *l'interrompant.*

Ah, Madame! remettons cela, je vous en supplie. Je sens toute l'étendue de mon impolitesse: mais la conséquence, la grande importance de mon affaire est une excuse bien légitime. Mille pardons, Madame; je suis ici dans une heure; dans une petite heure au plus tard.

SCENE X.

Madame DURVAL, *seule.*

JE suis désolée qu'il n'ait pas eu le tems de m'écouter. Je lui aurois dit l'éloignement invincible que j'ai pour le mariage: il auroit préparé le Chevalier à mon refus; & il va, au contraire, lui porter des espérances qui lui rendront encore plus cruelle la résolution où je suis de ne point me remarier. Cela m'afflige singulierement!

SCENE XI.

Madame DURVAL, Mlle. AGATHE.

Mlle. AGATHE, *d'un air embarrassée.*

MADAME est seule... & elle veut bien permettre...

Madame DURVAL.

Que voulez-vous, Agathe?

Mlle. AGATHE.

C'est que... j'aurois à parler à Madame... C'est que... je voudrois...

Madame DURVAL.

Qu'avez-vous à me dire? Vous avez l'air embarrassé. Qu'est-ce que c'est?

Mlle. AGATHE.

Je suis peinée de dire ce que c'est, parce que... je suis bien fâchée de quitter Madame. — Il me coûte d'être obligée... de demander mon congé à Madame.

Madame DURVAL.

Comment, Agathe! Eh! pourquoi me quittez-vous?

Mlle. AGATHE.

Eh mais!.... j'en ai dit les raisons à Monsieur

le Commandeur ; il pourra les dire à Madame.

Madame DURVAL.

Eh ! ne peut-on les ſçavoir de vous, Mademoiſelle ?

Mlle. AGATHE.

Oh ! je n'oſerois, moi ; — cela fâcheroit peut-être Madame ; & je ne veux point ſortir mal d'avec Madame ; je n'ai qu'à m'en louer.

Madame DURVAL.

Oh ! je veux abſolument ſçavoir vos raiſons, Mademoiſelle ; je veux que vous les diſiez, & tout à l'heure.

Mlle. AGATHE, *embarraſſée.*

Eh mais ! *primò*,... d'abord,... j'ai à apprendre à Madame que j'entre chez Madame la Comteſſe Dorimene, où je ſuis arrêtée... — & .... je ne crois pas que Madame puiſſe trouver mauvais... que l'on prenne ſon avantage,... où l'on le trouve.

Madame DURVAL, *ſecouant la tête.*

Tenez, Agathe ; ce ne peut pas être là la vraie raiſon...

Mlle. AGATHE, *d'un air impatient.*

La vraie raiſon, Madame ; la vraie raiſon.

Dame ! il y a ſi long-tems qu'on parle du mariage de Madame avec Monſieur le Chevalier, que je ſens bien qu'il ne ſe fera pas.

Madame DURVAL, *vivement.*

Êtes-vous folle ? Que peut avoir de commun ce mariage prétendu avec votre ſortie ?

Mlle. AGATHE.

Eh mais ! Madame, l'on ſe fait des reproches à ſoi-même de voir...

Madame DURVAL, *impatiemment.*

Des reproches ? de quoi ? ... Mais, tâchez donc de vous faire entendre.

Mlle. AGATHE.

Me faire entendre ?... il n'y a rien de ſi clair. Tenez, Madame, quoique vous ne m'ayiez pas miſe dans votre confidence, ſur votre mariage avec Monſieur le Chevalier, j'ai eu des ſoupçons là-deſſus ; & je me ſuis dit qu'il ne convenoit pas à mon honneur de reſter à Madame, ayant toujours ces ſoupçons-là.

Madame DURVAL, *un peu en colère.*

Quoi ! des ſoupçons que j'étois mariée ? Quel galimathias ! Je ne vous entends pas.

Mlle. AGATHE, *vivement.*

Madame fait ſemblant de ne pas m'enten-

dre; il faut donc s'expliquer plus clairement: eh bien! si Madame m'avoit fait confidence de son dessein d'épouser le Chevalier, je ne me serois pas fait de scrupules sur tout cela, moi. Mais, pardi, je suis une honnête fille, & je dis qu'on peut bien se prêter à une inclination qu'auroit une femme mariée; l'on peut faire comme cela. *(Portant aux yeux ses doigts écartés.)* Pourquoi? C'est qu'une pauvre femme qui a un mari ne sçauroit épouser son amant; elle est à plaindre par-là. — Mais une veuve!... Eh! qui est-ce qui l'empêche de se marier à celui qu'elle aime? Rien. Eh bien! la conscience permet-elle qu'on ferme les yeux là-dessus, quand on ne nous a pas mis auparavant dans le secret, & qu'on n'a aucun intérêt à ça?

Madame DURVAL, *l'interrompant avec dignité & hauteur.*

Retirez-vous, Mademoiselle. Vous serez dès ce soir, je vous en réponds, à Madame la Comtesse Dorimene.

SCENE XII.

Madame DURVAL, *seule*.

MAIS à combien de genres de persécutions m'expose l'amour que j'ai pour le Chevalier ! — Les propos de la Marquise de Leutry m'ont déplu sans me fâcher. — Mais qu'une malheureuse Femme-de-Chambre ait l'audace !... En vérité, le sort des femmes est bien à plaindre. Mais le Chevalier ne revient point... je desire, & je crains de le voir.

SCENE XIII.

Madame DURVAL, LE CHEVALIER.

Madame DURVAL.

AH, Chevalier ! avez-vous trouvé votre oncle ? a-t-il lui-même trouvé chez lui un homme qu'il cherchoit avec tant d'empressement ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame; je quitte mon oncle, & je l'ai laissé avec cet Exprès de Cadix. J'ignore les bonnes nouvelles qu'il lui porte. Mais mon

oncle vient de m'en dire une, bien intéressante pour moi : c'est que vous consentez à notre mariage. Vous m'en voyez pénétré de la joie la plus vive.

Madame DURVAL.

Ah, Chevalier ! détrompez-vous. Monsieur votre oncle étoit si pressé, qu'il ne m'a pas laissé le tems de m'expliquer : il a pris le change sur le peu de paroles que j'ai pu lui dire.

Le CHEVALIER.

Eh quoi, Madame ?

Madame DURVAL, *d'un air très-passionné.*

Non, je ne puis, Chevalier, surmonter la répugnance extrême, mais fondée, que j'ai pour le mariage. Si vous sçaviez ce qu'il en coûte à mon cœur de vous refuser !... Au nom de votre tendresse, de la mienne, abandonnez, je vous en conjure, le projet que vous avez de m'épouser.

Le CHEVALIER.

Eh ! le puis-je, Madame ? — De combien d'amertumes mon bonheur ne seroit-il pas empoisonné en y renonçant ! Quoi ! ne me sera-t-il jamais permis de faire gloire de mon attachement pour vous dans le monde ? — D'un autre côté, n'ai-je pas à me reprocher l'atteinte

que mes assiduités donnent à votre réputation ? N'ai-je pas entendu des propos ?... & il n'est pas possible qu'il ne vous en soit revenu quelques-uns... il faut les faire finir, Madame ; ma probité y est engagée.

Madame DURVAL.

Votre probité, Monsieur, ne doit point rougir de ce qui ne blesse point la mienne.

Le CHEVALIER.

Que dites-vous, Madame ?

Madame DURVAL.

Je dis, Monsieur, que je laisse, à ce qui s'appelle le monde, la liberté de penser ce qu'il voudra. Je n'ai jamais prétendu faire dépendre mon bonheur de l'opinion d'un Public, juge léger, toujours injuste, rarement instruit ; & qui ne prononce que d'après ses préjugés : le monde ne m'est rien. Votre estime, celle de mes amis & des vôtres, la mienne propre : je n'en veux pas d'avantage. Eh quoi ! Chevalier ! mon cher Chevalier !... L'amour extrême, que j'ai pour vous ;... & qui, j'ose le dire, est plus fort que celui que vous sentez pour moi, ne peut-il lui seul faire toute votre félicité, comme il fait tout mon bonheur ?

L

Le CHEVALIER.

Non, Madame, non; le mien dépend de mon mariage avec vous. Lui ſeul peut m'en aſſurer la durée. Eh quoi! ne puis-je pas vous perdre? vous avez vos parens en Angleterre; ne pouvez-vous pas y être rappellée par quelques circonſtances imprévues? que ſçais-je moi?... Ah! Madame! quand on a eu le bonheur de rencontrer une femme auſſi eſtimable que vous, à peine le mariage paroît-il ſuffiſant pour ſe l'attacher, l'on voudroit imaginer des chaînes encore plus fortes, pour ne jamais riſquer d'en être ſéparé.

Madame DURVAL, *très-tendrement.*

Eh! mon cher Chevalier! ce ſont ces chaînes, qui font tomber celles de l'amour!

Le CHEVALIER.

Eh! Madame! jugerez-vous toujours de ce nœud reſpectable par les impreſſions que vous en avez priſes, & par l'épreuve cruelle que vous en avez faite avec Durval? — M'aimez-vous ſans m'eſtimer? — Craignez-vous de ma part quelques-uns de ces mauvais traitemens; l'ombre même d'un mauvais procédé?

Madame DURVAL.

Non, je n'en crains point; mon amour pour

vous eſt fondé ſur l'eſtime la plus vraie & la plus méritée. Mais le plus eſtimable des hommes tient à l'humanité ; & il eſt dans la nature que le cœur de l'homme ſe laſſe bien vîte d'un ſentiment, dont le devoir, dont la loi lui font une obligation. Vouloir nous marier, c'eſt vouloir éteindre, cruel ! un amour qui eſt tout pour moi ; qui, lui ſeul, m'attache à la vie : elle me deviendroit un fardeau, ſi vous ceſſiez ou ſi je ceſſois de vous aimer, après cette union. Ah ! Chevalier ! mon cher Chevalier ! vous m'aimez... je vous adore... rien ne traverſe notre amour... Êtes-vous las d'être heureux ?

Le CHEVALIER, *très-vivement.*

Non, Madame, vous ne m'aimez pas autant que vous le dites ; autant que vous voulez vous le perſuader à vous-même. Si vous aviez pour moi cet amour vif & paſſionné dont je brûle pour vous, vous ne verriez, vous ne penſeriez, vous n'agiriez, vous ne ſentiriez que d'après moi. Vous me feriez aveuglément le ſacrifice de cette prétendue répugnance.

Madame DURVAL, *tres-vivement auſſi.*

Eh ! Monſieur ! voyez votre injuſtice. — Ne puis-je pas tourner contre vous ces mêmes raiſons ? Ne ſerois-je pas en droit, de mon côté,

d'exiger de vous le sacrifice de vos idées & de vos sentimens ? — Je vous aime, Chevalier, je ne puis trop vous le répéter dans cette circonstance ; nulle expression ne peut rendre, à mon gré, la violence de mon amour. — Mais pourquoi le vôtre veut il devenir tyrannique ?... Vous autres hommes, vous êtes tout surpris de trouver une femme qui ait une façon de penser à elle ; & qui ne suive pas en aveugle, celle de son amant. Vous voulez qu'elle ne voie, ne juge, & n'agisse que d'après ses impressions... vous venez de le dire : vous croyez qu'une femme n'aime point, si elle n'est asservie, si elle n'est subjuguée par son amant... Eh ! bien, moi, Chevalier, quoique mon ame soit pénétrée, pour vous, du sentiment le plus tendre, de l'amour le plus passionné qui fut jamais, je prétends cependant garder, même en aimant, une certaine liberté. Eh ! pouvez-vous, avec équité, m'ôter celle de sentir, comme je sens, de penser comme je pense, & d'agir comme je crois le devoir ?

Le CHEVALIER, *impétueusement.*

Oui, Madame, oui ; & c'est sur ce point seul, que votre amour lui-même ne peut vous laisser de liberté. Tous vos raisonnemens, de quelque passion qu'ils paroissent mêlés, n'en-

traînent point mon ame. L'amour, dans votre cœur, se trouve soumis à ce que vous appellez raison ; vous occupez bien une autre place dans le mien ; excepté le desir passionné que j'ai de vous épouser, & qui n'est autre chose que mon amour lui-même, il n'est point, moi, de sacrifice que je ne sois prêt à vous faire. Et encore, je ne vous le demande ce sacrifice, que parce que je suis convaincu qu'il augmenteroit mon amour, s'il est possible que, de la violence dont il est, il puisse accroître encore ; & je sens....

Madame Durval, *l'interrompant.*

Et moi, je doute si je pourrois répondre du mien, si, au lieu de l'amant, je trouvois un maître. L'amour ne peut subsister qu'entre deux personnes libres & égales : notre sexe sent encore mieux cela que le vôtre. Non, encore une fois, mon cher Chevalier, ne m'en parlez plus. Je vous aime ; ce n'est que par mon amour que je tiens à la vie ; mon amour pour vous est mon existence....

Le Chevalier, *l'interrompant.*

Non, Madame, non : rien ne me convaincra de votre amour, que le don de votre main ; j'en douterai toujours, tant que...

Madame DURVAL, *l'interrompant avec feu.*

Vous doutez de mon amour, & vous osez me le dire, cruel que vous êtes! — Mais vous ne le pensez pas. — Jamais je n'ai senti plus vivement l'excès de la tendresse que j'ai pour vous, que dans cet instant que je refuse de vous épouser. — C'est cet amour même, dont l'extrême délicatesse est, plus que toute autre cause, le principe de mon refus : plus je vous aime, plus je suis aimée de vous ; [car je ne doute point de votre amour, moi,] & moins je veux risquer de les voir s'éteindre, & vous tenteriez vainement de me faire revenir d'une résolution que rien au monde ne peut me faire changer.

SCENE XIV.

LE COMMANDEUR, Madame DURVAL, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

AH! Commandeur! ah! mon ami! venez vous joindre à moi. Madame Durval refuse de m'épouser ; c'est le chagrin le plus vif que je puisse ressentir. — Je n'ai pas besoin, cruelle! de

vous jurer que je n'en épouserai jamais d'autre que vous, dût mon oncle me désheriter cent fois.

Le COMMANDEUR.

Ah! Madame! je connois les sentimens du Chevalier; vous allez le rendre le plus malheureux des hommes.

Madame DURVAL.

Eh! Monsieur!

Le CHEVALIER.

Quoi! Madame! rien ne pourra vous fléchir? *(Il se jette à ses genoux.)* Au nom de l'amour le plus tendre....

SCENE XV. & *derniere.*

LICANDRE, Madame DURVAL, LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LICANDRE.

CESSEZ, mon neveu, de prétendre à la main de Madame. Ah! mon ami, vous n'êtes plus un parti pour elle!— Nous ne voulons tromper personne, Madame; & je viens vous annoncer une nouvelle, [*Se tournant vers son*

neveu,] plus cruelle encore pour vous que pour moi, mon cher neveu.

LE CHEVALIER.

Eh! quoi, mon oncle? [*A part.*] Je pensois n'avoir plus rien à redouter.

LE COMMANDEUR.

Qu'est-il donc arrivé?

Madame DURVAL, *très-vivement.*

Une nouvelle cruelle pour le Chevalier! Vous me faites frémir, Monsieur.

LICANDRE.

Hélas! Madame, tantôt en vous quittant, j'ai vu cet Exprès de Cadix qui me cherchoit. Il m'a apporté la nouvelle que j'avois perdu les dix-huit cent mille livres que l'on devoit me remettre ici en lettres de change. N'en ayant point trouvé là-bas, l'on m'envoyoit cette somme en piastres sur deux vaisseaux qui, au sortir du port de Cadix, ont péri par une tempête affreuse, sans qu'on en ait rien pu sauver.

Madame DURVAL, *abîmée de douleur, à part.*

Quelle nouvelle! & dans quel moment elle arrive!

Le COMMANDEUR, *à part.*

Tout l'accable à la fois.

LICANDRE.

Ah! mon cher neveu! mon cher fils!... aidez-moi à ſoutenir votre infortune!

Le CHEVALIER.

Mon très-cher... mon très-généreux oncle... mon vrai pere, ſi cette perte ne vous chagrine que par rapport à moi, ceſſez de vous affliger : ce matin elle eût fait mon déſeſpoir; actuellement je n'y vois que la privation d'un bien qui n'auroit pas fait mon bonheur. Eh! bien, la fortune m'abandonne..... je ſçaurai m'en paſſer.

Madame DURVAL.

Quelle ame!

LICANDRE, *très-vivement.*

Ah! ta fermeté, mon cher neveu, a fait tout-à-coup renaître la mienne. Oui, mon ami, s'il n'y a plus pour moi de reſſources, tout n'eſt pas encore perdu pour toi. — Il y a un an que je t'écrivis que je pouvois te faire avoir un Régiment en Eſpagne; le Miniſtre de qui ces graces dépendent, m'accordera ſur le champ celle-là pour toi... Je le connois: plus il me verra dans le malheur, plus il ſe portera à

me servir. Viens ; je sacrifierai avec plaisir le reste de mes jours à ton avancement. Viens, mon fils : partons pour Madrid.

Le CHEVALIER.

Eh ! le puis-je, mon cher oncle ? Sans compter que je ne dois pas accepter le sacrifice de votre repos, m'est-il permis de manquer à mon Prince ? Je suis né François ; il n'est point honteux de rester subalterne dans un métier aussi noble que celui des armes ; je n'irai point chercher un service plus distingué en pays étranger. L'ambition, d'ailleurs, n'a plus aucun droit sur mon ame.

LICANDRE.

Mais songe donc que notre union avec l'Espagne....

Le CHEVALIER.

Non, tout m'attache ici ; & je ne romprai point des liens qui me sont mille fois plus chers que ma fortune & que ma vie.

Madame DURVAL.

Je vous entends, Chevalier ; & vous venez de mettre le comble à mon admiration pour vous. — [*A Licandre.*] Écoutez-moi, Monsieur. J'avois refusé d'épouser Monsieur votre neveu, par des raisons... que nous vous dirons dans

un autre tems, & que je croyois bien fondées....; elles viennent de s'anéantir. Vous vouliez donner votre fortune au Chevalier; daignez partager la nôtre, Monsieur; vivez avec nous, ne nous quittez plus. — Je vous donne tout mon bien, Chevalier, & je vous épouse.

LICANDRE.

Dans quel étonnement!...

Le CHEVALIER, *qui s'est jetté aux genoux de Madame Durval, s'en relevant, interrompt Licandre,*

Non, Madame, non; il ne m'est plus permis à présent d'accepter votre main. — Dans la conversation que nous avons eue, vous m'avez développé vos sentimens, & c'étoit encore dans le tems que nos fortunes étoient à peu près égales; à plus forte raison ce mariage ne peut plus vous convenir actuellement, à aucuns égards. — Non, Madame, je suis né pour être malheureux, & j'aurai le courage de l'être.

LICANDRE.

Hélas, je ne puis que le louer, Madame, de la noblesse de son refus. — Elle me fait encore plus sentir, mon cher fils, la perte que j'ai faite.

Madame DURVAL, *impétueusement.*

Ah ! Chevalier, écoutez-moi : cette nouvelle épreuve de vos ſentimens a fait diſparoître mes répugnances, & ces craintes que j'étendois généralement ſur tous les hommes. Eh ! Monſieur ! la dignité de votre ame, ſon élévation, ſa générosité, me forcent à faire de vous l'exception la plus diſtinguée ; &....

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Eh ! Madame ! vous jugez de la violence que je me fais, quand je ne me rends pas à vos inſtances ; mais je mériterois d'être confondu parmi le commun des hommes, dont vous me faites la juſtice, & dont j'oſe dire auſſi que je ſuis digne d'être diſtingué, ſi je profitois de ce moment d'attendriſſement que notre infortune vous cauſe, pour accepter votre propoſition.... ſi j'abuſois de cet inſtant où la perte de nos biens, mon amour... peut être même l'eſtime que vous faites de mon refus (qui eſt pourtant tout ſimple) vous ſont illuſion, & empêchent votre ame d'agir librement. Non, Madame, non...

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Eh ! ce n'eſt point un vain & paſſager attendriſſement qui me détermine ; ce ſont ces der-

niers traits de votre caractere encore un coup, qui ont dissipé toutes mes craintes. Il ne me reste plus que celle que vous ne vous obstiniez à ne pas vouloir accepter ma main.

Le CHEVALIER, *en pleurant.*

Eh! le puis-je, Madame?

Madame DURVAL, *avec la derniere vivacité.*

Oui, Monsieur. Et si vous ne vous rendez pas, j'imaginerai que vous voulez vous venger de moi...; que vous voulez me punir de ne vous avoir pas jugé comme je devois vous juger... au-dessus de l'Humanité.

Le CHEVALIER.

Hélas! Madame, quand vos craintes seroient dissipées, (ce qui est pourtant beaucoup pour moi, je l'avoue;) ai-je actuellement assez de fortune? Et puis-je, & dois-je abuser de votre générosité au point de...

Madame DURVAL, *avec vivacité & dignité.*

Que dites-vous? Des motifs d'intérêt peuvent-ils avoir rien de commun avec des ames comme les nôtres, ni influer sur le parti que nous avons à prendre? — Comment! auriez-

vous le moindre doute à cet égard ? Penseriez-vous donc me devoir quelque chose de ce que je fais votre fortune? Ah! Chevalier! entre gens qui ont autant d'élévation dans les sentimens, que j'ose dire que nous en avons l'un & l'autre, la générosité est entierement du côté de celui qui accepte.... Mais vous devez sentir cela, Chevalier ; vous devez sentir cela.

Le CHEVALIER, *avec transport.*

Oui, je le sens, Madame ; oui, je le sens. J'accepte tous vos dons, & je vous épouse.

Le COMMANDEUR.

Elle est ravissante ! il est charmant !

LICANDRE.

J'en suis attendri jusqu'aux larmes.

Madame DURVAL.

Entrons dans mon cabinet, Messieurs ; envoyons chercher le Notaire ; & terminons tout à l'heure, mon cher Chevalier, un mariage que je desire à présent, mille fois plus vivement que vous.

FIN.

LA VÉRITÉ
DANS LE VIN,
OU
LES DÉSAGRÉMENS
DE LA GALANTERIE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE.

ACTEURS.

Monsieur le PRÉSIDENT NACQUART.

Madame la PRÉSIDENTE NACQUART, *sa femme.*

Monsieur DUPUIS, *Secrétaire du Roi.*

Madame DUPUIS, *sa femme.*

MILORD SINDEREZE.

Monsieur l'ABBÉ KENSINGTON, *Neveu de Milord.*

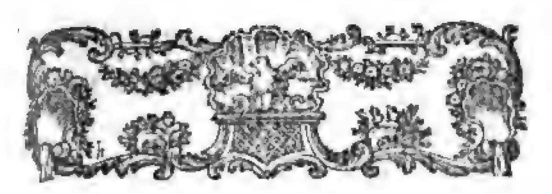
Un MAITRE d'HOTEL.

Un LAQUAIS.

La Scène est dans le Sallon commun à l'Appartement du Président & de la Présidente.

LES DÉSAGRÉMENS DE LA GALANTERIE, est le TITRE VÉRITABLE de cette Comédie, qui est plus connue cependant sous celui de LA VÉRITÉ DANS LE VIN.

Le but moral de cette Pièce, est la punition de la Galanterie. C'est dans cette intention, que l'Auteur a chargé de ridicules excessifs, les deux femmes galantes qu'il y a introduites; c'est dans cette vue qu'il fait passer celle qui fait son principal personnage, par les dégoûts les plus cruels & les plus humilians; conséquemment, c'est par cette raison que le VRAI ET LE SEUL TITRE de cette Comédie, doit être LES DÉSAGRÉMENS DE LA GALANTERIE.



LA VÉRITÉ DANS LE VIN, OU LES DÉSAGRÉMENS *DE LA GALANTERIE*, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

La PRÉSIDENTE, Madame DUPUIS.

La PRÉSIDENTE, *entendant entrer dans son Appartement.*

Qui est-ce qui est-là? *Sans regarder.* N'est-ce pas la fille des TRAITS GALANTS *(a)*? Eh non!

(*a*) C'est à l'Enseigne des TRAITS GALANTS, qu'est établie, actuellement, la plus fameuse Marchande de Modes de Paris.

Des points... marquent les repos & les pauses que les Acteurs doivent observer dans le débit de leurs rôles.

c'eſt ma chere amie ; c'eſt Madame Dupuis! Comment! il n'y avoit-là perſonne pour vous annoncer ?

Madame DUPUIS.

Bon jour, ma chere amie ; bon jour, ma chere Préſidente Nacquart. Attens donc.... baiſe-moi au-deſſous de mon rouge.

La PRÉSIDENTE.

Eh, dites-moi donc, mon cœur, il n'eſt pas midi!... C'eſt un miracle de vous voir à ces heures-ci!... Ordinairement, vous commencez à penſer ſérieuſement à ſortir du lit, vers les cinq ou ſix heures du ſoir....

Madame DUPUIS, *d'un ton & d'un air très-maniérés.*

Eh mais, ma chere enfant, c'eſt que vous me voyez d'une inquiétude... qui ne reſſemble à rien... Je vous dis, vraiment inquiére.... J'ai fait mettre mes chevaux dès que j'ai été éveillée, pour m'éclaircir avec vous, ſi le mariage de mon fils... de Dupuis & de Mademoiſelle Nacquart... de votre fille... eſt rompu... manqué... s'il n'en eſt plus queſtion.

La PRÉSIDENTE.

Comment! pourquoi ſeroit-il rompu?

Madame Dupuis.

Le Contrat devoit être ſigné aujourd'hui, chez vous, n'eſt-ce pas ? & hier, de la journée, je n'ai vu votre Bourgeois de mari!... & l'on doit s'attendre à tout de la part de ces petits eſprits-là. (a)

La Présidente.

Dieu me préſerve de dire jamais du bien de mon mari; mais je ne crois point du tout que dans cette occaſion-ci...

Madame Dupuis, *l'interrompant.*

Eh bien, en ce cas-là: ſi ce n'eſt pas votre mari, ma chere, je m'en prends donc à vous. Ce ſera sûrement par les inſinuations de ce Monſieur l'Abbé Kenſington, qui vous gouverne, vous, & votre Apoco de mari, que le mariage de Dupuis & de la petite manquera abſolument; je n'ai jamais eu le bonheur de plaire à ce réprouvé-là, moi.

La Présidente.

A l'Abbé Kenſington! Quelle prévention... Mais cela n'a pas le ſens commun...

(a) Cette Scène veut être jouée avec le ton, les airs & l'indécence noble & aiſée de quelques femmes de la Ville, qui veulent imiter, & dans leur conduite & dans leur jargon, quelques femmes du grand monde, dont elles ne ſont que les mauvais ſinges.

Madame Dupuis, *l'interrompant.*

Eh non, c'eſt vous qui ne l'avez pas (il faut que je vous le diſe brutalement.) Non, vous n'avez pas le ſens commun, mon enfant, de vous être entêtée de ce petit preſtolet là... Oh! il y a long-tems que je veux vous ouvrir mon cœur là-deſſus....

La Présidente.

Sur quoi?...

Madame Dupuis.

Écoutez, mon ange; je ſens bien qu'il eſt établi actuellement dans la ſociété, qu'il faut vivre avec quelqu'un; on auroit l'air extraordinaire ſans cela; mais il faut que ce quelqu'un-là ſoit d'une certaine façon... ait un certain rang... certaine conſidération....

On me demande tous les jours, *Qui eſt-ce qui a la Préſidente?*... Que voulez-vous que je réponde?... Elle appartient à un petit Collet... à un Capellan... Cela a grand air!... voilà un beau ridicule!... Oh! ce ſeroit tont autre choſe, ſi c'étoit quelqu'un de marque.... qui eût une maiſon... qui tînt un état.

La Présidente.

Comment, un état?

Madame DUPUIS.

Oui! Madame, un état;... oui, un état. En un mot, il faut qu'un Amant ait quelque consistance, cela excuse tout; & cela est si vrai, que lorsque vous débutâtes dans le monde, un peu même avant votre mariage, par prendre Milord Sindereze, l'oncle du Kensington, on ne l'a point trouvé mauvais, au contraire. Et pourquoi? c'est que c'étoit un homme vraiment de qualité. C'étoit un Amant comme il faut.

La PRÉSIDENTE, *d'un ton de voix foible.*

Mais attendez donc; est-ce que j'ai eu Milord?

Madame DUPUIS.

Allons donc, cela étoit public; tout le monde sçait que cet Anglois a fait votre mariage avec Monsieur Nacquart; & qu'il avoit de bonnes raisons pour cela. Et l'on a vu depuis, Mademoiselle votre fille appeller constamment ce bon Milord, son petit Papa; &, comme je vous dis, cela n'a révolté personne;... cela a paru tout naturel... tout simple... je vous en ai donné la raison; c'est qu'il y avoit de la dignité dans un pareil choix... Il auroit fallu avoir de l'humeur, & beaucoup, pour ne pas trouver cela décent. Un Milord, un Pair

d'Angleterre, un Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere!... *avec mépris.* Mais Madame, votre petit Abbé! fi.... fi....

La Présidente, *riant d'un air contraint.*

Mais sçavez-vous bien qu'il ne tiendroit qu'à moi de fâcher?

Madame Dupuis.

Eh! pour quelle raison vous fâcheriez-vous, ma chere amie? vous peut-il tomber dans l'esprit de me cacher vos affaires, pendant que je ne vous ai jamais caché les miennes; & après l'intimité délicieuse dans laquelle nous avons passé notre vie ensemble? — Vous avez oublié apparemment les divins soupers que nous avons faits, pendant deux ans, à la petite maison de Pincourt, du tems qu'elle appartenoit à mon Chevalier de Malthe, ce grand Commandeur des Croyans, que je trompois, moi, dans ce tems-là.

La Présidente, *d'un air mal à son aise.*

Quelles folies! mon Dieu, quelles folies!

Madame Dupuis.

Non, je parle sensément; & puisque nous sommes là-dessus, c'est que je veux que vous quittiez l'Abbé... mais est-ce que vous ne

connoissez pas ce personnage-là ? C'est qu'il est horrible... Mais ignorez-vous son aventure avec la petite Sainte-Uzure ? il est vrai que ce n'étoit que la femme d'un Notaire.

La PRÉSIDENTE, *avec empressement.*

Je n'en sçais pas le mot ; dites-moi donc, dites....

Madame DUPUIS, *continuant avec vivacité.*

Mais, mon enfant, il n'y a que vous à Paris qui ne soyez pas au fait d'une anecdote aussi rare.... il est vrai qu'il soupçonnoit cette petite femme d'une chose hideuse... & que je n'ai jamais pû venir à bout de me persuader... Elle avoit empêché deux fois son mari de mettre dehors une maniere de valet-de-chambre qu'ils avoient... & dont votre affreux Abbé étoit devenu jaloux.

La PRÉSIDENTE.

Fi, l'horreur, fi ! ah mon Dieu, fi! fi!

Madame DUPUIS.

Aussi devinez un peu par qui il lui fit rendre sa lettre de rupture avec elle.

La PRÉSIDENTE.

Par qui ? par qui donc ?

Madame Dupuis.

Par un fifre & deux tambours... de ces gens qui donnent des Aubades... Là, de ces gens qui jouent des fanfares quand on a gagné aux petites loteries.

La Présidente.

Cela n'eſt pas poſſible !

Madame Dupuis.

Je vous dis que rien n'eſt plus vrai. Mais indépendamment de ces abominations-là, c'eſt que l'Abbé n'eſt point du tout ce qu'il vous faut... Je vous chercherai quelque choſe ; & j'oſe dire qu'il y aura de la nobleſſe dans le choix que je vous ferai faire.... oui, oui... & je veux que le Public trouve cela bien ; mais je dis, bien.

La Présidente.

Comment ?

Madame Dupuis, *pourſuivant vivement.*

Mais comment, après avoir vu chez vous, pendant vingt ans, la meilleure compagnie du monde ! c'étoient tous les gens en place ; des Miniſtres ;... le Marquis celui-ci ;... le Maréchal celui-là ;... des petits Ducs à la mode ; & les femmes avec leſquelles ils vivoient ; c'étoit

la Cour & la Ville qui fondoient chez vous..... Quel charme peut-on trouver après cela, & où est le mot pour rire, de vous cazaner comme vous faites avec un méchant Lévite ?

La PRÉSIDENTE, *se contraignant.*

Avez-vous tout dit, folle que vous êtes ? Je vois bien que le meilleur parti est de rire de la sortie singuliere que vous me faites-là; mais venons au fait : Je puis vous assurer d'abord, que mon Lévite, (puisque Lévite y a) ne s'est jamais mêlé du mariage de ma fille. Quant à mon mari, je n'ai point vu le personnage depuis hier ; mais je répondrois bien qu'il est toujours dans les mêmes dispositions.... & pour moi, malgré toutes vos médisances, & même vos grosses calomnies, je puis vous jurer avec amitié, mauvais sujet que vous êtes, qu'on ne peut pas souhaiter le mariage de Monsieur votre fils & de ma fille, avec plus d'ardeur que je le desire.

Madame DUPUIS.

Ah ! vous me rassurez absolument, ma chere amie, vous me rendez la vie... c'est que mon fils est amoureux comme un fou de votre fille... & moi, j'aime mon fils... mais je l'aime... comme s'il n'étoit pas de mon mari... & si, il

en eſt bien sûrement. *Elle ſoupire.* Car c'eſt mon aîné.

La PRÉSIDENTE, *ſouriant.*

On auroit peine, en vérité, à compter ce que vous dites d'extravagances en un jour.

Madame DUPUIS.

Adieu, je retourne chez moi, au plus vîte, raſſurer mon fils. — Mais vous, penſez à ce que je vous ai dit, ma Reine; & croyez-moi: quittez l'Abbé; mais, durement, comme on quitte ces gens-là. Eh, tenez, pardi, prenez-moi ce jeune Prince étranger, à qui, depuis quelques jours, je vous vois faire tant d'agaceries... Eh mais, ne l'auriez-vous pas déja? dites-le-moi; c'eſt que cela ſeroit délicieux.

La PRÉSIDENTE, *d'un air de nonchalance.*

Quelle folie! cela me conviendroit bien! là, croyez-vous que cela me convînt? il n'a que dix-ſept ans; c'eſt un enfant.

Madame DUPUIS.

Eh bien, vous éleverez cela. — Enfin, ſoit que vous l'ayez pris, ou que vous le preniez, défaites-vous toujours de ce cruel Abbé. Duſſiez-vous même reſter ſans rien... (ce qui eſt dur pourtant.) Renvoyez-moi votre Grand-

Prêtre, au nom de Dieu, cela est de conséquence ; c'est le serpent le plus dangereux.... C'est le petit homme le plus vain, le plus fat... mais de cette espèce de fatuité gauche & maussade des Robins & des gens d'Eglise... c'est d'ailleurs le plus insolent petit homme... *Elle apperçoit l'Abbé.* Eh, voilà le cher Abbé, de qui nous parlions ! Nous disions-là, la Présidente & moi, bien du mal de vous. Adieu, ma Reine ? où allez-vous ? ...

La Présidente, *reconduisant Madame Dupuis.*

Je ne vous laisserai pas-là peut-être... Monsieur l'Abbé permettra...

Madame Dupuis.

Restez donc-là, restez-là, je le veux.

La Présidente.

Eh non, non pas, s'il vous plaît.

La Présidente reconduit Madame Dupuis & sort un moment avec elle.



SCENE II.

L'Abbé KENSINGTON, *seul & d'un air agité.*

AH parbleu, Madame la Préſidente! ah parbleu mon Prince!... mon Prince Allemand!... Ah! je vais vous faire voir, ma chere Dame, comme l'on traite une petite femme de Robe, qui veut ſe donner les airs de quitter la premiere... Je ſuis outré... mais furieux...

SCENE III.

La PRESIDENTE, *entrant.*

L'ABBÉ *lui faiſant des révérences, & tenant à ſa main un portrait, au milieu d'un paquet de lettres nouées enſemble.*

La PRÉSIDENTE.

EH vîte, l'Abbé, dites-moi donc vîte, mon éternel mari ne vous a-t-il rien dit de nouveau ſur le mariage de ma fille?... Eh mais, qu'eſt-ce que cela, petit Prélat? que tenez-vous là?

L'ABBÉ, *à part.*

Possédons-nous pour rendre ceci plus cruel. *Haut.* Eh mais ; Madame, vous devez deviner à-peu-près. C'est la suite de notre conversation d'hier... Ce sont vos lettres que...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant d'un air étonné & avec une voix entrecoupée.*

Comment ! quoi !... tout ce que vous m'avez dit hier au soir seroit sérieux ? ... vous... vous... ah mon Dieu ! vous voudriez rompre ? ... Non, en vérité, Monsieur, *Refusant de reprendre ses lettres & repoussant l'Abbé.* Non, Monsieur, non, ce n'est pas-là un procédé.

L'ABBÉ, *d'un air froid.*

En vérité, Madame, je n'en connois point de meilleur, & je ne m'en croyois pas même capable ; profitez-en ; je n'en aurai pas toujours d'aussi bons ; je vous rends vos lettres, votre portrait, tout le bagage ; cela n'est-il pas d'un bon & honnête Ecclésiastique ?

La PRÉSIDENTE, *avec colère.*

Ah ! monstre, sentez-vous toute l'indignité !...

L'ABBÉ, *d'un ton de plaisanterie.*

Doucement, doucement, auguste Présidente,

mettez moins de majesté & d'aigreur à tout ceci, s'il vous plaît. Cela n'est rien. Voici vos lettres, reprenez votre portrait; il pourra servir à d'autres.

La Presidente, *tendrement.*

Eh bien, j'y consens; expliquons-nous doucement. Dites-moi un peu, Monsieur, quelles sont les raisons qui vous font rompre un engagement que le tems, j'ose le dire, avoit rendu respectable?

L'Abbé, *d'un ton de persifflage.*

Ah! c'est cela même. Eh oui, quand il n'y auroit que le tems! Il y a six grands mois que cela dure! cela est excédent! ne faut-il pas en finir?

La Présidente, *vivement.*

Quoi! Monsieur l'Abbé, vous ne voulez donc pas absolument me dire des raisons?...

L'Abbé, *froidement & l'interrompant.*

Eh mais, je n'en ai pas autrement de raisons, moi; car je ne suis point jaloux; je vous dirai cependant que vos arrangemens avec ce petit Prince Germanique, qui me paroissent faits, me sauvent l'ennui de vous faire accroire plus long-tems, que je vous ai été attaché.

La PRÉSIDENTE, *vivement.*

Que voulez-vous dire?... quoi! vous êtes jaloux?... quoi, Monsieur!... que voulez-vous dire?...

L'ABBÉ, *d'un ton ironique.*

Que vous avez entrepris l'éducation de cet enfant-là, & apparemment de tous les Etrangers qui viendront en France; que rien n'est plus estimable que d'établir chez vous une école & une ménagerie d'Allemands, de Hollandois, de Moscovites, & cœtera, & d'éduquer tous ces animaux-là; cela est beau! cela est grand!

La PRÉSIDENTE, *tendrement.*

Mais, l'Abbé, je vous jure que je ne l'aime point.... que je ne l'aime point....

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

Ah! je sçais bien que vous ne l'aimez pas, mais vous le prenez. Qui est-ce qui aime à présent? ce n'est pas moi assurément.

La PRÉSIDENTE, *à part & s'avançant sur le bord du Théâtre.*

Je suis désespérée!..., Mais, est-ce que j'aimerois l'Abbé?.... cela seroit singulier!.... Depuis que je vis avec cet homme-là, voilà la

Premiere fois que je m'apperçois que je l'aime.... mon dépit me le fait sentir... que je suis malheureuse!... ah mon Dieu!... je crois que je l'aime....

L'Abbé, *n'ayant entendu que les derniers mots.*

Oh! parbleu aimez-le, tant qu'il vous plaira, j'en suis si peu jaloux, que je veux le présenter à votre mari, moi-même; je veux l'installer ici; je veux qu'il en fasse son meilleur ami.

La Présidente.

Eh, oui, oui, Monsieur, faites semblant de ne pas m'entendre; jouez bien le sens froid! allez, perfide, pourquoi affecter une jalousie de commande? pourquoi recourir à des détours? Allez, Monsieur, je suis instruite. Que n'avouez-vous plutôt que la divine... *Nommer une fille de Théâtre, ou telle autre femme que l'on veut...* vous tourne la tête; elle est bien blanche, & elle a beaucoup d'esprit.

L'Abbé, *froidement, & du ton le plus ironique.*

Prenez garde, adorable Présidente; vous entrez trop vivement dans la passion; vous parlez avec trop d'action; vous vous casserez un vaisseau, immanquablement.... ce petit accident

eſt déja arrivé à deux femmes que je connoiſſois exceſſivement, & que j'avois miſes dans la ſituation où vous êtes dans ce moment-ci.

La PRESIDENTE, *avec une colère en dedans, lui arrachant les lettres & le portrait.*

Rendez, Monſieur, rendez-moi tout cela. *Il lui donne. — jouer ceci d'une maniere auguſte.* Écoutez, mon petit Abbé, n'ayez pas au moins la fatuité de croire que c'eſt vous qui me quittez... Non, Monſieur, non, j'étois arrangée; ... je vous donne, c'eſt moi qui vous donne votre congé. Ne paroiſſez jamais devant moi.

L'Abbé lui fait une révérence en riant & en ſe retirant, & elle continue avec un air de ſentiment.

Ah! l'Abbé! abandonne-t-on ainſi ſes anciens amis? *en regardant ſes lettres & ſon portrait.* Hélas! ce qui faiſoit hier tout le bonheur de ma vie, va donc faire tout mon tourment!

L'ABBÉ, *chante.*

Ah quel tourment
D'aimer ſans eſpérance!

La Présidente, *dans la derniere colère.*

Monſieur l'Abbé.... Monſieur l'Abbé.... voilà des façons à vous faire arracher les yeux... oui, arracher...

L'Abbé, *chante en l'interrompant.*

Arrachez de mon cœur le trait qui
le déchire.

La Présidente, *en fureur.*

Non, Monſieur, vous ne ſortirez pas comme cela... je veux que vous me diſiez par où une honnête femme... une femme comme moi... qui s'eſt toujours reſpectée, a pu s'attirer....

L'Abbé, *déclamant.*

Madame, il fut un tems où mon ame
charmée....

S'interrompant pour chanter ſur la fin de l'air de la trop innocente Collette.

Mais je n'aime plus à préſent.
C'eſt fort plaiſant, c'eſt fort plaiſant.

La Présidente, *avec encore plus de fureur.*

Écoutez, Monſieur; vous ne me connoiſſez pas... je ne me poſſede plus... je ſuis outrée... vous me réduiſez au déſeſpoir.

L'Abbé, *chante le commencement de l'air : quel désespoir.*

Quel déseſpoir !
Quoi ! lorſqu'un bijou d'Allemagne
Orne un boudoir....

La Présidente, *l'interrompant par ses pleurs, & d'un air ſuppliant.*

Ah ! cruel, du moins, ceſſez de chanter.... ma ſituation eſt-elle aſſez affreuſe ?... *Pleurant.* Comment, eſt-ce ſans reſſource, Monſieur ?...

L'Abbé.

Oh, oui, c'eſt ſans reſſource. *Il chante ſur l'Air : Adieu paniers, vendanges ſont faites.*

Dans l'état cruel où vous êtes,
Ayez recours à l'Etranger ;
Car moi, rien ne peut me changer ;
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Comment Madame trouve-t-elle mon petit impromptu ?

La Présidente, *reprenant avec la derniere fureur.*

Monſieur... Monſieur l'Abbé... ſortez tout-à-l'heure... voilà une ſcène... finiſſons... finiſſez... oh finiſſons.

SCENE IV.

L'ABBÉ, le PRÉSIDENT, la PRESIDENTE.

Le Président.

Oh! finis donc l'Abbé, quand ma femme t'en prie.

La Présidente, *surprise.*

Ah ciel! c'est mon mari!

L'Abbé, *riant de sa surprise.*

Eh! c'est le véritable Naquart.

Le Président.

Mais, dis-moi donc, qu'est-ce que c'est que tout ce train-là? est-ce que tu faisois danser la Présidente? est-ce une scène d'Opéra? un pas de Ballet? mais elle étoit en colère, il me semble? est-ce un rôle de furie qu'elle répétoit pour le jouer avec moi?

L'Abbé, *riant de tout son cœur.*

Le Président est badin, il est folâtre, sur mon Dieu.

Le Président.

Mais ne sçaurai-je point le fond de tout cela?

L'ABBÉ.

Lui dirons-nous, Madame? Tiens, le meilleur des Présidents, demande à ta femme si elle veut que je t'en fasse confidence; d'honneur, en honneur, je te dirai tout; & cela t'amusera.

Le PRÉSIDENT.

Eh bien, Madame, consentez-vous qu'il me dise?

La PRÉSIDENTE, *embarrassée.*

En vérité, Monsieur; il n'y a rien d'assez intéressant pour vous... *A part.* Je tremble qu'il n'ait entendu une partie de notre conversation.

Le PRÉSIDENT.

Oh! il y a du mystère!

L'ABBÉ, *badinant toujours.*

Eh non, il n'y en a point; c'est que Madame Naquart en veut mettre partout; car moi je le dirai à qui voudra l'entendre.

Le PRÉSIDENT.

Oh bien, en ce cas-là, je vois ce que c'est, je ne suis pas un sot; cela me regarde sûrement.

La PRÉSIDENTE, *embarrassée & d'un air d'impertinence.*

Eh non, Monsieur.

Le PRÉSIDENT, *d'un air de finesse.*

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Tenez, y suis-je? je m'en vais vous le dire, moi; je n'y entends pas de finesses.... la Saint Claude arrive le mois prochain; & c'est quelque drôlerie que vous préparez pour ma fête.

L'ABBÉ, *riant.*

Oh! tu es trop fort, on n'y sauroit tenir; tu es trop pénétrant! ma foi, Madame, puisqu'il devine tout ce qu'on lui fait, à quoi bon les cachoteries? mettons-le de notre secret, Madame, il ne sera pas de trop.

Le PRÉSIDENT.

Non pas à présent, je ne veux plus rien sçavoir; tôt ou tard il faudra bien que je le sache, puisque j'en suis le sujet; puisque cela est fait pour moi. Et dans ces badineries-là, tout le plaisir est dans la surprise.

L'ABBÉ.

Eh bien, mon ami, cela te surprendra encore, quoique tu doives t'y attendre.

Le PRÉSIDENT.

Soit. J'en rirai davantage. — Mais, quel Diable, avez-vous, Madame? tenez, je vois bien qu'à l'occasion de cette répétition-là, vous

querelliez mon Abbé ; & vous ne me paroissez pas actuellement être bien ensemble.

L'Abbé.

Oh dame, mon Roi, cela ne peut pas toujours durer, il faut te faire une raison.

Le Président.

Oh bien, il faut que je vous raccommode.

La Présidente, *impatiemment.*

Mais nous ne sommes point brouillés, je ne sçais ce que vous voulez dire.

Le Président, *insistant.*

Eh, non, non ; il y a du froid entre vous ; & je n'aime point cela. En vérité, voilà comme vous êtes ? ne devriez-vous pas être plus raisonnables ! & faut-il que tous les jours je sois occupé à vous remettre bien ensemble ? ne sçauriez-vous vous accorder ? êtes-vous des enfans ? mais si j'étois mort, comment feriez-vous ?

L'Abbé.

Tiens, mon ami, tu as beau être Président, tu ne sçaurois ni juger, ni accommoder ce diable de Procès-ci, dès que tu ne sçais pas le fond de la querelle. Mais une marque que je n'ai pas tort, c'est que la Présidente n'oseroit te la conter.

Le Président, *caressant l'Abbé.*

Eh bien, mon petit Abbé, dis-le-moi, toi, dis-le-moi.

L'Abbé, *d'un ton de persifflage, à la Présidente.*

En vérité, Madame, contez-nous cela vous-même; cela aura, dans votre bouche, une grace & un piquant, que cela n'auroit sûrement pas dans la mienne.

Le Président, *d'un air très-sérieux.*

Eh bien, Madame, puisque cela doit être si plaisant, faites-moi donc rire une fois en votre vie.

La Présidente, *outrée.*

Eh ne voyez-vous pas que votre bon ami vous persiffle tant qu'il peut?...

Le Président, *à l'Abbé.*

Ah ça, ne badine donc plus; & puisqu'elle s'obstine à ne rien dire, régale-moi du récit de ce qui s'est passé entre vous, & que je voie à vous remettre.

L'Abbé, *gaiement.*

Oh, moi, très-volontiers. Cela ne me coûtera rien. Ah ça, Madame, une fois..... deux fois..... vous ne voulez rien dire? moi, je

vais tout conter. Tiens, mon ami il faut que tu ſçaches qu'il y a environ ſix mois, ne ſçachant où donner de la tête, je jettai les yeux ſur une petite femme de Robe, de ta connoiſſance....

Le PRÉSIDENT.

D'abord, dis-moi ſon nom.

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant aigrement.*

En vérité, voilà une plaiſanterie d'un bien mauvais genre....

Le PRÉSIDENT.

Si vous ne voulez rien dire, au moins ne l'interrompez pas. Vous allez faire que je ne ſçaurai rien.

La PRÉSIDENTE, *d'un air très-inquiet.*

Mais, Monſieur, oubliez-vous votre déjeûner d'huîtres, de chez Saint Far? Il me ſemble que vous devriez déja y être.

L'ABBÉ, *regardant ſa montre.*

Madame a raiſon. La peſte, il eſt déja une heure! il faut que je parte; c'eſt moi qui me ſuis chargé de mener les Muſiciens que tu ſçais, & de les aller prendre au Caffé de la Régence. Ils ſe ſeront peut-être humectés de liqueurs, en m'attendant. Diable! cela eſt de conſéquence;

c'eſt moi qui dois les enyvrer aujourd'hui. Eh, mon fils, s'ils m'alloient gagner de viteſſe! ... il n'y a pas de tems à perdre, adieu! ... adieu!

Le Président, *reconduiſant l'Abbé.*

Je ne te tiens pas quitte de ton hiſtoire; tu me la conteras en revenant, l'Abbé. Va toujours, je te ſuis dans l'inſtant.

SCENE V.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE, le MAITRE-D'HOTEL.

Le Maître-d'hôtel.

Madame eſt ſervie.

Le Président.

Quoi! de ſi bonne heure?

La Présidente.

Cela m'eſt bien égal. Allez dire à ma ſœur & à ma fille de ſe mettre à table ſans moi; je ne dînerai point: j'ai un mal d'eſtomac affreux. *Le Maître-d'Hôtel ſort.*

Le Président.

Tant mieux, Madame, tant mieux!

La Présidente.

Comment, tant mieux?

Le PRÉSIDENT, *d'un air très-sérieux.*

Oui, Madame, tant mieux. Vous ne pouviez pas avoir mal à l'estomac, plus à propos, car il faut que j'aie avec vous une conversation sur une chose à laquelle vous ne vous attendez pas; & que je vous ai dissimulée?

La PRÉSIDENTE, *à part.*

Je ne suis pas encore entiérement rassurée: N'auroit-il pas entendu quelques mots de notre conversation!

Le PRÉSIDENT.

Écoutez donc, il s'agit de l'Abbé.

La PRÉSIDENTE, *à part.*

Justement. Il a des soupçons.

Le PRÉSIDENT, *d'un air encore plus sérieux.*

Que marmottez-vous-là toute seule, Madame?... Vous devinez peut-être ce que j'ai à vous dire, avouez-le-moi.

La PRÉSIDENTE, *embarrassée.*

Moi, Monsieur? je n'ai rien à vous avouer.

Le PRÉSIDENT, *plus sérieusement encore.*

Vous ne vous doutez donc point du tout

de ce que j'ai à vous dire ?... mais point du tout ?

La PRÉSIDENTE, *vivement & d'une voix tremblante.*

Non, Monsieur, point du tout... point du tout.

Le PRÉSIDENT, *d'un air de finesse & toujours assez sérieusement.*

C'est que l'Abbé est un petit inconstant. Y êtes-vous ?

La PRÉSIDENTE, *presque interdite.*

Inconstant !... j'en suis à cent lieues. *A part.* Je tremble, je suis perdue.

Le PRÉSIDENT, *prenant un ton badin.*

Oui, c'est un petit volage... un petit volage, vous dis-je, qui quitte l'Eglise pour l'épée.

La PRÉSIDENTE, *se rassurant.*

Comment ! que dites-vous ? où va, s'il vous plaît, cette belle plaisanterie ?

Le PRÉSIDENT, *avec l'air satisfait.*

Ce n'est point une plaisanterie. La mort de son aîné, qui s'est laissé tuer comme un sot, produit ce changement. Oui, je vous dis que l'Abbé quitte le petit Collet, & qu'on a obtenu

pour lui, à la Cour, une Compagnie de Dragons.

La PRÉSIDENTE, *d'un ton aigre.*

Cela est sérieux?

Le PRÉSIDENT, *avec une joie marquée.*

Oui, très-sérieux; & pour achever de vous surprendre, apprenez que j'ai arrêté, hier, son mariage avec ma fille : en faveur duquel l'oncle de l'Abbé, Milord Sindéreze, lui donne vingt mille livres de rente à présent; & lui assure le reste de son bien après sa mort. Cela est aussi très-sérieux... & très-agréable... n'est-il pas vrai?

La PRÉSIDENTE, *avec dignité.*

Et moi, Monsieur, je vous assure aussi, très-sérieusement, de ne jamais donner mon consentement à cet affreux mariage là.

Le PRÉSIDENT, *reprenant vivement.*

Que veux dire affreux? tenez, Madame, vous êtes un tas de petites femmes de Paris, qui voulez attraper les bons airs, le bon ton, qui vous êtes fait un jargon & un diable de stile, qui n'est cousu que d'exagérations, d'hiperboles, & de superlatifs; car, que veux dire affreux? Et quand on vous aura ôté ces grands

mots, quelles feront vos raifons pour vous oppofer à ce mariage-là, Madame?

La Présidente, *avec hauteur.*

Des raifons que vous devriez vous être dites, Monfieur. Pouvez-vous manquer à la parole que vous avez donnée à Monfieur Dupuis, votre ancien ami? Cela eft monftrueux! comment, une parole donnée?... allez, allez, cela eft monftrueux!

Le Président, *la contrefaifant.*

Monftrueux! monftrueux! ma parole! ma parole! ne diroit-on pas que c'eft une affaire qui eft devant Meffieurs les Maréchaux de France? ma parole! Bon! parmi nous autres gens de Robe, il y a une jurifprudence établie: quand on n'a point écrit, il n'y a rien de fait; & quand on a écrit... bien fouvent encore il faut voir.

La Présidente, *d'un air de dédain.*

Fi! l'horreur; quels fentimens! vous ne penfez pas à ce que vous dites-là, Monfieur. Mais enfin, quand il s'agit d'un engagement auffi férieux que le mariage, pouvez-vous vous aveugler fur les ridicules & les vices de l'Abbé Kenfington, que vous avez été le premier à me faire remarquer.

Dans tout ce que dit la Préſidente contre l'Abbé, il faut marquer l'animoſité la plus décidée ; conſéquemment y mettre beaucoup de vivacité & de volubilité.

Le Président.

Moi? jamais.

La Présidente, *comme un torrent.*

Un homme ſans caractere, ſans mœurs, ſans principes ; ayant toujours bravé toutes les bienſéances de ſon état, & affiché l'indécence ! Compoſant aujourd'hui des chanſons diſſolues & impies, pour des femmes de la Cour ; & le lendemain un Mandement pour le premier Evêque qui lui en commandera un.

Le Président.

Calomnies que tout cela !

La Présidente, *de même.*

Livré au jeu, où il s'eſt ruiné déja une fois ; accablé encore de nouvelles dettes ; ſujet enfin à un dernier vice, qui n'eſt plus même de mode, un vice bête ! l'ivrognerie.... l'ivrognerie !.... défaut miſérable & bas, qui eſt depuis long-tems banni de la ſociété des honnêtes gens ;.... & même de celle des Eccléſiaſtiques.

Le PRÉSIDENT.

Oh ! les femmes ne ſçauroient ſouffrir qu'on eſtime le vin.

La PRÉSIDENTE, *de même.*

Enfin, Monſieur, chargé d'autres horreurs que je ne veux ni ne dois vous dire... *D'un air myſtérieux & lentement...* Tenez, Monſieur le Préſident, puiſque vous m'y forcez, n'a-t-il pas été amoureux de moi ! *Employer ici toute la dignité & l'air auguſte d'une femme qui joue l'honnête femme.*-N'a-t-il pas eu l'effronterie de me le dire, & l'audace de concevoir des eſpérances ?... avec une femme de ma ſorte ! après cela... donnez-lui votre fille, ſi vous l'oſez, Monſieur... donnez-lui votre fille.

Le PRÉSIDENT, *très-vivement.*

Tenez, Madame, je ne crois pas un mot de tout cela. Votre querelle de tantôt eſt apparemment plus ſérieuſe que je ne penſois ; car, comment, vous qui avez toujours été ſon amie, vous qui, hier encore, ne juriez que par lui...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

J'ai été ſon amie comme ça, Monſieur ; mais je ne la ſuis pas au point de lui ſacrifier ma fille, je ne ſouffrirai pas, à vous parler franchement...

Le

Le Président, *interrompant & avec humeur.*

A vous parler franchement, Madame, je suis bien las que vous me brouilliez tous les jours avec mes meilleurs amis. Depuis deux ans, en voilà plus de onze ou douze, qui ont défilé de chez moi, les uns après les autres, & qui n'y remettent plus le pied, & notamment, en dernier lieu, le Duc de.. de... de... son nom m'échappe dans ce moment.

La Présidente.

Est-ce ma faute à moi, Monsieur, si vos amis...

Le Président.

Eh parbleu! il faut bien que ce soit votre faute. Ce n'est sûrement pas la mienne. Je leur fais toujours les mêmes politesses, moi; mais, c'est que pendant trois mois, six semaines, plus ou moins, vous vous engouez de quelqu'un, c'est un homme charmant, unique, divin.... Enfin, cela a été quelquefois au point que j'ai été assez benet pour en prendre de la jalousie, moi! & puis au bout de ce tems d'illusion, crac, il survient une scène, telle que celle que vous avez apparemment eue aujourd'hui avec l'Abbé; & cette scène les écarte de chez moi, si bien que je ne les vois plus, ni ne les ten-

contre, & même qu'ils me refuſent le ſalut.... En vérité, dites-moi, croyez-vous qu'il ſoit fort gracieux pour moi, de ne pouvoir conſerver un ami, un véritable ami?

La Présidente, *très-vivement.*

Mais, Monſieur, peſez donc ſur les raiſons qui me font, & me feront toujours refuſer mon conſentement...

Le Président, *avec vivacité.*

Mais, nous nous en paſſerons, Madame. J'ai écrit ce matin à Monſieur Dupuis, pour dégager ma parole; & je n'écoute rien.... Mais, Madame, ſoit dit entre nous, il eſt d'un bien mauvais cœur de parler, comme vous faites, contre l'Abbé, qui a pour vous & pour moi, une tendreſſe ſinguliere. Non, c'eſt qu'il n'y a point d'attention, que ce garçon-là n'ait pour moi. Il a mille fois plus de ſoin de ma ſanté, que de la ſienne propre; il me force tous les jours de me coucher de bonne heure, parce qu'il ſçait qu'il faut que je ſois au Palais dès le matin, tandis qu'il a la complaiſance de veiller avec vous, & de veiller pour veiller juſqu'à des trois ou quatre heures, & dites-moi à quoi faire?

La Présidente.

Mais, cela empêche-t-il...

Le Président, *l'interrompant.*

Oui, Madame, ces bonnes façons devroient vous faire souhaiter son mariage, au lieu de vous y opposer... Oui, surtout quand vous joindrez à cela, la reconnoissance que vous devez à Milord Sinderez son oncle; ce Seigneur magnifique, cet étranger généreux, qui, par pure amitié, nous a comblés de ses bienfaits, en faisant notre mariage; & qui, encore aujourd'hui, donne tout son bien à son neveu, pour lui faire épouser votre fille.... qu'il regarde comme la sienne propre.

La Présidente.

Eh oui, Monsieur....

Le Président, *l'interrompant.*

Eh oui, Madame, quand il seroit le pere de votre fille, pourroit-il faire davantage?

La Présidente.

Eh, mais, si vous ne voulez pas m'entendre....

Le Président; *l'interrompant encore.*

Non, Madame, je n'entends rien.

Je vais déjeûner chez Saint Far, avec l'Abbé, qui ne sçait pas encore le traître mot de son mariage & de sa métamorphose en Capitaine de Dragons. Son oncle, pour jouir de sa surprise, ne veut lui apprendre que ce soir, *son*

transfiguration; ce ſont les termes de ce bon Milord, qui, depuis vingt ans qu'il eſt en France, n'a rien perdu de ſon accent & de ſes expreſſions Angloiſes. Enfin, il doit ſe rendre chez moi avec Monſieur Faillite, mon Notaire, & nous ſignerons le contrat tout de ſuite; Serviteur.

Il ſort en colère.

SCENE VI.

LA PRÉSIDENTE, *ſeule & agitée.*

CHERCHONS tous les moyens de rompre ce mariage, qui me fait frémir... d'abord, je crois à ma fille du goût pour le jeune Dupuis... inſpirons-lui d'avoir la fermeté de réſiſter en face à ſon imbécile de pere... Après cela... je ſuis d'une jalouſie,... & d'une fureur contre l'Abbé... je périrois plutôt que de... Que d'aſſauts je vais avoir à ſoutenir! ... —. Ce vieux Milord, qui eſt actuellement dévot, & qui va venir me prêcher & me lanterner...

SCENE VII.

Un LAQUAIS, la PRÉSIDENTE, Milord SINDEREZE.

Le LAQUAIS, *annonçant.*

MONSIEUR Milord Sindereze.

La PRÉSIDENTE.

Comment, qu'est-ce qu'il dit?

Le LAQUAIS.

Monsieur Milord, Madame.

La PRÉSIDENTE.

Voilà un Laquais qu'il faut que je mette dehors. Il suffit que je craigne de voir quelqu'un, pour qu'il l'annonce dans l'instant... On diroit qu'il va le chercher. *Appercevant Milord.* Ah! Milord, je me plaignois de vous. Il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

MILORD, *d'un air recueilli.*

Ché fois plis de femmes, Matame; vous sçavez pien, il est décha plis de six, sept, & encore huit mois, que moi ché sisitte plis les Tames; & puis, comme fous en être causse, j'espere, il est pas pésoin que moi che rappelle

à vous mon conversion & ma repentire de nos écaremens communs...

La Présidente, *interrompant.*

Ah ! mon cher Milord, épargnez ces images...

Milord.

Point, Matame, ch'épargne rien, moi; rien. Ch'épargne point plis mes foiblefs'à moi seul... Ché reproche touchour à moi le grand aversion que j'ai eue, jatis, pour moi marier... ce qui m'a fait commettre des malhonnêtetés avec les femmes; & mêmement, qui m'a empêché autrefois d'épousser fous, Matame... oui... oui... & c'est pour cela que je suis été venu à stheure chez fous, pour achever d'appaiser les remords de mon conscience, en vous pressant d'y faire vîte, vîte, vîte, la mariache de Mamoiselle fotre fille avecque mon neveu à moi.

La Présidente.

Ah, Milord, vous m'affligez cruellement! vous me voyez inconsolable de ne pouvoir donner mon consentement à ce mariage, que mon mari lui seul...

Milord.

Par Saint Patrissch, que dites-fous ?

La Présidente.

Ah ! mon Lord, je vous crie merci, & j'ose

exiger de vous que vous m'aidiez vous-même à rompre ce mariage ; & à en faire revenir Monsieur le Président...

MILORD, *vivement & affectueusement.*

Ah ! Matame, est-ce donc-là l'amitié coéternelle dont nous nous être churez ensemple le serment, à la place, & pour tenir lieu d'un amour criminel qui l'est deffendu ?

LA PRÉSIDENTE.

Mais, en quoi blessé l'amitié ?...

MILORD, *l'interrompant.*

Il va la dix & huitiéme année que moi ché l'honneur de fous connoître, & que chai mariée fous, Matame, au bon Présitent ; & pour causse, fous sçavez pien ;... chai regardé, touchour, vos enfans, comme les miens propr' à moi... L'Abbé de Kensington, mon neveu, il être le dernier de son nom ; Mamoiselle fotre fille il est restée unique... Et auchourd'hui que moi, par principe de conscience, je veux composer qu'un seul & même famille de la fotre & de...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Eh bien, jugez-moi, mon cher Milord, vous qui êtes le plus juste des hommes, je m'en rapporte à vous, il y a plus de deux ans que

nous avons donné notre parole d'honneur, pour le mariage de ma fille, à Monſieur Dupuis. Une parole d'honneur !

MILORD, *reprenant vivement.*

Et ſi le parole d'honneur il vous eſt rendu, Matame, ainſi que fôtre mari, il me l'a aſſuré, hem !... vous n'avoir plis rien à m'oppoſer, n'eſt-ce pas ?... Et d'alieure, conſidérez fous point, fous, Matame, qui ſçavez le deſſous des cartes, que par ce mariache, ſans rien ôter à mon héritier naturel ; au contraire même, en lui donnant tout, tout, tout, je m'acquitte, vis-à-vis de Mamoiſelle fotre fille, d'un dette que les erreurs de ma jeuneſſe ils m'ont fait contracter ?

LA PRÉSIDENTE.

Je demeure d'accord de tout cela, Monſieur, & je vous reconnois bien à ces procédés équitables. Mais...

MILORD, *vivement & tendrement.*

Mais, mais... mais, Matame, achouter fous à cela, qu'un pere il peut pas avoir des ſentimens plus vifs, ni encore plus tendres, pour ſa fille, que moi j'en ai pour la nôtre... pour la fôtre, dis-je.

La Présidente.

Hélas, Milord, vous êtes bien payé d'avoir pour elle les entrailles d'un pere, car on ne sçauroit avoir plus d'amour & de vénération, que cette petite fille-là en a pour vous... elle a d'ailleurs tous vos traits, votre air, vos façons, toutes vos manieres enfin...

Milord, *très-vivement.*

Eh bien, Matame, qui doncques arrête-fous ? dites, dites ; si ce petit Monsieur Dupuis, que je connois point, il fous rend fotre parole, comme moi j'en être sûr, sûr, & très-sûr, rien peut-il plus vous empêcher de faire sa mariache ? & n'est-il point de l'humanité...

La Présidente, *d'un air désolé.*

Ah ! mon Dieu, quand il me rendroit notre parole... vous me désespérez ! ... J'aurois encore des raisons invincibles, qui s'opposeroient à ce mariage.

Milord, *avec une vivacité extrême.*

Ah ! de grasse, Matame, qui sont-ils les raisons ? de grasse, qui sont-ils ? qui sont-ils ?

La Présidente, *d'un ton entrecoupé.*

Ah ! Milord, le comble de mon malheur est de ne pouvoir vous les dire.

MILORD, *très-lentement & d'une voix entrecoupée vers la fin.*

Fous, pouffoit point le dire, Matame! fous, fous? qui pouvez point, & devez point avoir rien de caché pour moi?... fous voulez point me les dire!... *Il garde le silence un instant.* Quels soupçons! vous refusez l'Abbé pour fotre gentre!... Quelles raisons!... Qu'est-ce donc qu'il y a eu entre vous? hem?... Est-ce qu'il y auroit effectivement, hem!... Est-ce qu'il y a, hem?... Ah! Matame, vous me faites trempler!... vous me faites trempler!...

SCENE VIII.

Monsieur DUPUIS, la PRÉSIDENTE, MILORD.

M. DUPUIS, *se débattant avec un Laquais pour entrer.*

JE te dis, mon enfant, que je me moque de cela, que j'ai à lui parler, & que je veux entrer.

La PRÉSIDENTE.

Ah! Monsieur, je suis enchantée de vous voir...

M. DUPUIS, *d'un air brusque.*

Il y paroît, Madame, en m'interdisant votre porte. Parbleu ! cela ne me fait plus douter, Madame, que c'est vous seule qui êtes la cause de la rupture du mariage de mon fils ; c'est vous sûrement qui forcez le bon Président ; mon vieux, mais foible ami....

MILORD, *l'interrompant.*

C'est doncques-là Monsié Dupuis, Matame ?

M. DUPUIS, *d'un air assez grossier.*

Oui, Monsieur l'Etranger, je suis Dupuis ; Dupuis le Secrétaire du Roi ; & le plus grand Secrétaire du Roi, qu'il y ait eu, depuis leur création.

MILORD, *avec un ris ironique & amer.*

Cela il donne la Noplesse de France... il est pien gracieux, Monsié.

M. DUPUIS.

Oh, je n'avois pas besoin de cela, mon cher, mon pere étoit Capitoul, du tems de la Régence ; ainsi ma Noblesse est bien plus ancienne, comme vous voyez. — Mais revenons au procédé de ces gens-ci avec moi ; je vous en fais juge.

MILORD, *fort étonné.*

Moi, Monsié ? moi, Monsié ?

M. DUPUIS, *le prenant par la main.*

Vous-même, mon cher ami.

MILORD, *à part.*

Mon cher ami ! il est fou, j'espère.

M. DUPUIS, *le reprenant.*

Suivez-moi donc ; suivez-moi donc.... Le mariage de mon fils, le Maître des Requêtes, (joli sujet, en vérité) étoit arrêté depuis un siécle avec eux....

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Si vous vouliez bien, Monsieur....

M. DUPUIS, *interrompant la Présidente.*

Non, Madame, je ne veux rien autre chose que de vous faire condamner par le premier venu, moi. Eh bien, mon cher ami ?...

MILORD, *à part.*

Au Tiaple ! il est familier cet homme ! il tutaie presque les gens à la premiere vue.

M. DUPUIS, *le reprenant encore.*

Oh, écoutez-moi donc, mon cher Roi ; où allez-vous ?... Aujourd'hui donc ce mariage se

trouve rompu, parce que Madame Nacquart, depuis six mois, s'étant entêtée d'un maudit Abbé...

La Présidente, à *M. Dupuis.*

En vérité, Monsieur...

Milord, *à la Présidente.*

En férité, Matame, je devois point m'attentre à...

M. Dupuis.

Mon cher, c'est qu'il faut que vous sachiez que c'est une affaire d'or pour ces gens-ci; je ne donne rien à mon fils, mais à ma mort, & à celle de ma femme, mon fils, qui est fils unique, aura plus de huit cent mille livres de beau bien.... & je ne me suis pas enrichi dans les sous-fermes anciennes, comme on le dit à Paris... Sur mon Dieu, il m'en a coûté; j'ai même été obligé de solliciter des indemnités, que j'ai obtenues; le Ministre le sçait bien, mon très-cher ami.

Milord, *à part, & froidement.*

Le funeste petit Bourchois! *Haut.* Monsié, mon très-cher ami, que ché connois point du tout, laisse-moi dire fous un mot à Matame, sur un petit l'affaire qui l'est point long.

M. Dupuis.

Tenez, je ne ſçais ce que c'eſt que votre affaire ; mais à coup sûr, elle ne peut être auſſi intéreſſante que la mienne ; ainſi jugez-nous, & condamnez-moi, ſi j'ai tort, cher ami.

Milord, *d'un air d'impatience.*

Oh, parti ! le plus terrible de mes amis, du moins ſouffre fous que Matame réponde.

M. Dupuis, *interrompant.*

Eh non, poulet, elle ne ſçauroit rien répondre de plauſible, pour juſtifier le choix, qu'à la place de mon fils, elle fait faire à ſon mari, de ce damné Abbé, de ce vilain renégat....

La Présidente.

Mais, connoiſſez du moins, Monſieur, les gens à qui vous parlez...

M. Dupuis, *ſans entendre ce qu'on dit.*

Qui mène une vie ſcandaleuſe....

Milord.

Et ſavré fous, Monſié, que cet Abbé eſt....

M. Dupuis, *interrompant.*

Eſt toujours d'un côté & d'un autre, avec des coquines ? Oui, je le ſçais bien. Eſt-ce que vous le connoiſſez ?...

MILORD, *à la Préſidente.*

Mais, Marame, être fous d'intelligence de cette ſcène ?...

M. DUPUIS, *pourſuivant ſans ménagement.*

Après avoir ſoupé avec ces impures-là, au point du jour, Monſieur l'Abbé les mène boire du ratafiat à Neuilly, & c'eſt lui qui mène la Caleche; & il n'y a pas trois jours que cela eſt arrivé, au moins... Un Abbé!... un Abbé!... Y a-t-il un ſcandale, pareil à celui-là?

MILORD, *dans la derniere impatience.*

Parti, Monſié, écoute-fous un moment.... Cet Abbé...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Quel diable! cher ami, voulez-vous toujours parler? écoutez donc à votre tour.

La PRÉSIDENTE, *impatiemment.*

Comment on ne pourra pas dire un mot!...

M. DUPUIS, *ſe fouillant.*

En vérité les femmes ſont bien babillardes.. Jaſez donc toujours, j'y renonce. Eh non, cher ami, c'eſt que je vous cherche la lettre que m'a écrite le Préſident, par laquelle il rompt ce mariage.

La PRÉSIDENTE.

Mais, Monsieur...

MILORD.

Mais Monsié.... Monsié...

M. DUPUIS, *poursuivant sans donner le tems de parler.*

Eh non, non, c'est que c'est un morceau rare. Après m'avoir dit qu'il ne veut plus me donner sa fille, voici comme il finit :

» *Comme Monsieur l'Abbé Kensington*
» *ne peut pas malheureusement garder*
» *ses bénéfices, en se mariant je me fais*
» *fort de les faire tomber à Monsieur vo-*
» *tre fils, s'il rentroit dans les sentimens*
» *de dévotion que je lui ai vûs il y a*
» *deux ans ; vous voyez que mon amitié*
» *ne se dément point, & que je suis tou-*
» *jours, &c.*

Mon fils dans la dévotion !... lui Ecclésiastique ! ... lui Bénéficier ! ... Morbleu, je suis aussi dévot qu'un autre ; mais si le coquin prenoit le parti de l'Eglise, *prenant le bras de Milord*, je lui casserois les bras, mon cher ami.

MILORD, *avec fureur.*

Parti, Monsié, il faut que je corne, corne ;

aux oreilles de fous, que moi l'être l'oncle de l'Abbé Kensington, moi, moi.

M. DUPUIS, *tout étonné.*

Ma foi, mon cher ami, j'en suis fâché pour vous ; vous ne méritez pas cela ; vous avez l'air d'un assez bon homme, vous.

MILORD, *véritablement en colère.*

Chai l'air d'un bon homme, moi, Matame? En France, un bon homme, il veut dire un bette. Moi ché suis un bette, Matame? moi un bette!

LA PRÉSIDENTE, *très-embarrassée.*

Eh non, Milord, cela ne signifie point cela.

M. DUPUIS, *à part.*

Milord! Milord! ah! c'est donc là l'oncle de mon drôle!

MILORD, *dans la derniere colère.*

Un bon homme! moi un bon homme! ché sortir, Matame! ché reviendrai quand le Présitent y sera... un bon homme!... ché sortir. Ché serois point si bon.... point si bon; car les mains ils me démangent de chetter par le fenêtre Monsié le Secrétaire du Roi; ... pour que ça arrive point, ché lui quitte la place; ché sors;... ché suis sorti. *Il sort.*

SCENE IX.

La PRÉSIDENTE, Monſieur DUPUIS.

M. DUPUIS, *le rappellant.*

EH non, c'eſt moi qui vous la quitte, Monſieur Milord; je vois bien que vous avez pris votre parti, Madame, & que vous avez abuſé de l'aſcendant que vous avez ſur l'eſprit de votre mari, je reviendrai lui parler. — Mais apprenez que votre Abbé eſt l'homme du monde le plus dangereux; je ſçais qu'il a fait tout ce qu'il a pû, pour qu'on eût ſur vous & ſur lui, des ſoupçons.... s'il eût été poſſible de croire une Dame Chrétienne, comme vous, capable d'une habitude criminelle.

La PRÉSIDENTE.

Ah ça, nous voilà ſeuls, & je me flatte à préſent....

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Et il enveloppoit dans ſes calomnies, ma femme;... Madame Dupuis... Madame Dupuis!... qui eſt la vertu & la chaſteté même.

La PRÉSIDENTE.

Vous allez donc m'entendre?...

M. DUPUIS, *l'interrompant encore.*

Ce que je vous dis-là eſt à la lettre, Madame. — Je tiens ce fait de deux de nos Meſſieurs qui viennent dans cet œuvre à S. Euſtache ; de bonnes têtes ! qui ont paſſé par toutes les charges ; d'anciens Marguilliers ; des gens de mérite.

La PRÉSIDENTE, *avec inſtance.*

Mais, Monſieur Dupuis, écoutez-moi pour Dieu, écoutez-moi.

M. DUPUIS.

Non, Madame ; je vous laiſſe. Tenez, je viens d'entamer-là une matiere chatouilleuſe, ſi je reſtois, je dirois quelques ſottiſes ; je ne pourrois pas m'en empêcher ; il vaut mieux que je ſorte ; je me ſuis retenu juſqu'ici. Si je demeurois à préſent, je ne répondrois pas de moi. Serviteur. *Il ſort bruſquement.*

SCENE X.

La PRÉSIDENTE, *ſeule.*

EH bien ! eh bien ! cela a-t-il le ſens commun ?... en vérité, cet homme de fortune-là n'eſt pas vraiſemblable ; il eſt ſi plein de ſon objet, qu'il eſt incapable de rien entendre...

Nous eussions pu prendre ensemble des mesures... Mais faisons descendre ma fille.... hola quelqu'un.... Y a-t-il quelqu'un-là ?...

SCENE XI.

L'ABBÉ, *gris*, le PRÉSIDENT, *ivre*, *qui le suit*, (*a*). La PRÉSIDENTE.

L'ABBÉ, *dans la coulisse.*

TOUJOURS à vos ordres, Madame, toujours à vos ordres. *Au Président en s'avançant.* Ah le joli petit vin blanc ! le joli petit vin blanc avec des huîtres !... il est coquin... ce vin-là est coquin...

Le PRÉSIDENT, *à la Présidente.*

Madame.... Madame... oui Madame.

La PRÉSIDENTE.

Eh mais, Monsieur le Président, ne vous trouvez-vous pas mal ?

(*a*) Dans cette Scène & les suivantes, les Acteurs qui joueront les rôles du Président & de l'Abbé, doivent mettre une différence très-marquée dans le jeu. Le Président est ivre noyé ; l'Abbé n'est que gris. L'un a une ivresse triste ; l'autre a de la gaité & de la grace. Il faut remarquer aussi, que par gradations, ils reprennent un peu leur raison ; & que les vapeurs du vin se dissipent chez l'un & chez l'autre, en proportion de ce qu'ils en ont été frappés chacun.

L'ABBÉ, *d'un ton badin.*

Eh mais, majeſtueuſe Préſidente, ne voyez-vous pas tout d'un coup, que notre ſanté à l'un & à l'autre.... eſt au-deſſus de ſes affaires.

Le PRÉSIDENT.

Tenez, Madame.... faites-nous une... ga... ga... ga... lanterie.... paſſez dans votre appartement.

La PRÉSIDENTE.

Je le veux bien, Monſieur, mais...

Le PRÉSIDENT.

Quoi mais! mais!... Ne ſçais-je pas bien que j'ai à parler à l'Abbé... en particulier.... & de cette affaire.... à laquelle vous vous oppoſez... allez-vous me la faire oublier?...

La PRÉSIDENTE.

Non, Monſieur, je me retire. *A part.* Obſervons-les, voyons ce que tout ceci deviendra: Allons trouver ma fille, & me concerter avec elle.

Pendant cet à parte, lazzis de gens ivres entre le Préſident & l'Abbé.

SCENE XII.

L'ABBÉ, le PRÉSIDENT.

L'ABBÉ, *chante.*

LA Princeſſe eſt partie.

Le PRÉSIDENT, *peſamment.*

Oui, la voilà partie... Ah ça, mon Abbé... aſſeyons-nous-là... & parlons d'affaires.

L'ABBÉ, *très-gaiement, avec folie même.*

D'affaires!... à moi!... à préſent!... Tiens, mon Préſident, les vingt-quatre Notaires du Roi... viendroient à préſent pour affaires.... même pour me prêter de l'argent, que je les enverrois... avec leurs eſpèces... *Il chante :* lere la, lere lanlere.... eh! oui, chantons plutôt, céleſte Préſident! *Ils s'aſſeient, une table en-tr'eux.*

Air : chacun à ſon tour, liron lirette.

J'aime beaucoup les femmes blanches;
Mais j'aime encore mieux le vin blanc;
Je n'ai point vu de femmes franches,
Et j'ai bû ſouvent du vin franc.
Le Sexe ne m'eſt rien quand je flûte;
Et dans cela, comme dans tout,

Chacun à ſon goût ;
Point de diſpute ;
Chacun à ſon goût.

Le PRÉSIDENT.

Parbleu, tu es bienheureux d'être toujours... de cette gaité-là !... il faudroit, moi, que j'euſſe bû... un peu raiſonnablement.... pour être la moitié auſſi gaillard.... & ſi encore...

L'ABBÉ, *prenant l'air triſte.*

Ah morbleu ! il vient pourtant de me paſſer par l'eſprit quelque choſe... qui me chagrine, & qui... me rend triſte... oui, triſte. *Il rit.*

Le PRÉSIDENT.

Dis-moi, ce que c'eſt.

L'ABBÉ, *d'un air tendre & vif.*

C'eſt que tu ſçais bien que je ſuis ton ami...., ton véritable ami... & cependant... depuis cinq ou ſix mois.... je me reproche de te cacher un ſecret... qui te regarde.

Le PRÉSIDENT, *peſamment.*

Qui me regarde.... moi ?... Monſieur, c'eſt fort mal..... eh bien.... c'eſt très-mal, par exemple... entre amis... a-t-on rien de caché... l'un pour l'autre ?

L'ABBÉ.

C'eſt ce que je me ſuis dit… mais ce qui m'a empêché de te découvrir… ce ſecret-là… c'eſt que je crains qu'il ne te fâche.

Le PRÉSIDENT.

Qu'il me fâche!… moi!… moi!… qu'il me fâche!… le pauvre homme!

L'ABBÉ.

Oui, toi… toi-même… tiens… ſi tu veux que je te le diſe…. jure-moi auparavant… que cela ne te fera aucune peine.

Le PRÉSIDENT.

Oh! je te le jure… je te le jure… eh!… qu'eſt-ce que cela me fait à moi!

L'ABBÉ.

Eh bien, Préſident, tu es…. un honnête-homme… tu es… un honnête-homme…

Le PRÉSIDENT.

Eh bien! eſt-ce-là un … ſecret?

L'ABBÉ.

Attends donc… tu es un honnête-homme… mais ta femme…

Le PRÉSIDENT.

Ma femme! ma femme!….

L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

N'eſt pas une honnête-femme, veux-tu que je te le diſe?...

Le PRÉSIDENT.

Cela n'eſt pas vrai, morbieu!... cela n'eſt pas vrai... c'eſt une femme d'honneur que ma femme.... la Préſidente eſt vertueuſe.... & même ce ſont toujours des querelles... quand j'en veux venir... je te dis qu'elle eſt froide, moi... mais voyons.

L'ABBÉ.

Oh mais... puiſque tu te fâches, & que tu ne me crois pas... je ne te dirai plus rien, moi.. dès que cela ne te fait pas plus de plaiſir,.. Eſt-ce pour moi que je te dis cela?... qu'eſt-ce qui m'en revient?

Le PRÉSIDENT.

Un moment... Monſieur l'Abbé, parlons de ſang froid... ai-je tort de me mettre en colère?... eſt-il étonnant qu'on prenne feu... quand on entend dire ces ſortes de choſes-là... de ſa femme?

L'ABBÉ, *en riant de tout ſon cœur.*

Eh mais, quand cela eſt vrai, nigaud,... pardi, quand cela eſt vrai.

Le PRÉSIDENT, *vivement.*

Cela n'eſt pas vrai, morbleu!... cela n'eſt pas vrai... parce que c'eſt faux... Prouvez-moi, mon petit Monſieur, comme cela eſt vrai.... donnez-moi... cette ſatisfaction-là.

L'ABBÉ.

Oh tu vas en avoir le plaiſir... tiens je le prouve, je le prouve... parce que... *primò*, vous êtes un honnête-homme... mais ta femme... ta femme eſt une Catin.

Le PRÉSIDENT, *hors de lui.*

Mais quelles preuves en as-tu?... dis donc, dis... dis-là... dis... dis donc... c'eſt que, vois-tu, je ſuis ſi sûr de la Préſidente, qu'à moins que tu n'ayes vu... que tu n'ayes vu... & ſi encore... je ne le croirois pas.

L'ABBÉ, *pleurant de tendreſſe.*

Tiens, mon cher Préſident.... mon bon ami... hi, hi, hi... hi, hi, hi...

Le PRÉSIDENT.

Pourquoi t'affliges-tu?... pour moi?... à qui en as tu?... moi, je n'en crois rien.

L'ABBÉ, *pleurant encore.*

Tu n'y es pas, mon très-cher ami... c'eſt que je ſuis un coquin... un miſérable... un roué...

En vérité, cher ami, si tu es ce que presque tous les maris sont à Paris... il faut t'en prendre à ta femme... ce n'est pas ma faute.

Le PRÉSIDENT, *d'un air assuré.*

Je ne le suis pas... Oh! mon pauvre ami, si ce n'est que cela... ne te désole point tant... je te dis que je ne le suis pas, moi.... parce que j'en suis sûr.

L'ABBÉ.

Oh mon ami, sur mon honneur, tu l'es... sur mon Dieu, mon ame, tu l'es... oh! tu l'es. Cela n'est que trop vrai... & tiens : que je te rappelle... te souvient-il du jour des Rois, qu'il geloit à pierre-fendre ?...

Le PRÉSIDENT.

Il faisoit froid... eh bien!... quand je m'en souviendrois ?

L'ABBÉ.

Tu fus dîner avec Milord Sindereze... mon cher oncle.... chez une femme de mérite... qui est même fort ennuyeuse.... quoiqu'elle ait soixante ans passés.

Le PRÉSIDENT.

Cela est juste. Eh bien ?

L'ABBÉ.

Eh bien ? je n'y fus pas, moi... quoique je

fusse prié de cette partie fine, avec vous autres... Eh bien ? la Présidente me fit rester avec elle... Étoit-ce ma faute ?

Le Président.

Eh bien, quel mal y a-t-il là tout cela ?

L'Abbé.

Elle me dit que je te ressemblois..., est-ce ma faute ?

Le Président.

Eh quand tu me ressemblerois... où est donc le malheur ?... le grand malheur ?...

L'Abbé, *d'un air badin.*

Ne te presse donc point... ensuite elle m'embrassa, en me disant : c'est mon mari... c'est toi cher ami.... que j'embrasse... (car elle t'aime dans le fond.)... c'est mon mari que je baise... est-ce ma faute ?

Le Président.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc-là de si grave ?... est-ce que je prends garde... à ces mi... mi... minuties-là ?... & surtout avec toi... petit follet ?

L'Abbé, *en riant.*

Un moment... un moment... Comme il faisoit chaud, elle ôta son fichu... oh il faut le

dire... elle a tout ceci... admirable ; eſt-ce ma faute ?

Le PRÉSIDENT.

Mais eſt-ce ta faute ?... eſt-ce ta faute ?... que veux tu dire ?...

L'ABBÉ, *pleurant.*

Que veux-tu que je te diſe ?... que veux-tu que je te diſe, mon très-cher ami ?... je fus aſſez indigne... & aſſez abandonné de Dieu... pour... cher ami, ne m'en parle pas davantage... c'eſt une affaire faite. Tu vois bien à préſent... que ce ne ſont pas là des oui-dire... tu vois bien que c'eſt par moi-même... que je ſuis certain que tu es ce que tu ne mérites sûrement pas d'être ; & ſur-tout de la façon d'un ami comme moi.

Le PRÉSIDENT, *confondu.*

Je n'en reviens point !... je n'en reviens point !

L'ABBÉ, *pleurant.*

Mais, cher ami, eſt-ce ma faute ?... mets-toi en ma place... pouvois-je faire autrement ? il eût fallu être un Ange... là, dis, eſt-ce ma faute ? ... non, c'eſt que je t'en fais juge.

Le PRÉSIDENT.

Non ; ce n'eſt point ta faute... tu n'as aucun

quand on a un ami... un fidele ami, un ami sûr... comme toi, il faut vivre éternellement avec lui.

SCENE XIII.

La PRÉSIDENTE, le PRÉSIDENT, l'ABBÉ.

La PRÉSIDENTE, *d'un air intrépide.*

JE revenois ici, Messieurs, & je me suis arrêtée un moment à entendre la fin de votre belle conversation : n'est-il pas affreux, Monsieur le Président, que vous soyez assez lâche pour prêter l'oreille aux calomnies les plus atroces, les plus dénuées de vraisemblance, & qui ne vous couvrent pas moins de honte que moi ?

Le PRÉSIDENT, *un peu moins ivre.*

Comment ! comment, Madame, vous êtes assez hardie...

La PRÉSIDENTE, *fiérement.*

Allez, Monsieur, on ne craint rien, quand on est sûr de son innocence. Je n'appréhende rien, vous dis-je; je n'ai rien à me reprocher, & on ne peut pas prouver que je sois capable de la moindre chose qui puisse choquer la vertu ni la bienséance.

L'ABBÉ, *à part en riant, & légérement.*

Elle ne parleroit pas si haut, si je ne lui eusse pas rendu ses méchantes lettres. J'ai fait là une ânerie.

La PRÉSIDENTE.

Il n'y a que vous au monde, Monsieur, & encore faut-il que vous soyez dans l'état honteux où le vin vous a mis ; il n'y a que vous, dis-je, qui puissiez donner quelque créance aux fables & aux rêveries que vous débite depuis une heure, un homme ivre comme Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ne diroit-on pas que j'ai bû, à entendre Madame.

Le PRÉSIDENT, *regardant l'Abbé fixement.*

Effectivement l'Abbé a du vin... mais beaucoup... & je commence à concevoir...

L'ABBÉ, *à part & souriant.*

Oh je voudrois bien qu'il imaginât... que je lui ai menti... cela seroit plaisant... Oh je le voudrois à présent.

La PRÉSIDENTE.

Mais, Monsieur, répondez-moi. Vous me

tout étoit arrangé pour vous faire épouser ma fille.

L'Abbé, *reculant d'étonnement.*

A moi, ta fille!... à moi, un mariage véritable!... à moi, la demoiselle Nacquart!... l'affaire auroit-elle été canonique, Madame?... vous le savez.

La Présidente.

Osez-vous bien encore?...

L'Abbé, *l'interrompant.*

Mon ami, outre cela... je l'aurois refusée... je ne veux point me marier, moi... je ne suis pas encore assez abandonné de Dieu.... ni des femmes... comme tu sçais, Président... pour m'aller marier.

La Présidente, *d'un air auguste.*

Sortez, Monsieur; & ne paroissez jamais devant moi.

L'Abbé, *se retenant pour ne pas rire.*

Je sors, Madame... je n'en dirai pas davantage, parce que c'en est bien meilleur... je suis charmé que cela ait pris ce tour-là... j'en tirai toute ma vie... & d'ailleurs, je suis enchanté que tout se soit passé dans la douceur... parce qu'il est de la derniere conséquence... pour moi... d'avoir de bons procédés avec les femmes... cela

m'en fera avoir, bien sûrement, d'autres. *Il sort.*

SCENE XIV & *derniere.*

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

Le PRÉSIDENT, *se jettant aux pieds de sa femme.*

AH çà, ma chere femme, je te demande pardon.... des soupçons impertinens... je t'en prie, que cela n'altere pas notre union, qui ne...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant & lui aidant à se relever.*

Ces choses-là, Monsieur, se pardonnent rarement. Cependant la conduite que vous tiendrez par la suite avec moi, pourra effacer le ressentiment d'une femme vertueuse, & qui est trop attachée à ses devoirs, pour conserver des levains d'aigreur & de haine contre quelqu'un, que par son inclination, elle n'est rien moins que portée à haïr, quelque sujet qu'il en ait donné.

Le PRÉSIDENT, *pleurant de tendresse.*

Ah! ma chere amie, ma tourterelle... sois sûre que toute cette bagarre-ci ne fera qu'aug-

menter... ma confiance... mes ſentimens... mon eſtime & ma vénération.

La Présidente.

Nous verrons, Monſieur, nous verrons. — Mais paſſez dans votre cabinet vous repoſer une heure ou deux. Prenez du thé. Je vous ferai avertir quand Meſſieurs Dupuis, que j'ai envoyé prier de paſſer ici ce ſoir, ſeront arrivés, & nous ſignerons le contrat de mariage de ma fille, qui eſt dreſſé depuis avant-hier.

Le Président.

Je le veux bien, ma chere Epouſe. Arrangez tout cela; envoyez chez le Notaire; quand il ſera venu, faites-le-moi dire.... & je ſuis tout prêt à ſigner... je ſens que cela ſe paſſe... oh oui, cela ſe paſſe.

FIN.

LA TÊTE
A PERRUQUE,
OU
LE BAILLI.
PETIT CONTE DRAMATIQUE,
En un petit Acte.

PERSONNAGES.

Le BAILLI.

La BAILLIVE. L'ÉLUE, *veuve.*	*En petites robes, sans paniers.*
Le VICOMTE, *amant de la Baillive.* Le CHEVALIER, *amant de l'Élue.*	*Tous deux en uniforme de l'Artillerie.*
THOMAS, *mari de Jacqueline* JACQUELINE, *sa femme.*	*Domestiques du Bailli.*

La Scène est dans le sallon du Bailli, au fond duquel est une porte vitrée qui donne sur le Jardin.

Cette bagatelle, à laquelle l'on se garde bien de donner *le nom de Comédie*, a été représentée dans une salle de Spectacle, dont les croisées latérales avoient vue sur une cour, où fut exécuté un très-joli feu d'artifice, dans le goût Chinois. En détournant un peu leurs siéges, les Spectateurs le voyoient assis, sans quitter leurs places, & aussi commodément que si on l'eût tiré devant eux sur le Théâtre même; ils avoient, de moins, l'inconvénient de l'odeur de la poudre & celui de la fumée.

S'il étoit possible d'accorder le moindre mérite à l'invention d'*une folie* pareille à celle-ci, ce seroit uniquement celui d'avoir été imaginée pour paroître forcer quelqu'un qui fait jouer la Comédie chez lui, à donner un feu d'artifice, sans qu'on puisse l'accuser d'en avoir eu l'intention, ni la prétention.



LA TÊTE *A PERRUQUE*, OU LE BAILLI,

PETIT CONTE DRAMATIQUE,

En un petit Acte.

Sur le devant du Théâtre, l'on voit une table servie pour une collation. Une tourte de confitures, au milieu; des fruits, des biscuits, de la crême, &c. cinq couverts; à chaque bout de la table, une bouteille de punch, rafraîchissant dans des seaux pleins de glaces.

SCENE PREMIERE.

JACQUELINE, *seule.*

V'LA Thomas! v'la mon mari qui me charche! j'ell'vois qui vient à nous. Il a beau faire, il ne m'ôtera pas les escrupules que j'ons sur le

mauvais commerce que notre Maîtresse entre-quient avec st'Officier d'Artillerie. Mais pardine! il faut bien nous bailler de garde de lui dire tout le patricotage que j'avons arrangé avec M. le Bailli. V'la Thomas, je gage qu'il va me tarabuster sur tout ça.

SCENE II.

THOMAS, JACQUELINE.

THOMAS.

AH! te v'la Jacqueleine! Je te le répétons encore, nott'femme : morguenne! laissons aller le monde comme il va. Nous convient-il à nous de nous apparcevoir que not'Maîtresse aime Monsieu le Vicomte, qu'est Officier d'Artillerie, mieux que son mari, qui n'est que Bailli? & que Madame l'Élue, qu'est veuve, elle aime mieux Monsieu le Chevalier, qu'est Officier pointeur, lui, que de n'aimer rien du tout? Sont-ce-là nos affaires? — Morgué, vous ne deviais point d'abord faire faire cette découverte-là, & encore moins l'aller dire, comme vous avez fait, à Monsieu le Bailli, sans mon ordre. Vous êtes ma femme une fois! ne suis-je pas le Maître, donc?

JACQUELINE, *niaisément & les yeux baissés.*

Oui-dà, le Maître ! — Oh ! Thomas, nott'-conscience est par-dessus tout. C'est zelle qu'est nôtt véritable Maître.

THOMAS.

La belle conscience, d'aller ainsi par troubler le ménage des gens de qui je mangeons le pain ! Ne sommes-nous pas les domestiques de Madame, aussi-bien que de Monsieu, donc? je sarvons également l'un & l'autre, peut-être ? je devons donc être fidèles à tous les deux. — Et si le Ciel veut que le Bailli soit cornard, c'est zà nous de le voir faire tranquillement, & à nous taire là-dessus.

JACQUELINE, *niaisément.*

Oh mon doux Jésus ! que dites-vous là, mon mari ! c'est zun péché que des'taire en cas de ça.

THOMAS.

Oui, mais tu n'trouves donc pas que c'soit eun péché de prendre de l'argent du Monsieu, de Madame, pisque t'en as reçu encore hier au soir, aussi-bien que moi, hem ? dis donc ?

JACQUELINE, *toujours niaisément.*

Oh non, ce n'est pas un péché, ça ; Monsieu

le Curé m'a bien assuré que je pouvions prenre son argent & le trahir ; rapport, ce dit-il, qu'ignia point de mal à faire du mal à ceux qui font le mal.

THOMAS.

Oh ! ouiche ! st'olibrius-là nous prouvera bientôt qu'ignia du bien à faire du mal.—Mais baste, j'espérons que Monsieu le Bailli n'aura pas cru un mot de tout c'que tu l'y as dit. Il est si aveugle & si bête, sur le compte de sa femme, qu'c'est un vrai plaisir. D'alieurs, il doit être huit jours à son voyage ; j'aurons le tems de raccommoder tes âneries. Il n'est parti que de ce matin, & drès demain je prévienrons Madame sur tout ça. Si je l'y disions aujourd'hui, je n'serions qu'un trouble-fête ; vla leux collation toute prête, & m'est avis que ça doit être guai pour Madame, tout ça ; car elle verra bientôt des saucissons d'artifice que ce Gendarme d'Artillerie l'y tirera l'y-même.

JACQUELINE, *vivement & niaisement.*

Oh, j'irons voir ce feu-là, Thomas ! ce n'est pas un péché que de voir ça.

THOMAS.

Paix, tais-toi, chienne de langue. Vla toute la Compagnie qui viant envars ici.

SCENE III.

La BAILLIVE, le VICOMTE, l'ÉLUE, le CHEVALIER, THOMAS. JACQUELINE.

La BAILLIVE, *se donnant des airs minaudiers, & traînant sa voix.*

TENEZ, Vicomte : je ne serai point tranquille que vous n'ayez quitté l'Artillerie. Les boulets de canon ne me sortent point de la tête. *Appercevant Thomas.* Ah ! mes enfans, vous voilà ? servez-nous tout-à-l'heure. *Thomas & Jacqueline se retirent.* Madame l'Élue, nous avons besoin de manger, mon cœur. Nous n'avons pas laissé de nous fatiguer à nous promener dans mon petit parc...., avec ces Messieurs.

L'ÉLUE, *minaudant aussi, mais plus étourdiment.*

Eh mais, ma chere Baillive, c'est que vous avez pris, avec le Vicomte, par cette allée qui n'est pas battue. — Le Chevalier & moi, nous n'avons pas quitté le petit bois, qui est un terrein uni. — Et je ne suis point lasse, mais point lasse du tout.

Le CHEVALIER, *en riant.*

Eh mais, ma délicieuſe Veuve, ſi vous n'êtes point laſſe, je vous en fais mon compliment. Je vous ai pourtant fait faire beaucoup de chemin en fort peu de tems; il faut que vous ſoyez infatigable.

Le VICOMTE, *gaiement.*

Oh! ma Baillive eſt plus délicate & plus raiſonnable. Elle avoue, du moins, qu'elle a aſſez de la promenade qu'elle a faite avec moi. Cela eſt plus de commerce, cela.

L'ÉLUE, *vivement.*

Écoutez-vous, ma chere, ce que ces agréables-là veulent faire entendre? tenez: ne voilà-t-il pas ces Meſſieurs qui ſe vantent déja?

La BAILLIVE, *languiſſamment.*

Oui, ma chere, les voilà qui ſe donnent les violons.

Le CHEVALIER, *ſouriant malignement.*

Sur quoi donc? il n'eſt queſtion que de la promenade.

Le VICOMTE, *en badinant.*

Et nous nous applaudiſſons ſeulement d'être de bons marcheurs; cela n'eſt-il pas vrai? mais en ai-je trop dit? là, répondez?

La BAILLIVE, *très-tendrement.*

Non, non, Vicomte; vous êtes un homme charmant.

LE CHEVALIER, *en riant.*

Et moi donc, n'ai-je pas dit aussi la vérité?

L'ÉLUE, *vivement & lui serrant la main.*

Oui, oui, mon cher Chevalier, vous êtes un homme adorable.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, THOMAS & JACQUELINE, *qui reviennent & qui mettent sur table.*

La BAILLIVE.

AVEZ-VOUS mis là tout ce que j'ai demandé?

THOMAS.

Oui, nôtt'Maîtresse, ignia rian d'oublié.

La BAILLIVE, *à Jacqueline.*

Et le punch, est-il là?

JACQUELINE.

Oui, Madame; ignia une bouteille de ça à chaque bout de la table, dans ces sciaux-là.

La BAILLIVE.

En ce cas là, qu'on nous laisse tranquilles, & que l'on n'entre plus ici, que je n'appelle.

THOMAS & JACQUELINE, *en s'en allant.*

Oui, Madame.

SCENE V.

La BAILLIVE, l'ÉLUE, le VICOMTE, le CHEVALIER.

La BAILLIVE.

AU moins, Messieurs, ceci n'est qu'une collation légere, comme nous en sommes convenus. A minuit, nous ferons réveillon, & nous souperons à fond.

L'ÉLUE, *très-vivement & très-vîte.*

Oh, oui, oui, manger un morceau à présent, & bien souper à minuit, cela est très-bien arrangé comme cela !

Le CHEVALIER, *gaiement.*

A miracle, Madame.

Le VICOMTE.

Merveilleusement ! j'aime moi que le souper soit toujours la derniere chose que l'on ait à faire.

Le

Le CHEVALIER.

Tu as raiſon. Tiens : j'ai ma belle Couſine, qui en eſt à ce régime-là ; & qui prétend que par ce moyen, ſa digeſtion en eſt moins troublée.

La BAILLIVE, *en riant.*

Allons, allons ; vous nous direz toutes ces folies-là à table. — Mettons-nous-y. — Mais à propos, ce petit Muſicien Italien ; ce petit imparfait, que vous aviez promis de nous amener, Vicomte, eſt-ce qu'il ne viendra pas ?

Le VICOMTE.

Ah, le Seigneur NICOLO ? Madame, il m'a dit qu'il feroit ce qu'il pourroit. Il viendra tard peut-être.

La BAILLIVE.

Laiſſons-lui donc-là ſon aſſiette. *En plaiſantant.* Auſſi-bien, ſi mon mari venoit, faut-il bien encore lui garder ſa place, & qu'il trouve ſon couvert mis chez lui ; c'eſt bien la moindre choſe.

L'ELUE, *avec étourderie & volubilité.*

Vous plaiſantez ! mais je vous préviens que ſi votre mari venoit nous ſurprendre, je commencerois par l'étrangler d'abord.

La BAILLIVE, *lentement.*

Oh ! je vous en empêcherois ; & je vous pré-

viens, moi, que je le recevrois avec le plus beau ſang-froid...

Le VICOMTE, *d'un ton badin à la Baillive.*

Allons donc, Madame, vous faites-là la petite intrépide!... mais je parierois, moi, que ſa préſence ſeule vous feroit trembler des pieds à la tête. Tenez : il n'eſt pas loin d'ici, votre mari; je viens de le voir, en paſſant. Voulez-vous que je vous l'apporte?

La BAILLIVE, *riant.*

M'apporter mon mari! qu'eſt-ce qu'il veut dire, donc?

Le VICOMTE.

Je dis que je m'en vais vous le chercher lui-même. *Il ſort un inſtant.*

La BAILLIVE.

Il eſt fou.

L'ÉLUE.

Il extravague.

Le CHEVALIER.

Je n'y comprends rien.

Le VICOMTE, *revenant avec une tête à perruque, qu'il poſe ſur le bord du Théâtre. Une perruque carrée eſt tout accommodée ſur cette tête.*

Eh bien, avois-je raiſon ?

L'ÉLUE, *ſe récriant.*

Eh oui, voilà le Bailli !

Le CHEVALIER.

C'eſt le Bailli !

La BAILLIVE, *ſe récriant & minaudant.*

C'eſt le Bailli ! mais c'eſt que c'eſt le Bailli lui-même ; ce ſont tous ſes traits.

L'ÉLUE, *vivement.*

Sa phyſionomie grave.

La BAILLIVE, *d'un air agréable.*

Son air fin & ſpirituel.

Le CHEVALIER, *d'un ton grave.*

Juſqu'à ſon ſilence.

Le VICOMTE.

Convenez, Madame, que cette plaiſanterie eſt un coup de tête.

La BAILLIVE, *en riant.*

Oh ! il faut qu'il ſoit des nôtres ; il faut le

mettre à table. Mais auparavant, il faut l'habiller. Allons, allons, je m'en vais vous chercher sa robe, moi. *Elle sort.*

L'ÉLUE.

C'est bien dit! courez vîte.

Le CHEVALIER.

Dépêchez-vous.

Le VICOMTE, *détaillant la tête à perruque.*

Pour qu'il y ait un siége avec quelque vraisemblance, au bas de cette tête, l'on pratiquera un tiroir très-profond, séparé en deux compartimens; dans l'un, seront ses vieilles perruques; dans l'autre, de la poudre, de la pommade, & de grands peignes de corne. Le tiroir sera à demi-ouvert quand on apportera la tête.

Diable! comme ces Baillis ont de l'arrangement! ce tiroir-ci renferme ses vieilles perru· · es. *A la Baillive qui rentre.* Arrivez-donc, Madame; nous admirons-là l'invention de la tête de votre mari.

L'ÉLUE, *en riant.*

Quel génie! de faire là des compartimens pour y mettre sa poudre, sa pommade...

Le VICOMTE, *montrant des peignes.*

Ses peignes de corne.

La BAILLIVE, *vivement.*

Oui, oui, oui; mais ne perdons point de tems, Vicomte, aidez-moi à mettre la robe à mon mari, *d'un air tendre & languissant*, vous lui servez à tant d'autres choses. *Ils attachent la robe au col de la tête à perruque, qui aura des agraffes.*

L'ÉLUE.

Cela tient bien. Mettez le Bailli, à présent, vis-à-vis du couvert de Monsieur Nicolo.

Le VICOMTE, *y transportant la tête.*

L'y voilà; allons, Madame, faites-le bien manger; ayez bien soin de votre illustre mari.

Le CHEVALIER, *en montrant la tête.*

Je veux l'enivrer, moi, ce grand Magistrat-là! cet organe respectable de nos Loix!

La BAILLIVE, *d'un ton badin.*

Allons, allons; cessez de plaisanter les gens de Robe! vous ne savez pas ce que vous pouvez devenir, &... plaçons-nous, nous autres, puisque notre Maître est placé. Tenez, ma chere amie, mettez-vous là.

L'ÉLUE.

Allons, mon Chevalier, à côté de moi. *Le Chevalier se met à table à côté de Madame l'Élue.*

La BAILLIVE, *minaudant.*

Vous m'abandonnez donc le Vicomte? *Elle s'assied, & le Vicomte à côté d'elle. La tête à perruque tient le milieu de la table.*

L'ÉLUE.

Oh! je n'ai jamais sçu prendre le bien d'autrui, ma belle Dame.

La BAILLIVE, *servant à table.*

Tenez, Reine, goûtez de cette tourte-là; Jacqueline les fait merveilleusement bien. Je vais en servir à ces Messieurs.

L'ÉLUE, *à qui le Chevalier dérobe une partie de sa tourte.*

Elle est admirable! Oh, le Chevalier me la prend. Au voleur, au voleur.

Le VICOMTE, *lui servant un autre morceau de tourte.*

Ah! ne faites pas venir la Garde, Madame; ne faites pas pendre ce pauvre Chevalier; en voici un autre morceau.

La BAILLIVE.

Goûtons notre punch à présent, & voyons

s'il eſt bien fait. *Le Vicomte en verſe à la Baillive, & le Chevalier à l'Élue.*

L'Élue.

Il a belle couleur.

La Baillive.

C'eſt moi qui devois vous en verſer, Vicomte.

Le Vicomte & le Chevalier, *enſemble.*

A vos plaiſirs, Meſdames.

La Baillive, *en badinant.*

N'admirez-vous pas ces Meſſieurs, qui commencent par boire à leurs ſantés.

Le Vicomte.

Comment ?

Le Chevalier.

Que voulez-vous dire ?

L'Élue, *vivement.*

Vous n'entendez pas ? quoi ! boire à nos plaiſirs, n'eſt-ce pas boire à vos ſantés, Meſſieurs les fripons ?

Le Vicomte, *ſouriant malignement.*

Ah, oui, oui, c'eſt de l'eſprit que cela. *Il boit.*

Le CHEVALIER, *d'un ton de persifflage sérieux.*

Non, pardieu, c'est du sentiment. *Il boit.*

L'ÉLUE, *après avoir bu.*

Ce punch-là est excellent.

L'on tire un coup de pistolet; les femmes laissent tomber leurs verres de frayeur.

La BAILLIVE.

Ah, mon Dieu!

L'ÉLUE.

Juste Ciel!

Le VICOMTE, *en riant.*

Rassurez-vous, Mesdames. C'est un petit feu d'artifice, c'est un petit plat de mon métier que je veux vous donner; & ce pétard que vous avez entendu, est le signal dont j'étois convenu avec un de nos Bombardiers. Descendons au jardin; on le tirera quand vous l'ordonnerez, Mesdames.

L'ÉLUE, *vivement.*

Oh mais, c'est trop galant! descendons, descendons.

Elle prend le bras du Chevalier, & sort.

La Baillive, *donnant la main au Vicomte, avec des graces nonchalantes & ridicules.*

Vicomte, vous ètes ſurprenant en tout; mais en tout.

Le Vicomte, *en s'en allant avec la Baillive.*

Eh mais, ma Princeſſe, je ne ceſſerai jamais de vous étonner, moi! jamais! jamais!

Ils ſortent tous par la porte du fond.

SCENE VI.

Le BAILLI, JACQUELINE, *arrivant par une premiere couliſſe, & à pas de loup. Ils paſſent devant la table ſans appercevoir la tête à perruque.*

Jacqueline.

Oui, Monſieu, quoiqu'on ne voie goute dans le Jardin, ils y ſont ſtapendant allés tretous pour y jouer à la climiſette, m'eſt avis. Ainſi, ìgnia pas à craindre qu'ous les rencontriez, & qu'vous ſoyez déconvart.

Le Bailli, *d'un air très-chagrin.*

Oui, mon enfant.

JACQUELINE.

Mais, pour Dieu, nott'Maître, n'allais pas dire à nôtt'homme, que c'eſt moi qui vous ont introduit dans vôtt'prope maiſon, par la petite porte du potager. Thomas me mangeroit, s'il ſavoit ça.

Le BAILLI.

Non, Jacqueline, je ne te compromettrai pas. Va-t'en, & laiſſe moi ſeul ici ronger mon frein. *Jacqueline ſort.*

SCENE VII.

Le BAILLI, *ſeul.*

JE ne ſçaurois croire encore que ma femme me ſoit infidelle. Pour imprudente, oh ! je la crois très-imprudente. — Cela eſt jeune, cela aime à plaire; cela ſouffre les petites galanteries. — Qu'elle ait auſſi l'indiſcrétion d'accepter des parties de plaiſir; & qu'elle y laiſſe prendre avec elle des libertés honnêtes, mais gaillardes; qu'on y tienne des propos peu meſurés, oh ! je n'en voudrois pas jurer ! mais, du point eſſentiel, j'en répondrois ſur ma tête. — Dans le fond, ma femme eſt ſage, elle a de la vertu; ce qui s'appelle de la vertu. Il n'eſt donc

question que de l'arrêter sur le bord du précipice, en lui donnant à penser que je la crois plus coupable qu'elle ne l'est en effet. Cette idée seule la fera sur le champ rentrer dans son devoir. *Il apperçoit la tête. En riant.* Que vois-je! ils ont mis ma tête à perruque à leur table? Ah, ah! cette bouffonnerie me confirme encore que tout ceci n'est qu'une espiéglerie de ma femme; & rien de plus. Allons, allons, il n'y a que de la jeunesse & de la folie dans tout cela. — *L'on tire quelques pétards.* Mais, qu'entens-je! on tire un feu d'artifice! Allons le voir à cette croisée qui est-là au fond. A présent que je suis un peu remis, je puis bien prendre ma part, sans qu'ils s'en doutent, de leurs plaisirs & de leurs extravagances. Ensuite j'approfondirai si...

> *On tire le feu d'artifice.* Il se tait, & le voit, sans qu'on le voie, lui. *Ce feu doit être un feu d'artifice des Italiens, de ceux que l'on tire au fruit, beaucoup plus fort cependant. Après que le feu est tiré, le Bailli revient & continue.*

Ce feu-là est joli.... très-joli... mais, je suis moi-même un joli garçon, de m'amuser à toutes ces baguenauderies-là. Mes soupçons renaissent de plus belle, & je crains bien d'être... ce que je

n'ose dire... tâchons de nous en éclaircir. — Eh pardi! ils vont revenir achever leur collation ; cachons-nous sous ma Robe.

Il approche la tête de la table, s'enveloppe de la Robe, à travers de laquelle il passe la tête, & acheve ainsi ce qu'il a à dire.

Écoutons tout, & ne sortons pas de-là pour des discours simplement. Il faut bien m'assurer par des actions... Oui, oui, demeurons-y avec une patience de chat, jusqu'à ce que je voie... que je voie... Ah Ciel! fais que je ne voie rien. J'entends du bruit ; enveloppons-nous bien de ma Robe.

SCENE VIII.

La BAILLIVE, le VICOMTE, l'ÉLUE, le CHEVALIER, le BAILLI, *caché sous sa Robe.*

La BAILLIVE, *se donnant des graces infinies.*

VOTRE feu étoit délicieux, mon cher Vicomte.

Le VICOMTE.

Fi donc, Madame! c'est une misere! je n'ai pas voulu donner dans le grand, de peur de

faire jaser vos voisins; & que cela ne fît demain l'histoire de votre petite Ville.

L'ÉLUE, *d'un air étourdi.*

Eh mais, que direz-vous donc du Chevalier, qui m'a empêché de voir le feu, moi?

Le CHEVALIER, *en riant.*

Moi, Madame? quelle calomnie! vous ai-je bouché les yeux, donc?

Le VICOMTE, *en riant aussi.*

Allons, allons, Madame, il faut passer cela au Chevalier. Il est singulier dans tout ce qu'il fait.

La BAILLIVE, *souriant.*

Oh! le Vicomte a été moins fou; il n'a fait éclater tout le feu de son amour, qu'après que celui d'artifice a été tiré.

Le VICOMTE, *affectant un air sérieux & de mystère.*

Doucement donc, Mesdames, doucement. Vous dites-là imprudemment tous vos secrets; les murs ont des oreilles, & si cette tête à perruque-là en avoit?

La BAILLIVE.

Le Vicomte a raison. *Montrant la tête, & lui mettant la main sur le menton.* Voyez donc,

Eſt un Jean... écoute s'il pleut.
Son pere le fit Gen... tilhomme,
La nature Jean... qui ne peut...

Ici, le Bailli fait remuer la tête à perruque.

Le CHEVALIER, *interrompant.*

Miracle! Meſdames. La tête à perruque vient de remuer d'elle-même, à tous ces mots de Jean, de Jean qui ne peut. Jugez par-là, combien le Bailli, s'il étoit-là, ſeroit ſenſible à ſon état, puiſque ſa tête à perruque en eſt émue au point de....

Le VICOMTE.

Que tu es fou avec tes viſions! quel diable! tu interromps Madame, dans l'endroit le plus touchant de ſon couplet! ah, recommencez, Reine, je vous en ſupplie.

La BAILLIVE.

Il n'y a pas de mal; je vais recommencer.

Jean (c'eſt comme on nomme mon
homme)
Eſt un Jean... écoute s'il pleut.
Son pere le fit Gen... tilhomme;
La nature Jean... qui ne peut;
Sa valeur, un Jean... qu'on aſſomme,
Un Jean de Nivelle, un vrai Jean;
Moi, cher Amant, vous ſavez comme

Avec vous, encore hier, j'en
J'en fis un Jean
J'en fis un Jean.



Le CHEVALIER.

Elle chante comme un petit Ange!

Le VICOMTE, *la careſſant.*

Elle eſt divine!

L'ÉLUE.

Elle eſt délicieuſe, mais délicieuſe! Allons, *à toi...* je veux dire *à vous*, CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Va, je le veux bien, moi; mais je ne ſçais que des vieilleries. Ah! tenez, je vais vous dire le Madrigal que je fis pour Madame l'Élue, auparavant que nous fuſſions arrangés.

Air: *Son Alteſſe me congédie.*

Finiſſons, Madame l'Élue,
Je vous ai plû, vous m'avez plûe;
A votre cœur j'en ai voulu;
Au mien vous en avez voulue;
Ah! du Ciel je ſuis un Élu,
Si je puis avoir mon Élue!



La Baillive.

Diantre! Monſieur le Chevalier, vous faites des couplets, comme un Céſar!

Le Vicomte, *à l'Elue.*

Eh bien, Madame, vous reſtez-là, vous, comme une grande inutile?

L'Élue, *vivement, & en riant.*

Non. Mais, après tous ces couplets gaillards-là, il me prend envie, à moi, de vous chanter: *Jardins. Elle commence ce grand air:*

Jardins que la Nature & l'Art...

Le Chevalier, la Baillive & le Vicomte, *ſe récriant.*

Miſéricorde! miſéricorde!

L'Élue.

Allons, allons, ne vous récriez pas tant. Là, là, calmez-vous!... à la place de *Jardins*, je vais vous chanter un couplet, que vous ne connoiſſez pas, ni les uns, ni les autres. Il eſt d'un de nos Meſſieurs de l'Académie de Caen, qui le compoſa la veille de ſon mariage. Écoutez-le; le voici:

Air: *Tarare, ponpon.*

Croirai-je que de rien,
Je ferai quelque choſe? —

Au dire d'un Ancien,
De rien, l'on ne fait rien. —
Mais l'amour, si je l'ose,
Trouvera le moyen
De faire quelque chose,
De rien.

Le VICOMTE, *gaiement.*

Voilà un des plus jolis riens que je connoisse. Il est appétissant, ce petit rien-là !

Le CHEVALIER, *gaiement aussi.*

Eh bien, d'un rien, comme celui-là, j'en sçais tirer des choses admirables ; j'en tire un parti étonnant ; Madame l'Élue est-là pour le dire.

La BAILLIVE, *en riant.*

Qu'il est Gascon ! Allons, à vous, Vicomte. Chantez-nous-là... chantez-nous quelque Ronde un peu... polissonne... un peu... là !... un peu... vous entendez ?... quelque chose, un peu vif... là...

Le VICOMTE.

Je le veux bien ; mais c'est donc à condition que vous ferez *chorus* ?

La BAILLIVE.

Sans doute.

Le CHEVALIER.

Eh mais, apparemment.

L'ÉLUE.

Eh mais, c'eſt ce que nous demandons.

Le VICOMTE, *très-gaiement.*

Allons, Meſdames, & de la gaieté.

Air : *Chantons* Lætamini, ou : *Ça ne durera pas toujours.*

Sur toute la nature
L'on voit régner l'amour;
Eſt-il de Créature
Qui n'aime pas un jour ?

Refrain. Du grand Kaire à Moſcou, *(a)*
De Stokholm au Pérou,
Dans la France, & partout,
Tout mortel aime & boit.

Ils chantent tous en chorus, *le refrain.*



L'Hermite en ſa Cabane;
Dans ſon Temple un Iman;

(*a*) Il faut faire grace au ton grivois de cette Ronde, qui eſt chantée par un Officier d'Artillerie. — D'ailleurs, il faut le ſuppoſer trop poli, pour refuſer à Madame la Baillive les couplets poliſſons, qu'elle lui a expreſſément demandés. C'eſt donc la faute de cette femme, d'avoir preſſé trop indiſcrétement le Vicomte de lui chanter quelque choſe de vif.

Un Chanoine en ſoutane ;
Un Turc en doliman ;

Ils reprennent le refrain.

Du grand Kaire, &c.

Par un nœud légitime,
Les uns vont à cela ;
D'autres prennent la dixme
Des Epouſes qu'on a ;

Ils reprennent le refrain.

Du grand Kaire, &c.

Nos Dieux, dans le bel âge,
Sont l'Amour & les Ris,
Mais le ſeul cocuage
Eſt le Dieu des Maris ;

Refrain. Du grand Kaire, &c.

Ce dernier chorus *eſt arrêté dès le commencement par le Chevalier, Le Bailli faiſant encore mouvoir la tête, par le moyen d'une ficelle qui y eſt attachée, & qu'il tire, quand il eſt néceſſaire.*

Le CHEVALIER, *interrompant au refrain.*

Oh parbleu, pour ce coup-ci, je m'y ferois hacher! la tête à perruque vient de remuer très-fort, sur mon Dieu! je ne badine pas.

Le VICOMTE, *avec impatience.*

Allons, allons, c'est quelqu'un de nous, dont les pieds l'auront poussée, sans doute! peux-tu croire, sérieusement, qu'une tête à perruque ait des convulsions, d'elle-même?... *En riant.* Serois-tu Convulsioniste jusqu'à ce point-là?

L'ÉLUE.

Oh! pardi, Chevalier, vous êtes insoutenable d'interrompre toujours comme cela. Oh! recommencez ce couplet-là, Monsieur le Vicomte, je vous en supplie.

Le VICOMTE.

De tout mon cœur, Madame.

Nos Dieux, dans le bel âge,
Sont l'Amour & les Ris;
Mais le seul cocuage
Est le Dieu des Maris.

Ils reprennent tous le refrain.

Du grand Kaire, &c.

La BAILLIVE.

A merveille, Vicomte! Mais, je fais une réflexion : nous avons tous chanté, excepté le Bailli. Eh ! si nous le prions actuellement de nous chanter un petit air à son tour ?

L'ÉLUE.

Comment! ma chere ? tu veux faire chanter une tête à perruque ?

La BAILLIVE, *gaiement.*

Seroit-ce donc la premiere qui auroit chanté? N'en avez-vous jamais entendu à notre Cathédrale?

Le CHEVALIER.

Et à l'Opéra, tous les Débutans, à votre avis ?

Le VICOMTE.

Et dans le monde, n'en entendez-vous pas parler tous les jours? rien n'est plus commun. *Le Bailli éternue.* A vos souhaits, Madame. Vous éternuez bien fort !

La BAILLIVE.

Je n'ai point éternué.

L'ÉLUE.

Non, vraiment, ni moi.

Le VICOMTE.

Parbleu, ni moi non plus ; & si ce n'est aucun

de nous autres, il faut que ce soit la tête à perruque, à laquelle il vient de prendre un rhume de cerveau; car, très-sûrement, l'on a éternué.

La BAILLIVE.

Cela est vrai.

L'ÉLUE.

Cela est certain.

Le CHEVALIER.

Je l'ai entendu.

Le VICOMTE.

En ce cas-là, de peur que ce rhume-là n'ait des suites, buvons à la santé du Bailli.

La BAILLIVE.

C'est bien dit.

Le CHEVALIER.

Volontiers.

L'ÉLUE.

Tope.

Le VICOMTE, *à la Baillive.*

Allons, Madame, à la santé de votre cher mari. C'est à vous à la lui adresser, & songez bien à l'appeller par son nom propre.

La BAILLIVE.

Que vous êtes malicieux, Vicomte!... Mais, ma foi, vous n'en serez pas dédit. A ta santé, cocu.

Le

Le BAILLI, *passant la tête par la fente de sa Robe.*

Je te remercie, coquine.

Tous les Acteurs, effrayés de cette apparition, renversent la table, les bouteilles, les assiettes, &c. & s'enfuyent en criant.

SCENE VIII & *derniere.*

Le BAILLI, *seul.*

AH, malheureux! & ils me brisent tout en s'enfuyant! De toutes les façons, c'est moi qui paie les pots cassés de tout ceci.

FIN.

TANZAÏ
ET
NEADARNÉ,
TRAGI-COMÉDIE,
EN UN ACTE, ET EN VERS.

Précédée de la Lecture, Prologue en Prose.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Le PRÉSIDENT.

La PRÉSIDENTE.

Mademoiselle GAUSSIN.

Le COMMANDEUR.

L'AUTEUR.

le CHEVALIER.

L'ABBÉ.

La Scène est dans l'Appartement de la Présidente, à la Campagne.

Ce Prologue, arrangé différemment, devoit être donné avec Dupuis & Desronais, *en* 1763; *il a été composé en* 1754, *neuf ans auparavant la représentation de cette Pièce.*



LA LECTURE, PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE, l'AUTEUR, Mademoiſelle GAUSSIN, l'ABBÉ, le COMMANDEUR, le CHEVALIER.

L'Auteur, lorſqu'on levera la toile, ſera cenſé lire ſa Piéce, de laquelle il dira le dernier Couplet; du moins celui qui ſera réputé tel. Il ſera aſſis vis-à-vis d'une table longue de Piquet. A ſa droite ſera la Préſidente qui parfilera; enſuite le Chevalier & le Commandeur. A ſa gauche ſera l'Abbé, le coude appuyé ſur la table, & paroiſſant rêver. Mademoiſelle Gauſſin, faiſant des nœuds, enſuite; & le Préſident roulant un petit morceau de papier entre ſes doigts.

L'AUTEUR, *paroiſſant achever ſa lecture.*

Enfin, ſoit à deſſein, ſoit effet du hazard,
Néadarné prouva que d'une épingle unique,
Il eſt trop dangereux d'attacher ſa tunique;

L'épingle ſaute ; & montre à mes yeux éblouis,
Et des touffes de roſe, & des touffes de lis.

Voilà tout. Vous voyez bien que le mérite de ma Piéce dépend abſolument du jeu des Acteurs.

Tout le monde ſe leve, excepté l'Abbé, qui prend le manuſcrit de l'Auteur, qui le lui laiſſe poliment. Il en paroît profondément occupé pendant toute la Scène ; il donne des coups de crayon à pluſieurs endroits de la Piéce ; il paſſe d'une page à une autre ; il eſt ſans ceſſe à la feuilleter.

Tous les Acteurs *enſemble, excepté l'Abbé.*

Oh ! cela eſt fort joli ; cela eſt très-joli !

L'Auteur.

Ah ! c'eſt politeſſe pure de votre part, je ſens bien cela.

La Présidente.

Non, Monſieur, c'eſt la vérité. — Eh ! tenez ; demandez-le à Mademoiſelle Gauſſin, qui a la complaiſance d'être ici, dans ma Terre, la Directrice de notre troupe de campagne ;.... demandez-le au Commandeur, au Chevalier, à mon mari lui-même, à Monſieur le Préſident, qui eſt Juge très-ſévere, lui....

Le COMMANDEUR, *bégayant*

Oui, oui, oui, cha, cha, char... charmant.

Mademoiselle GAUSSIN.

Très-agréable; oh! pour cela très-agréable.

Le PRÉSIDENT, *d'un air pédant.*

Oui; mais cela est un peu trop licentieux.

Le CHEVALIER.

Point du tout! cela est très-bien gazé; & je n'y trouve rien de trop.

La PRÉSIDENTE.

Non, il n'y a rien de trop; vous avez raison, Chevalier.

L'AUTEUR.

Ah! Madame la Présidente est bien bonne. L'on a toujours de l'indulgence pour des piéces de société.

Le CHEVALIER.

Non, d'honneur, cela est plaisant. Il y a seulement des endroits qu'il faudroit étendre davantage.

L'AUTEUR.

Je les étendrai, Monsieur.

La PRÉSIDENTE.

Que dites-vous? au contraire. Je croirois

plutôt qu'en élaguant... Oh! il faut élaguer...
Oh! je suis pour qu'on élague, moi.

L'AUTEUR (a).

J'élaguerai, Madame, j'élaguerai.

Mademoiselle GAUSSIN.

Allez, Monsieur, laissez votre Piéce, telle qu'elle est.

L'AUTEUR.

Je n'y toucherai pas, Mademoiselle.

Le CHEVALIER.

Il y auroit pourtant bien quelque petite chose à changer....

L'AUTEUR.

Je changerai, Monsieur.

La PRÉSIDENTE.

Eh! ne changez rien, Monsieur!

L'AUTEUR.

Oh! je ne changerai rien, Madame.

Le COMMANDEUR.

Ma, ma, ma, Madame la Présidente.

La PRÉSIDENTE.

Eh bien, mon Commandeur?

(a) Quand on donne des conseils à l'Auteur, il doit avoir toujours l'air embarrassé & contraint; il doit montrer dans son jeu une complaisance forcée.

Le COMMANDEUR.

Vous pa, pa.... vous par... vous parliez d'élaguer.... je ne vous contre, contredis, dis pas par, parce que vous êtes chez vous. Mais pourtant, quand, quand, quand l'Amant va pour, pour se juſ.... juſ.... juſtifi, fi, fi.... ſe juſtifier, faut-il lui couper, lui cou cou, lui cou couper.... lui couper la parole ?

Mademoiſelle GAUSSIN.

Ce n'eſt sûrement pas cela que Madame veut qu'on élague.

La PRÉSIDENTE.

Non aſſurément.

Le PRÉSIDENT, *d'un ton de Pédagogue.*

Tenez, ce qu'il y a à élaguer, ce ſont les idées trop libres, les peintures trop vives dont il faudroit purger...

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Que dis-tu là, Préſident ? je voudrois qu'il y en eût davantage. Ajoutez-en, Monſieur, ajoutez-en.

L'AUTEUR.

Ah ! Monſieur, vous plaiſantez !

La PRÉSIDENTE.

Mais y en a-t-il tant, Mademoiſelle ?

Mademoiſelle GAUSSIN, *d'un ton très-doux.*

Mais non; non, Madame, je ne trouve pas, moi.

La PRÉSIDENTE.

Elles ne ſont pas mal tournées.

Mademoiſelle GAUSSIN.

Oui, oui, elles le ſont gaiement.

La PRÉSIDENTE.

Oui, oui, oui.

Mademoiſelle GAUSSIN.

Oui, oui, oui.

Le COMMANDEUR.

Moi, j'aime beau, beaucoup toutes ces petites vile, vilenies-là, moi.

La PRÉSIDENTE.

Ah ça, Monſieur, aux endroits de morale, nous élaguerons, n'eſt-ce pas ?

L'AUTEUR.

Oui, Madame.

Le Président, *d'un ton imposant & avec lenteur.*

Non pas; croyez-moi plutôt. Il faut les étendre davantage.

L'Auteur.

Oui, Monsieur.

Le Président.

Et sur-tout, ôtez de ces équivoques claires.

L'Auteur.

Oui, Monsieur.

La Présidente.

N'en ôtez-pas.

L'Auteur.

Non, Madame.

Mademoiselle Gaussin, *d'un ton naïf.*

Laissez-les, au moins.

L'Auteur.

Oui, Mademoiselle.

Le Chevalier.

Glissez-nous en encore, si vous pouvez.

Le Commandeur.

Oui, oui, oui, cou, cou, coulez nous-en d'autres.

SCENE II.

Mademoiſelle GAUSSIN, le PRÉSIDENT, l'AUTEUR, le COMMANDEUR, & l'ABBÉ, *qui reſte toujours aſſis, & qui ne ceſſe pas d'examiner le manuſcrit qu'il tient.*

L'AUTEUR.

AH ça, avouez, Mademoiſelle, que Madame la Préſidente vient de vous dire tout bas que ma Piéce ne vaut rien; & qu'elle n'eſt pas jouable en l'état où elle eſt?

Mademoiſelle GAUSSIN.

Inquiétude d'Auteur! je vous jure qu'il n'eſt rien de cela; au contraire.

L'AUTEUR, *au Préſident.*

Mais, vous, Monſieur, parlez-moi ſincérement; mais bien ſincérement.

Le PRÉSIDENT, *avec une extrême lenteur.*

Oh! très-volontiers! tenez, Monſieur, je ſuis bien éloigné d'être pédant, ainſi mon ſentiment ne doit pas vous être ſuſpect, quand vous me voyez blâmer le peu de décence, que vous...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Et moi, je te soutiens, Pré... Président, que c'est de la pé pé pé, pédanterie d'homme de Robe ; d'homme de Ro, ro, de robe que cela! tenez, mon, mon Monsieur, je n'ai qu'un, qu'un mot, je n'ai qu'un, qu'un mot de cri, de cri, cri, de critique à vous faire sur votre Pié, Piéce.

Mademoiselle GAUSSIN.

Qu'est-ce que c'est, Grand Commandeur?

L'AUTEUR.

Faites-la hardiment, Monsieur.

Le PRÉSIDENT, *d'un ton empezé.*

Voyons la critique du Commandeur.

Le COMMANDEUR.

Votre Piéce est jo jo, jolie, mais elle est d'un gen, d'un gen gen, d'un genre, qui n'est pas assez dé dé, pas assez décidé.

Mademoiselle GAUSSIN, *souriant d'un air malin.*

Vous croyez? Et, moi, je le trouverois un peu trop décidé, plutôt.

Le PRÉSIDENT.

Oui, trop décidé; trop libre.

L'AUTEUR.

Cela peut bien être.

Le COMMANDEUR.

Et puis, je trou, je trou trou, je trouve que votre ca, votre ca ca, votre cataſtrophe, n'eſt-ce pas Mademoiſelle, ne nous four, ne nous four, fournit pas aſſez de com, de comique; & qu'on en pou, pou, pouvoit tirer da, da da da, davantage?

Mademoiſelle GAUSSIN.

Cependant, cela n'eſt pas triſte.

Le PRÉSIDENT.

Cela n'eſt que trop gai.

L'AUTEUR.

Monſieur, je tâcherai de profiter de vos avis.

Le COMMANDEUR.

Ah ça, je vous laiſſe. Je vais rejoindre ta ta, ta, ta femme, Préſident. Je ſuis bien aiſe de lui do, do, do, do, de lui do, donner ces petites no, no, no, no, ces petites notes, ſur la, la, la, la la la, ſur la pié pié piéce de Monſieur.

SCENE III.

Le PRÉSIDENT, l'AUTEUR, Mademoiſelle GAUSSIN, l'ABBÉ, *toujours aſſis & occupé.*

Le PRÉSIDENT, *très-lentement & d'un air capable.*

MONSIEUR, faites-moi la grace de ſuivre ce raiſonnement-ci.... je vous en ſupplie: — Si vous ne pouvez me nier.... qu'à meſure que nos moeurs ſe ſont corrompues... la décence eſt augmentée en proportion de la diminution de la vertu; ... qu'en conſequence, notre Théâtre eſt devenue l'école de cette même vertu;... dès-lors vous êtes forcé de m'accorder que votre Piéce licencieuſe, ne peut plaire qu'à des femmes, qui ne ſont point dans le cas de....

Mademoiſelle GAUSSIN, *l'interrompant.*

Eh! mon Dieu, Monſieur l'Abbé que faites-vous donc-la?

L'ABBÉ, *ſe levant avec le manuſcrit.*

Mademoiſelle, j'examinois, pheu, eu, eu, eu (*a*).

(*a*) Tous ces pheu... eus, ha! ha! ne ſont que des ſons. C'eſt l'air d'un homme qui penſe plus qu'il n'en dit. Ou plutôt, c'eſt quelqu'un qui voudroit penſer, & qui n'exprime rien, parce qu'il ne penſe pas.

Mademoiſelle GAUSSIN, *en montrant l'Abbé.*

Meſſieurs, vous ſçavez que Monſieur l'Abbé eſt un connoiſſeur. *A part, en riant.* Qui ne ſe connoît à rien.

L'ABBÉ.

Ah! connoiſſeur, pheu, eu, eu, ſi vous voulez, connoiſſeur comme ça, pha, a, a, a, j'ai fait une étude particuliere des regles du Théâtre; j'ai un certain uſage.... un certain tran-tran, & puis voilà tout, pheu, eu, eu.

Le PRÉSIDENT.

Oh! l'Abbé, l'on connoît votre judiciaire; tréve de modeſtie. Vous êtes un homme de génie qui n'avez jamais rien produit; mais vous avez du goût.... du tact.... & vous excellez dans la critique & dans la diſcuſſion.

L'AUTEUR.

Ah! Monſieur, de grace, parlez-moi vrai ſur ma Piéce.

L'ABBÉ, *avec un air de penſeur, & tranant ſes mots.*

Que je vous parle vrai, Monſieur? mais, ais, ais, ſi vous me preſſez, ez, ez, je vous dirai nettement mon avis; mais nettement.

L'AUTEUR.

Oh, volontiers, nettement.

L'ABBÉ, *d'un air mystérieux.*

Monsieur, j'ai d'abord écouté votre Piéce, avec la plus grande attention, la plus grande contention d'esprit.... je connois mon Théâtre.... j'ose vous assurer que je vois bien.... je ne m'enthousiasme pas facilement, je viens de relire votre Ouvrage, encore.... & tout au moins, trois fois... & je vous dirai... pheu, pheu, pheu, eu.

L'AUTEUR.

Que vous n'en êtes pas content, parlez vrai?

Mademoiselle GAUSSIN.

Il ne vous plaît pas?

Le PRÉSIDENT.

Vous le trouvez trop libre, je gage?

L'ABBÉ.

Non, non, non, non; rien de tout cela. Allons, allons pied à pied; & procédons méthodiquement; commençons par notre exposition... L'exposition, d'abord j'y voudrois.... j'y voudrois.... j'y voudrois, pheu, eu...

L'AUTEUR.

Plus de clarté?

Mademoiſelle GAUSSIN.

Plus de gaieté ?

Le PRÉSIDENT.

Plus de décence ?

L'ABBÉ.

Eh mais, non, non.... vous n'y êtes pas tous... Je vous la paſſerois, moi, votre expoſition..... telle qu'elle eſt.... ſi vos caracteres y tencient.... Mais ces caracteres n'ont pas un certain.... ils n'ont pas pheu.... pheu en... là... un certain je ne ſçais quoi.... un... aidez-moi donc.

L'AUTEUR.

Eh mais! que leur manque-t il, Monſieur?

L'ABBÉ, *comme quelqu'un qui cherche une idée.*

Ah! ce qui leur manque, Monſieur!... ah! ah!... c'eſt quelque choſe.... c'eſt.... je ne ſçais que vous dire, moi.... c'eſt un rien.... un rien, qu'on ſent.... qu'on ſent mieux.... pheu, eu eu, qu'on ne peut l'exprimer.... Vous qui connoiſſez votre art.... pheu, eu, eu.... vous devez m'entendre à demi mot?

L'AUTEUR, *avec agitation.*

Mais non, je n'entends pas, Monſieur, en vérité.

L'ABBÉ, *avec un air de finesse.*

Ah !.... ah !.... ah !.... amour propre d'Auteur ! prenez-y garde, Monsieur, vous en serez la dupe.

Mademoiselle GAUSSIN.

Mais, du moins, Monsieur l'Abbé, vous devez être content du style ?

L'ABBÉ, *hésitant.*

Eh mais.... eh mais, non ; .... si vous voulez que je vous le dise... c'est ce que je vois le plus clairement : je le trouve... je le trouve.... pheu, eu, eu.....

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Trop uni, n'est-ce pas ? vous y voudriez, & moi aussi, plus de maximes, plus de sentence.

L'AUTEUR.

Ah ! Messieurs ! je conviens, de bonne foi, que je n'ai point ce vernis, ce coloris brillant de l'esprit ;.... je l'admire dans les grands Peintres qui ont cette partie ; mais la nature ne me l'a point donnée ; par conséquent, j'ai dû me réduire au stile le plus naturel....

L'ABBÉ, *l'interrompant avec vivacité.*

Eh ! c'est un stile surnaturel, qu'il faut, Monsieur ; des traits, des saillies, des éclairs....

éblouir.... étonner.... Si j'avois votre Tragi-Comédie entre les mains, pendant un mois seulement, je vous la culbuterois, que vous ne la reconnoîtriez pas.

Mademoiselle GAUSSIN, *à part.*

Je le crois bien, car il la défigureroit.

L'ABBÉ, *poursuivant avec chaleur.*

Par exemple, je ne vous laisserois parbleu pas le dénouement comme il est. J'imaginerois... oui, Monsieur, je prétends.... que dans votre dénouement, il faudroit, oui, il faudroit, oui, il faudroit imaginer pheu, eu, eu, imaginer....

L'AUTEUR.

Eh quoi imaginer?

Le PRESIDENT, *d'un air capable.*

Oui, sans doute, voilà ce qu'il faudroit imaginer.

L'AUTEUUR.

Mais quoi?

L'ABBÉ.

Eh mais, imaginer, pheu, eu, eu, quelque surprise, pheu, eu, eu, qui pheu, eu, eu, bien ménagée, là... pût tirer le Spectateur de l'engourdissement....

Mademoiselle GAUSSIN.

Comment ?

L'AUTEUR.

De l'engourdissement ?

L'ABBÉ.

Non, je me méprends de terme ; je veux dire de la léthargie.

L'AUTEUR.

De la léthargie ?

L'ABBÉ.

Eh non, non ; je ne sçais ce que je dis, ce n'est pas précisément cela que....

L'AUTEUR.

Mais vous m'effrayez !.... vous me désespérez ! Ah ! de grace, Monsieur, entrons dans un plus grand détail, & que je sçache....

L'ABBÉ, *tirant sa montre.*

Oh ! cela demanderoit trop de discussion !... mille pardons, Monsieur ! mais l'heure de la poste me presse. Il faut que j'écrive à un jeune Auteur de Province, auquel j'adresse vingt pages de petites notes, que j'ai faites sur sa Tragédie... *En s'adressant à Mademoiselle Gaussin.* Vous la connoissez, Mademoiselle ? Vous l'avez

refusée aux François ; & je viens de la mettre en état d'être jouée cet hiver.

L'AUTEUR.

Ah, Monsieur, encore un mot, je vous supplie....

L'ABBÉ, *en s'en allant.*

Ah ! mon Dieu, je m'enfuis ; cela m'est impossible, je m'enfuis.

L'AUTEUR.

Eh bien, Mademoiselle, il a raison ; oh ; cela ne réussira pas.

L'ABBÉ, *revenant*

Ah ! Monsieur, j'oubliois : j'ai une grace à vous demander : ne dites-pas dans le monde, je vous en conjure, que vous m'avez lû votre Piéce, ni que je vous en ai dit mon sentiment.... pheu, eu, eu !... Vous devez sentir ma délicatesse à cet égard. Il sembleroit, moi, que je m'érige en Juge des piéces de Théâtre ; pheu, eu !... que je ne fais que cela :... que je m'occupe uniquement de.... pheu, eu, eu.... de toutes ces miseres-là.... L'on me croiroit des prétentions, & je n'en ai aucunes, mais... mais aucunes. — Suivez mes conseils, à la bonne heure, Monsieur ! Vous les avez bien entendus ; je me suis expliqué clairement, & avec franchise, pheu,

pheu, eu, eu... profitez de mes avis, si vous trouvez qu'ils valent quelque chose.... pheu, pheu! je puis vous dire, sans vanité, que tout n'en ira que mieux... Mais, de grace, Monsieur, ne me nommez pas.... Je vous le demande en grace: ne me nommez pas! *Il sort.*

SCENE IV.

L'AUTEUR, Mademoiselle GAUSSIN, le PRÉSIDENT.

Mademoiselle GAUSSIN.

EH! oui, ne le nommez pas! Mais si vous lui donniez votre Piéce à corriger, il diroit tout bas, & par-tout, que c'est lui qui l'a faite.

L'AUTEUR, *troublé, & sans écouter ce qu'on lui dit.*

Ah! Mademoiselle! Madame la Présidente vous l'avoit déja dit à l'oreille; l'Abbé vient, lui, de me le dire ici tout haut: ma Piéce ne vaut rien; & je commence à le croire.

LE PRÉSIDENT, *très-gravement.*

Eh bien! Monsieur, dès que vous sentez cela, il n'y a qu'un parti à prendre: corrigez la, sur les avis de l'Abbé.

Mademoiselle GAUSSIN, *à l'Auteur en riant.*

Mais, oserois-je vous demander ce qu'il a dit? l'avez-vous entendu? y avez-vous compris quelque chose?

L'AUTEUR.

Non pas autrement, mais....

Mademoiselle GAUSSIN, *l'interrompant.*

Eh! Monsieur, ne voyez-vous pas que ce Monsieur l'Abbé est un de ces prétendus connoisseurs, qui ne peuvent en imposer qu'à des Auteurs qui meurent de peur?

LE PRÉSIDENT.

Non pas, s'il vous plaît, il y a du bon dans sa critique; il raisonne principes. Allez, allez, mon cher Monsieur, confiez-lui votre manuscrit; il en tirera parti.



SCENE V & *derniere.*

La PRÉSIDENTE, le CHEVALIER, le COMMANDEUR, le PRÉSIDENT, l'AUTEUR, Mademoiselle GAUSSIN.

La PRÉSIDENTE.

MESSIEURS, je viens vous avertir de passer au Théâtre.

Le CHEVALIER.

Allons prendre nos places ; on n'attend que nous pour commencer.

Le COMMANDEUR.

Il est tems, tems, mes, mes Mesdames, on va le le, on va lever la toile.

Le PRÉSIDENT, *avec étonnement & gravité.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire, ma chere femme ?

La PRÉSIDENTE.

Cela veut dire, mon cher mari, que nous sommes prêts à jouer, dans l'instant, la Piéce que Monsieur vient de nous lire.

L'AUTEUR, *hors de lui-même.*

Ma Piéce ! ma Piéce ! cela n'est pas possible !

Mademoiselle GAUSSIN, *d'un air doux & malin.*

Pardonnez-moi, Monsieur; rien n'est si possible que ce qui est. — Sachant que votre intention étoit de la faire jouer sur ce Théâtre particulier, je vous ai emprunté, il y a quatre jours, votre manuscrit; j'en ai fait tirer les rôles, Mardi; & nous la jouons aujourd'hui, Samedi; je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'Auteur servi plus promptement.... Si vous vous plaignez, après cela....

L'AUTEUR, *l'interrompant avec colère.*

Eh! mais, c'est justement ce dont je me plains horriblement. Vous ne pouvez pas avoir eu le tems d'apprendre vos rôles.

Mademoiselle GAUSSIN.

Bon! nos rôles? Ici, nous jouons sans les savoir; & cela va. Ah çà, adieu, adieu: c'est moi qui ouvre la Scène. *Elle sort, le Chevalier lui donne la main, & sort avec elle.*

L'AUTEUR.

Eh, Mademoiselle!... elle est partie.

S'adressant aux Spectateurs.

Messieurs, je mérite plus d'indulgence qu'un autre; on joue ma Piéce, sans que je le sache; & sans qu'on la sache.

Le PRÉSIDENT.

Mais, Madame la Présidente, cette Piéce est remplie de choses libres, qui...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Mais, Monsieur le Président, je ne trouve rien de tout cela, moi; & je le prouve, puisque j'y ai pris un rôle, que j'y vais jouer. *Elle sort avec précipitation.*

Le PRÉSIDENT.

Cela me paroît vif; cela est leste.

Le COMMANDEUR.

Mais di, di, dis-moi donc, Pré, Président, est-ce que tu, tu, tu ne vaux plus rien, rien, rien, rien du tout avec les femmes? Est-ce que tu, tu, tu es fi, fi, es fini entiérement, que tu, tu tu, que tu n'aimes plus les go go, les go, les godrioles? C'est le tic, le tic tic, le tic des gens totalement retirés de la société.

L'AUTEUR, *au Président.*

Vous voyez-bien, Monsieur, que je ne puis pas ôter les choses qui ont pu vous déplaire; l'on ne m'en laisse pas le tems.

Le PRÉSIDENT, *toujours très-gravement.*

Eh bien, allons nous placer; & nous verrons à la seconde représentation à faire les changemens que la décence, quoi qu'en dise Madame, paroît exiger nécessairement.

TANZAÏ
ET
NEADARNÉ,
TRAGI-COMÉDIE,
En un Acte & en Vers.

Pour faciliter l'intelligence de cette sérieuse Tragi-Comédie, l'on doit faire imprimer & débiter, dans la Salle du Spectacle, un peu auparavant la représentation, le billet d'avertissement, ainsi qu'il suit.

L'EAU CÉLESTE,
OU
LE SECRET
DE LA FÉE MOUSTACHE.

MESSIEURS, & sur-tout, MESDAMES,

Vous êtes avertis que le Signor PORTO-VENERÉ, Parfumeur & Chymiste Italien, a recouvré le secret de la FÉE MOUSTACHE, perdu depuis si long-tems, & que l'on retrouve dans son Eau Céleste, avec toutes ses mêmes vertus & propriétés.

Par l'effet de cette Eau, les hommes se trouvent toujours mal à leur aise, de la façon du monde la plus agréable. En Italie, tout ce qu'il y a de grand en femmes, a fait, avec succès, l'épreuve de ce spécifique.

L'Eau Céleste, rendue à Paris, reviendra à dix séquins, la prise. Par ce prix, qui doit, on l'avoue, paroître exhorbitant, l'on juge bien que cette Eau n'est faite que pour des femmes un peu aisées.

Il est de la plus grande conséquence de prévenir les Dames qui s'en serviront, sur le danger qu'il y auroit à prendre plus d'une prise de cette Eau, par jour. Si l'on alloit jusqu'à deux prises, dans la même journée, l'on se trouveroit, au moins pendant un an, incapable de répondre aux avances les plus polies de son Amant; & si l'on avoit malheureusement l'imprudence ou le délire d'aller jusqu'à trois ou quatre prises, il est indubitable que la femme qui en feroit la folie, se trouveroit le cœur fermé pour toujours aux impressions les plus agréables, qu'elle ne pourroit plus recevoir, même de l'Amant le plus tendre, le plus touchant, & qui auroit l'esprit le plus adroit & le plus insinuant.

Le Signor Porto-Vénéré demeure toujours à Rome, Place Navone, à côté du Palais Pamphile, dans une petite porte étroite, à l'enseigne du Petit-Cœur.

PERSONNAGES.

TANZAY, *Prince de la grande Chéchianée.*

NEADARNÉ, *Epouse de Tanzaï.*

Le GÉNIE JONQUILLE.

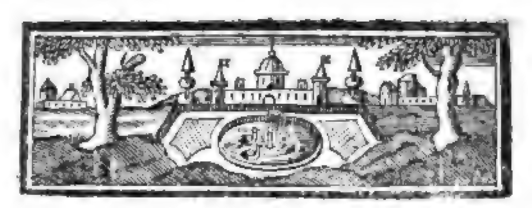
SAUGRENUTIO, *Grand-Prêtre de Chéchian.*

La FÉE MOUSTACHE, *Confidente de Néadarné.*

AZORT, *Chef des Eunuques noirs.*

GARDES, *& Eunuques noirs & blancs.*

La Scene est à Chéchian, dans le Palais de Tanzaï.



TANZAÏ ET NEADARNÉ,

TRAGI-COMÉDIE

En un Acte, & en Vers.

SCENE PREMIERE.

NEADARNÉ, MOUSTACHE, *ayant une longue moustache à la Chinoise, du côté gauche.*

NEADARNÉ, *embrassant Moustache.*

Quoi! Mouſtache en ces lieux! Mouſtache à Chéchian!

MOUSTACHE.

Je m'arrache aujourd'hui des bras de Cormoran,
Belle Néadarné. Deux fois la nuit obſcure,
Aux plaiſirs de l'Amour, a livré la Nature,

Q v

Depuis qu'ayant quitté Jonquille & ses Etats,
Vous rendez Tanzaï maître de vos appas.
Depuis ce tems, moi-même, à mon Amant rendue,
Moi-même, en d'autres lieux, par l'Amour retenue,
Je n'ai pu vous revoir; je n'ai pu m'informer
Si Tanzaï, jaloux, facile à s'allarmer,
Ombrageux, & craignant le malheur qu'on lui cache,
N'auroit point pénétré le secret de Moustache.
Sans avoir de soupçons, le Prince a-t-il goûté
Le fantasque plaisir de la difficulté?

NEADARNÉ.

Hélas!

MOUSTACHE.

Vous soupirez! Eh quoi! ma chere fille,
Son esprit forme-t-il des doutes sur Jonquille?
Ah! parlez: mon secret manque-t'il son effet?
En a-t'il fait assez?

NEADARNÉ.

Il n'en a que trop fait.

Mais que dis-je, grands Dieux! il seroit trop injuste
D'accuser de mes maux, votre secret auguste.
Ma rechûte est la suite, & l'effet du courroux
De l'affreuse Concombre; & voilà de ses coups.

Hélas! votre secret, me laissant accessible,
Me rendoit difficile, & non pas impossible;
C'est cette Fée...

MOUSTACHE, *l'interrompant.*

Eh non, non; c'est que du secret
Vous avez fait, Princesse, un usage indiscret.
Voilà comme aux excès notre Sexe se porte;
Ah! vous en aurez pris la dose un peu trop forte.

NEADARNÉ.

Madame, il est bien vrai; car d'abord je fus bien;
Je tentai d'être mieux, & je devins à rien.

MOUSTACHE.

Quelle fureur!

NEADARNÉ.

Oui. Mais la couche nuptiale,
Jamais à deux Epoux fut-elle aussi fatale!
La nuit de mon hymen, une Fée en courroux
Attache une Ecumoire à mon illustre Epoux;
Il voyage, il guérit; à mon tour je suis nulle;
L'on m'envoie à Jonquille, un Prince sans scrupule,
Qui, malgré les raisons que je pus lui donner,
Obtint..... d'horreur encor l'on m'en voit frissonner...
Après cela, l'on croit être désenchantée!...
Moins que jamais. Ah! suis-je assez persécutée!

MOUSTACHE.

Retournez au Génie une seconde fois,
Pour lui, pour Tanzaï, pour vous, pour tous les trois;
J'ajoûte encor, pour moi; j'y suis intéressée:
La barbe, en notre sexe, est toujours déplacée:
La mienne doit tomber; ils me l'ont prédit tous;...
Oui, si Jonquille encor peut triompher de vous,
L'arrêt du destin veut que ma longue Moustache
A son second triomphe, aussi-tôt se détache.

NEADARNÉ.

Il me faut donc encor manquer à mon Epoux!
Vous l'exigez, Madame, & le Génie & vous;
L'amour & l'amitié, contre moi tout conspire.—
Jonquille est en ces lieux, puisqu'il faut vous le dire:
Invisible pour tous, il ne cherche que moi;
Son amour veut me voir trahir encor ma foi;
Il sçait ma faute, il veut en tirer avantage.—
Cruel Amour! peux-tu pousser plus loin ta rage!
J'adore Tanzaï, Jonquille est mon vainqueur;
L'un a séduit mes sens; l'autre a touché mon cœur;

Pareille ardeur, pour l'un & pour l'autre, m'enflamme ;
Entre ces deux Héros, se partage mon ame ;
Ils m'ont fait éprouver que l'on peut, à la fois,
En aimer deux sans peine....

MOUSTACHE, *interrompant.*

On peut en aimer trois,
Madame ; & quelquefois, a-t-on bien à combattre
Pour s'en tenir à trois, & n'en pas aimer quatre.

NEADARNÉ.

Je sçais que l'on le peut ; que l'usage est pour nous ;
Mais, ma vertu me parle en faveur d'un Epoux ;
Néadarné d'abord ne s'est que trop prêtée
A la nécessité d'être désenchantée ;
J'y pliai ma pudeur, quand du charme détruit,
Je crus que Tanzaï recueilleroit le fruit ;
Je frémis du moyen ; mais la vertu sévere
Le vit, le toléra comme un mal nécessaire.
Ciel ! il ne l'étoit pas, je l'éprouve.... Ah, je dois
Implorer le Grand-Prêtre une seconde fois ;
Mon honneur le demande, il y va de ma gloire ;
S'il refusa d'abord de lécher l'Ecumoire,
Voyant les maux constants dont m'accable le sort,

Sur ses dégoûts, sans doute, il va faire un
effort.
Je l'ai mandé. Bientôt il doit ici se rendre.

MOUSTACHE.

De Saugrénutio que pouvez-vous attendre? —
Connoissez ce mortel, à qui vous vous flattez
De faire à vos desirs plier ces volontés :
Hautain, brave, insolent, chargé de ridicules ;
Séducteur adoré de cent femmes crédules ;
A leurs soins prévenans, ce fat accoutumé,
D'amour-propre, & d'amour doublement consumé,
Croira pouvoir vous mettre au rang de ses conquêtes. —
Il se croit, à la Cour, fait pour tourner les têtes.
Pour son individu, plein de soins révoltans ;
Épris de sa figure, amoureux de ses dents ;
Petit-maître indécent, affichant tous les vices,
Ne cachant point ses goûts pour des beautés novices ;
Buveur ;... trichant au jeu, qu'il aime avec fureur ;
Chansonnier scandaleux ; Spinosiste, Jureur ;
Un tel homme peut-il ! ... Mais Tanzaï s'avance.

NEADARNÉ.

O Ciel ! mon cœur ſe ſerre encore en ſa préſence.

SCENE II.

TANZAY, NEADARNÉ, MOUSTACHE.

TANZAÏ, *tenant à la main une Ecumoire d'or, enrichie de diamans.*

AH, Madame ! plaignez un malheureux Epoux,
Qui ne peut vivre, hélas ! avec vous, ni ſans vous !
Abſent de vos beaux yeux, je languis, je ſoupire ;
Votre préſence enſuite ajoute à mon martyre.
Hélas ! nouveau Tantale, au milieu des plaiſirs,
E braſé, conſumé, dévoré de deſirs,
Se peut-il que l'Amour, ſans frémir, me contemple !
Que ce Dieu me repouſſe, & me ferme ſon Temple !

NEADARNÉ.

Eh ! quels ſont ces plaiſirs que vous regrettez tant,

Prince, on jouit de tout quand le cœur eſt content.
Qu'a-t-on à déſirer, quand tous deux l'on s'adore ?
Eſt-il quelqu'autre bien, d'autres plaiſirs encore ?
Eh quoi ! ceux qu'avec moi vous cherchez vainement,
Peuvent-ils s'égaler à ceux du ſentiment ?
A cette volupté, dont s'enivrent deux ames,
Que l'amour embrâſa de ſes plus pures flammes ?
Que ſont après cela, pour des cœurs délicats,
Ces vains plaiſirs des ſens, que je ne connois pas!

Ici Mouſtache ſe retourne pour rire.

TANZAÏ.

Si vous les connoiſſiez, vertueuſe Princeſſe,
Ah ! ſi de ces plaiſirs vous reſſentiez l'ivreſſe !
Ce tumulte des ſens, & ces douces langueurs ;
Ces tranſports, ce délire & ces tendres fureurs ;
Ces ſoupirs enflammés, & ce déſordre extrême,
Ces doux égaremens, cet oubli de ſoi-même,
Vous avoûriez alors que vos plaiſirs du cœur
N'approcheront jamais....

NEADARNÉ.

Arrêtez ! non, Seigneur,
Je ne l'avoûrois pas.

TANZAÏ.

Ah ! voilà bien la preuve
Que ma Princesse encor n'en a pas fait l'épreuve.
Sa pudeur ignorante & sa simplicité
Préferent le fantôme à la réalité.

NEADARNÉ.

Oui, Seigneur. Rappellez ce funeste voyage,
Où chez Jonquille allant mendier un outrage,
Par la voix de l'Oracle, on m'imposa la loi
De céder au Génie, & de trahir ma foi;
Vous-même y consentiez. Mais ma délicatesse,
Aux seuls plaisirs du cœur réduisant ma tendresse,
Et rebutant Jonquille, & ses soins indécens,
A renoncé, pour vous, à vos plaisirs des sens.

MOUSTACHE.

Quelle rare vertu !

TANZAÏ.

Quelle vertu cruelle!
J'ai seul, peut-être, au monde, une femme fidelle;
Et c'est pour mon tourment ! ah, Princesse !

Il lui baise la main.

NEADARNÉ.

Ah ! Seigneur,
Quel destin !

TANZAÏ, *lui rebaisant la main.*

Quel supplice, idole de mon cœur !

MOUSTACHE.

Quelle position !

TANZAÏ, *un peu à part.*

Quel état ! & que faire ?

MOUSTACHE, *bas à Neadarné.*

C'est à Jonquille seul, à vous tirer d'affaire.

TANZAÏ.

C'est au Grand-Prêtre seul, à changer notre sort ?
Il peut opter des deux : l'Ecumoire ou la mort.

MOUSTACHE.

L'Oracle contre lui défend la violence.
Où la force nous manque, employons la prudence,
Seigneur. De ce courroux, tous les éclats sont vains ;
Confiez l'Ecumoire à mes heureuses mains ;
Je ne réponds de rien ; mais, en douceur, peut-être,
Pourrai-je, à la lécher résoudre le Grand-Prêtre.

TANZAÏ, *lui donnant l'Ecumoire.*

La voici. J'imagine en ce moment encor
Un ſupplice, pour lui, plus cruel que la mort ;
Je vais en ordonner l'appareil redoutable.

Il ſort.

SCENE III.

NEADARNÉ, MOUSTACHE.

MOUSTACHE.

JE connois le Grand-Prêtre, il eſt inébranlable.
Le Prince aura beau faire, il vous faudra toujours,
De l'amoureux Jonquille accepter les ſecours ;
Jonquille doit tout faire ; & Tanzaï doit croire
Que tout, malgré cela, ſe fait par l'Ecumoire.
C'eſt pour en impoſer à votre Epoux....

NEADARNÉ.

Hélas !
Que vois-je ! c'eſt Jonquille ! ah ! ne me quittez pas.

Jonquille paroît ſubitement dans un nuage.

SCENE IV.

JONQUILLE, NEADARNÉ, MOUSTACHE.

JONQUILLE, *tendrement.*

QU'ON ne vous quitte pas ! ah ! Princesse ! ah, Moustache !

MOUSTACHE, *voulant se retirer.*

Madame, permettez...

NEADARNÉ.

Demeure, ou je me fâche.

MOUSTACHE, *faisant encore quelques pas.*

Non, je me retirois.

NEADARNÉ.

Ah ! restez, ou je sors.

JONQUILLE, *tendrement.*

Que craignez-vous ?

NEADARNÉ.

Je crains mon cœur, & vos transports.

JONQUILLE.

Ah ! pénétré, pour vous, de l'amour le plus tendre,
A ces précautions je devois peu m'attendre ;

D'autant moins, qu'apprenant votre nouveau malheur,
Je laisse en mon Palais trente femmes d'honneur,
Qui, gémissant du mal qui cause votre peine,
Attendent pour guérir que je les entreprenne.

NEADARNÉ, *l'interrompant.*

Honteuse préférence!

JONQUILLE.

Eh! voilà donc le prix
De l'amour violent dont mon cœur est épris!
Quoi! lorsqu'à cet amour tout autre intérêt céde,
Vous évitez....

NEADARNÉ, *l'interrompant.*

Seigneur n'avez-vous qu'un remède?

JONQUILLE.

Non, cruelle! à ce seul mon pouvoir se restraint.
Vous êtes la premiere encore qui s'en plaint.

MOUSTACHE.

Quand il est présenté par l'Amant le plus tendre,
Quel remède est plus doux, & plus facile à prendre?

NEADARNÉ.

Et moi, je le déteste. Et jamais mon honneur,
Mon devoir, mon Epoux, mes sermens, ma pudeur,
Ma vertu, la décence...

JONQUILLE, *interrompant.*

Ah! que de mots, Madame,
Qui sont vuides de sens, qui n'offrent rien à l'ame,
Que le confus amas de préjugés bourgeois,
Qu'un siécle philosophe a proscrit tant de fois!

MOUSTACHE.

Que d'esprit! quel génie!

JONQUILLE.

Ah, divine Princesse!
Sçachez, sans vous parler ici de ma tendresse,
Que si ce n'est par moi que le charme est rompu.
A Saugrénutio l'honneur en sera dû;
C est l'arrêt du Destin, notre souverain Maître.
Décidez; choisissez Jonquille, ou le Grand-Prêtre.

NEADARNÉ.

Ce monstre! un Prêtre à moi! Plutôt cent fois mourir!
Par un autre que vous je ne pourrois guérir,

Je le sens ; mais, Seigneur, quoique je vous adore,
Plus haut que mon amour, ma vertu parle encore.

JONQUILLE.

Ah ! vous ne m'aimez plus.

NEADARNÉ.

Ingrat, jamais un cœur
N'a ressenti, peut-être, une aussi vive ardeur !

JONQUILLE, *très-tendrement.*

Eh bien, si vous m'aimez, dès que la nuit plus sombre
Aux larcins des Amants aura prêté son ombre,
Trouvez-vous, mais sans suite, au bosquet d'Actéon ;
Me le promettez-vous ?

NEADARNÉ, *nonchalamment & comme quelqu'un qui céde.*

Mais, non, Seigneur ; mais non.

JONQUILLE.

Du ton, dont ma Princesse, en ce moment, prononce,
J'attends dans le bosquet sa derniere réponse.

Il rentre dans son nuage, qui remonte.

NEADARNÉ.

Il disparoît.... Seigneur.... il croit que je me rends.

SCENE V.

NEADARNÉ, MOUSTACHE.

MOUSTACHE.

MADAME, occupez-vous de soins tout
 différents ;
Le jour tombe, & la nuit ramenant les Étoiles,
Bientôt, sur le bosquet doit étendre ses voiles,
Le Prince est au Conseil, qui doit durer long-
 tems ;
Allez, ne perdez pas ces gracieux instants ;
Et mettez Tanzaï, ce soir même, à portée
De vous trouver, Princesse, en plein désen-
 chantée.

NEADARNÉ.

Non Moustache ; attendons... du Ministre des
 Dieux
J'ose espérer encore... Il paroît en ces lieux.
Oubliant contre lui tous mes sujets de plainte,
Caressons son orgueil, & sa vanité sainte.



SCENE

SCENE VI.

SAUGRENUTIO, NEADARNÉ; MOUSTACHE.

NEADARNÉ.

Jeune & tendre Pontife, honneur de nos Autels,
Divinité ſur terre, accordée aux mortels,
Tréſor d'humanité, ſource de bienfaiſance,
De mon néant total vous avez connoiſſance;
Vous ſçavez mon hiſtoire, & comment le Deſtin
Fit, en Neadarné, ce changement ſoudain. —
Concevez cet état; il eſt dur par lui-même;
Mais il devient affreux auprès de ce qu'on aime;
Oui, près de Tanzaï, que je viens de revoir,
J'éprouve un ſentiment, qui tient du déſeſpoir;
Terminez des tourments plus grands qu'on ne peut croire,
Et par pitié, Seigneur, eſſayez l'Ecumoire.

SAUGRENUTIO.

Ah, Madame! eh mes dents? Ceſſez de vous flatter
Qu'à cette indignité je puiſſe me prêter.
Je me ſouviens du jour, où votre Epoux farouche

D'un Grand-Prêtre, aux Autels, voulut forcer
la bouche ;
Où sa main sacrilége, au gré de sa fureur,
Tenta de m'arracher & les dents & l'honneur :
Ainsi, bien loin.....

NEADARNÉ.

Arrête. Une Princesse fiere,
Pour te fléchir, cruel, descend à la priere.
Elle auroit pu te perdre ; arbitre de ton sort,
Le Prince t'eût, sans moi, fait traîner à la mort....

SAUGRENUTIO, *interrompant.*

L'Oracle à Tanzaï défend la violence ;
D'ailleurs, à quoi sert-elle en pareille occurrence,
Madame ? Et, remontant à ces tems orageux,
Quel fruit en ont tiré les Princes, ses Ayeux ?
Combien de sang versé, pour le cul d'une Pie,
Que forçoit d'adorer un Novateur impie ?
L'exil & les prisons, un peuple massacré,
Ont-ils pu soutenir le Potiron sacré ?
L'on a rougi de sang ces fertiles contrées,
Pour l'abolissement des moustaches quarrées,
Qu'a-t-on gagné ? Malgré des décrets odieux,
Le Prêtre conserva sa moustache & ses Dieux.

MOUSTACHE.

Il le faut avouer ; oui, votre Révérence

Eut bien raiſon d'abord de faire réſiſtance ;
Car, ſuivant le décret, c'étoit peu de lécher
Le fatal inſtrument, il falloit l'emboucher ;
Mais, aujourd'hui, Seigneur, quoi ! le Deſtin demande
Que vous léchiez un peu.... La faveur n'eſt pas grande.

SAUGRENUTIO, *outré de colère.*

Corbieu, Mademoiſelle !.... Ah ! Princeſſe, pardon ;
Je jure... Mais auſſi, pourquoi me vexe-t-on ?

NEADARNÉ.

Ah ! jurez ; mais léchez.

SAUGRENUTIO, *d'un ton radouci.*

Mais c'eſt viſion pure,
Qui fait à l'Ecumoire attacher votre cure,
Madame. Elle dépend d'un ſervice d'ami.
Tenez ; je ne fais point les choſes à demi ;
Confiez-vous à moi.... Quoi ! pour cette vétille,
Euſſiez-vous dû ſi loin aller chercher Jonquille ?
Je ne ſuis point Génie... & ſi, ſans me flatter,
Mon pouvoir ſuffira pour vous déſenchanter ;
Je détruirai le charme, en dépit de l'Oracle.

D'un air galant & preſque tendre.

Déja vos yeux, ſur moi, commencent le miracle.

NEADARNÉ, *allant à un coin du Théâtre.*

Ah Ciel! ah, juste Ciel!

MOUSTACHE, *allant à l'autre coin.*

Ah, Dieux! ah, justes Dieux!

SAUGRENUTIO.

Pourriez-vous rejetter mes soins officieux?

Ici silence & regards méprisans de Neadarné.

Ah, Princesse! malgré votre silence injuste,
Malgré ce fier mépris, malgré cet air auguste,
L'espoir de vous guérir, chez moi, n'est point tombé;
J'ose y prétendre encor....

NEADARNÉ, *avec toute la dignité du tragique.*

Sortez, Monsieur l'Abbé.

SAUGRENUTIO, *sans se déconcerter.*

Madame se méprend: votre Altesse plaisante!
Ce propos-là s'adresse à votre confidente;
Et la bonne Moustache eût dû, tout aussi-tôt,
Faire à ce badinage, entendre à demi-mot.

MOUSTACHE.

Quelle horreur! Quel Grand-Prêtre!

NEADARNÉ.

Ah, ma Mere!

MOUSTACHE.

Ah, ma Fille !

SAUGRENUTIO, *à part, & rêvant.*

Pourſuivrai-je ?

NEADARNÉ, *bas à Mouſtache.*

Au boſquet, je vais trouver Jonquille ;
Oui, j'y vole. Et ſi c'eſt manquer à mon devoir,
C'eſt, tu le vois, Mouſtache, un coup de déſeſpoir. *Elle ſort.*

SCENE VII.

SAUGRENUTIO, MOUSTACHE.

SAUGRENUTIO.

LA ſuivrai-je, Mouſtache ?

MOUSTACHE.

Au courroux qui l'enflamme,
Reconnois ſa vertu, ſa pudeur...

SAUGRENUTIO, *interrompant.*

Eh ! Madame,
Sa pudeur, pour rougir, choiſit mal ſes inſtants ;
Et ſa vertu, jamais n'agit qu'à contre-tems ;

La bégueule héroïque, à Jonquille prêtée,
Auroit dû dans son Isle être désenchantée ;
Elle en revient, sans l'être. Aujourd'hui, je suis
prêt,
Et m'offre à la servir, ici sans intérêt,
(Car vous devez sentir, mes précieuses Dames,
Que ce n'est ma foi pas que je manqué de femmes) ;
C'est pour elle, & non pas pour moi, que je la
veux ;
Et mon zèle est payé d'un mépris dédaigneux !

MOUSTACHE.

Elle a tort, en effet ! contre vous se défendre ?
A vos graces, Seigneur, elle devoit se rendre.
Mais, dis, Pontife impur, quand elle se rendroit,
Crois-tu qu'à ton aspect le charme cesseroit ?
Le Destin t'a-t'il fait pour forcer ces obstacles ?
D'un Grand-Prêtre, dis-moi, sont-ce là les miracles ?

SAUGRÈNUTIO.

Oui, c'est à nos pareils, Madame, c'est à
nous,
Que l'Amour tout-puissant réserve ces grands
coups.
Décidez la Princesse. Et chez moi, j'ose croire,

Qu'elle trouvera moins, mais mieux que l'Ecumoire.

MOUSTACHE.

Seigneur, parlons raison, & ne plaisantons pas.
Le Prince au désespoir, jure votre trépas.
Si vous ne léchez point, la mort la plus cruelle
Le vengera bientôt....

SAUGRENUTIO.

Eh bien, Mademoiselle,
Quoi! n'est-ce que cela? Je ne crains point la mort;
Je mourrai; gaiement même....

MOUSTACHE.

Eh? que nous veut Azort?

SAUGRENUTIO, *se renfroignant.*

Quoi! cet homme de sang, suivi de Satellites?
Mourons; je lis ma mort dans ses yeux hypocrites.



SCENE VIII.

AZORT, MOUSTACHE, SAUGRENUTIO.

AZORT, *lui présentant un papier, d'un air respectueux.*

La mort? Oh non, Seigneur; c'est bien pis
que cela.
Lisez, en frémissant, l'ordre affreux que voilà.

SAUGRENUTIO, *lisant.*

» Il faut, Pontife, ou lécher l'Ecumoire,
» Ou que dans l'instant même, Azort vous livre
» aux mains
» De ces Artistes inhumains,
» Qui font perdre, en ces lieux, le nom
» d'homme aux humains. —
» Si vous léchez, comme j'aime à le croire,
» Je vous fais Grand-Viéleux, & Patriarche.
» Item,
» De cent Vierges d'abord, je vous forme un
» Harem;
» Vous en aurez encore vingt autres en ré-
» serve.
» Bref, sans entrer dans le détail,
» Il faut que le Serrail vous serve,
» Ou que vous serviez au Serrail.

Ici les Eunuques noirs, & la suite d'Azort s'avancent, avec des Instruments qui jouent le commencement de l'air de Poliphême, dans Acis & Galathée; & cette symphonie est coupée de même par des sifflets de Chaudronniers. Il faut que cela soit très-court.

MOUSTACHE.

Qu'entens-je?

SAUGRENUTIO.

Je frémis!

AZORT, *toujours avec le même respect.*

Ces instrumens sinistres,
Ces lugubres clameurs, annoncent les ministres
Des vengeances du Prince; & ces gens à talents
Qui peuplent les Serrails d'Eunuques noirs & blancs.
Vous permettrez, Seigneur. Approchez.

SAUGRENUTIO.

Ah, barbares!
Arrêtez.

Les Instruments recommencent.

MOUSTACHE.

Suspendez ces cruelles fanfares.
Eh bien? *Elle lui présente l'Ecumoire.*

SAUGRENUTIO, *la prenant.*

Donnez. La mort n'étoit rien à mes yeux.
Mais vivre, pour traîner son opprobre en tous lieux! —
Eh! comment reparoître, après, devant des femmes?
J'eusse bravé le fer, le poison & les flammes...
Ils m'ont pris par mon foible; & je léche. —

Dans le moment qu'il léche, le tonnerre se fait entendre, & le nuage de Jonquille remonte à la Sphere du feu.

Il continue. Grands Dieux!
Vengez-vous vos Autels sur ces audacieux?
Gronderiez-vous en vain? Non, sans doute, la foudre
A tombé sur le Prince, & l'a réduit en poudre.

MOUSTACHE.

Au contraire, il jouit d'un bonheur accompli (*a*).
Ma Moustache est tombée, & l'Oracle est rempli.
Ce jour, pour vous, Seigneur, est un jour plein de gloire;
Quels biens vous amenez en léchant l'Ecumoire!

(*a*) Ici la Moustache de la Fée se détache d'elle-même; & elle la fait voir.

SCENE IXe. & DERNIERE.

TANZAY, SAUGRENUTIO, MOUSTACHE, SUITE.

TANZAY.

Que ne vous dois-je pas, Pontiſe auguſte & ſaint !
Des ornemens ſacrés que votre front ſoit ceint.
Je vous fais Patriarche ; & qu'un Serrail ſoulage
Les ſoins & les travaux où votre état engage.

MOUSTACHE.

Mais, Prince, apprenez-nous....

TANZAY, *interrompant.*

Madame, en ces jardins,
Portant ma rêverie & mes pas incertains,
Au boſquet d'Actéon j'ai trouvé ma Princeſſe
Seule ; & qu'avoit conduite en ce lieu ſa tendreſſe.
Les Dieux, m'a-t-elle dit, dans un rêve charmant,
Viennent de m'annoncer mon déſenchantement.
Pendant un court ſommeil, à vos tranſports livrée,
De volupté, d'amour, de plaiſir enivrée,
Tous mes ſens... A ces mots, qu'à l'inſtant j'interromps,

Par des discours plus vifs & des effets plus
prompts,
J'entreprends, & je crains; mais un coup de
tonnerre,
Par le seul mouvement d'une peur salutaire,
M'a fait rompre le charme; & passant mes desirs,
M'a conduit, non sans peine, au comble des
plaisirs.
C'étoit l'instant, sans doute, où léchant l'Ecumoire,
Le Grand-Prêtre a du Ciel obtenu ma victoire.

SAUGRENUTIO, *secouant la tête.*

Seigneur, je le veux bien; mais j'ai fait en
ce cas,
Un assez beau miracle auquel je ne crois pas.

TANZAY.

Allez, Pontife, allez; que vos saintes prieres,
Pour moi, rendent aux Dieux les graces coutumieres;
Tandis que, plein d'amour, je vole en ce moment
Rejoindre ma Princesse en son Appartement.

Tanzaï s'en va d'un côté, & Saugrenutio de l'autre.

MOUSTACHE, *seule.*

Jonquille en a, je vois, passé sa fantaisie;
Tanzaï n'en sçait rien; c'est un coup de Génie! —
Mais, en si peu de tems, comment? ... Je vois comment;
C'est qu'ils étoient tous deux pressés du dénoûment.

Fin de la Piece.



LE
JALOUX
HONTEUX,
COMÉDIE
DE M. DU FRESNY,

En cinq Actes, & en Prose, réduite en trois.

AVERTISSEMENT.

Tout le monde connoît le Jaloux Honteux, Comédie en cinq Actes & en Prose, de M. du Fresny. Elle est imprimée parmi ses Œuvres de Théâtre. Elle fut représentée, sans aucun succès, en 1708.

On la donne, ici, réduite en trois Actes. L'on en a supprimé quelques personnages inutiles, qui embarrassoient & retardoient la marche de l'action ; mais à ces retranchemens près, qui diminuent considérablement le retour trop fréquent de la même situation, *l'on ne s'est permis aucuns autres changemens. L'on a voulu que la Comédie de M. du Fresny demeurât toujours* Comédie de M. du Fresny. *L'on a même porté, à cet égard, le scrupule si loin, que dans les Scènes abandonnées de l'ancien plan, l'on a été* requêter *les phrases mêmes & les détails de M. du Fresny, pour ne présenter,*

autant qu'il a été possible, que l'Ouvrage de ce charmant Comique.

L'ON joint ici cette Comédie, parce qu'elle a été représentée dans la même Société, où les Piéces de ce Recueil ont été jouées. Elle y a même beaucoup plus réussi, que la plûpart des bagatelles de cette joyeuse collection; & avec raison.

L'ON sait que presque toutes les Piéces de M. du Fresny n'ont point eu de succès dans leur nouveauté. Il manquoit par l'ensemble; mais c'étoit un Peintre agréable, qui connoissoit & rendoit la Nature, avec un tour original, & qui lui étoit propre. Il avoit vécu dans le grand monde; ses caractères sont pleins de finesse & de vérité.

L'ON a remis, soit pendant sa vie, soit après sa mort, plusieurs de ses Comédies, qui étoient tombées d'abord. Elles sont restées depuis au Théâtre.

L'ON pourroit assurer, sans témérité, (ou, si l'on veut, avec témérité,) que le

JALOUX HONTEUX, arrangé en trois Actes, comme on va le lire, seroit aujourd'hui goûté du Public. Il ne tient qu'à Messieurs les Comédiens François d'en faire l'essai. On leur en fait le présent, comme d'un bien qui leur appartient. Ils peuvent risquer cette Piéce en Eté, ou dans les tems où ils cherchent à remplir les vuides de leur Théâtre.



ACTEURS.

Le PRÉSIDENT.

La PRÉSIDENTE, *sa femme.*

LUCIE, *Niece du Président.*

DAMIS, *Amoureux de Lucie.*

THIBAUT, *Jardinier du Président.*

HORTENSE, *Paysanne, servant de femme-de-chambre à la Présidente.*

FRONTIN, *valet-de-chambre du Président.*

La Scène est dans le Château du Président, à un quart de lieue de Rennes.



LE JALOUX HONTEUX, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul*.

Je ne serois pas fâché que Monsieur le Président, mon Maître, fût trompé par sa femme; qu'il le fût bien; mais bien; tout comme un autre mari. — Quel diable! sous prétexte que je le sers, & que je suis son valet-de-chambre, il vient de me faire passer une nuit blanche! *Il bâille.* Cela est un peu libre. — Et je ne m'accommode pas de cela, moi. — Pour éloigner le sommeil, j'ai voulu lire ce chien de Roman de... *nommer le livre qui sera alors à la mode.* Il m'a assoupi, &

il a penſé m'endormir. *Il bâille.* M'endormir; j'en bâille encore de ſouvenir.

Au commencement de ce couplet, Damis paroîtra & cauſera tout bas avec Hortenſe, au fond du Théâtre; elle ſemblera lui répondre deux fois, avec des révérences à chaque fois, & l'inſtant d'après, viendra Thibaut, qui prendra bruſquement Hortenſe par le bras, regardera noir Damis, & emmenera la petite fille: Damis un peu étonné les reconduira des yeux, & s'avancera lentement vers Frontin.

Mais il faut que Monſieur le Préſident ait eu une affaire de la derniere importance, pour n'être pas revenu coucher dans ſon Château, & pour être reſté à Rennes, qui n'eſt qu'à un quart de lieue d'ici; car un jaloux ne découche guères. — Mais, que vois-je? Monſieur Damis! c'eſt de bien bon matin! Il ſe dit l'Amant de Lucie; Monſieur le Préſident, au contraire, appréhende qu'il ne ſoit le galant de ſa femme; & moi, je crois qu'il s'accommoderoit très-bien de toutes les deux en même-tems.



SCENE II.

DAMIS, FRONTIN.

DAMIS.

AH! te voilà, mon cher Frontin? il ne fait pas encore jour chez ces Dames, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monſieur; l'on eſt toujours levé & habillé au Château avant neuf heures du matin; & neuf heures ſont ſonnées il y a plus d'un bon quart-d'heure. — Mais quelle étourderie à vous, Monſieur, permettez-moi de vous le dire..... (Oh tenez, j'ai le droit de vous parler ſur ce ton... Auparavant que d'être à Monſieur le Préſident, j'ai été votre valet-de-chambre, du tems que vous étiez au Collége; & vous devez me regarder toujours comme une eſpèce de Gouverneur...) Je veux donc bien m'intéreſſer à votre amour pour Lucie; mais s'il eſt vrai que vous l'aimiez ſans partage, quelle imprudence à vous (puiſqu'il faut adoucir les termes) de venir ici en l'abſence de Monſieur le Préſident, dont les ſoupçons jaloux...

DAMIS, *l'interrompant.*

Mais il ſait bien qu'il faut que je lui parle...

FRONTIN, *l'interrompant auſſi.*

Et préciſément, à cauſe de cela, vous prenez le tems qu'il n'eſt pas chez lui.

DAMIS.

Je l'ai cru ici d'hier au ſoir, mon enfant; d'ailleurs, quand je lui aurai dit ce qui m'amene, je me flatte qu'il me fera un bon accueil.

FRONTIN.

Vraiment, je ſçais bien qu'il vous fera un bon accueil: c'eſt ſa femme qui vous fera mauvaiſe mine; car elle aime le Préſident, quoiqu'il ſoit ſon mari; & cet amour lui fait haïr tous ceux qui peuvent lui cauſer de l'ombrage. — L'on voit chez nous, Monſieur, tout le contraire de ce que l'on voit ailleurs: s'il entre ici de jeunes gens, des gens aimables, c'eſt la femme ſeule qui fronce le ſourcil; & pendant que le mari s'efforce de les gracieuſer, en enrageant, la femme leur fait une moue de chien, & de tout ſon cœur; elle les reçoit mal quand il leur tend les bras, parce qu'elle voit qu'il ride le front en leur ſouriant, & qu'il ne careſſe que ceux dont il craint que ſa femme ne ſoit careſſée. — Enfin,

Enfin, il eſt jaloux, & jaloux de rien, jaloux comme un Tigre, mais jaloux honteux de l'être. Ce n'eſt pas un jaloux à l'Italienne, c'eſt un jaloux à la Françoiſe.

DAMIS.

Tu m'étonnes, Frontin; l'on m'avoit déja parlé de ſon extrême jalouſie, & je ne voulois pas le croire; car, à l'air d'aiſance, & galant même, qu'il a avec ſa femme, je n'aurois jamais ſoupçonné le Préſident d'en être jaloux.

FRONTIN.

Il l'eſt à la rage, vous dis-je; il ne quitte ſa femme que pour aller juger; l'on dit même qu'il eſt inquiet en jugeant; & les connoiſſeurs ont deviné qu'il eſt jaloux, parce qu'il ne dort point à l'Audience.

DAMIS.

Mais la Préſidente eſt la ſageſſe, la prudence même: comment peut-il être jaloux?

FRONTIN.

C'eſt qu'il eſt jaloux de ſa nature, par caractère. Monſieur, en général, tout homme qui aime, prend de la jalouſie, quand on lui en donne ſujet; mais le Préſident, lui, cela eſt différent; il eſt né jaloux, il l'eſt ſans motif,

sans sujet, sans raison, sur rien, ce qui s'appelle sur rien, & jusqu'à la frénésie.

DAMIS.

Tu me surprends de plus en plus; car il ne passe pas dans le monde pour un jaloux.

FRONTIN.

C'est qu'il cache sa jalousie, comme je vous l'ai dit; il en rougit, il en est honteux; & par un contraste assez singulier, que l'on trouve encore ici, c'est que Monsieur le Président a un Jardinier, nommé Thibaut, qui est jaloux déclaré & à découvert. Ce manant est amoureux d'Hortense, une jeune Paysanne, une petite niaise, que Monsieur le Président a mise auprès de sa femme, comme une maniere de femme-de-chambre, & qui, au fond, n'est que son espionne, qui va rapporter exactement à Monsieur le Président tout ce que fait sa femme. — Vous me demanderez peut-être, Monsieur, pourquoi je vous parle de la jalousie du Jardinier de Monsieur: oh, c'est que pour vous servir dans vos amours, & m'amuser aussi, chemin faisant, j'ai cru qu'il vous étoit avantageux que je me fisse aimer de cette petite Hortense; j'en suis venu à bout, & je la veux souffler à son gros amant Thibaut, qui est aussi, lui

(j'oubliois de vous le dire) le premier eſpion en chef de Monſieur le Preſident.

DAMIS.

Eh! c'eſt donc cela. — C'eſt apparemment cette jeune Hortenſe que j'ai rencontrée en entrant au Château... Elle commençoit à me queſtionner aſſez niaiſement, quand un ruſtre l'eſt venu bruſquement arracher d'avec moi; c'étoit ce Thibaut, ſans doute. — Mais revenons à la jalouſie du Préſident. Plus il eſt poſſédé de cette frénéſie, & plutôt il faut que je lui parle de Lucie; il eſt ſon oncle & ſon tuteur, j'ai beſoin de ſon conſentement; je vais le lui demander auſſi-tôt qu'il ſera arrivé; & pour cet effet, je paſſe chez ces Dames pour l'attendre.

FRONTIN, *l'arrêtant.*

L'attendre chez ces Dames! vous n'y penſez pas, Monſieur; après tout ce que je viens de vous dire, s'il eſt vrai que vous ſoyez amoureux de Lucie, uniquement, gardez-vous bien de voir ces Dames en l'abſence de Monſieur le Préſident. En inquiétant le mari, vous mettriez immanquablement ſa femme contre vous, & elle vous deſſerviroit, n'en doutez nullement. Ainſi, Monſieur, juſqu'à ce que le Préſident ſoit de retour ici, ne voyez point ces Dames, croyez-moi.

DAMIS.

Je t'en croirai, Frontin; je vois même qu'il ne feroit pas prudent à moi de l'attendre ici; je retourne donc à l'Auberge, où j'ai laissé mes chevaux & mes gens, jusqu'à ce qu'il soit arrivé. — Mais comme j'ai prévu, sur ce qu'on m'avoit dit de la jalousie de ton Maître, que je ne pourrois peut-être pas parler à Lucie, serois-tu assez galant homme, toi, mon cher ami, pour te charger de lui remettre ce billet?

FRONTIN.

Donnez, donnez, Monsieur. Quoique ces Dames soient presque toujours ensemble, je saisirai l'instant que Lucie sera seule pour le lui rendre.

DAMIS, *lui donnant le billet.*

C'est que tu sens bien, Frontin, que ne l'ayant vue que deux fois chez sa Tante, & devant du monde, & n'ayant pu m'expliquer encore avec elle, je voudrois bien m'assurer du goût naissant que je lui soupçonne d'avoir pour moi. *Il fait deux pas pour s'en aller & il revient.* Et dis-lui bien que je la convaincrai de la sincérité de mon amour.

FRONTIN, *secouant la tête.*

Monsieur, Monsieur, ce n'est pas-là une

petite difficulté. — Car, enfin, comment prouverez-vous que c'eſt Lucie que vous aimez ?

DAMIS.

Parbleu, je le prouverai, en la demandant en mariage au Préſident.

FRONTIN.

Mais, vouloir épouſer, ne prouve pas qu'on aime ; cela prouve même quelquefois le contraire. — Parlons vrai, Monſieur : comment arrangez-vous votre inclination décidée pour Lucie, avec la déclaration d'amour que vous fites l'autre jour, au bal, à Madame la Préſidente ?

DAMIS.

Oh ! l'aventure du bal n'eſt qu'une mépriſe, mon ami ; — Quoi ! ... dès que tu ſçais cette hiſtoire-là, ne t'a-t-on pas dit auſſi, que Lucie & la Préſidente étoient habillées & maſquées exactement de même ? j'y fus trompé ; je fis à la Préſidente la déclaration d'amour que mon cœur adreſſoit à Lucie ; le mari étoit aſſis derriere ſa femme, elle ſe démaſqua bruſquement, il en fit autant ; & nous reſtâmes tous trois pétrifiés. — Mais le Préſident vit bien pourtant ce qui en étoit ; il tourna la choſe en plaiſanterie & avec beaucoup de liberté d'eſprit, galamment

même ; il refusa d'entrer dans aucune explication ; & malgré l'excès de sa surprise, il sentit bien que la mienne ne venoit que de ce que je comptois parler à Lucie ; & que c'étoit par un pur quiproquo que j'avois fait cette déclaration d'amour à sa femme.

FRONTIN.

Bon, bon ! Monsieur, vous ne le connoissez gueres ! il aura sûrement cru que votre surprise ne venoit que de ce qu'il vous avoit surpris, lui.

DAMIS.

Point du tout, point du tout.

FRONTIN.

Vous avez beau dire point du tout, Monsieur ; c'est à la Présidente que votre déclaration a été faite. — Mais ce qui peut faire encore que la sincérité de votre amour pour Lucie, peut paroître fort équivoque aux yeux de mon Maître, & même aux miens, c'est que, par un événement tout-à-fait singulier, deux jours après votre aventure au bal, Lucie est devenue tout-à-coup une riche héritiere. Oh ! dans ce cas-là, est-ce l'amour ? est-ce l'intérêt ? oui, Monsieur, l'intérêt.....

DAMIS, *l'interrompant.*

Oh ! quant à ce point, il m'est aisé de prou-

ver que je suis l'homme du monde le moins intéressé...

FRONTIN, *l'interrompant à son tour.*

Vous ne me l'avez point encore prouvé, à moi, Monsieur.

DAMIS, *tirant une bourse.*

Tu as raison, mon cher Frontin. J'oubliois... Tiens : prends cette bourse, en attendant mieux.

FRONTIN.

Je la prends, Monsieur. Je ne sçais pas chicaner les gens, moi; car je pourrois bien n'être pas encore persuadé de la sincérité de votre amour pour Lucie : l'on peut être libéral par intérêt.

DAMIS.

Hé, laissons la plaisanterie. Rien n'est plus facile que de le prouver : mes regards, mes soupirs...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Prouvent seulement que vous savez regarder & soupirer.

DAMIS, *vivement.*

Ah ! l'on voit bien quand le cœur...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Non, l'on ne voit point quand le cœur...

DAMIS.

D'accord ; mais enfin l'amour ſe prouve...

FRONTIN.

Comment ? mais comment ?

DAMIS.

L'amour ſe prouve... l'amour ſe prouve par l'amour.

FRONTIN, *l'interrompant.*

Allez, allez, Monſieur, prouvez au moins votre prudence, en allant regagner l'Auberge où vous avez laiſſé vos gens.

DAMIS.

Tu me feras donc avertir quand le Préſident ſera de retour.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monſieur.

SCENE III.

FRONTIN, *ſeul.*

TOUS ces petits agréables-là parlent tous auſſi tendrement les uns que les autres. Ce qui les rend plus ou moins croyables, c'eſt le plus ou moins de foibleſſe de la femme qui les écoute. — Mais voici ma petite Hortenſe.

SCENE IV.

FRONTIN, HORTENSE.

HORTENSE, *niaisement toujours.*

MONSIEUR Frontin, voilà Monsieur venu.

FRONTIN.

Comment ! charmante Hortense, Monsieur le Président est arrivé ? Mais je n'ai point entendu son carrosse.

HORTENSE.

Il a laissé sa voiture à la Ferme, où il est descendu ; je l'ai vu, moi, qui venoit, sans qu'on le vît, par les fossés dans le Château, & puis par les petites portes avec ses clefs, & il est monté tout doucement, tout doucement, à celle fin, ce m'a-t-il dit, de surprendre Madame agréablement, parce qu'il l'aime bien.

FRONTIN.

Et où est-il à présent ?

HORTENSE.

Il est chez Madame, & avec Madame, & Madame est avec ly, & ils sont tous deux l'un avec l'autre ; & je m'en suis venue être aussi toute seule avec vous.

FRONTIN, *la caressant.*

Seule avec moi ?... Oh ! que je voudrois bien que ce fût comme Monsieur & Madame ! car je vous aime de toute mon ame, moi.

HORTENSE.

Eh bien, tenez, je ne m'en suis doutée que de la derniere fois que vous me prîtes la main en faisant le lit de Madame. Oh ! c'est que ce jour-là, vous me parlâtes avec des yeux... & vous mêliez avec vos paroles, du soupir, des petits tremblemens ; ça étoit si joli !

FRONTIN.

Cela deviendra bien plus joli encore par la suite, lorsque Damis aura fait notre fortune à l'un & à l'autre, & m'aura mis en état de vous épouser, ma très-chere enfant ; mais pour cela, il faut que vous fassiez, pour Damis, tout ce que je vous dirai de faire.

HORTENSE.

Comment arranger ça ? je ne fais jamais, moi, que ce que Thibaut me dit de faire.

FRONTIN.

Mais, vous me parlez pourtant. Et Thibaut ne vous a point dit de me parler.

HORTENSE.

Oh dame! il n'y a aussi que ça que je fais sans qu'il me le dise.

FRONTIN.

Il faut pourtant que vous m'aidiez dans mes projets; sans cela je ne croirai pas que vous m'aimiez mieux que Thibaut.

HORTENSE.

Eh mais, mieux! mieux... je ne peux pas bien vous dire ça. Je l'aime d'une façon, & je vous aime d'une autre. Ça n'est pas de même enfin.

FRONTIN.

Expliquez-moi donc la différence.

HORTENSE.

La différence?

FRONTIN.

Oui.

HORTENSE.

Li a déja que je l'aime d'accoutumance, petit à petit, depuis que j'étois petite... Et vous, ça est venu plus vîte..... & ça est encore plus fort.

FRONTIN.

Expliquez-moi cela encore plus clairement.

HORTENSE.

La différence encore ? tenez, imaginais-vous quand il est avec moi & qu'il me prend la main, j'ny prends seulement pas garde ; mais vous, quand vous me l'avez prise hier, je la retirai au plus vîte, car j'étois si troublée que je ne sçavois pourquoi.

FRONTIN.

Encore un peu plus clairement.

HORTENSE.

Dame ! faut-il tout dire ? j'ons que je ne l'aime plus du tout pour être mariée avec ly, & que je vous aimerois cent fois mieux pour ça, que ly.

FRONTIN, *avec un air d'ardeur.*

Oh ! que si j'avois le tems.... vous m'expliqueriez cela encore plus clairement. — Mais, répondez-moi, charmante Hortense ; c'est vous qui rapportez tout ce qui se passe à Monsieur le Président ?

HORTENSE.

Oui, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Or, si vous m'aimez mieux que Thibaut, vous m'aimez mieux aussi que le Président.

HORTENSE.

Oh ! pour ça, oui. Et je vous aime même mieux encore que l'argent qu'il me donne, voyez-vous.

FRONTIN.

Eh bien ! en ce cas-là, promettez-moi donc de ne rapporter à Monsieur le Président, que ce que je vous permettrai de lui dire.

HORTENSE.

Eh bin, je vous promets ça. Mais comme Monsieur le Président n'a pas été ici pendant tout hier, drès qu'il sera seul, me bâillez-vous la licence de ly dire ce que je vous ai dit que Madame avoit fait ?

FRONTIN.

Oh ! cela, je vous le permets ; il n'y a rien qui soit de conséquence. — Mais j'apperçois le Président lui-même. *A part.* Allons avertir Damis. *Haut.* Adieu, ma petite Reine.



SCENE V.

HORTENSE, *seule.*

MA petite Reine ! c'eſt joli ça ! c'eſt gracieux ! ignia point de comparaiſon de Monſieur Frontin à Thibaut. Thibaut eſt mal gracieux, lui ; voyez ſeulement quand j'ons parlé, il y a une heure, à ce beau Monſieur qui entroit au Château, comme il m'a tiraillée ; j'en ai le bras tout meurtri. Mais pourquoi avoit-il donc peur que je reſtaſſe avec ce Monſieur Damis, comme il l'appelle ?

SCENE VI.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE, HORTENSE.

Le PRÉSIDENT, *riant d'un rire forcé.*

AH ah, ah, ah ! je vous demande pardon, Madame, laiſſez-moi rire de vos queſtions, avant que d'y répondre ſérieuſement, ah, ah, ah !

La PRÉSIDENTE, *à Hortenſe.*

Retirez-vous, petite fille.

HORTENSE, *faiſant la révérence & s'en allant.*

Je reviendrai quand il ſera ſeul.

SCENE VII.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

La PRÉSIDENTE.

MAIS, Monsieur, qu'avez-vous donc tant à rire?

Le PRÉSIDENT.

Ah, ah, ah! permettez-moi de rire, Madame, je vous prie; je suis de bonne humeur aujourd'hui, & l'heureux accommodement que je suis prêt à conclure pour Lucie, nous doit inspirer à tous de la gaieté... Eh, eh, eh, eh! laissez-moi rire aussi de la conversation que nous venons d'avoir ensemble.

La PRÉSIDENTE.

Mais je ne trouve rien de risible à la conversation que nous avons eue: vous m'avez fait un détail de la mort subite d'une vieille plaideuse, dont Lucie, votre niece, & votre pupille, est héritiere; vous m'avez dit la maniere dont les Juges veulent accommoder deux familles, soit en faisant épouser à Lucie le vieux Monsieur Argan, ou le jeune Damis, qui sont les héritiers paternels de la défunte. Je vous demande à vous-même, Monsieur, ce qu'on peut trouver

là de plaiſant ; & où eſt le mot pour rire à tout cela ?

Le PRÉSIDENT, *riant encore un peu.*

Le plaiſant que j'y trouve, Madame ; c'eſt que pendant tout ce long détail, vous ne m'avez queſtionné que ſur un ſeul article. Hé, hé, hé, hé ! j'ai pris plaiſir à vous voir ſur cet article ſeul, une curioſité exceſſive. — Hé, hé ! retenue pourtant, par la crainte de me paroître trop curieuſe. — Chaque fois que j'ai parlé, ſans le nommer, de l'héritier que nos Arbitres veulent marier à Lucie, vous m'avez demandé, hé, hé, hé, hé ! d'un ton curieux & retenu : cet héritier, Monſieur, quel homme eſt-ce ? puis un moment après, Monſieur, cet héritier a-t-il du mérite ? — Moi, prenant malicieuſement plaiſir à continuer d'autres détails, ſans répondre a vos queſtions ſur l'héritier ; & vous, les y faiſant retomber ſans ceſſe : l'héritier eſt-il jeune ou vieux ? l'héritier eſt-il bien fait ; l'héritier a-t-il une belle figure ?... l'héritier eſt-il aimable ? & toujours tremblante que votre curioſité ne me donnât de l'ombrage. Je vous ai enfin nommé Damis que vous connoiſſez ; je vous ai dit enfin que c'étoit lui qui étoit ce jeune héritier. — *Riant.* Oh ! j'avoue que cette curioſité vive en même-tems & timide, m'a paru très-plaiſante.

La PRÉSIDENTE, *souriant.*

Oh! permettez que je rie un peu à mon tour, de vous voir rire, avec tant d'affectation, de ma curiosité, pour me cacher l'inquiétude qu'elle vous donne.

Le PRÉSIDENT.

Vous voilà dans vos plaisanteries ordinaires.

La PRÉSIDENTE, *d'un air doux.*

Si je plaisante quelquefois avec vous, des petites inquiétudes que je vous vois, ce n'est qu'entre nous autres, au moins. Je craindrois que, hors votre Niece & moi, quelqu'un s'en apperçût.

Le PRÉSIDENT.

Oh! ne craignez point qu'il vienne jamais dans l'idée de personne, que je sois un mari inquiet. Il n'y a que vous & ma Niece, qui vous mettiez ces visions en tête; & je blâme fort les précautions que vous prenez là-dessus. Pourquoi, par exemple, vouloir vous renfermer dans un Château? encore si vous y receviez compagnie aimable; si vous attiriez ici les jeunes gens de la Ville de Rennes...

La PRÉSIDENTE.

C'est à vous, Monsieur, à les y amener, si cela vous fait plaisir.

Le Président.

Bon! j'irois vous amener des gens qui ne vous conviendroient point, peut-être ; j'aime mieux vous en laisser le choix.

La Présidente, *souriant.*

Parce que vous êtes bien sûr que nous ne choisirons personne.

Le Président, *d'un air léger.*

Quoi! toujours des soupçons! toujours des injustices! me soupçonner d'un vice que je déteste, que j'ai en horreur! — Oui, de toutes les passions, la jalousie est celle qui me paroît la plus honteuse & la plus déshonorante.

La Présidente.

Quoi qu'il en soit, vous ne sauriez blâmer notre goût pour la solitude ; & pour mettre l'esprit d'un mari qu'on aime, en repos, l'on ne sauroit prendre trop de précautions.

Le Président, *riant.*

Bon, bon! des précautions! la possibilité y est toujours.

La Présidente.

Oh! par plaisir, imaginez un peu par quel moyen.

Le Président, *riant.*

Pour imaginer des moyens de tromper un

mari, il faut être femme. Pour moi, je n'imagine rien.

La PRÉSIDENTE.

Mais non, faites un effort d'esprit.

Le PRÉSIDENT.

J'ai l'esprit bouché, vous dis-je, sur le manege & les ressources des femmes.

La PRÉSIDENTE.

Mais encore.

Le PRÉSIDENT.

Je vous dis que je suis un enfant là-dessus.

La PRÉSIDENTE.

Vous savez qu'aucun domestique ne m'approche que cette petite Hortense, qui est la simplicité même.

Le PRÉSIDENT, *riant.*

La fille la plus simple a de l'esprit de reste pour conduire une intrigue.

La PRÉSIDENTE.

Il faut passer par votre chambre pour entrer dans la mienne; car j'ai fait condamner toutes les portes de dégagement.

Le PRÉSIDENT, *riant.*

Bon! n'y a-t-il pas des fenêtres?

La PRÉSIDENTE.

Pour recevoir une visite par les fenêtres, il faudroit que je fusse un moment sans vous.

Le PRÉSIDENT, *d'un ton badin.*

Mais, je dors quelquefois.

La PRÉSIDENTE.

Bien rarement. — Mais, en cas de surprise, où cacher un galant? tout est ouvert pour vous, cabinets, coffres, armoires...

Le PRÉSIDENT.

Bon! l'on trouve d'autres caches. J'ai connu un petit homme qui se cacha un jour dans un étui de ces grosses basses de violon; pour moi, je ne m'aviserois jamais d'aller chercher là votre amant.

La PRÉSIDENTE.

Et vous vous avisez d'y penser pourtant. Vous me dérangez chaque jour mes tiroirs, mes boîtes, mon nécessaire... Vos mains sont plus souvent dans mes poches que dans les vôtres. Où pourrois-je seulement cacher un billet?

Le PRÉSIDENT.

Un billet? on l'avale.

La PRÉSIDENTE, *souriant.*

Vous n'imaginez rien ? vous avez l'esprit bouché ? vous n'êtes qu'un enfant ?

Le PRÉSIDENT.

Ce sont des plaisanteries que je vous dis-là. Ne voyez-vous pas bien qu'aujourd'hui je suis d'humeur de plaisanter sur tout ? mais parlons sérieusement ; voici Lucie.

SCENE VIII.

Le PRÉSIDENT, LUCIE, la PRÉSIDENTE.

Le jeu de cette Scène est l'impatience de Lucie, que le Président attribue toujours à sa femme, qui doit être elle d'un grand sang-froid. Le Président regarde toujours sa femme, & lui adresse presque toujours la parole, quoique tout ce qu'il dit s'adresse à Lucie.

Le PRÉSIDENT, *à Lucie.*

VENEZ, ma Niece. Madame dit que vous êtes impatiente de savoir le choix qu'on a fait pour vous ?

LUCIE, *vivement.*

Cela eſt vrai, mon oncle; je l'avoue.

Le PRÉSIDENT, *d'un air railleur.*

Quelle complaiſance pour votre amie, d'avouer que vous avez impatience d'être mariée! Et....

LUCIE, *l'interrompant vivement.*

Mais mon impatience, Monſieur, n'eſt point d'être mariée, mais ſeulement de ſçavoir à qui vous voulez me marier.

Le PRÉSIDENT, *raillant.*

C'eſt fort bien s'en tirer. — Hé bien, Mademoiſelle, ſachez donc qu'il y a deux héritiers...

LUCIE, *interrompant vivement.*

Hé bien, lequel des deux, Monſieur?

Le PRÉSIDENT, *à Lucie.*

Patience, ma Niece. *A la Préſidente.* Pour ſatisfaire votre curioſité, Madame, je vous ai dit que nos Arbitres, qui n'enviſagent dans ce mariage que la ſolidité d'un accommodement, penchent beaucoup pour le plus âgé des deux, qui eſt Monſieur Argan....

LUCIE, *interrompant plus vivement.*

Monsieur Argan ! vous n'y pensez pas, Monsieur ; c'est un homme qui a plus de soixante ans.

Le PRÉSIDENT, *à Lucie*

Doucement, ma Niece. *A sa femme.* Ne vous alarmez point, Madame.

La PRÉSIDENTE, *avec sang-froid.*

Je ne m'alarme point, Monsieur.

LUCIE, *avec vivacité.*

Non ; mais c'est moi qui ne suis point tranquille.

Le PRÉSIDENT, *souriant à Lucie.*

Eh oui, oui. — *A sa femme.* Tranquillisez-vous, Madame ; il est inutile de s'échauffer là-dessus ; car je suis, moi, pour Damis, qui est l'autre héritier ; attendu qu'il me paroît que la convenance des âges doit être de quelque considération dans un mariage.

La PRÉSIDENTE, *d'un ton flegmatique.*

Eh mais, c'est à votre Niece à qui vous devez dire tout cela.

LUCIE.

Eh ! sans doute, Monsieur, & agir en consé-

quence; car je ſerois très-fâchée, au déſeſpoir même... de ce que vous dites...

Le PRÉSIDENT, *à Lucie.*

Vous avez raiſon. *A ſa femme.* Ne vous déſeſpérez point, Madame; je vois ce qui convient à Lucie. Damis eſt jeune, a de l'eſprit, de la figure, de la galanterie, des graces; enfin, Madame, Damis...

La PRÉSIDENTE, *toujours de ſang-froid.*

Mais, Monſieur, comme c'eſt à Lucie à qui vous donnez un époux, c'eſt à elle à qui vous en devez faire le portrait.

LUCIE, *avec impatience.*

Eh oui, à moi, Monſieur, à moi; de grace, daignez vous tourner de mon côté.

Le PRÉSIDENT, *du côté de Lucie.*

Mais auſſi, Mademoiſelle, c'eſt à vous que je fais ce portrait: je vous dirai donc, ma Niece, que j'ai eu une forte diſpute contre nos arbitres; & que je leur ai oppoſé mille bonnes raiſons pour Damis. *Se tournant vers la Préſidente.* Car enfin, Madame, le plaiſir d'avoir dans notre famille, un mérite brillant comme celui de Damis!... Un jeune homme, d'ailleurs, dans notre Société, égayeroit un peu

cette

cette vie triste que vous avez résolu de mener, Madame ; cela vous obligeroit à voir du monde.

La PRÉSIDENTE, *d'un air froid & décidé.*

Non, Monsieur, rien ne peut m'obliger à voir du monde.

Le PRÉSIDENT, *d'un air léger.*

Oh mais, il faudroit bien pourtant, par complaisance pour de jeunes mariés...

LUCIE, *vivement.*

Eh, mon Dieu, nous n'abuserons pas de votre complaisance ! ...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Je n'en aurai pas même pour vous, là-dessus, Monsieur.

Le PRÉSIDENT, *d'un air plus léger encore.*

Quelle folie ! peut-on, dites-moi, n'avoir point de liaison avec une Niece & un Neveu ? Allons donc, il faudra bien que vous vous rendiez sur cet article-là.

La PRÉSIDENTE, *d'un ton ferme.*

Non, Monsieur ; en un mot, je vous supplie de n'avoir nul égard à moi, dans le choix que vous ferez.

LUCIE, *avec la derniere impatience.*

Eh non, Monsieur, n'ayez égard qu'à moi; car enfin, j'aime Damis : je vous le dis d'impatience. Vous m'arrachez cet aveu. Oui, Monsieur, je l'aime, &...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant légérement.*

Fort bien, ma Niece, fort bien! déclarer ainsi brusquement que vous avez de l'amour pour Damis, que vous n'avez vu que deux ou trois fois... c'est un trait d'amie... Eh voilà comme les femmes cherchent à s'obliger entre elles, dans ces cas-là seulement; cela est singulier!

LUCIE.

Eh! Monsieur, vous avez les vues trop étendues!

LE PRÉSIDENT, *à Lucie.*

C'est vous qui les étendez, ma Niece. *A sa femme.* Mais, raillerie à part, je prendrai fortement le parti de Damis, Madame; je vois bien, qu'indépendamment de l'inclination prétendue de ma Niece, vous penchez beaucoup pour lui. Je sens qu'il vous convient. Cependant, pour nos intérêts, il faut ménager Monsieur Argan; disposez-vous, je vous prie, à le bien recevoir. Nous devons du moins payer de politesse, l'em-

pressement qu'il a de rechercher notre alliance. Il va venir, peut-être tout-à-l'heure.

La Présidente.

Nous allons l'attendre dans mon appartement.

SCENE IX.

Le PRÉSIDENT, *seul & agité.*

Oui, sûrement, ma femme s'intéresse pour Damis. J'ai fort bien remarqué que Lucie jouant l'impatience, a affecté de me dire qu'elle aimoit Damis ; tandis que ma femme, sous le masque de l'indifférence, étoit mille fois plus impatiente que ma Niece, de savoir si je choisirois son Damis. Sûrement, ce jeune homme-là est amoureux de ma femme, & pour se procurer la facilité de la voir, il feint de vouloir épouser ma Niece, sous le nom de laquelle ils esperent conduire toute leur intrigue. Mes soupçons du bal ne sont malheureusement que trop bien fondés. — Mais voici Thibaut.... tâchons d'en tirer des lumieres.



SCENE X.

Le PRÉSIDENT, THIBAUT.

THIBAUT, *sans voir le Président.*

PARGUENNE, faut qu'ça soit ben fort, pisque la premiere chose que ce Monsieur Damis a fait, en arrivant ici, ça été d'en conter à Hortense. Ça me baille eun tintoin & eune jalousie de chien.

Le PRÉSIDENT, *légérement.*

Qu'est-ce, Thibaut? tu rêves tout seul; aurois-tu quelque chagrin, mon enfant?

THIBAUT.

Ah! je vians à vous, Monsieur, je vians à vous. V's'êtes toute ma consolation.

Le PRÉSIDENT.

Qu'as-tu donc? tu as l'air troublé! seroit-il venu quelqu'un en mon absence.... pour traverser ton mariage? tu as quelque sujet de jalousie?

THIBAUT.

Si j'ons sujet de jalousie, Monsieur? j'en ons pus que jamais. Oh! je n'cachons pas ça, nous. Je ne sons point honteux d'être jaloux, moi. Je l'disons à tout le monde. Eh, pourquoi cacher

ſa jalouſie ? C'eſt eune vartu naturelle comm'de boire & de manger.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, dis-moi donc tes peines.

THIBAUT.

V'zavez bin raiſon, mes peines ; car quand la jalouſie me ſaiſit, moi, c'eſt comme eune migraine. — Ça me prend d'abord là, enter les deux yeux, comme eun coup de martiau. — Par après, ça me cauſe eun battement de cœur. — Enſuite, ça me monte.... monte... comme eun feu qui me brûle le viſage en dedans ; & piz'enfin, ça me redeſcend.... redeſcend... comme eune glace, & ça me donne la colique.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! qu'eſt-ce qui t'a donné ce nouvel accès qui te prend ?

THIBAUT, *très-agité.*

C'eſt, Monſieur, qu'il eſt venu ici eun homme... ouf !

LE PRÉSIDENT, *d'un air contraint.*

Eh bien, un homme ? un homme te fait-il peur ?

THIBAUT.

Eh mais, Monſieur, l'on dit que cet homme s'appelle Damis.

Le Président.

Damis, soit, le nom ne fait rien à la chose;
A part. Il est venu en mon absence ?

Thibaut.

Ça est vrai. Mais c'est que si vous voyais comme il est bian fait... c'est un biau & grand jeune homme qui a eune meine...

Le Président, *avec impatience.*

Ton récit m'ennuie... acheve.

Thibaut.

Ah ! Monsieur, vous allez voir la suite.

Le Président.

Hé ! je n'ai que faire de la suite. Après, après.

Thibaut.

Oh ! c'est que comme je rodois ici tout au tour, pour voir si... parce que... quelquefois...

Le Président, *sur le gril.*

Pour voir quoi ?

Thibaut.

Pour voir comment & par où... car...

Le Président.

Par où ?... comment ?... car... que voulois-tu voir ?

THIBAUT.

Mais je voulois voir... je n'en sçais rian... Mais comme je sis jaloux, je voulons toujours voir... pour voir... si je ne verrons point... je voulons tout voir enfin.

Le PRÉSIDENT.

Et as-tu vu ?

THIBAUT.

J'ons vu, premiérement, qu'Hortense alloit & venoit, tournoit & retournoit... & c'est qu'alle cherchoit ce jeune homme, qui arrivoit ici. Aussi-tôt, moi, pour empêcher ça, je lui ons fait voir que j'étois jaloux ; n'ai-je pas bian fait, Monsieur ?

Le PRÉSIDENT.

Fort bien, fort bien.

THIBAUT.

Et pis, j'ons emmené Hortense de force.

Le PRÉSIDENT.

Je vois que ta jalousie nuit aux desseins qu'il a sur ma femme... je veux dire sur Hortense.

THIBAUT.

Oh, oui ; car par après, je l'ons encore rencontré qui s'en alloit, & qui disoit des mots tout bas, & pis des mots tout haut. Il faisoit des

hélas par secousse ; & j'ons entendu : il ne faut pas que le Président me trouve ici.

Le PRÉSIDENT.

Oh ! cela est clair.

THIBAUT.

Oui, Monsieur, cela est clair. Apparemment qu'il sçait que par bonté pour moi, vous vous fâchez de ce qui me chagreine.

Le PRÉSIDENT, *à part.*

Je n'en puis plus douter, il vient pour voir ma femme. — *Haut.* C'est elle qu'il aime.

THIBAUT.

Elle-même, c'est ce que je vous dis ; mettez-vous à ma place.... Mais, Monsieur, j'oublions de vous dire que tout d'un coup après, comme je ne l'ons plus vu, je me suis douté qu'il seroit caché ici.

Le PRÉSIDENT, *vivement.*

Tu ne l'as donc pas vu sortir ?

THIBAUT.

Non, voirement. Mais pour voir ous-qu'il étoit, je me suis souvenu d'eune invention que vous me baillites un jour que vous vouliez qu'il y eût un homme caché ici pour Madame.

Le Président.

Abrégeons, abrégeons.

Tibaut.

Patience, Monſieur. J'ons donc été prendre la petite chienne de Madame, qui eſt de bonne guette, & qui eſt faite à aboyer quand elle ſent queuqu'un de dehors dans le Château, & avec ſte petite chienne ſous mon bras, j'ons fait la chaſſe partout pour trouver le gîte, comme vous m'avez appris.

Le Président.

Oh! finis donc.

Thibaut.

Et quand j'ons été à un petit coin où l'on ne voit goutte, alle a aboyé.

Le Président, *très-ému.*

Damis y étoit donc caché?

Thibaut.

Je n'ons rian trouvé. Mais pourtant, faut croire qu'elle n'a pas aboyé pour rian.

Le Président.

Il faut ſuivre cela; oui, allons voir ſi Monſieur Argan eſt arrivé.

Thibaut.

Ce Monſieur Argan eſt, dit-on, Monſieur,

THIBAUT.

N'est-il pas vrai ? alle a eune mémoire ! ...

HORTENSE.

Après, alle a été bientôt coëffée, car ce n'est pas comme quand alle avoit ses cheveux qui tenoient à sa tête ; à stheure all' n'a qu'à prendre sa perruque à dentelle, a met ça comme un étui ; coque ! & pis vlà qu'est fait.

THIBAUT.

Ça est admirable !... après, après.

HORTENSE.

Après. — Alle a couru bien vîte à la ruelle du lit, alle a tiré le rideau sur elle, & pis all' s'est baissé...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Hé, fi, petite fille. Faut-il ainsi examiner ! — Je ne veux plus rien savoir.

HORTENSE.

Je ne vous dirai donc pas queuque chose.

Le PRÉSIDENT.

Thibaut auroit pourtant bien envie de savoir...

THIBAUT.

Oui, dis-nous, dis-nous.

HORTENSE.

C'est que ce matin, sur les huit heures, comme Madame s'habilloit, j'ai vu...

THIBAUT.

Vous avez vu?...

HORTENSE.

J'ai vu que j'entendois coigner à la fenêtre par en-dehors.

Le PRÉSIDENT.

Eh bien, eh bien?

HORTENSE.

Et Madame a été ouvrir elle-même.

Le PRÉSIDENT.

Elle-même?

THIBAUT.

Acheve donc.

HORTENSE.

Et vlà tout d'un coup que c'étoit la petite guenon du fermier, qui s'est jettée sur Madame pour la caresser.

Le PRÉSIDENT, *à part.*

Ouf, je respire.

THIBAUT.

Eh bien, gni a-t-il pus rian?

HORTENSE.

Non, ignia pus rian, sur mon honneur.

THIBAUT.

Eh! tu ne nous parles point de ce Monsieur Damis.

Le PRÉSIDENT.

Oui, de Damis.

HORTENSE.

Quoi! de ce jeune Monfieur qui eft fi beau? Eh! comment veux-tu que je t'en parle, toi qui m'a empêché de ly parler.

Le PRÉSIDENT, *à part.*

Hom! ce n'eft pas à Hortenfe qu'il en veut. *Haut.* Viens avec moi, Thibaut.

SCENE XII.

HORTENSE, *feule.*

O JESUS! au prix de Frontin, queux mauffade c'eft que Thibaut! me v'la déja fiancé à ly pourtant; mais je dirai à Monfieur le Préfident tantôt queuque chofe, pour que Thibaut n'acheve pas d'être marié avec moi, & que ce foit Monfieur Frontin.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La PRÉSIDENTE, LUCIE.

La Présidente.

Mais, est-il possible, ma chere amie, que depuis l'aventure du bal, Damis n'ait pu trouver le moment de vous parler ?

Lucie.

Oh! très-possible ! attendu que dans l'incertitude où je suis, si c'est vous, ou moi, qu'il aime, je lui en ai ôté avec soin toutes les occasions. Mais vous, Madame, n'en avez-vous point eues de lui dire un mot depuis ce tems-là ?

Le Président.

Vous jugez bien, Lucie, que je les ai évitées avec encore plus d'attention que vous. La jalousie de mon mari me fera fuir Damis éternellement. Car enfin, la jalousie bien ou mal fondée d'un mari, fait toujours tort à la réputation d'une femme ; il y a peu de gens assez équitables pour croire un homme jaloux, sans imaginer qu'il a raison de l'être. — Mais pour en revenir

à Damis, je me flatte toujours que c'est de vous, Lucie, dont ce jeune homme est amoureux.

LUCIE.

Je l'ai pensé de même, les deux fois que je l'ai vu chez ma tante; & c'est cette pensée qui a fait naître l'amour que j'ai pour lui; mais c'est pourtant à vous, Madame, qu'au bal il a fait la déclaration d'amour en question. Et...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Mais il a cru l'adresser à vous, ma chere Lucie; cette Robe blanche que voici, que j'avois ce jour-là, qui est coupée de la même piéce, garnie de même, en un mot pareille en tout à celle que vous aviez ce même jour, a fort bien pu causer son erreur.

LUCIE, *soupirant.*

D'accord; mais aussi ce peut fort bien n'être pas une erreur...

La PRÉSIDENTE.

J'en conviens; cependant il parla après à mon mari avec un si grand air de vérité, tant de feu...

LUCIE, *l'interrompant.*

Mais, si c'est vous qu'il aime, pouvoit-il parler autrement à votre mari, pour tâcher de

dissiper tous ses soupçons jaloux ? Ah, Madame ! j'appréhende fort que ce ne soit vous qu'il aime.

La PRÉSIDENTE.

Et moi, je crains d'être aimée de lui, autant que vous craignez de ne pas l'être.

LUCIE, *d'un air triste.*

Enfin, je ne sçais qu'en croire.

La PRÉSIDENTE.

Ni moi non plus, en vérité. Nous retombons toujours dans la même incertitude.

LUCIE.

Il est bien singulier pourtant, que plus nous approfondissons cette matiere, moins nous trouvions à fixer nos idées !

La PRÉSIDENTE.

J'apperçois Damis lui-même, avec le Président ; retirons-nous.

LUCIE, *d'un air tendre.*

Mais, si nous restions, Madame ?

La PRÉSIDENTE.

Non pas, Mademoiselle ; il en faut bien moins pour exciter la jalousie de mon mari.

LUCIE, *d'un air abattu & soupirant.*

Retirons-nous donc.

SCENE II.

DAMIS, le PRÉSIDENT.

DAMIS, *d'un air fort échauffé.*

EH bien, Monſieur, puiſque la longue converſation que nous venons d'avoir, n'a pu vous perſuader ſur rien, que vous...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Vous vous trompez, Monſieur. *Légèrement.* Vous m'avez perſuadé tout ce que vous avez voulu.

DAMIS, *continuant très-vivement.*

Puiſque vous ne croyez pas que c'eſt Lucie que j'aime, que j'adore uniquement...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant gaiement.*

Mais vous me croyez donc bien ridicule ! je n'en ai jamais douté d'un inſtant, vous dis-je. *A part.* Le traître !

DAMIS, *très-vivement.*

Puiſqu'il eſt impoſſible de vous faire revenir de vos préventions ſur l'aventure du bal...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant & légèrement.*

Quelle folie, Monſieur !.... Mais j'ai été dé-

trompé sur le champ. C'étoit une méprise. Eh mais, cela est démontré. *A part.* Comme il ment bien !

DAMIS.

Puisqu'enfin, Monsieur, en conséquence de tous ces soupçons, dont, malgré tout ce que vous dites-là, l'on ne peut venir à bout de vous guérir, vous balancez à m'accorder Lucie....

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Mais encore un coup, Monsieur, vous ne voulez pas entendre que la décision de tout ceci dépend de nos Arbitres, & que....

DAMIS, *l'interrompant.*

Et que les Arbitres dépendent de vous : mes gens d'affaires me l'ont dit, Monsieur ; & ils m'ont fait voir clairement que si vous ne vous déclarez pas aujourd'hui pour moi, c'est une preuve que vous êtes contre, & que vous vous décidez pour Monsieur Argan. Ainsi, je n'attendrai point, Monsieur ; je retourne à Rennes dans l'instant ; je vais remuer ciel & terre pour faire pencher les Arbitres en ma faveur. Oui, Monsieur, oui, je pars dans l'instant.

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant avec impatience.*

Eh bien, partez, Monsieur, partez ; je ne

vous retiens point à dîner, comme c'étoit mon dessein. Vous ne manqueriez pas de dire que ce n'est que pour vous amuser, & favoriser mon vieux ami, Monsieur Argan. Partez, Monsieur, je ne vous retiens point. *A part.* Je suis bien convaincu qu'il ne partira pas.

SCENE III.

DAMIS, FRONTIN.

FRONTIN, *qui sera arrivé vers la fin de la Scène précédente, & qui aura tout entendu.*

J'AI tout entendu, Monsieur; & vous ne retournerez point à Rennes, s'il vous plaît. A la bonne heure, donnez le change à Monsieur le Président, & qu'il vous croie parti; cachez-vous quelque part dans son parc, & restez.

DAMIS.

Mais, Frontin...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Il n'y a point de mais à cela, Monsieur. Qui quitte la partie, la perd. J'ai besoin de vous ici pour venir à l'appui de ce que j'ai imaginé pour guérir le Président de ses soupçons sur vous.

DAMIS.

Eh bien, je resterai; mais dis-moi donc auparavant que je te quitte, si tu as rendu mon billet à Lucie ?

FRONTIN, *tirant le billet de sa poche.*

Non, je le garde, Monsieur, & le voici. C'est lui qui me servira, si vous y consentez, de moyen infaillible pour faire revenir Monsieur le Président des visions cornues qu'il s'est mises dans la tête contre vous; car je vois bien à présent que vous aimez Lucie uniquement.

DAMIS, *vivement.*

Et comment ce billet pourra-t-il servir ?

FRONTIN.

Ah ! comment ? vous allez vous récrier d'abord. — Voici comment : c'est qu'au lieu de donner cette lettre à Lucie, il faudra la faire tomber toute ouverte entre les mains de Monsieur le Président.

DAMIS.

Tu extravagues, je pense ! Eh comment Lucie sera-t-elle informée que je l'aime ? Comment saurai-je, moi, si elle paye ma tendresse de quelque retour ? Allons, tu es fou !

FRONTIN.

D'abord, Monsieur, elle vous aime. Il n'y a

pas plus d'une heure que dans une converſation avec le Préſident, & que j'ai entendue, elle lui a dit qu'elle vous aimoit ; je ſuis à préſent sûr qu'elle vous aime, vous dis-je. Quant à l'autre point qui conſiſte à la perſuader, vous, de la ſincérité de votre amour....

DAMIS, *l'interrompant.*

Eh bien, qui peut l'en aſſurer ?

FRONTIN.

J'avoue que cela eſt plus difficile. Mais, Monſieur, dans la circonſtance préſente, il n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi important pour vous de l'en aſſurer, que de convaincre le Préſident que c'eſt Lucie que vous aimez, & que par conſéquent ce n'eſt point de ſa femme dont vous êtes amoureux.

DAMIS.

Eh mais, ſans doute.

FRONTIN, *interrompant vivement.*

Eh, oui, ſans doute. Cependant l'on n'ôtera que très-difficilement de la tête du Préſident que c'eſt à ſa femme ſeule que vous en voulez. Mais, en lui faiſant remettre indirectement, & comme par hazard, ce billet amoureux de vous pour ſa Niece, il ne croira plus que c'eſt ſa femme qui vous occupe, ou il faudroit que ſa

jalousie fût à un point qu'il n'y eût rien qui pût la détruire.

DAMIS, *très-vivement.*

Tout ce qu'il te plaira. Mais je veux que Lucie sache que je l'adore ; ainsi cherche un autre expédient pour persuader le Président.

FRONTIN, *aussi vivement.*

Mais Lucie saura que vous l'adorez ; vous n'aurez pas besoin de lettre pour cela ; elle l'apprendra de vous-même.

DAMIS.

Et ! comment ?

FRONTIN.

J'y ai pourvu, Tous les jours elle se promène une heure avant le dîner dans le bosquet qui joint le Château ; & vous lui parlerez-là. Je vous ménagerai cette entrevue avec elle, par le moyen de cette petite Hortense, que j'ai d'avance instruite, moi, de la maniere de se laisser surprendre cette lettre par le Président, & cela de la façon du monde la plus naturelle ; je lui ai déja fait répéter son rôle.

DAMIS.

Eh bien donc, je me rends, pourvu que je voie Lucie, & que je lui parle. Mais je la verrai sûrement, tu m'en réponds ?

FRONTIN.

Je vous en réponds corps pour corps. Mais ouvrez vous-même votre billet, Monsieur, & voyez s'il n'y a rien dedans d'équivoque, & qu'un jaloux puisse prendre de travers.

DAMIS, *ouvrant & lisant son billet.*

Non, il n'y a rien. Tiens: regarde. Lucie y est nommée même... *Ma chere Lucie...* vois toi-même.

FRONTIN.

C'est bon. Allez donc vous enfoncer dans le parc, là sur la gauche, où jamais personne ne va. J'irai vous y trouver.

DAMIS.

Je t'attendrai avec la plus vive impatience.

SCENE IV.

HORTENSE, FRONTIN.

FRONTIN, *seul un instant.*

S'IL est possible de venir à bout de convaincre un jaloux, c'est-là, je pense, l'unique & seul moyen... Mais voici Hortense.

HORTENSE.

Monsieur Frontin, v'la le Président & Thibaut

qui

qui venons envars ici, ils ſont au bout de la grande avenue. Donnez-moi donc vîte ſte lettre amoureuſe; vous varrez ſi je manquerons en rien à la fineſſe de me la faire arracher par exprès.

FRONTIN, *lui donnant la lettre.*

Fort bien, tenez : la voilà. Mais vous ſouvenez-vous bien...

HORTENSE, *l'interrompant.*

Oh! je me ſouviens de tout comme une peinture. Allez, allez, laiſſez faire à moi, mon amoureux.

FRONTIN.

Faites donc, & venez me trouver tout de ſuite près du petit boſquet.

HORTENSE.

Près du petit boſquet? je nous y trouvarons.

SCENE V.

HORTENSE, *ſeule, dépliant le billet.*

OH ça, liſons ſte lettre de Monſieur Damis à Mam'ſelle Lucie; je ſis curieuſe de ça. — Voyons un peu comme'eſt-ce qu'on écrit aux belles Dames! ça doit être ſuperbe! Mais ignia que ſix lignes, c'eſt bin court! faut qu'ça diſe

beaucoup d'amour en peu de paroles, tout ça. Lisons,

Elle lit syllabe à syllabe, en anonnant.

» Ne... vous... ver... rai... je... ja... mais...
» seu.., le... O... Dieux !...

O Dieux ! c'est un homme qui jure & qui est fâché, ça, *Seule !* Ah, c'est comme quand Frontin m'a dit qu'il m'vouloit voir toute fine seule, dans ma chambre, sans que Thibaut y soit.

Elle continue à lire syllabe à syllabe.

» Mon... a... mour... aura... t'il... pu... se...
» fai... re... en... ten... dre ?... Mes... re... gards...
» é... chap... pés... mes... sou... pirs... é... touf...
» fés... ma... che... re... Lu... cie...

Il n'y a là que soupirs que j'entends. *Etouffés !* oui, oui, c'est qu'quand on aime très-bien, ça étouffe,

Continuant de lire.

» Non... car... la... pré... sence... d'un... ja...
» loux...

C'est Monsieur déja,

Continuant de lire.

» Est... un... obs... ta... clin... clin... clin... vin...
» ci... ble... Queu mot c'est ça ? obs... ta... clin...
clin... vin... ci... ble.

Elle rêve & tient négligemment le papier.

SCENE VI.

HORTENSE, le PRÉSIDENT & THIBAUT, *un peu éloignés.*

Le PRÉSIDENT, *à Thibaut.*

TIENS, vois-tu ton Hortense, qui lit un papier ?

HORTENSE.

J'les entends.

THIBAUT.

La petite traîtresse !

Le PRÉSIDENT.

Ne t'avise pas de lui arracher ce billet amoureux, au moins.

THIBAUT.

Chut ! Monsieur, chut !

HORTENSE, *à part.*

Les v'là, continuons not'malice. *Haut.* Un obstaclin, clin, clin...

THIBAUT, *voulant arracher le papier.*

Ah, ah ! coquine.

HORTENSE, *s'enfuyant, déchire la lettre en quatre, & la lui jettant au nez.*

Ah, ah ! brutal ! voilà comme est-ce que c'est

qu'on satisfait la curiosité d'un jaloux! tu enrager ta vie de ce que j'lons déchiré... c'étoit une lettre pour Mam'selle Lucie, & non pas pour moi.... & pis que t'es jaloux comme ça, je n'tépouserai jamais, mauffade que tu es.

Le Président, *d'un air empressé.*

Bon! ce billet étoit pour Lucie? & il est de Damis?

Thibaut.

Eh ouiche, croyez ça! Il étoit pour mon Hortense.

Le Président, *à part.*

Eh non, il est pour ma femme.

Hortense.

Il est pour Mam'selle Lucie, vous dis-je. Il lui mandoit ceb illet à celle-fin que vous ne fussiez pus jaloux de lui à l'encontre de Madame la Présidente.

Le Président.

Moi, jaloux! ne vois-tu pas que c'est Thibaut qui l'est de Damis? Pour le faire revenir, dis-lui ce qu'il y avoit dans ce papier.

Thibaut.

Oui, dis-moi à la franquette ce qu'il te contoit dans ste lettre.

Hortense.

Je vous dis, encore un coup, qu'elle est pour

Lucie, & pis je ne me souviendrois pas de tout ce qu'ignia, dame ; ignia d'abord queuques mots que j'entends, & d'autres où je n'entends goutte.

Le Président.

Dis-lui les mots que tu as compris.

Thibaut.

Dis vîte, ou je crève de dépit.

Hortense.

Dame, dans ces mots, ly a déja de l'amour.

Le Président.

De l'amour ?

Thibaut.

De l'amour, traîtresse !

Hortense.

Et il y a encore du soupir, ly a du regard... ly a qu'il la veut voir toute seule... & pis du jaloux.

Le Président, *hors de lui-même.*

Allez, allez, petite fille ; allez dire à Madame qu'elle ne viendra me trouver à Rennes qu'après-midi ; je lui laisse le carrosse ; je vais monter à cheval ; je serai bien-aise de tirer un coup de fusil dans mon parc, en m'en allant.

Hortense salue niaisement & se retire.

Damis & ma femme se seroient-ils donné un rendez-vous à Rennes ?

SCENE VII.

Le PRÉSIDENT, THIBAUT.

Le PRÉSIDENT, *continuant.*

EN réunissant les morceaux du billet, je saurois, peut-être. *Appercevant Thibaut qui les ramasse.* Ah, ah ! tu es encore-là, Thibaut ?

THIBAUT, *ramassant toujours.*

Oui, Monsieur ; je ramasse les soupirs... & les regards.

Le PRÉSIDENT, *d'un air de tranquillité affectée.*

A quoi bon tout cela ? quoi ! tu veux te rendre sûr qu'Hortense te trahit ? que tu es fou, mon enfant, de chercher avec tant d'empressement ce qui va te désespérer !

THIBAUT.

Ça est vrai, Monsieur ; ça me fera enrager, mais ça me contente.

Le PRÉSIDENT.

Je t'admire ! *en ricannant.* Prens bien garde

d'en oublier, au moins. Tiens, en voilà encore quelques morceaux là-bas.

THIBAUT.

Ne pensez pas vous moquer; je n'en voulons pas perdre une syllabe.

Le PRÉSIDENT, *voulant lui prendre ces morceaux.*

Oh! c'en est trop aussi. — Tu vas te creuser la cervelle à rassembler ces morceaux, tu les arrangerois tout de travers; je veux t'ôter cette occasion de chagrin, donne-moi cela.

THIBAUT, *ne voulant pas les donner.*

Hé non, Monsieur, je vous prie.

Le PRÉSIDENT, *s'emparant des morceaux.*

Donne donc, je le veux. *A part.* Allons dans mon cabinet. — Mais voilà ma femme au passage. — *A Thibaut.* Va dire à ma femme, que je vois, que je la prie de m'attendre dans son appartement.

THIBAUT.

J'y cours, Monsieur; & j'irons tout de suite exécuter vos darniers ordres, & je revianrons vous en rendre compte. *A part en s'en allant.* Oui! j'ons le cœur navré!

SCENE VIII.

Le PRÉSIDENT, *seul & très-agité.*

RASSEMBLONS ces morceaux, & lisons. Oui, lisons. . . . . hon, hon, hon, hon, hon. *Lisant haut.* » Mes regards échappés... hon, hon, » hon. . . . *Ma chere Lucie ; non, car la pré-* » *sence d'un jaloux...* « — Ceci décide ; cette lettre-là n'est point pour Lucie. Damis croit-il m'en imposer en mettant le nom de Lucie, quand il écrit à ma femme ? — » La présence » d'un jaloux ! « Et de qui puis-je être jaloux ? Puis-je être jaloux de ma Niece ? cette lettre est donc pour ma femme ; c'est à ma femme qu'il a fait sa déclaration d'amour au bal ; c'est ma femme qu'il aime ; c'est à ma femme qu'il écrit à présent ; c'est à elle ; & ma Niéce reçoit les lettres sous son nom. Ma Niéce se prête à la foiblesse de son amie ; à l'égard de cela, toutes les femmes se servent entr'elles ; rien n'est plus commun, c'est de droit. — Ah ! je suis trahi ; je suis assassiné ! — Je ne veux pas voir la Présidente dans l'état où je suis.... je.... je ne me posséderois pas. — Il faut dissimuler pour pouvoir ensuite la convaincre ; & quand je l'aurai convaincue. — Mais oserai-je faire

un éclat qui me fera perdre l'estime de tous les honnêtes-gens ? — Car enfin, usage, injuste usage, tu attaches le ridicule à l'idée de jaloux ! Et c'est le ridicule qui avilit l'homme. C'est le ridicule... — Comment m'en garantir ? — Voyons si ma femme.... Elle vient à moi ; calmons-nous.... aurai-je bien la force ? —Elle a sa coëffe & son éventail... ah ! la voilà toute prête à partir pour Rennes, sûrement, le rendez-vous y est concerté entr'eux. Oh sûrement. Cela est démontré.

SCENE IX.

La PRÉSIDENTE, *en coëffe*. Le PRÉSIDENT.

Le PRÉSIDENT, *d'un air contraint & très-agité.*

EH bien, Madame, vous voulez donc partir absolument ? ... car je vous vois disposée...

La PRÉSIDENTE.

Eh quoi, Monsieur ! ne m'avez-vous pas dit....

Le PRÉSIDENT, *d'un ton très-altéré.*

Eh, mais, oui, Madame, oui. ...

La PRÉSIDENTE.

Auriez-vous changé de dessein ?

Le Président.

Mais non, Madame, non. Mais....

La Présidente.

Est-ce que vous ne voudriez plus?...

Le Président, *avec agitation.*

Je ne sais; car il seroit possible...

La Présidente.

Comme vous voilà troublé! l'altération de votre voix.... votre respiration...

Le Président, *agité excessivement.*

Moi troublé! Moi, le ton de la voix altéré! moi troublé! eh, d'où viendroit mon trouble, Madame?

La Présidente.

Je l'ignore; mais Hortense vient de me dire qu'un billet déchiré... je ne sçais ce qu'elle m'a conté.

Le Président, *avec emportement.*

Hortense est une petite sotte... une petite sotte. Et vos conjectures sont par trop singulieres, à vous, Madame. — Et franchement, je commence à me lasser de vous voir toujours agitée, toujours inquiete... vouloir sans cesse détruire, ou prévenir des soupçons que je n'ai point... vous voir toujours attentive à justifier vos dé-

marches innocentes... croyez-vous que cela ne fatigue pas, Madame ? à la fin, cela fatigue.

La PRÉSIDENTE.

Hélas, Monſieur ! ſi vous étiez moins ſoupçonneux, nous ſerions plus tranquilles l'un & l'autre, mais comme je vous vois ſouffrir...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant vivement.*

Ce qui me fait ſouffrir, eh mais, c'eſt l'injuſtice de vos craintes.

La PRÉSIDENTE.

Quoi qu'il en ſoit, il ſeroit à propos d'éclaircir...

Le PRÉSIDENT, *très-agité.*

Eclaircir, moi ! ſuis-je un homme à éclairciſſement ?

La PRÉSIDENTE.

Non ; car vos préventions les rendent inutiles ; mais ſi vous vouliez pourtant vous expliquer.

Le PRÉSIDENT.

Mais je n'ai point d'explication à avoir.

La PRÉSIDENTE.

Vous craindriez, en y entrant, de guérir le tourment dans lequel vous vous plaiſez.

Le PRÉSIDENT, *avec la derniere émotion.*

Je vais me diſpoſer à partir pour Rennes.

La PRÉSIDENTE, *d'un ton décidé.*

Vous ne partirez point que je n'aie le cœur net ſur ce billet.

Le PRÉSIDENT, *de l'air le plus contraint.*

Laiſſons cela, de grace. — Peut-on entrer dans des miſeres ?...

La PRÉSIDENTE.

Ce ne ſont point là des miſeres. — Quoi ! ce billet n'étoit-il pas pour Lucie, ainſi qu'Hortenſe me l'a aſſuré ? Elle l'a déchiré en cet endroit ; eh bien ! ſi l'on pouvoit en ramaſſant les morceaux.

Le PRÉSIDENT.

Et fi, Madame ! fi donc ; eſt-il poſſible qu'une pareille imagination...

La PRÉSIDENTE.

Ah, ah ! & je ne les vois plus ces morceaux. — *Elle regarde le Préſident qui baiſſe les yeux & reſte confus.* J'en ſuis ravie, Monſieur, vous vous convaincrez en particulier, de ce que vous auriez honte d'examiner avec moi. — Mais j'apperçois Damis.

Le Président, *surpris & à part.*

Voilà donc comme il est parti? — *Haut.* Mais pourquoi n'a-t-il osé avancer, quand il vous a vue, Madame?

SCENE X.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

DAMIS, *éloigné.*

La Présidente.

Je vais vous laisser.

Le Président, *très-vivement.*

Il vous a vue, Madame; demeurez s'il vous plaît. — Il me soupçonneroit. — *l'appellant.* Monsieur, Monsieur; Monsieur Damis.

La Présidente.

Non, je vous quitte.

Le Président, *d'un air agité.*

Demeurez donc, demeurez donc; il croira... — Approchez donc, Monsieur. = *à sa femme*, restez, vous dis-je, restez.

La Présidente, *d'un ton ferme.*

Non, Monsieur, non.

Le Président.

Mais il croira que c'est moi qui...

La Présidente, *en s'en allant.*

Oh ! il croira tout ce qu'il voudra.

SCENE XI.

Le PRÉSIDENT, DAMIS.

Le Président, *d'un air galant.*

IL me soupçonnera. Vous nous trouvez, Madame & moi, dans la plus plaisante dispute... Elle veut vous fuir ; & je voulois la retenir, comme vous avez vu.

Damis, *vivement.*

Je n'y ait fait nulle attention, Monsieur ; je suis plein de l'idée qui me ramene ici, & qui m'a empêché de partir, comme je vous l'avois dit. Je viens, Monsieur, vous proposer de céder une partie de mes droits à Monsieur Argan ; je lui en ferai même le sacrifice entier, pourvu qu'il renonce en ma faveur, à ses prétentions sur Lucie.

Le Président, *d'un air inquiet & sans écouter.*

Eh oui, oui... Mais je veux vous conter notre dispute. Elle est réjouissante... C'étoit sur l'aventure du bal, dont nous badinâmes tant

vous & moi... Elle s'avisa d'en être sérieusement blessée.

DAMIS.

Vous me permettrez de vous dire qu'elle a tort.

Le PRÉSIDENT.

C'est notre dispute, précisément. — Je lui ai dit qu'elle avoit pris là-dessus un travers ridicule.

DAMIS.

Elle n'a pu prendre mal une méprise aussi visible.

Le PRÉSIDENT.

Aussi visible : c'est ce que j'ai dit ; c'est justement sur quoi je la raillois. — Mais je n'ai pu lui faire comprendre que c'étoit à Lucie, à qui vous pensiez parler d'amour.

DAMIS, *vivement.*

Quelle idée ! mais elle n'a qu'à seulement vouloir s'éclaircir.

Le PRÉSIDENT.

Elle n'a seulement qu'à m'écouter là-dessus. — Je sais qee vous aimez Lucie, quoique vous imaginiez que je pense le contraire ; mais la Présidente n'entend rien... Est-il rien de plus plaisant ! peut-on voir une vision plus risible ! Mais le ridicule de cela, c'est qu'elle croiroit

faires un crime de vous voir... Sa vertu alarmée en vous voyant, m'a pensé faire mourir de rire. Oh ! il est bon qu'une femme ait de la vertu, mais trop est trop aussi.

DAMIS.

Eh, Monsieur ! cet excès n'a jamais été blâmé par un mari ! Mais, pour la convaincre de mon amour, si tant est que ce soit Madame la Présidente qui en doute...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Quoi ! pensez-vous que c'est moi ? me supposerez-vous toujours des inquiétudes ? moi soupçonneux ! moi jaloux ! ah ! vous avez bien trouvé votre homme ! Permettez-moi de vous dire que vous vous mettez en tête des visions.

DAMIS, *impétueusement.*

Elles sont fondées, Monsieur ; mais celles de Madame la Présidente, ou les vôtres, ne le sont pas. Juste ciel ! dans le moment où je sens, pour Lucie, l'amour le plus tendre & le plus vif, me soupçonner ! Eh ! Monsieur ! faites seulement paroître Lucie, en lui disant que je l'adore, mon émotion, mes paroles, mes transports ; tout, Monsieur, tout prouveroit la sincérité de mon amour ; oui, Monsieur, la prévention la plus aveugle seroit contrainte d'ouvrir les yeux.

Le PRÉSIDENT, *d'un ton léger.*

Mais, vous déployez très-inutilement toute votre éloquence pour me prouver, à moi, un amour dont je n'ai nulle raiſon de douter.

DAMIS.

Eh bien, ſi c'eſt Madame la Préſidente ſeule qui en doute, faites-moi donc parler en ſa préſence à votre charmante Niece, à cette fille adorable....

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Oh ! pour celui-là, non pas encore, s'il vous plaît, Monſieur. Plus je ſuis perſuadé de la violence de votre paſſion, & moins je dois expoſer Lucie à vous voir, avant que d'être sûr de votre mariage.

DAMIS, *avec emportement.*

Eh, Monſieur, puiſque vous ne voulez pas me laiſſer voir Lucie, je demeure convaincu que votre parti eſt pris ; vous la deſtinez à mon rival. Je n'ai plus rien à ménager... je vais tenter tous les moyens ;... je... je ſuis au déſeſpoir.



SCENE XII.

Le PRÉSIDENT, *seul & agité.*

LE fourbe! il faut convenir qu'il joue bien tout cela! Quelle déclamation! — Sa voix, ses gestes, ses yeux animés!... Comme il a l'air de sentir tout ce qu'il dit! Il avoit son objet qui lui allumoit, qui lui échauffoit l'imagination! — Ses tons passionnés! — Oui, voilà bien le scélérat le plus pathétique, le plus séduisant! je ne m'étonne plus tant à présent, si ma femme....

SCENE XIII.

Le PRÉSIDENT, THIBAUT.

THIBAUT, *accourant.*

MONSIEUR, j'ons fait tout c'qu'ous m'avez dit. J'ai rompu queuque chose au carrosse ; & y ne pourra être raccommodé que c' soir. Vos aut's voitures sont à Rennes. Et v'la, Monsieur, vot' rindingotte, & votre chapiau de ch'val que je vous apportons.

Le PRÉSIDENT.

Fort bien, Thibaut, donne. Mais, vas voir tout à l'heure, si ce Damis est parti.

THIBAUT.

J'e l'varrons bian, Monsieur! car son carrosse qu'il a fait venir de l'aubarge où il l'avoit laissé, étoit encore dans le moment dans not' cour.

Il sort.

SCENE XIV.

Le PRÉSIDENT, *seul.*

IL faut partir sans ma femme, car elle pourroit traverser mes desseins ; mais attendons que Damis soit en allé.

SCENE XV.

Le PRÉSIDENT, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR sçait-il que Monsieur Damis vient de partir dans l'instant ?

Le PRÉSIDENT.

L'as tu vu s'en aller, Frontin?

FRONTIN.

Oui vraiment ; & je ne sçais pas ce que Monsieur lui a dit ; mais lui ayant demandé s'il n'avoit besoin de rien, il ne m'a pas répondu ; il a

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LUCIE, *seule.*

JE suis au désespoir. J'ai les plus fortes raisons de penser que le Président veut nous échapper; qu'il veut aller à Rennes sans nous, pour y conclure mon mariage avec le vieux Monsieur Argan. Je l'attends ici au passage, pour lui livrer les dernieres attaques, & les plus vives. Quoique je n'en sois pas sûre, allons, ne balançons pas à lui dire que Damis m'aime, qu'il n'aime que moi.... Mais le voici déja qui s'avance.

SCENE II.

Le PRÉSIDENT, LUCIE.

Le PRÉSIDENT.

EH bien, ma chere Niece, cet amour pour Damis, cet amour qui est venu comme un coup de foudre, se soutient-il toujours avec la même vivacité? Si cet éclair-là n'a point passé, je vous promets de faire tout au monde....

LUCIE, *l'interrompant vivement.*

Vous me promettez ce que vous ne me tiendrez pas.

Le PRÉSIDENT.

Comment ! Que veut dire cette méfiance ?

LUCIE.

Tenez, Monsieur : voulez-vous que je vous parle franchement ? que je vous dise là-dessus tout ce que je pense ?

Le PRÉSIDENT.

Tout ce que vous pensez, & tout ce que vous ne pensez pas même. Car par complaisance pour ma femme, vous m'allez dire exactement tout ce qu'elle vient de vous dicter.

LUCIE, *avec impatience.*

En vérité, vous avez d'étranges préventions ! Oh ! permettez-moi, s'il vous plaît, de m'expliquer encore une fois, avec la plus grande liberté, sur cette affaire-ci.

Le PRÉSIDENT.

Volontiers ; — mais je pourrois vous épargner la peine d'une explication ; car je devine d'avance tout ce que vous m'allez dire, ma chere Niece. Vous êtes l'écho de ma femme, & je sçais mot pour mot tout ce que la Pré-

fidente vient de vous inſpirer. J'ai tant étudié ma femme; je la ſçais par cœur. Par exemple, ſur l'aventure du bal, je devinai qu'elle vous prieroit de me venir répéter ſyllabe pour ſyllabe, la même juſtification qu'elle m'avoit faite, & cela ne manqua pas.

LUCIE, *vivement.*

Je ne réponds point à cela de peur de m'impatienter; car ſi nous euſſions conté l'aventure avec des différences; elles ſe ſont coupées, euſſiez-vous dit... nos relations ſe ſont trouvées conformes, elle m'a dicté la mienne, dites-vous. — Mais que faut-il donc faire pour diſſiper vos ombrages ?

Le PRÉSIDENT.

Rien; car je n'en eus jamais. Vous vous imaginez que je ſuis ſoupçonneux, parce que je ſuis pénétrant. Vous ne faites point de différence entre ſoupçonner, & avoir de la pénétration d'eſprit; c'eſt pourtant cette pénétration ſeule qui me fait deviner tout ce que vous m'allez dire, pour ne point épouſer Monſieur Argan.

LUCIE, *avec humeur.*

Oh! devinez donc, puiſque vous ne voulez pas me laiſſer parler.

Le

Le Président.

Eh non, c'eſt que je vais vous dire en deux mots, moi, ce que vous me noyeriez dans cent paroles : antipathie pour Monſieur Argan, amour violent pour Damis, que vous avez apperçu deux fois ; voilà tout ; cela n'eſt pas bien fin.

Lucie, *très-vivement.*

Eh bien, oui, Monſieur. Je me ſens de l'inclination pour l'un, & de l'averſion pour l'autre ; cela eſt très-vrai. Mais parce que je vous dis des vérités, cela vous perſuade qu'elles ne ſont pas vraies ?

Le Président.

Ah ! c'eſt que j'ai malheureuſement l'art de pénétrer les vérités qui ne ſont pas vraies.

Lucie, *dans la derniere impatience.*

Oh ! la patience m'échappera. — Ecoutez, Monſieur, il faut que je vous reſpecte beaucoup pour ſurmonter la colere où me met.... votre.... pénétration, Monſieur ; votre pénétration.

Le Président.

J'admire, je ſuis confondu de l'excès de votre zèle pour votre amie. Oh ! tenez, pour achever de me perſuader, vous avez oublié de me dire que Damis eſt venu ici en mon abſence, pour vous faire une déclaration d'amour.

LUCIE, *très-vivement.*

Je ne le sçavois pas, Monsieur; je ne l'ai appris que depuis votre retour; je vous l'aurois dit; mais j'aurois eu beau vous dire qu'il ne seroit venu ici que pour moi, vous croiriez toujours qu'il y seroit venu pour votre femme.

LE PRÉSIDENT.

Votre dépit me réjouit; il vous fait dire des extravagances. Sérieusement, ma Niece, votre zèle pour ma femme vous fera devenir folle.

LUCIE, *très-vivement.*

C'est vous, Monsieur, qui me la feriez devenir. Je n'y puis plus tenir, & je vous déclare en un mot, Monsieur, que s'il le falloit absolument, je me sacrifierois à la nécessité de ce mariage; mais que je n'en suis nullement convaincue. *A part, en s'en allant.* Assurons-nous d'abord que c'est moi que Damis aime; & servons-nous ensuite des moyens différens que j'ai imaginés pour m'en rendre certaine.



SCENE III.

Le PRÉSIDENT, *seul.*

OH ne balançons plus; partons dans l'instant, partons. Lucie ne savoit pas que Damis fût venu ici en mon absence; elle me l'a dit ingénuement; cela lui a échappé. Oh! elle ne sçavoit pas qu'il fût venu ici pendant que je n'y étois pas; c'est donc pour ma femme seule que Damis y est venu; je n'en puis plus douter. Mais Thibaut tarde beaucoup... Je lui avois donné ordre... mais le voici.

SCENE IV.

Le PRÉSIDENT, THIBAUT.

Le PRÉSIDENT, *avant que Thibaut se soit avancé.*

IL faut partir pour Rennes, sans que Lucie, ni ma femme s'en apperçoivent; sans cela, elles pourroient rompre les mesures que... Comment faire pour m'échapper d'elles? — Ecoute, Thibaut: j'ai une affaire importante à Rennes, & je voudrois partir sans que la Présidente & ma Niece s'en apperçussent.

THIBAUT.

Eh bien, Monſieur, j'ai fait tenir, comme vous me l'avez dit, un cheval de Monſieur à la petite porte du jardin.

Le PRÉSIDENT.

Fort bien. Mais je viens de leur dire que nous partirions tous enſemble dans deux heures; & que j'allois m'enfoncer dans mon cabinet pour examiner un procès. Oh! ce qui m'embarraſſe, c'eſt que je crains qu'elles ne ſe doutent que je veux aller ſeul à Rennes; car je me ſuis apperçu que l'on m'obſerve de loin, pour voir ſi j'entrerai, comme je l'ai dit, dans mon cabinet.

THIBAUT.

Ça eſt fâcheux ça.

Le PRÉSIDENT.

Attends. Pour tromper Lucie & ma femme, il me paſſe par la tête une idée ridicule; mais qui réuſſira ſûrement: pourtant... tiens, avançons-nous ici.

THIBAUT.

Où, Monſieur?

Le PRÉSIDENT.

De ce côté-ci.

THIBAUT, *allant de l'autre côté.*

Eſt-ce par ilà?

Le PRÉSIDENT.

Non; de l'autre côté, au contraire.

THIBAUT, *lui marchant sur le pied.*

Ah! c'est donc par ici.

Le PRÉSIDENT, *poussant Thibaut.*

Ah morbleu! la peste soit du rustre! tu m'as marché sur le pied, d'une force! aye, aye.

THIBAUT.

Oh! Monsieur, je vous sons bien excuse; je n'lons pas fait par exprès.

Le PRÉSIDENT, *en colère.*

Ce manant-là, aussi; il ne sçauroit prendre garde...

THIBAUT.

Pardon, notre Maître, je sommes fâché...

Le PRÉSIDENT, *plaçant Thibaut.*

Viens donc ici, animal. Tiens, l'on ne nous peut voir de-là. Prens vîte mon manteau & mon chapeau bordé; elles m'ont vu dans cet équipage, cache-toi bien le visage. Tiens, voilà la clef de mon cabinet; entre dedans comme si c'étoit moi. Elles y seront trompées, & tu prendras ton tems pour en sortir après.

THIBAUT.

Allez, allez, ne vous boutez pas en peine; je

nous cacherons biau le nez. *Le Président sort.* J'ons de l'esprit... je vons servir notre Maître comme eune marveille.

SCENE V.

THIBAUT, HORTENSE.

HORTENSE.

MONSIEUR le Président, ne vous en allais pas encore, car faut que je vous dise queuque chose avant qu'vous n'y soyais pus.

THIBAUT, *d'un ton de fausset.*

Dites donc vîte.

HORTENSE.

C'est queuque chose qui me regarde, moi, & vot'vilain Thibaut.

THIBAUT, *à part.*

Ceci me regarde ! *Haut, en fausset.* Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

HORTENSE.

C'est, Monsieur, que comme j'noserions dire à Thibaut que je ne l'aime pus ; je vous le dis à vous, Monsieur le Président, sans qu'il le sache, à celle fin qu'ous ly disiais de n'être pus du tout mon mari.

THIBAUT, *en fausset.*

Eh! pourquoi n'aimez-vous pus Thibaut? ... il est si aimable, si aimable!

HORTENSE.

Ça n'est pas vrai, Monsieur, car j'aime Monsieur Frontin mieux que ly, s'il vous plaît.

THIBAUT, *à part.*

Frontin? en voilà bien d'un autre. *Haut en fausset.* Mais moi je n'aime point Frontin autant que Thibaut; & il vous trompera, ma fille.

HORTENSE.

Bon! vous dites ça, rapport à ce qu'ous soutenez Thibaut, qui est un trigaud, un bourru, un jaloux...

THIBAUT, *en fausset.*

Eh bien! je ly commanderai de n'être plus jaloux.

HORTENSE.

Oui; mais vous ne ly commanderais pas de n'être pus si vieux & si laid... & j'aimons bien mieux épouser Frontin, qui est tout comme il me plaît, sans qu'ous ly commandiais.

THIBAUT, *à part.*

J'enrage. *Haut, en fausset.* Nous verrons ça, petite sotte. — *A part.* Je creve! Mais il faut entrer dans le cabinet. *Il s'éloigne.*

SCENE VI.

HORTENSE, FRONTIN,

THIBAUT, *qui les observe de loin.*

FRONTIN.

EH bien, ma chere enfant, avez-vous dit à Monsieur le Président que vous n'aimiez plus Thibaut; & que c'est moi que vous vouliez épouser ?

HORTENSE.

Oui, Monsieur Frontin; mais il dit qu'il ne vous aime pas, ly; & il dit encore comme ça, que vous voulez me tromper.

FRONTIN.

Mais il ne sçait ce qu'il dit.

HORTENSE.

Tenez, tenez, le v'la qui nous guête.

FRONTIN.

Tant mieux; c'est ce que je demande. Mais il me semble qu'il n'a point l'air du Président.

HORTENSE.

Pas trop, ça est vrai; & il avoit une certaine voix, comme s'il avoit le cochemard.

FRONTIN.

Mais l'avez-vous vu au visage ?

HORTENSE.

Non, car il le cachoit & se détournoit.

FRONTIN.

Mais, c'est peut-être Thibaut. — Le Président seroit-il parti ? il faut éclaircir la chose.

HORTENSE.

Tenez, tenez ; il n'avance, ni ne recule.

FRONTIN.

Oh bien, pour le faire avancer, en cas que ce soit Thibaut, j'imagine un bon moyen, si vous voulez ; je vais faire semblant de baiser votre main.

HORTENSE.

Oui, oui ; ça sera drôle.

FRONTIN, *lui prenant la main.*

Thibaut avance-t-il ?

HORTENSE.

Non, il n'avance pas.

FRONTIN.

Il faut donc la baiser tout de bon, pour voir...

HORTENSE.

Ce n'est que pour voir, au moins ?

FRONTIN, *après avoir baisé la main.*

Avance-t-il, ma chere Hortense ?

HORTENSE.

Non, pas encore.

FRONTIN.

Il est rétif, il faut un coup d'éperon plus fort; baisons la joue, pour voir.

HORTENSE.

C'est toujours pour voir, au moins. *Il la baise à la joue.* Arrêtez à st'heure. . . . car le voilà qui viant.

THIBAUT.

Ah fripponne! ah scélérate!

HORTENSE, *s'enfuyant.*

Ah! le méchant!

SCENE VII.

THIBAUT, FRONTIN.

THIBAUT, *s'avançant sur Frontin.*

Vous êtes bian insolent, vous!

FRONTIN, *le menaçant & le faisant reculer.*

Monsieur le manant! — *D'un air railleur.*

Ah! vous êtes donc Monsieur le Président qui allez examiner un procès dans votre cabinet, — Grand-Juge, ma foi! — Belle Judiciaire! — *A part.* Oh, oh! Le Président est parti sans nous rien dire!

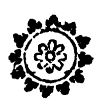
THIBAUT, *à part, en s'en allant.*

J'enrage. Courons vîte après Monsieur, ly dire le malheur qui nous est advenu.

SCENE VIII.

FRONTIN, *seul.*

THIBAUT n'est pas fin; j'en connois de plus adroits. Mais allons trouver la Présidente & Lucie, pour les instruire du départ furtif de Monsieur le Président; & nous irons ensuite rendre compte à Damis des dispositions dans lesquelles j'aurai laissé ces deux Dames, pour, ou contre lui.



SCENE IX.

La PRÉSIDENTE, FRONTIN.

La PRÉSIDENTE, *regardant de tous côtés.*

AH ! te voilà, Frontin ?

FRONTIN.

Madame sçait-elle. . . .

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant, & regardant encore de tous côtés.*

Comment ! Lucie n'est point encore descendue ? je comptois la trouver ici. Monte vîte à son appartement, mon enfant ; & dis-lui que je l'attends, pour tirer Monsieur le Président de son cabinet. Mais demeure ; je la vois ; c'est elle-même.

SCENE X.

La PRÉSIDENTE, FRONTIN, LUCIE, *avec une robe pareille à celle de la Présidente.*

La PRÉSIDENTE.

EH mais, arrivez donc, ma chere Lucie ! — Ah, ah ! je ne m'étonne plus que vous ayez été

si long-tems à descendre ! comment, vous avez changé de Robe pour aller à Rennes ?

LUCIE.

Oui, ma chere amie ; & je vous expliquerai dans un moment pourquoi j'ai pris cette Robe pareille en tout à la vôtre. Mais courons au plus pressé ; & sçachez auparavant que votre mari est parti sans nous en rien dire.

FRONTIN.

C'est, Madame, ce que je venois vous apprendre.

La PRÉSIDENTE.

Est-il possible ! comment, cela seroit vrai ?

LUCIE.

Rien n'est si vrai. Je sçais d'un de ses gens, qu'un cheval l'attendoit à la petite porte du jardin.

FRONTIN.

Oui, Madame ; & Thibaut avec le manteau de Monsieur & son chapeau, vouloit ici nous faire prendre le change.

La PRÉSIDENTE, *vivement.*

Allons, Mademoiselle, il faut le suivre ; il faut parler aux arbitres, &. . . .

LUCIE, *l'interrompant.*

Eh ! Madame ! il leur tourne l'esprit comme

il veut; nos démarches, à cet égard, seront inutiles.

La PRÉSIDENTE, *vivement.*

Quoi! c'est donc ainsi qu'il nous joue! il est parti? ...

LUCIE.

Oui, Madame. Et ce qui va vous surprendre encore bien davantage, c'est que Damis est resté; qu'il est dans le parc. Je suis sûre de l'avoir apperçu de loin; &c. ...

La PRÉSIDENTE.

Que dites-vous! O Ciel! Damis seroit resté ici caché! ... Cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Madame; ce que dit-là Mademoiselle n'est pas sans vraisemblance; car Monsieur Damis m'a assuré qu'il feroit semblant de partir, & qu'il resteroit, pour voir ce que tout ceci deviendroit. Et si vous vouliez lui parler, Madame. ...

La PRÉSIDENTE.

Taisez-vous, Frontin. ... je vois que c'est vous... Quoi, Damis est resté ici, & s'y est caché? Quelle imprudence! nous ne le verrons sûrement pas, Mademoiselle.

LUCILE.

Eh, Madame ! c'est ce que j'ai prévu. Si j'avois pu me flatter que vous eussiez voulu avoir la complaisance de parler avec moi à Damis, nous eussions fixé notre incertitude ; nous eussions vu ce que votre présence ou la mienne eût fait d'impression sur lui ; j'eusse examiné son abord, sa contenance, ses yeux, ... ses yeux, ses discours, son silence ; tout enfin ... & s'il eût tant fait que de me dire qu'il m'aime, je l'aime trop moi-même, pour que je n'eusse pas démêlé s'il eût parlé selon son cœur. Mais....

La PRÉSIDENTE.

Eh ! vous l'aimez trop aussi, pour ne pas vous y tromper ; mais quoi qu'il en soit, je fuirai Damis, &....

LUCILE.

Eh, Madame ! écoutez-moi : j'ai deviné votre résistance à cet égard, & qui est fondée ; cependant si vous vouliez vous prêter à l'idée qui m'est venue....

La PRÉSIDENTE, *vivement.*

Je ne me prêterai à rien, Mademoiselle. Je ne veux point lui parler, même avec vous. Je ne me trouverai point où sera cet homme-là. Je n'oublie point la déclaration d'amour qu'il m'a

faite au bal ; vous aurez beau me dire que ces habits semblables ont pu causer sa méprise.

LUCIE, *reprenant très-vivement.*

Eh, ma chere amie ! c'est justement cette méprise qui a fait naître mon idée, & qui m'a fait imaginer de faire encore méprendre Damis à ces mêmes habits ; c'est pour cela que je viens de prendre cette Robe pareille à la vôtre. Dans l'incertitude où nous sommes de savoir laquelle il aime de nous deux, je vous demande en grace de me permettre de lui parler sous votre nom ; vous me prêterez la coëffe que vous avez-là ; je la baisserai, je m'en cacherai le visage. Il croira parler à vous, Madame, & je m'assurerai par-là, sans vous compromettre, si c'est de vous, ou de moi dont il est amoureux ; & si c'est moi qu'il aime, alors je déclarerai hautement mes sentimens à mon oncle, & rien ne pourra me contraindre à en changer.

La PRÉSIDENTE.

Mais Damis reconnoîtra votre voix.

FRONTIN.

Eh non, non. Mademoiselle parlera bas ; & en parlant bas, & en glapissant, (que Madame me permette de le dire) toutes les voix des femmes se ressemblent.

La Présidente.

Eh bien donc, ma chère Lucie, dès que je ne verrai point Damis, dès que je ne me trouverai point avec lui, je consens à ce que vous exigez-là de moi ; mais je doute fort que vous réussissiez. Je vous dis encore une fois qu'il vous reconnoîtra.

Frontin.

Non, Madame ; Damis, prévenu comme il l'est, en sera la dupe assurément ; sur-tout si Mademoiselle a bien soin de baisser sa coëffe, & de parler d'un ton timide. Cela représentera naïvement une Présidente vertueuse, que la pudeur & la décence accompagnent encore, quoique la vertu soit déja bien loin.

La Présidente.

Que tu es fou, mon pauvre Frontin !

Lucie, *à Frontin vivement.*

Eh ! sans t'amuser à faire ici le mauvais plaisant, cours vîte avertir Damis, & l'amène ici.

Frontin, *à Lucie.*

J'y cours, Mademoiselle. Je suis bien sûr, moi, que c'est vous qu'il aime ; mais comme ma conviction ne prouve rien pour vous, je vous laisse vous en assurer vous-même. *A part.* Je

suis si certain que c'est Lucie qu'il aime, que je ne le préviendrai sur rien ; ses mouvemens n'en paroîtront que plus naturels & plus vrais.

LA PRÉSIDENTE, *donnant sa coëffe.*

Tenez : mettez donc ma coëffe. Je me sauve au plus vîte, de peur que Damis ne me rencontre.

SCÈNE XI.

LUCIE, *seule.*

VOICI le moment qui va m'assurer peut-être de mon malheur. — J'avois tantôt quelque confiance ; je trouvois des raisons pour me flatter d'être aimée ; mais plus l'éclaircissement approche, & plus mes craintes augmentent. — Cependant, Damis tarde beaucoup à venir. S'il aimoit la Présidente il seroit déja ici. — Ah ! que s'il pouvoit m'aborder froidement, avec une indifférence bien marquée, bien décidée, que cette froideur me plairoit ! — Mais si je trouve dans son abord de l'empressement, de la tendresse, que je vais être malheureuse !

SCENE XII.

LUCIE, DAMIS, FRONTIN.

DAMIS.

MAIS pourquoi n'est-ce pas plutôt Lucie qui veut me parler, que la Présidente ?

FRONTIN.

Lucie a, pour ne vous pas voir, des raisons que Madame la Présidente va vous dire, *En riant* & qui ne sont peut-être pas indifférentes ; c'est pourquoi je vous laisse, Monsieur. *Il sort en riant d'un air malin.*

SCENE XIII.

LUCIE, *au bord du Théâtre*, DAMIS, *presqu'au fond.*

DAMIS, *avançant lentement & à part.*

SI la Présidente a malheureusement pris du goût pour moi, je suis perdu. Elle s'opposera à mon bonheur avec Lucie.

LUCIE, *à part & agitée.*

Il hésite à m'approcher. — Il sent peut-être

pour la Préfidente le même trouble qui m'empêche d'aller à lui. Ah! c'eſt la Préfidente qu'il aime!

DAMIS, *faiſant quelques pas, & s'arrêtant, à part.*

Sa coëffe eſt abattue; elle met du myſtère à tout ceci; je ſuis au déſeſpoir; cette femme-là m'aime sûrement.

LUCIE, *à part & dans la derniere émotion.*

Il parle ſeul; il eſt agité. Son émotion ne me prouve que trop ſa paſſion pour ma rivale. — Eclairciſſons-nous pourtant. — Mais je n'aurai jamais la force de lui parler la premiere.

Ils ſe font des révérences & reſtent quelques inſtants ſans ſe parler.

DAMIS, *d'un air embarraſſé.*

Madame... Madame, après le malheur que j'ai eu de vous faire une affaire au bal, en vous prenant pour Lucie, vous avez raiſon de ne me voir qu'avec peine... & de ne vous pas laiſſer voir... Mais, ce qui m'étonne, c'eſt que malgré cette juſte répugnance, vous vous expoſiez à me parler. Il faut que vous ayez à me dire des choſes que Lucie n'oſe me dire elle-même... Seroit-ce qu'elle me défend de penſer à elle?

LUCIE, *n'osant parler.*

Monsieur....

DAMIS, *vivement.*

Vous n'osez peut-être, vous-même, m'annoncer une nouvelle qui me mettroit au désespoir?

LUCIE, *n'osant encore parler.*

Monsieur...

DAMIS, *très-vivement.*

Vous hésitez à me le dire? ah! votre silence me confirme mon malheur! Suis-je haï? parlez, de grace, parlez.

LUCIE, *de même.*

Monsieur...

DAMIS, *impétueusement.*

Vous me désespérez! — Par quel endroit ai-je pu lui déplaire? a-t-elle eu du dépit de l'aventure qui m'attira votre colère?

En cet endroit de la Scène, Thibaut viendra roder derriere Damis & Lucie; paroîtra les épier & s'en ira sans rien dire; mais en faisant des signes qu'il va avertir son Maître.

LUCIE, *d'une voix étouffée & à demi-bas.*

Non, Monsieur, non. Mais vous seriez donc

bien étonné si je vous avouois... que votre déclaration du bal... ne m'a point irrité contre vous ?

DAMIS, *de l'air de la surprise.*

Que dites-vous, Madame ?... je n'ai pas bien entendu, vous parlez si bas.

LUCIE, *d'une voix étouffée.*

Il est de certains aveux qu'on ne sauroit faire si haut.

DAMIS, *à part.*

O Ciel ! me suis-je mépris ?

LUCIE.

Je vous le répete encore : une femme n'est jamais fâchée de plaire.

DAMIS.

C'est apparemment pour m'éprouver que...

LUCIE.

Je m'apperçois du chagrin que vous fait cet aveu ; mais j'espere que ce chagrin ne durera pas long-tems.

DAMIS.

Du moins, vous n'en serez pas témoin long-temps. Je vous laisse, Madame.

LUCIE, *l'arrêtant.*

Encore un mot.

DAMIS, *voulant s'en aller.*

Eh, Madame !

LUCIE, *le retenant.*

Au bal vous fûtes fâché de me voir, après avoir cru parler à Lucie ? Seriez-vous dédommagé de ce chagrin, si, croyant à présent parler à la Présidente, je vous faisois voir Lucie ? *Elle leve sa coëffe & se fait voir.*

DAMIS.

Que vois-je ! — *Revenant de son étonnement.* Cette surprise charmante a si fort saisi mon ame, que j'ai peine à en revenir. . . . & je ne puis exprimer. . . .

LUCIE, *l'interrompant.*

Ah Damis ! c'est donc moi que vous aimez ?

DAMIS, *avec transport.*

Oui, je vous aime, je vous adore ; & mon bonheur est parfait. Rien ne peut plus troubler ce bonheur, que la jalousie cruelle de Monsieur le Président. — Ses soupçons me désesperent. — Mais êtes-vous résolue de conserver pour lui des égards ? je vous déclare, moi, que je n'en aurai plus : Non, je ne le ménagerai plus ; & pourvu que vous m'accordiez....

LUCIE.

Hélas! dans l'extrêmité où me jette sa jalousie, je vous permets d'agir contre lui, &....

DAMIS, *se jettant à ses genoux, & lui baisant la main.*

Ah! quel est mon bonheur! souffrez donc...

SCENE XIV.

Le PRÉSIDENT, THIBAUT, LUCIE, DAMIS.

THIBAUT, *au fond du Théatre, au Président.*

TENEZ, Monsieur; voyez si j'ons bian vu c'qu'jons vu.

Le PRÉSIDENT, *en fureur.*

Damis aux genoux de ma femme! Oh! c'en est trop!



SCENE

SCENE XV & DERNIERE.

DAMIS, LUCIE, le PRÉSIDENT, THIBAUT, FRONTIN, HORTENSE, & la PRÉSIDENTE *qui arrive la derniere.*

LUCIE.

AH Ciel!

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc?

Le PRÉSIDENT, *outré de rage, à Lucie.*

Je vois mon déshonneur, perfide! *à Damis, en tirant ſon couteau-de-chaſſe.* Et toi, ſuborneur infâme, il faut s'égorger.

FRONTIN, THIBAUT, *enſemble & le retenant.*

Eh, Monſieur!

Le PRÉSIDENT, *ne ſe connoiſſant plus.*

On me retient, on me trahit. . . .

LUCIE.

Quoi! vous ne voyez pas que je ſuis Lucie?

Le PRÉSIDENT.

Quoi, c'eſt ma femme?

DAMIS.

Vos yeux ſont-ils troublés au point de ne pas voir....

La PRÉSIDENTE, *arrivant, & le tirant de l'autre côté.*

Monſieur le Préſident ! eh ! reconnoiſſez-moi.

Le PRÉSIDENT, *tombant de ſon haut.*

Encore ma femme !

FRONTIN.

Il voit deux femmes pour une ?

THIBAUT.

La jalouſie donne la barlue.

LUCIE.

C'eſt moi, Monſieur, qui ai changé de Robe, & qui ai pris la coëffe de Madame, pour éprouver Damis ; c'eſt moi qu'il aime, vous n'en pouvez douter, vous l'avez entendu, vous l'avez vu.

Le PRÉSIDENT, *reſpirant.*

Quoi! c'eſt vous, ma Niéce? *lui ſerrant les mains.* Ma Niéce, c'eſt-donc vous ?

La PRÉSIDENTE.

Hé ! remettez-vous un peu.

DAMIS.

Ah ! pardonnez , Monſieur, à l'amour qui m'a fait revenir ici, pour m'aſſurer le cœur de Lucie.

FRONTIN.

La bizarrerie des évènemens prouve bien qu'il ne faut pas croire ſur les apparences.

THIBAUT.

Mais, en ce cas-là, on ne croiroit donc ſur rien : Monſieur n'a pas tort au fond.

LA PRÉSIDENTE, *avec douceur.*

Eh bien, êtes-vous déſabuſé ?

LE PRÉSIDENT, *d'un air honteux.*

Ah ! donnez-moi le tems de revenir à moi, & de reprendre ma raiſon. — Oui, je ſuis déſabuſé, & ceci me corrigera d'un défaut que je n'ai jamais avoué.

LUCIE.

Ah ! nous ſommes tous dans la diſpoſition de le cacher.

LE PRÉSIDENT.

Damis auroit raiſon de publier ma jalouſie, ſi je le rendois malheureux. — Gardez-moi donc tous le ſecret, je vous en conjure. J'avoue mon foible : je me croirois déshonoré ſi l'on ſavoit ce qui fait ma honte. Madame,

promettez-moi d'oublier tout, & je donne Lucie à Damis.

LUCIE.

Vos bontés....

DAMIS.

Ma reconnoissance....

La PRÉSIDENTE.

Tout est oublié... je n'ai jamais vu votre jalousie que comme la preuve de votre extrême tendresse.

FRONTIN.

Monsieur, pour m'obliger aussi au secret, il faut me fermer la bouche avec Hortense.

THIBAUT.

Que veut donc dire ce drôle-là? c'est moi, Monsieur, qui....

HORTENSE.

Monsieur, moi, je voulons de Frontin; & je ne voulons pus de Thibaut, parce qu'il m'est avis qu'il est encore pus jaloux que vous, Monsieur.

Le PRÉSIDENT.

Eh bien, puisqu'elle t'aime, Frontin, épouse-la. Je ne suis pas fâché de l'ôter à Thibaut, afin qu'il n'y ait plus, chez moi, de mari jaloux, & j'aurai soin de votre fortune, mes enfans.

Fin du second Volume.



